


NON ANGL. 1650 SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB:
VERITAS
From the
Library Fund
Subscribed in 1842
Rec'd Sept. 12,
1843.





HISTOIRE NATURELLE

DU

GENRE HUMAIN.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE NATURELLE

DU

GENRE HUMAIN.

TOME TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
Successeur de Cellot, rue du Colombier, n. 30.

HISTOIRE NATURELLE

DU

GENRE HUMAIN,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE ET ENTIÈREMENT REFONDUE,

AVEC FIGURES;

PAR J. J. VIREY,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Membre titulaire de l'Académie royale de médecine, ancien Professeur d'histoire naturelle à l'Athénée royal de Paris, Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes françaises et étrangères, etc.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

CROCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N. 16;

ET RUE DE SORBONNE, N. 3.

1824.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Considérations diverses sur l'histoire naturelle du genre humain.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

HISTOIRE

NATURELLE

DU GENRE HUMAIN.

LIVRE QUATRIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'HOMME INTELLECTUEL ET MORAL.

ARTICLE PREMIER.

Des facultés internes de notre espèce qui la distinguent des autres animaux.

L'histoire naturelle embrassant tout ce que la SUPRÊME SAGESSE a voulu créer dans cet univers, nous avons pensé qu'en écrivant sur l'homme, on ne pouvait pas se dispenser d'en examiner la partie la plus importante, qui est son moral et son intelligence. L'âme humaine est aussi dans la nature; celui qui dispose de tout l'a ainsi ordonné; il l'a réunie au corps organisé, il a voulu qu'elle lui servît de loi

première, et de directrice dans la carrière de cette vie. Et comme nous exposons, en parlant des animaux, les facultés qui les dirigent, nous nous sommes crus autorisés, par analogie, à traiter de même l'histoire naturelle de l'homme, quoique nous soyons bien loin de confondre son âme raisonnable et immortelle avec l'entendement borné de la brute.

Toutefois nous sentons, autant que tout autre, la grandeur et la difficulté de cette entreprise, et nous en serions effrayés si nous ne demandions pas quelque indulgence au lecteur, en lui faisant considérer que si les plus grands génies ont souvent failli dans ce sujet obscur, nous avons bien le droit de réclamer ici toute sa bienveillance.

Notre organisation si nerveuse, ou si sensible et modifiable, va développer, comme nous l'allons montrer, toute la série des qualités bonnes et mauvaises qui nous distinguent si hautement du reste des animaux.

La brute, confinée presque uniquement entre les étroites limites de son instinct, montre une texture plus solide, plus revêche à l'instruction et à une grande diversité de coutumes, que nous ne le sommes. Aussi l'enfant, la femme, l'homme, doué de fibres délicates et

tendres, est plus prompt à s'instruire; il devient plus spirituel que les corps composés de fibres épaisses et racornies. L'animal est un, l'homme est multiple ; le premier conserve une ignorance invincible, comme une vie uniforme qui dépend de ses nourritures simples, de cette égale répartition de ses forces vitales dans chaque organe, et qui maintient en lui un équilibre imperturbable. De là vient que la bête reste dans une nature imperfectible; elle n'est ni aussi flexible, ni docile, et se suffit assez pour n'avoir pas besoin d'apprendre ou de chercher des secours étrangers. Aussi elle s'écarte bien peu, s'ébranle difficilement hors de son naturel et de sa santé, y rentre d'elle-même, comme l'arbre plié qui se redresse. De là vient que si nous instruisons un animal, cette éducation ne tient pas, ne se perpétue jamais dans l'espèce; l'individu l'oublie par lui-même au premier moment, comme un savoir étranger et superflu, comme une maladie qui lui répugne ; tandis que l'homme, au contraire, se moule, se contourne facilement à toutes les institutions, et, après s'en être empreint, il les transmet volontairement à sa postérité.

Et cette flexibilité de notre nature résulte du concours d'un plus grand nombre d'élé-

ments, de facultés, dans notre économie. Capables d'user de tout aliment, d'habiter tous les climats, les hommes ont besoin aussi de se plier à tout dans les différents états de la société où ils se trouvent; de là vient que, ne gardant presque aucune forme primitive, ils tombent plus facilement dans des écarts inconnus aux animaux, et par là peuvent et doivent même s'instruire sur toutes choses. Nos sciences, notre perfectionnement, résultent donc de la même cause qui nous rend maladifs, délicats de corps. La sagesse humaine n'est encore qu'une débilité particulière de tempérament, incompatible avec une santé trop pleine, trop animale, trop athlétique. Il faut mater le corps, afin qu'il ne devienne pas l'étroite prison de l'âme, et affaiblir les organes digestifs et musculaires, afin de laisser plus d'ascendant au système nerveux.

Alors celui-ci devient plus facilement impressionnable aux objets extérieurs; il s'ouvre à tout ce qui l'entoure. D'ailleurs, la nudité naturelle de notre peau, la finesse du tact, des mains surtout, sont de puissants instruments d'intelligence, parceque ce sens, le plus sûr, le plus philosophe, explore, scrute avec soin un nombre infini de vérités, et des impressions

extrêmement variées. Aussi les individus très couverts de poils, ou velus comme des ours, passent pour être plus brutes, plus courageux, mais moins intelligents que les personnes glabres ou lisses, bien qu'ils soient beaucoup plus robustes et plus ardents qu'elles au coït; ils n'ont guère plus de tact que les quadrupèdes. De même les brutes ont des passions plus énergiques ou plus impétueuses, comme l'audace et la colère dans le lion, la timidité dans le lièvre, la lubricité dans les singes, etc., parcequ'elles n'ont aucun contre-poids moral en leur faible cervelle; elles se précipitent tout entières où l'organisation leur montre une voie ouverte.

Enfin, l'étendue et la capacité cérébrale qui distinguent notre espèce sont le laboratoire universel de l'intelligence, et le foyer d'où ses rayons resplendissent au milieu de toute la nature.

Mais de là même l'homme se trouve, par rapport aux autres créatures, un être extrême dans ses qualités, avec les richesses inépuisables de sa sensibilité nerveuse. Il n'a presque point d'instinct inné et conservateur, parcequ'il est appelé au noble usage de la raison qui en tient lieu, et que la nature lui en impose même l'obligation. En effet, quand il manque de cette

raison, il tombe nécessairement au-dessous de la brute; il ne peut plus vivre par lui-même. Prenez un idiot, un crétin imbécile, ou un fou furieux, dans la démence la plus complète, livrez-les à eux seuls, au milieu d'une forêt, d'une île déserte, certainement ils vont périr de faim, de froid, de misère; incapables de trouver leur nourriture, ou un gîte pour se garantir de l'injure des saisons, comme le ferait le moindre des animaux dans son instinct, ou l'homme doué de la plénitude de son intelligence, à moins que la nécessité ne rappelât leur esprit. Donc le chien, le singe, etc., sont au-dessus de l'homme imbécille ou fou; donc la raison est pour nous aussi indispensable que l'est l'instinct pour la brute. Non seulement, sans cette raison, nous ne saurions nous conduire en rien, mais nous nous précipiterions dans tous les excès; nous pourrions, en cet état, commettre toutes les horreurs: au contraire, le loup, l'animal sauvage, réduits à leur instinct, s'y conforment, et une fois rassasiés les voilà désormais tranquilles.

La nature a donc sagement obligé l'homme à l'emploi de l'intelligence, comme elle lui en offrait tous les moyens; et parceque l'une des situations les plus favorables pour la dévelop-

per est la vie sociale, la nature en a fait encore pour nous une sorte de besoin. Elle nous en a donné un immense instrument dans l'usage de la parole, qu'elle n'a permis à nul autre animal. On ne nous fera pas, je pense, l'objection que les perroquets ou d'autres oiseaux apprennent à prononcer des paroles, puisqu'ils n'y attachent aucun sens, puisqu'ils ne s'en servent point entre eux, et ne les enseignent nullement à leur postérité; ainsi l'on doit reconnaître que le langage articulé représentant la pensée n'appartient qu'à l'homme seul. Les sociétés moins parfaites des animaux s'entretiennent sans doute aussi par des cris, des gestes, ou des attouchements, comme chez les abeilles, les castors, etc.; mais ce langage d'action ne pouvant transmettre que des impressions presque toutes physiques, le domaine abstrait de l'entendement et les hautes combinaisons de la pensée demeurent réservés uniquement à notre espèce.

Voilà donc l'homme dégagé du rang de la brute, si évidemment que la nature semble avoir défendu même que l'orang-outang ne parlât, et qu'une bête, comme nous l'avons dit, vînt s'entremêler dans la conversation humaine, puisqu'il y a deux sacs membraneux au larynx

de ces singes, pour étouffer la voix dans leur gorge, et intercepter, pour ainsi dire, la bêtise au passage. L'homme, qui n'était pas destiné à proférer des sottises, devait donc jouir des moyens de conférer sagement avec son semblable, et d'associer ses desseins, ses travaux industriels en communauté.

Toutefois, objectera-t-on, n'eût-il pas été plus convenable que l'homme fût renfermé dans le cercle étroit de l'instinct, comme les animaux, puisqu'il eût été plus sain de corps ou plus heureux, moins exposé aux écarts de la raison et des passions, qui le rendent tantôt extravagant, tantôt vicieux et pervers? Pour quelques âmes grandes et privilégiées qui suivent une vertu héroïque et les lois austères de la raison, combien de malheureux humains, par toute la terre, abusent de leur esprit pour malfaire, qui du moins ne seraient ni méchants ni criminels s'ils eussent été réduits à la condition de la simple animalité! Sans nier cette vérité, et quand nous conviendrions, avec les satiriques, que *le plus sot animal soit l'homme*, nous allons montrer que les abus sont peut-être inséparables de nos meilleures qualités ou de notre perfectibilité même.

Les animaux étant incapables de connaître

le bien et le vrai absolu, ignorent ce qui est *mal* comme ce qui est *faux;* leurs déterminations, leurs actions, indifférentes en elles-mêmes, manquent de but moral; elles n'ont rapport qu'à la conservation de leur individu ou de leur espèce; ils ne sont pas des agents libres, mais régis par la nécessité de l'instinct et la structure de leurs organes. La vérité, comme la vertu, sont des points intermédiaires de deux ou plusieurs contraires; et, de même qu'on ne serait pas vertueux si l'on n'avait pas le pouvoir d'être vicieux, on ne saurait juger du vrai sans le comparer à ce qui est faux. Il suit de là que les facultés bornées des animaux, ne pouvant atteindre ni à la vérité ni à l'erreur en elles-mêmes, restent dans l'obscurité à cet égard: au contraire, plus l'homme étend sa sphère en l'un et l'autre sens, plus il est propre à reconnaître le bien et la vérité, mais plus il lui faut éviter les écarts de ces points milieux.

Or, pour que l'homme établisse sa raison, il doit donc se tenir en un juste éloignement de la folie et de l'imbécillité; l'une est l'excès, l'autre le défaut de sentir et de penser. Les bêtes n'ayant qu'un sens étroit et rassis, ne s'écartent point dans les extrêmes de manie et de stupidité; elles sont plutôt voisines de cette

dernière que de la première. Au contraire, plus l'homme est susceptible d'un puissant génie, plus il est capable d'aller d'une grande et irrémédiable manie à la plus étrange imbécillité; tandis que les esprits médiocres ou bornés ne sont ni très sages ni très fous. Le génie est cet état violent de l'âme qui s'élançant en même temps aux limites suprêmes de l'intelligence humaine, en contemple toute la grandeur et toute la petitesse. S'il n'y avait pas de possibilité de folie et de stupidité pour l'homme, il n'y aurait pas une saine raison qui en est le milieu. L'équilibre du bon sens s'établit chez les maniaques, en leur ajoutant de la sottise, et dans les sots, en chargeant l'autre plateau de la balance d'un contre-poids proportionné de folie. C'est ainsi, par exemple, qu'un emploi modéré du vin ou des spiritueux imprime plus de vivacité, d'excitation aux intelligences froides et pesantes des stupides; tandis qu'en rafraîchissant et tempérant les esprits trop exaltés des fous, en y mêlant, pour ainsi dire, de l'abrutissement, on les ramène vers le milieu du bon sens.

On pourrait comparer notre corps, ou plutôt notre système nerveux, à un instrument de musique, lequel étant bien accordé, produit

des résonnances parfaitement en rapport avec les objets extérieurs qui le frappent; mais si nos organes, si un ou plusieurs sens ne sont point à leur unisson, les résonnances, les idées qui en résultent deviennent disproportionnées, troublent l'harmonie qui fait la raison. Aussi ces tempéraments minces, nerveux, ou trop sensibles, ces corps mal équilibrés, comme ceux des hypocondriaques, des hystériques, etc., sont sujets à la folie, de même que des cordes inégalement tiraillées ne rendent sous les doigts les plus habiles que des sons discordants. C'est donc le concert des sensations qui produit l'intelligence, et l'âme ne tire des idées saines que d'un corps sain. Autant la santé corporelle résulte de l'unisson et du rhythme régulier de nos fonctions et du jeu de nos organes, autant la santé de l'âme dépend du concert des idées et de la juste mesure des affections du cœur. Tel est l'instinct pour la brute, telle est la raison pour l'homme.

Ne nous plaignons pas que notre espèce soit capable de tous les excès, en ce sens qu'ils deviennent la preuve de notre grandeur en même temps qu'ils nous découvrent notre faiblesse; car il fallait que nous surpassassions toutes les créatures, soit en mal, soit en bien, pour

être en état de leur commander en tous sens. Ici se dévoilent encore aux yeux du philosophe et du médecin les mystères de notre nature morale, si essentielle à étudier.

Dépouillons une vaine fierté, descendons dans les secrets abîmes du cœur humain, pour observer ce qui est mal en nous comme ce qui est bien. De quoi se compose le fond moral de notre espèce? N'est-ce pas de cet orgueil infini, de cette cupidité insatiable d'enfler son être par la possession de tout l'univers? N'est-ce pas de cette ambition tourmentante d'étendre son pouvoir, son nom, sa vie, sa destinée, ses richesses, son savoir, ses plaisirs, enfin tout ce que nous croyons des biens, par-delà notre nature; et telle est notre capacité démesurée de tout envahir, que nous ne serions peut-être pas même satisfaits de la condition d'un dieu! Étrange inquiétude, qui fait que l'être possédant tout en ce monde ne serait pas encore parfaitement assouvi : ainsi Alexandre, victorieux de la terre, soupirait en contemplant dans les cieux d'autres globes dont il ne pouvait triompher!

L'homme qui se considère raisonnablement, se voit bas et même méprisable, ou presque ridicule par son corps, dans ce recoin obscur d'un

petit globe, dans sa courte et frêle existence : de là vient qu'il s'élance en imagination vers une sphère plus vaste et plus éclatante : car il vit surtout par la tête ; elle est la source de toutes ses illusions. Quel animal, par exemple, devient susceptible de s'enthousiasmer pour une gloire imaginaire ou réelle, de se transporter en idée dans l'avenir, et, pour cet effet, de sacrifier volontairement sa vie présente, soit par des opinions religieuses ou politiques, soit par un désir effréné de la renommée ou de la vertu qu'il se crée quelquefois en fantaisie ? Toutes les religions, même les plus ridicules, ont leurs martyrs. Il n'y a pas d'opinion extravagante qui n'entre dans une tête humaine, je dis la plus philosophique : Empédocle se précipite dans l'Etna, comme on s'est exposé de nos jours au sort d'Icare, dans les premiers ballons aérostatiques. N'est-il pas commun de voir des hommes affronter la mort en cent batailles, sans autre intérêt que l'ambition et la vaine fumée de la plus fausse gloire ? Qui place donc l'homme au-delà de sa vie ? Nul autre animal n'existe à ce point hors de soi-même, nul ne connaît la mort, ne la brave avec tant de fierté, même pour des folies.

Nous ne découvrons pas d'autre racine à cet

instinct de grandeur ou d'héroïsme et de domination, si particulier à notre espèce, sinon l'étendue de notre sensibilité et notre immense capacité cérébrale et intellectuelle; par cette raison, le nègre en a moins que le blanc, et il reste inférieur. En nous élevant au sommet de l'échelle des êtres organisés, nous ne voyons rien au-dessus de notre tête que la nature et la divinité, et comme rien ne nous arrête, nous nous élançons jusqu'où nous portent nos moyens physiques et moraux (1).

Un animal, en effet, n'est pas créé pour lui-même; il se sent, pour ainsi dire, un chaînon borné, et se résigne à sa condition. Le cheval, le lion, et jusqu'à l'éléphant, malgré leur force et leur taille, ne connaissent pas l'honneur; ils fuient ou se soumettent à l'homme; la baleine

(1) La rivalité de gloire n'est pas, toutefois, l'apanage de l'homme seul; il s'en voit des traces parmi les animaux. On sait que les chevaux s'enlèvent, pour ainsi dire, la palme de la victoire à la course. Virgile l'a remarqué (il fut artiste vétérinaire):

Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ. . . . . .
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.

De même des chiens se disputent souvent la supériorité et les caresses de leur maître par une sorte de jalousie de gloire. Enfin, on voit des oiseaux chanteurs rivaliser de chant avec une ardeur étonnante et jusqu'à tomber d'épilepsie par la violence de leurs efforts.

même redoute notre pouvoir jusque sous les glaces des pôles. Au-dessous de ces animaux, il en est d'autres qui leur servent de pâture, et au-dessous de ces derniers sont encore les plantes, premier anneau de cette chaîne des créatures vivantes. Si la nature a formé ces êtres successivement les uns pour l'utilité des autres, comme nous le voyons, jusqu'à l'homme, qui, en dernier résultat, peut tirer parti d'eux tous, chaque espèce de plante et d'animal est assujettie, tandis que l'homme ne saurait être créé que pour l'homme et son entière indépendance; conséquemment il est arbitre sur le globe, il aspire à tout s'arroger; seul avare, seul ambitieux, insatiable, il veut tout gouverner, et s'il ne le peut par la force, il emploiera la ruse et la fourberie. Qui penserait que cet esprit superbe d'orgueil ou de supériorité résulte de notre station droite, de notre domination intellectuelle sur les autres créatures, ne s'éloignerait peut-être pas du vrai. L'homme seul, en effet, parmi toutes les créatures, est orgueilleux, ou du moins lui seul comprend le prix de l'estime de son semblable. Cette estime acquiert d'autant plus de valeur, qu'elle seule peut mesurer le degré de nos facultés; qu'elle est un don libre, et qui n'échappe que difficilement à l'a-

mour-propre pour en gratifier autrui ; et d'ailleurs, si cette vanité est un vice propre à l'homme, encore y trouve-t-on quelque fondement dans les hautes prérogatives de notre nature. Enfin, puisque l'homme s'expose à mille morts pour l'acquérir, puisqu'un bout de ruban ou la chamarrure d'un galon, et, chez les sauvages, le tatouage de la peau d'une certaine façon, deviennent le signe du mérite ou de quelque autorité, et exercent à ce titre un immense pouvoir d'opinion, c'est la preuve ou d'une haute sagesse ou d'une éclatante folie particulière à notre seule espèce.

Certainement, lorsque ces décorations extérieures, ambitionnées par tant d'humains, dans chaque troupeau des nations sur tout le globe, sont distribuées par le seul pouvoir à ses soutiens, à ses satellites et ses flatteurs ; quand un enfant au berceau bave sur les sceptres et les couronnes ; ces augustes emblèmes de la souveraineté ne sont plus le prix d'un mérite réel, ce sont des talismans nécessaires à la tranquillité des grandes nations. Les rayons émanés du trône, et ces jouets brillants qui confèrent non moins d'arrogance que d'autorité, tombant au hasard sur la tête ignoble d'un eunuque à Constantinople ou à Téhéran, ne peuvent plus

être la récompense du mérite ; acquis trop souvent par de honteuses complaisances, par d'infâmes voies même, dans l'obscurité d'un sérail, dans les intrigues dégoûtantes des cours ; distribués quelquefois par des monstres couronnés pour avoir servi leurs fureurs, comment le crime deviendrait-il gloire, et par quel renversement inconcevable d'idées, l'horrible bassesse, toutes les abominations, auraient-elles droit aux prosternations des peuples? Ces signes représentent seulement alors le pouvoir, à tel point que, sous le bas empire romain, on a vu des particuliers ignorés, salués empereurs pour s'être revêtus de la pourpre, réservée aux seuls possesseurs du trône.

Mais enfin ces dépravations, ou ces fictions, qui donnent une valeur réelle à des signes représentatifs du pouvoir comme à du papier-monnaie, peuvent être bien ou mal appliquées; elles prouvent toujours que l'homme possède l'idée de la noblesse ou de la royauté de son être ; la brute, au contraire, par sa constitution subordonnée, ne pouvait prétendre à aucune dignité, pas même le cheval désigné consul par Caligula ; aucun ne règne sur d'autres créatures, pas même la reine abeille. Que dis-je! aucun animal ne jouit librement de sa propre

puissance, car il est assujetti à un instinct directeur de tous ses actes : tel qu'un esclave laborieux dans la maison du maître, il faut qu'il soit nourri, vêtu, logé et défendu par la nature. L'homme, au contraire, fils émancipé et héritier de la souveraineté de cette nature maternelle, n'en obtint ni vêtement, ni abri, ni arme, parcequ'il recevait de quoi se tout procurer, c'est-à-dire une intelligence et des mains. Il fallait donc que la nature nous refusât tout, pour nous obliger à conquérir hardiment tout, et, pour cet effet, de nous perfectionner nous-mêmes. Aussi l'homme semble être un dieu à l'égard de l'animal, tant il paraît supérieur aux plus industrieux et aux plus forts, et tant il les fait tous plier ou fuir, précisément parcequ'il naquit le plus impuissant de tous.

Si l'homme ne voit donc rien au-dessus de lui, s'il hérite, comme dernier venu, de l'intelligence et des nobles facultés de la puissance créatrice, il peut, il doit aspirer à tout ce qu'elle lui a donné d'atteindre. N'est-il pas plus spécialement que tout autre le fils de la divinité, son lieutenant sur la terre ? Au sommet de la grande pyramide des êtres vivants, on ne peut plus recevoir d'inspiration que des cieux.

De là suit que l'homme devient aussi l'animal divin ou religieux par excellence, le seul qui sache élancer sa pensée jusqu'à la première des causes. Qu'il reconnaisse donc sa royauté et sa grandeur originelles, qu'il voie les sublimes devoirs qu'elles lui imposent, qu'il ne se dégrade pas dans l'abjection et le mépris, et il marchera fier et digne de ses immortelles destinées!

ARTICLE DEUXIÈME.

De la corruptibilité morale de l'homme et des effets vicieux de ses passions, plus que chez les autres animaux.

Comment la philosophie a-t-elle pû admettre que l'homme naissait vicieux, dégradé et méchant essentiellement? N'est-ce pas calomnier l'Auteur suprême de notre vie, que de supposer qu'il empoisonna d'un crime originel la plus noble de ses créatures? Mais non pas même le tigre et la vipère ne sont, à proprement parler, méchants; car, s'il leur faut vivre de chair, selon la nécessité de leur structure organique, ils ne détruisent nullement pour malfaire sans nécessité, mais pour subsister; et quand ils sont repus, malgré les assertions contraires, ils restent tranquilles. La préten-

due fureur insatiable de dévorer dont on les accuse n'est qu'une fiction démentie par l'expérience ; la paresse même s'y opposerait, et la nature agirait contre ses lois de conservation universelle, qui doivent surpasser celles d'une destruction nécessaire.

Pareillement l'homme, avec une vaste capacité pour le bien et le mal, naît en général indifféremment propre à l'un et à l'autre, mais non pas sans penchants primitifs, dont les circonstances sociales sollicitent ou empêchent plus ou moins le développement.

Le sauvage, né indépendant comme l'oiseau des forêts, s'élève orgueilleux, égoïste, et ne considère que lui dans le monde. Mais, pour n'être que soi, il ne s'ensuit pas qu'il se montre l'ennemi des autres, autant qu'ils ne nuisent pas à ses moyens d'existence, et qu'ils n'attentent rien contre lui; c'est en quoi nous semblent avoir singulièrement erré La Rochefoucauld, Hobbes, et tous ceux qui, d'après eux, comme Mandeville, Helvétius, Toussaint, et d'autres philosophes, ont prétendu que l'unique mobile de l'homme moral était son intérêt personnel. Quelques uns d'entre ces moralistes ont même essayé de nous démontrer que c'était un grand abus aux mères de soigner leurs enfants, et

que ceux-ci pouvaient, au besoin, dévorer leurs pères en sûreté de conscience; que les prétendus sentiments d'humanité avaient été imaginés habilement afin de contenir les hommes ensemble, mais qu'il n'y avait naturellement aucun crime réel à s'entr'égorger, frères, pères, etc., au moindre intérêt, sinon que des lois arbitraires et des conventions sociales le défendent, soit pour le bon plaisir des souverains, soit pour augmenter les troupeaux humains (1).

Voilà ce qu'on a présenté comme le sublime de la philosophie et la plus profonde analyse du cœur humain, au dix-huitième siècle surtout : système qui, dans les seuls accès de

(1) Grotius a très bien développé, l'un des premiers, que l'*homme devient une loi pour lui-même*, et que la constitution humaine, ayant besoin de la société pour subsister, a dû trouver dans sa propre nature les règles de toutes nos institutions civiles et politiques. Ainsi, tout n'est pas arbitraire et le résultat de la volonté d'un maître ou d'un despote, comme l'a prétendu Hobbes. Il est dans nos cœurs, dans l'instinct de notre conservation, des principes immuables de justice, de vérité, de droite raison universelle, qui se révoltent contre toute injustice et tyrannie. (Cic., lib. III, *De republ. fragm.*; Smith, *Théorie des sentiments moraux*, part. III, chap. v; Butler, *Natur. hum.*; Cudworth, *De œtern. justi notionibus*; Shaftesbury, et d'autres auteurs.

mauvaise humeur contre l'injustice de l'état social, pouvait faire illusion. Mais il se dément de telle sorte lui-même, que ses auteurs ont constamment le soin de protester, en justifiant les crimes, qu'ils suivent la vertu par un vieux reste de préjugé : ils exaltent leur sensibilité, tout en soutenant qu'on peut avec indifférence enfoncer le couteau dans la gorge de sa femme ou de son enfant, et que c'est ainsi que font les sauvages, plus *naturels* ou moins détériorés du type primitif que nous, quand leur famille les embarrasse.

Pour nous, qui nous avouons moins profonds que ces habiles philosophes dans cette grande science du cœur humain, nous nous bornons à croire que la nature ayant donné des entrailles sensibles et des mamelles aux panthères et aux léopards pour nourrir leurs petits, pour les défendre même aux dépens de leur vie contre le chasseur, nous ne supposerons pas l'homme sauvage ou civilisé plus ennemi de sa propre race que ces bêtes féroces. Nous avons la simplicité de prétendre que la nature, ayant voulu la perpétuité de toutes les espèces, attribua sans doute à chacune sa dose de tendresse génitale et maternelle, et son intérêt de conservation, qui n'est encore que l'équité ou

la justice (1). L'homme ne nous paraîtra donc point inférieur aux ours et aux hyènes, et nous consentons au préjugé et au scrupule qui nous empêcherait de massacrer nos parents. Si nous ne savons pas expliquer bien logiquement la source de nos affections du cœur, et si nous n'agissons pas conséquemment aux grands principes de l'amour de soi en ces choses, ces philosophes nous pardonneront notre faiblesse et les erreurs de notre jugement : nous leur laisserons à mettre en pratique leur lumineuse théorie dans leur propre famille.

Qui ne voit que la sociabilité naturelle à notre espèce, même la plus barbare, réfute abondamment encore l'hypothèse de Hobbes, qui regarde les hommes comme naissant tous en guerre entre eux, ainsi que les soldats de Cadmus, pour s'entr'égorger.

Donc, si l'homme ne naît pas furieux contre l'homme, il n'est pas nécessaire que la terreur et la violence d'un gouvernement despotique ou plutôt d'une bête féroce, telle que le *léviathan* de ce philosophe, viennent empêcher les humains de se dévorer ainsi que des loups affamés.

(1) *Ut ne illi quidem, qui maleficio et scelere pascuntur, possint sine ulla particula justitiæ vivere.* Cicer., *De officiis*, lib. II, c. XI.

Quelle étrange horreur aurait méditée la nature en nous créant, si elle n'espérait nous faire subsister que par de tels procédés! Si l'on prétend consacrer l'établissement du pouvoir politique avec des suppositions aussi atroces, si l'on veut fonder les religions sur l'idée non moins cruelle qu'un enfant innocent est voué, par sa naissance, à une horrible corruption qui le condamne éternellement aux vengeances célestes, quelle épouvantable condition que celle de notre race sur la terre! Hommes qui proférez contre vous seuls ces monstrueux anathèmes, massacrez donc encore quiconque refuse de croire à ce qui déshonorerait la bonté suprême ou la justice immortelle d'un Dieu; car le cœur et la raison se soulèvent d'indignation contre ces inconcevables absurdités. Cherchons ailleurs le vrai.

Le barbare n'est pas le sauvage brut, c'est l'homme sorti de la voie de la nature par une vicieuse civilisation; c'est Sardanapale, Alexandre le conquérant, Caligula, et quiconque outre les passions jusqu'à la rage ou la dernière abomination. Il devient évident que l'homme, par sa supériorité de facultés, est plus corruptible que les animaux; de même les personnes qu'un haut rang place à la tête

de notre espèce ou soulève au faîte, sont plus en état d'assouvir toutes leurs volontés, même les plus criminelles, que toute autre; l'on a dit qu'une suprême fortune était une suprême servitude seulement pour ces âmes vertueuses à qui la prospérité devient souvent encore, selon Tacite, une perpétuelle tentation. Ennoblissez un individu, un riche vilain; le voilà déjà prêt d'user d'arrogance envers ses inférieurs, tant la fortune a d'autorité pour exagérer les passions!

Et quand nous établissons que l'homme se rend d'autant plus corruptible qu'il est plus élevé en pouvoir, parcequ'il a tous les moyens d'en abuser, c'est un résultat presque nécessaire des positions humaines. L'or n'est pas plus éprouvé par le feu que l'homme par la haute prospérité: à mesure que nous montons les degrés de la richesse ou de la puissance, les germes intérieurs de nos vices, imperceptibles pendant l'hiver de la pauvreté, ou renfermés alors avec soin, se développent librement; ils fleurissent par la chaleur et la saison de la faveur, d'autant mieux que rien ne les contraint plus. En effet, si nos lois, selon l'expression d'Anacharsis, sont trop souvent des toiles d'araignées déchirées par les guêpes, elles arrêtent les moucherons; ces décrets du fort contre

le faible compriment toujours les basses classes, qui, plus que le sommet, supportent tout le faix de l'édifice social. Il est d'expérience, par toute l'histoire des nations, qu'un scélérat puissant jouit toujours pleinement de l'impunité, car les plus sévères légistes n'osent même décider qu'il soit licite, par exemple, de tuer un tyran ; et, au contraire, s'il triomphe, il se verra couronné par la main des pontifes; tant le crime heureux est toujours justifié! Il suffit d'observer les exemples de l'histoire pour comprendre comment les Romains, si vertueux et si pauvres dans les premiers temps de leur république, devinrent, par l'opulence et la domination, les plus effrénés et les plus exécrables déprédateurs de la terre à l'époque de leurs despotiques empereurs.

Qu'on n'en conclue pas cependant que notre espèce est essentiellement méchante et vicieuse, qu'il ne manque au plus honnête homme que l'occasion favorable d'être impunément un abominable scélérat. Cette imputation, soutenue par quelques philosophes mécontents de leur siècle, comme par toutes les personnes froissées dans leurs plus chères affections, ne peut pas être rejetée par la raison qu'elle est déshonorante pour notre espèce, car

il faudrait l'admettre si elle était fondée; heureusement rien n'en prouve la certitude. Cicéron observe que les brigands établissent entre eux des lois équitables de sociabilité forcément; et les criminels de la Grande-Bretagne, transportés à Botany-Bay, sentent la nécessité d'y devenir honnêtes gens pour subsister ensemble.

Il entre donc manifestement dans les attributs de notre nature d'avoir besoin de pratiquer la justice entre pareils. L'homme n'est susceptible de se détériorer que parcequ'il sort de ces limites sociales, soit que la fortune l'élève au-dessus, soit que la misère le précipite trop au-dessous d'elles. Alors si l'espoir de l'impunité et les moyens d'assouvir ses passions le tentaient dans de hauts rangs, pareillement le malheureux, devenu, par sa pauvreté et par le mépris auquel il est en butte, hors d'état de profiter d'une existence assurée, se met en révolte secrète ou même ouverte contre la société : il voudrait voir renversé tout ce qui ne le protège pas. Placez tous ces êtres extrêmes dans cette situation médiocre où les individus se trouvent, comme les pierres d'un édifice, obligés solidairement de supporter un poids égal, vous en ferez des citoyens généralement disposés au bien, intéressés au maintien de la com-

mune justice, ne fût-ce que par jalousie contre quiconque voudrait trop s'élever ou attenter à leur liberté. Donc le fond de l'homme, qui est l'intérêt propre, ce sentiment nécessaire à tous les animaux pour leur conservation, ne se dégrade ou ne se corrompt que par des positions extra-sociales, pour ainsi parler. Ceci concourt encore à fortifier cette vérité morale, que la nature destinant à la société notre espèce, elle ne devient nulle part plus perfectionnée, plus intelligente, plus vertueuse et plus saine que dans cette condition moyenne entre tous les extrêmes.

Ces vérités toutes simples sont presque toujours obscurcies par des écrivains intéressés à soutenir le despotisme qui les soudoie, ou bien aveuglés par les passions du parti qu'ils épousent, par leur rang social, tel que celui de la noblesse et du sacerdoce; c'est pourquoi nous croyons qu'il appartient à quiconque traite de l'homme, et connaît la dignité de notre nature, de revendiquer ces principes éternels de justice et d'équité qui sont la santé de l'âme comme celle du corps.

Que ces principes vous soient accordés, nous dira-t-on, il s'agira toujours de rendre raison, en philosophie comme en médecine, de ces

étranges aberrations des sentiments qui, telles que des levains venimeux, créent des scélérats dans tous les rangs, dans toutes les circonstances, et peut-être par une propension invincible.

Nous croyons que la même énergie que l'homme peut porter dans la vertu, il la porte aussi nécessairement dans les crimes : il n'est point d'attentat exécrable et inouï dont il ne se montre capable, comme il l'est de l'héroïsme le plus sublime. Ce sont particulièrement ces profondes révolutions des sociétés qui, déplaçant les hommes de leur sphère, les entraînent à ces actions excentriques et excessives en bien comme en mal : *corruptio optimi, pessima.*

Oui, sans doute, l'homme, ce roi de la création, si orgueilleux de sa noble destinée, ne devient-il pas en effet le plus criminel, le plus méprisable des animaux? Qu'ils déploient leurs venins et leurs plus noires perfidies, l'homme peut aller encore au-delà; il se découvre dans ses fureurs le roi des monstres et le tyran des tyrans. Certes, ce n'était pas pour une coupable attaque, mais pour leur défense légitime, que la nature arma des serpents de crochets venimeux, parceque ces reptiles, condamnés,

faute de membres, à se traîner sur le sol, avaient besoin de ces traits redoutables pour imprimer la terreur à leurs nombreux persécuteurs. Mais quelle sera l'excuse de l'homme, lorsque, jouissant de tous les bienfaits de la création, usant ou plutôt abusant à son gré de tous les services des animaux, il semble se jouer encore de leurs douleurs; il profite injustement de sa supériorité sur eux pour exercer la plus cruelle industrie à les torturer tout vivants, pour repaître ses regards, avec férocité, de leurs souffrances dans des amphithéâtres, ou à la chasse, ou dans les boucheries? Il était réservé à nos siècles modernes d'imaginer que les bêtes sont des machines insensibles, de vrais automates, qu'on peut égorger. Il fallait ôter cette pitié sympathique que la nature fait involontairement retentir en nous toutes les fois que nous voyons porter le couteau dans le cœur d'un pauvre animal, qui venait se confier à la première créature de l'univers comme à la plus généreuse.

C'était peu sans doute d'exercer ces barbaries contre les animaux: l'homme s'est fait une horrible joie de contempler les tourments de l'homme. Peut-on concevoir qu'un Tibère, un Caligula, un Domitien, un Héliogabale,

sur le plus haut trône de la terre, enivrés des jouissances du souverain pouvoir et des adorations de tant de nations asservies, réservassent aux délices de leurs festins, consacrassent à leurs plus douces voluptés, les tortures et l'agonie de vertueux citoyens romains, au milieu des bourreaux et des supplices? Quelle exécrable monstruosité dans un Néron, de faire ouvrir devant lui les flancs de sa propre mère, d'attenter, d'un œil avide et féroce, au sein même où il avait reçu la naissance! Et c'est à cause de cette possibilité de tout faire impunément sur le trône qu'on compte un plus grand nombre de princes fous et scélérats que les autres hommes.

Parlerai-je de ces horreurs dégoûtantes qu'une imagination pervertie osa essayer dans les plus saintes voluptés? sacriléges qui répugnent même aux brutes (car le bouc sacré de Mendès, dit Plutarque, préférait ses chèvres aux dévotes égyptiennes). Non, la nature s'indigne de tracer ce que ne saurait avouer le cœur humain. Tant de dépravations inouïes ou infâmes, dont la seule peinture étonne et épouvante dans ces romans d'une honteuse célébrité, étaient-elles réservées au seul être raisonnable parmi les animaux? Ceux-ci ne portent

pas si loin que lui les plus révoltants délires ou les abominables folies, et du moins leur intelligence bornée, conservant chez eux une éternelle innocence, garantit les plaisirs purs et naïfs de la nature. Aussi leurs femelles, et plus fécondes, et moins maladives dans la gestation, produisent moins d'êtres difformes ou monstrueux que notre espèce : tant les excès, les coupables abus de celle-ci, altèrent les forces reproductrices, et corrompent la régularité de leurs fonctions!

Il est vrai, les peuples les plus civilisés du globe, les Européens, ne formant qu'une seule famille, se traitent de frères, mais c'est sur les champs de bataille, par les bouches fulminantes des canons; et nous devons espérer beaucoup de la sagesse de ces hautes têtes qui s'ombragent de plumes d'autruches, de dindons et des plus stupides oiseaux, avec la plus incurable vanité.

L'homme ne se rend pas seulement l'être le plus atroce et le plus odieux de la création, il sut ajouter le comble à son avilissement, et se dégrader par les plus lâches perfidies. Comment dévoiler les flétrissantes turpitudes, toutes les ignobles bassesses dans lesquelles il se vautre impudemment devant son semblable?

De quelles infamies ne s'est-il pas souillé, puisqu'il éleva des temples à tant de monstres et de brigands qui furent la ruine et l'exécration du genre humain? Qui, de lui ou des bêtes les plus farouches, encense le crime et persécute la vertu, se plonge dans la fange des scélératesses, rampe et s'humilie avec la plus méprisable abjection pour le moindre appât du gain? O homme! si la nature vous couronna maître du globe, ne déshonorez pas votre existence pour ce peu de jours que vous avez à passer en ce monde; ne semez pas des souvenirs d'ignominie sur vos tombeaux; cessez d'être l'artisan de votre honte, et vous n'aurez point à rougir devant la noblesse de votre condition, en quelque rang que vous assigne la fortune! S'il est dans tout homme que n'ont point flétri les vices de la société un sentiment originel de majesté qui s'indigne de ce qui l'avilit; si nous sommes, ainsi que sur un glorieux théâtre, en cette vie, exposés aux regards du ciel et de l'univers, portons avec grandeur et courage notre destinée, vivons fiers et dignes, ainsi que nous a créés la nature. L'animal peut naître pour ramper en esclave, mais l'homme doit commander et vivre indépendant sur la terre.

Quelle amère possession que celle des biens et des plaisirs du monde, lorsqu'elle est entachée d'un mépris universel, et de ce sceau ineffaçable du ridicule qui semble en illustrer encore davantage toute la turpitude!

Au contraire, la nature avait fait de l'homme un être de paix et d'innocence, en lui déniant toutes armes, en le créant nu, sans ces griffes, ces longues dents, ces cornes et ces boucliers qu'elle a distribués à tant d'animaux. Il sied bien au premier des êtres de se présenter comme pacificateur et législateur au milieu des tribus de toutes les créatures. Telle était notre primitive destination; notre empire était celui de la pensée et de l'industrie, tandis que l'art de ravager et de massacrer n'avait été naturellement l'apanage que des bêtes sanguinaires et carnassières. Exercer la guerre, abuser de la violence pour opprimer ou détruire nos semblables, n'est donc rien autre chose que nous ravaler au rang des tigres et des léopards, dont on s'honore de porter les enseignes; c'est nous dénaturer si évidemment, que ces habitudes criminelles répugnent d'abord à tout être bien né; qu'il faut apprendre à surmonter le sentiment secret de nos entrailles, s'endurcir par des cruautés répétées; encore ne parvient-on

presque jamais à détruire entièrement la sympathie, cette douce harmonie des âmes qui retentit à l'unisson de toutes les souffrances comme de tous les plaisirs.

Nous retrouvons donc dans l'homme un fonds qui le rappelle à l'humanité, à la nature; et si l'on voulait bien consulter le secret des cœurs, on observerait, avec Tacite, l'âme des plus grands scélérats bourrelée d'horribles remords qui les déchirent jusque dans les songes. Il ne faut pas penser que l'homme, livré à lui seul, erre sans guide moral sur la terre; que tous les goûts les plus dépravés lui soient attribués, ainsi que les poisons aux plantes, comme on l'a prétendu, par la nature: ils y naissent, mais comme nos maladies; et de même qu'il n'y a qu'une santé pour le corps, il n'en est qu'une aussi pour l'âme: c'est l'équilibre du bon sens, du bon goût, le point milieu où se retrouve le vrai, la vertu, avec le bonheur réel. Tel est ce sens moral ou ce dictateur interne qui nous fait discerner, deviner, par un instinct caché, le beau et le bon, lorsque nous le cherchons de bonne foi. Reconnu par Platon, ressenti par Cicéron, et par tous les grands hommes de l'antiquité qui cultivèrent le plus leur intelligence, il fut observé dans

nos temps modernes par divers philosophes, tels que Shaftesbury, Hutcheson, Hume, Robinet, etc. Il se perfectionne, ou plutôt il se dégage des erreurs, comme il peut se dépraver par de fausses opinions ; mais c'est lui seul qui inspire le bon goût dans les lettres, les sciences et les beaux-arts. Sans lui, rien ne peut être parfait ; il est, selon l'expression platonicienne, cet archétype du beau qui nous transporte d'enthousiasme à l'aspect d'une chose sublime, soit au théâtre, soit partout ailleurs.

Que l'homme ne se dédaigne donc pas trop ; car s'il tombe bien au-dessous de l'animal, il s'élève à une hauteur infinie au-dessus de lui. La nature semble même l'avoir organisé avec amour dans la plus parfaite harmonie, comme un être privilégié. Lui seul connaît la véritable pudeur, cette première des grâces ; lui seul étant né tout nu, marche paré royalement sur la terre, et impose le respect à toutes les races vivantes. Le plus noble des êtres sait ajouter encore des ornements à la nature, et la femme, couronnée des roses du printemps, apparaît plus qu'une simple mortelle aux regards de toute la création. L'homme est né pour briller et jouir doublement sur la terre. Voyez ce quadrupède, cet oiseau, sans doute ils bondis-

sent de joie dans l'heureuse saison de leurs amours; toutefois leur félicité se borne au physique, et, dans l'ignorance du moral, ils ne goûtent que des affections brutes. Mais l'homme ajoute à ces plaisirs du corps l'immense empire de l'imagination et du moral; si la bête est tout matière, l'homme est encore esprit, et l'élévation de son intelligence lui donne un avant-goût des délices de l'immortalité. Que nos murmures contre la nature deviennent donc injustes, puisqu'elle accroît si démesurément notre capacité pour le bonheur!

Toutefois, s'il ne sait pas en mesurer l'emploi, ce qui concourt le plus à dépraver l'homme est précisément cette surabondance de sensibilité qui lui impose la nécessité de la dépenser. Placez un individu au milieu de toutes les satisfactions imaginables du corps et de l'esprit, encore se fatiguera-t-il bientôt de tant de félicité sans aucun mélange de peine.

Le paradis, tel qu'on le décrit, ne serait pas supportable six mois de suite sans interruption avec nos sens bornés. Il est dans notre essence de se déplaire à soi-même par l'uniformité des mêmes impressions, je dis les plus délicieuses. On se forge des chagrins et des peines volontaires, non seulement dans l'agitation et le feu

du jeune âge, mais encore dans les longs ennuis de la vieillesse; volontiers gens boiteux haïssent le logis, dit-on; que d'autres ne se trouvent bien qu'où ils ne sont pas! Qui est-ce qui vit renfermé dans soi? Notre âme trouve-t-elle rien qui remplisse entièrement ce vide effrayant et inassouvissable qu'elle conçoit en elle lorsqu'elle se regarde? D'où vient même cette légèreté, cette inconséquence de caractère dans laquelle chacun aspire à s'étourdir au dehors? L'un voyage, l'autre chasse, l'autre joue, l'autre court au spectacle, au bal, l'autre se creuse la cervelle dans des recherches abstruses: heureux encore de se contenter à si peu de frais! Car il faut à d'autres des périls, la guerre; que dis-je? même des horreurs ou des crimes; n'en a-t-on pas vu quelques uns mettre leur gloire à faire parade du scandale, et jusqu'à l'infamie? Que Cynéas conseille le repos à un fougueux Pyrrhus, ne serait-ce pas lui imposer le plus rude supplice, et l'emprisonner dans le tourment de la royauté, quand l'ennui insupportable sort du fond des plaisirs et les infecte de son venin, ainsi que dit Pascal?

Aussi l'homme est plus sujet aux passions et aux diverses habitudes que tous les autres animaux. Il est le seul capable du rire et du

pleurer : les plus vives expressions se peignent sur sa physionomie. Tout annonce en lui ce foyer ardent qui cherche à épancher sur tout ce qui l'entoure sa chaleur, sa vie. Nous n'existons pas en nous comme la bête, mais dans tout ce qui nous frappe au dehors. Un négociant en France peut se sentir assassiné à la Chine par un infidèle correspondant, et Alexandre, dans les déserts d'Afrique, se sentait dédommagé par les louanges des Athéniens. Enfin l'opinion gouverne les rois mêmes, et en fait ses premiers esclaves.

Pense-t-on que les hommes, ainsi déchirés en tous sens par les passions, et tiraillés par tant de coutumes diverses, soient des sujets fixes pour la santé, comme pour leurs maladies, de même que le seraient de simples animaux? Les mouvements vitaux, sans cesse tourmentés par les tempêtes du cœur, par l'envie, les craintes, les jalousies, l'ambition, le dépit, les ressentiments concentrés, les mortifications et les chagrins que cent fois le courtisan éprouve dans le cours et les angoisses de sa fortune; et ses servitudes continuelles, et ses assiduités pénibles, et ses dégoûts, et ses rebuts, l'art de savoir s'ennuyer dans les antichambres, ne portent-ils pas les plus fâcheuses commo-

tions dans toute l'économie? Et les hommes font presque tous, plus ou moins, le métier de courtisan, les uns à l'égard des autres, dans cet empilement social où nous vivons, et où chacun ménage servilement autrui, sous le nom de politesse, pour avoir droit à des ménagements semblables.

La même cause qui rend notre espèce si sensible, si délicate, qui nous attribue une texture si impressionnable ou modifiable à tout ce qui nous touche, fait donc de l'homme un être toujours excessif, soit en bien, soit en mal. C'est encore par le même motif que notre espèce se voit exposée plus que toute autre aux variétés de figures, aux difformités les plus bizarres de structure, aux monstruosités, aux dégénérations, parceque l'organisation la plus compliquée du règne animal est nécessairement la plus susceptible de se détraquer (1).

(1) Plus un animal appartient à une classe inférieure, plus sa structure est simple et son moral borné; il doit donc présenter d'autant moins de monstruosités ou de difformités de naissance. L'homme, au contraire, parcourant toute l'échelle de l'organisation, à l'état d'embryon ou de fœtus, est susceptible de toutes les déviations possibles des formes animales.

SECTION II.

DE L'ORGANISATION DE L'HOMME, RELATIVE A SES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

ARTICLE PREMIER.

De la gradation des facultés dans les êtres.

Dans les végétaux et les animaux, les organes les plus éminemment vitaux et excitables, les plus perfectionnés ou composés, sont placés surtout vers les régions antérieures ou supérieures de l'individu : ce sont les parties de la fructification et de la floraison chez les plantes ; ce sont la moelle épinière et le cerveau, ou les principaux troncs nerveux chez la plupart des animaux. On peut dire que ces organes impriment le mouvement à toute la machine, ou qu'ils en sont la portion la plus délicate, la mieux élaborée.

Est-ce la chaleur ou le soleil qui développe plus de vitalité ou de perfection organique, de facultés et de sentiment dans ces parties des animaux et des végétaux le plus immédiatement soumises à son influence? Nous en pourrons offrir diverses inductions importantes.

Chez les végétaux, le maximum de leur élaboration vitale aboutit à la génération, à fleurir et à fructifier. Ils présentent leurs fleurs et leurs fruits avec orgueil, pour ainsi dire, comme ce qu'ils ont de plus parfait. C'est là leur tête et leur visage; conséquemment, ils n'ont pour langage et pour action principale que de faire l'amour.

Chez les animaux, au contraire, ce sont le cerveau, le système nerveux et les principaux sens qui se rassemblent à la tête et au devant de l'individu avec sa bouche; l'animal semble donc demander surtout à sentir, à connaître, à se nourrir, tandis que ses organes sexuels sont reculés ordinairement à une extrémité opposée, et dérobés même à la vue. Si les végétaux font parade de leurs amours, les animaux les cachent le plus souvent dans l'ombre du mystère, et même avec pudeur chez plusieurs espèces. Ils ne vivent pas tout entiers pour l'amour ou la génération, comme les végétaux, quoiqu'ils portent des organes sexuels plus permanents; mais il y a des époques de rut ou de chaleur. Ainsi la nature a créé l'animal plus spécialement pour sentir, exercer une vie active par le moyen d'un système nerveux, élaboré au moyen d'aliments plus com-

plexes : elle a formé le végétal, au contraire, pour fleurir et fructifier. Plus un animal deviendra sensible, intelligent, plus il sera parfait ; tel est l'homme surtout : plus un végétal déploiera ses facultés génératives, donnera des fruits abondants et savoureux, plus il atteindra le faîte de la perfection qui lui est propre. Ainsi la culture, qui tend à civiliser davantage l'homme et les animaux domestiques, ou agrandir leurs facultés nerveuses, comme à dompter les sucs âpres et acerbes de l'arbre sauvage, dans nos jardins, n'est point, comme l'ont prétendu J.-J. Rousseau et d'autres philosophes, un acte opposé au vœu de la nature : c'est, au contraire, seconder ses efforts, c'est suivre la route de ses impulsions les plus nobles, accomplir ses volontés, remplir enfin nos hautes destinées sur la terre. Eh! ne portons-nous pas notre admiration au mérite, et une estime involontaire même à tout ce qui nous paraît le résultat d'une nature plus sublime ou plus achevée, soit dans l'homme, soit dans les autres êtres organisés ?

La progression toujours croissante des facultés intellectuelles des animaux, ainsi que la complication de leur structure nerveuse, à mesure qu'on remonte l'échelle de ce règne,

est l'acte le plus merveilleux de la puissance créatrice et intelligente qui gouverne cet univers ; nous venons de voir qu'elle en obtient les résultats, en combinant et élaborant successivement jusqu'à la composition nerveuse un plus grand nombre de matériaux alimentaires.

Qui ne voit, en effet, successivement se développer, dans les moindres espèces de vers. d'insectes, un système nerveux, encore divisé en ganglions, ou épars en masses faiblement réunies chez les mollusques, puis recevoir un ensemble plus régulier dans le canal osseux des vertèbres et le crâne des poissons, se grossir de plus en plus, se renfler en cerveau, à mesure qu'on remonte par les reptiles et les oiseaux à la classe des mammifères; obtenir enfin son plus vaste développement au sommet de l'échelle organique, à la tête du premier des êtres, à l'homme, fleur terminale du grand arbre de la vie? En produisant l'espèce humaine, l'arbre de la vie a fleuri sur le globe, est parvenu à son faîte le plus éminent, pour notre planète du moins, car nous ignorons ce que la nature pourrait créer en d'autres mondes.

Et à mesure que ce système nerveux sensitif s'accroît, se déploie dans l'intérieur des animaux progressivement plus compliqués, il en-

voie au dehors des prolongements ou rameaux nerveux, pour ouvrir de nouveaux sens, de nouvelles portes de communication avec l'univers extérieur. Aussi à mesure que les animaux reçoivent de la nature un grand nombre de sens, et un système nerveux cérébral plus compliqué, la sphère de leurs sensations perçues, des idées qui en résultent, s'étend ou s'amplifie. Les plus simples animaux ne vivent presque rien qu'en eux-mêmes par l'instinct; d'autres plus compliqués s'épanouissent davantage; l'homme produit sa sensibilité presque tout au dehors; il pousse l'étendue de ses recherches ou de sa curiosité au-dessus des astres, et à l'infinité des espaces et des temps. Quelques pas au-delà, il voudrait s'élancer jusqu'à la suprême intelligence et à la toute-puissance d'un dieu.

Chaque animal a donc son propre monde intellectuel en harmonie avec ses organes et ses facultés. Il ne voit pas l'univers d'une égale dimension ni sous le même aspect qu'une autre créature plus ou moins accomplie que lui. Il s'avance sur la voie de l'humanité, de même que les éléments de l'homme intellectuel déjà se retrouvent ébauchés en ces êtres inférieurs à nous; ainsi chaque espèce d'ani-

mal, comme chaque homme, s'établit, par son propre arbitre et par l'effet de son organisme, la mesure et la règle de tout ce qui l'environne.

Il y a mille preuves de ce déploiement intellectuel successif, d'abord par l'âge, en chaque espèce ; et c'est pourquoi les jeunes, les petits se subordonnent spontanément à l'intelligence plus avancée de leurs parents : ensuite par le degré naturel de supériorité ; aussi le bœuf, le cheval, le chameau, l'éléphant lui-même, malgré sa masse, sa force, son intelligence, se soumettent avec peu de peine à la domination de l'homme, de l'enfant, qui les conduisent. Ils nous sentent supérieurs à eux. Il est manifeste qu'ils gagnent en intelligence par leur communication avec nous ; le chien dressé acquiert une habileté plus grande, soit à la chasse, soit aux divers actes de la vie sociale à laquelle il prend part. Il reconnaît son infériorité, et semble lire dans les yeux de son maître les déterminations de sa haute volonté.

C'est donc, au total, l'esprit ou la raison, plutôt que la force brute en elle-même, qui domine, non seulement les animaux, mais qui règne diversement parmi les hommes ; ceux-ci ne vivent en société, ne se soumettent à des

gouvernements qu'au moyen de certaines raisons, soit bonnes, soit mauvaises (mais toujours supposées bonnes), appelées lois et religions. La plus puissante des forces intellectuelles est, en effet, la vérité, l'évidence, ou ce qu'on croit tel, qui devient capable de tout subjuguer par l'opinion et de faire même des martyrs.

L'on verra mieux encore ce qui distingue éminemment l'homme des autres créatures, par deux considérations qui n'appartiennent qu'à lui seul. Il connaît Dieu et la mort. Par la première de ces pensées, il s'élève à tout ce qu'il y a de sublime, d'infini, d'immense, en espace, en puissance, en durée, en intelligence ; par la seconde, il contemple le terme de toutes choses ou le néant. Ainsi sa vue intellectuelle s'élance à deux extrêmes que ne saurait atteindre aucun des animaux. Il y a donc, pour ainsi parler, l'infini entre sa pensée et celle du plus intelligent des quadrupèdes. Aussi l'homme généralise ses idées, il les abstrait ou les sépare des simples sensations physiques ; il leur donne un corps par la parole ; il les grave par l'écriture ; enfin il vit par le cerveau dans un monde rationnel tout autre que ce monde physique, dans lequel rampent et sont plongées les bêtes brutes. C'est dans ce

noble et éclatant univers, demeure céleste du génie, qu'il contemple les rapports moraux des choses, comme la vertu ou le vice, la beauté ou la laideur, l'harmonie ou le désordre, le juste ou l'injuste, la vérité ou l'erreur, etc., toutes relations que l'animal se montre incapable d'apercevoir. Alors l'homme peut mesurer sa course et choisir sa destinée; c'est un habitant des cieux, pour ainsi dire, voyageant sur une terre d'épreuves, s'exerçant dans une lice de dangers, sous les regards d'un Dieu et des générations à venir; mais l'animal, croupissant dans une existence toute mortelle et précaire, ne peut et ne fait que ce qu'ordonne en lui la nature; il périt comme la fleur, sans souvenir de ses ancêtres, comme sans espérance de perfection en l'avenir.

Nous reconnaissons une véritable gradation de vie et de facultés dans tous les corps de la nature; car nous pouvons descendre par nuances de l'*homme blanc* au *nègre*, et du *nègre* au *Hottentot;* la dégradation est très prononcée du *Hottentot à l'orang-outang*, puisque le premier des *singes* est déjà bien inférieur au dernier des *hommes*. La famille des singes nous mène par des progressions également insensibles à toute la classe des quadrupèdes; de là aux oiseaux,

aux reptiles, aux poissons, aux mollusques, aux crustacés, aux insectes, aux vers et aux zoophytes. Les polypes font une nuance très remarquable entre les animaux et les plantes, puisqu'ils sont nommés *zoophytes*, c'est-à-dire *animaux-plantes*.

La série des végétaux de la sensitive à la mousse ne nous présente pas moins de dégradation que celle des animaux; et enfin nous arrivons à ces dernières limites qui se rapprochent extrêmement des pierres et des minéraux les mieux figurés. Parmi ceux-ci, l'on retrouve encore cette même loi d'accroissement du principe organisateur. Tout est donc nuance, gradation de l'esprit divin, directeur de la matière. Il semble voir cette âme du monde germer d'une manière obscure et incomplète dans les minéraux, s'étendre et s'accroître dans les diverses branches du règne végétal, se développer avec vigueur dans le règne animal, y manifester sa présence par la sensibilité, enfin s'épanouir, s'exalter au plus haut degré dans l'homme, et remonter ainsi par des transitions presque infinies jusqu'au sein de la divinité (1).

(1) L'homme, l'animal, le végétal, a une relation ultérieure au système de son espèce, et le système de cette espèce en montre avec tout le système animal ou végétal

Dieu est partout; sa puissance éternelle, immense, embrasse tout l'univers, et le pénètre en tous sens; cette grande vérité nous est confirmée, non seulement par le témoignage unanime de tous les siècles et toutes les nations, mais encore par l'aspect de ce monde si sublime, si magnifique dans toutes ses parties, et qui atteste en tous lieux la gloire et la sagesse de son créateur. Voyez cette voûte des cieux, ce soleil, ces astres de l'empirée, cette

organisé; celui-ci en offre avec notre terre, et notre terre avec le soleil, qui en manifeste avec tout l'univers. Ainsi tout est lié par une harmonie générale, dit Shaftesbury.

Tout a donc sa correspondance dans les créatures, l'aile avec l'air, la nageoire avec l'eau, les pieds avec la terre; les autres parties internes ont également leurs relations aussi admirables. Ainsi l'on ne peut considérer un être à part, mais dans les relations de son système et dans l'ensemble, ou les liaisons réciproques. Ainsi dans l'univers entier tout montre sa dépendance mutuelle et ses rapports, du soleil à la terre et des planètes à d'autres astres; partout se manifestent l'union et la cohérence des choses. Donc tout observateur équitable de la nature conviendra de ce système universel, depuis les plus chétives créatures microscopiques jusqu'à ces grands orbes enflammés qui volent dans l'espace infini des cieux.

Si dans ce vaste ensemble de choses il y a des rapports inconnus pour notre faible intelligence, et si le but et l'usage des créatures nous échappent, il n'y a rien là de surprenant.

profusion incroyable de plantes et d'animaux de mille espèces; examinez les rapports merveilleux de tous ces êtres avec l'homme; ces liaisons, ces correspondances, cette étonnante harmonie qui les unit, et vous reconnaîtrez combien Dieu, ou cette grande âme du monde, est admirable dans toutes ses œuvres et dans toutes ses nuances de vie.

Mais l'homme est surtout son être de choix, le chef-d'œuvre sur lequel la suprême intelligence s'est plu à verser ses dons, et qu'elle orna d'un rayon éclatant de sagesse et de génie. Nous existons en Dieu, nous vivons en lui, comme l'a dit l'apôtre, *In Deo vivimus, movemur, et sumus*, et sans doute, à notre mort, la puissance qui nous anime retourne à sa céleste origine.

Comme l'âme du monde physique conserve une attraction perpétuelle vers sa source, elle communique cette même tendance à la matière avec laquelle elle est unie; plus cette âme se rapproche de son origine, plus elle acquiert de prépondérance sur la matière, de même qu'un corps se pénètre d'autant plus de chaleur à mesure qu'il s'approche davantage du foyer qui la répand. Ainsi, le minéral remonte graduellement à l'état végétal, la plante tend

vers l'état animal, et la brute aspire à celui de l'homme, à mesure que la matière se pénètre davantage de l'esprit de vie. Nous aspirons de même à un état plus noble et plus relevé, par l'instruction, par les lois, les religions, les sciences; nous essayons de nous élancer jusqu'au trône de la divinité; tout nous y attire, et concourt à nous réunir avec notre essence; mais le poids de la matière nous retient sur la terre pendant cette vie. Ainsi l'homme est le fils du ciel et de la terre, c'est-à-dire de Dieu et de la matière.

Nous sentons en nous-mêmes ces deux principes contraires. Dans l'enfance, l'élément matériel domine, et le principe spirituel ne se développe entièrement qu'à l'époque de l'âge mûr; il se dégage de plus en plus de la substance purement corporelle pour retourner librement à sa mort vers son origine. Tous les sentiments abjects, les vices, et mille cupidités basses de l'homme, appartiennent à la partie la moins noble de son être, à celle qui participe le moins de la divinité; mais les pensées grandes, les affections sublimes et généreuses sont du domaine de la partie spirituelle: aussi voyons-nous que la sagesse, la raison, le jugement, augmentent dans les hommes à

mesure que leur cerveau se perfectionne, c'est-à-dire à mesure que leur portion divine surpasse la partie purement physique.

L'homme est donc de deux natures; l'une qui l'anime, l'autre qui est animée, c'est-à-dire l'âme et le corps, la partie divine et la structure matérielle. La première est répartie dans tous les organes du corps, mais en proportions diverses; ainsi les nerfs, les organes sexuels, en contiennent plus que tout le reste. Les nerfs ont même, selon plusieurs physiologistes célèbres, et surtout Reil, une sorte d'atmosphère de sensibilité qui les environne et qui agit à quelque distance d'eux. C'est comme un esprit de vie qui s'en exhale perpétuellement.

D'ailleurs la puissance vitale se modifie suivant l'espèce d'organe qui l'anime, et chaque appareil du corps a son mode de sentiments qui diffère de celui des autres parties. Ainsi, quoiqu'on distingue dans l'homme la vie intérieure ou végétative des fonctions extérieures ou animales et de la puissance générative, il n'y a pourtant qu'une seule espèce d'âme, mais diversifiée en raison de ses proportions avec la substance matérielle. On trouve dans l'homme et les animaux des substances appartenant aux trois règnes, mais la substance animale, qui

est la plus vitale, et, si j'ose ainsi dire, la plus divinisée, y est aussi plus abondante que la matière végétale ou moins animée ; celle-ci est encore plus abondante que la matière brute ou presque entièrement inanimée. La même gradation qui se remarque dans les règnes de la nature existe également dans l'homme ; c'est sans doute pour cela que plusieurs philosophes l'ont nommé *microcosme* ou *petit monde*, parce-qu'il semble représenter en quelque sorte la nature entière (1).

Composé de tout, il doit être susceptible de connaître tout, et la multiplicité de ses éléments deviendra la cause de la multiplicité de son intelligence.

Aussi la pulpe nerveuse, qui est le *summum* de l'élaboration organique, est accumulée en plus grande abondance dans l'homme que chez tous les autres animaux ; en général, elle est amassée en son cerveau, merveilleux organe de l'intelligence et de la plus haute industrie que la nature ait confiée au premier des êtres pour gouverner tous les autres.

Les plantes n'étant pas composées d'un aussi grand assemblage d'éléments divers que les animaux sont moins susceptibles d'affections,

(1) Aristot., *De physico auditu*, c. VIII.

de maladies et de destruction qu'eux ; le corps de l'animal, en effet, est d'autant plus exposé aux dérangements morbides et à se corrompre ou détruire, qu'il est formé d'une plus grande quantité de matériaux, d'une multiplicité plus considérable d'organes. Plus le lien de la vie embrasse d'éléments différents, moins il maintient facilement ou constamment entre eux l'équilibre et une parfaite harmonie; aussi l'homme, encore plus compliqué que les animaux; l'homme, dernier degré de l'organisation sur la terre, formé de tant de principes qui se contre-balancent l'un l'autre, et qui, luttant entre eux d'égale force, maintiennent ainsi leur union par une égale énergie opposée, l'homme doit être la plus fragile, la plus maladive, la plus mortelle, la plus corruptible des créatures.

Telle est pourtant la cause de sa perfection et de sa sensibilité; car si le minéral ne vit ni ne sent parcequ'il n'est formé que d'un ou deux matériaux qui cristallisent, mais ne peuvent produire des organes; si le végétal est déjà vivant et organisé par la mixtion de trois éléments au moins, le carbone, l'hydrogène et l'oxigène, quoiqu'il ne sente point encore; si l'animal vit et sent par une composition organique plus compliquée, ou de quatre élé-

ments au moins (car il contient de l'azote ajouté aux principes des végétaux); l'homme porte encore plus haut l'élaboration vitale, puisqu'en lui domine un vaste système nerveux, source du sentiment et de la pensée.

Le corps animal possède autant de facultés de sentir et d'apercevoir qu'il admet d'éléments dans sa composition; par eux, il entre en alliance avec tous les corps qui l'environnent : il voit par la lumière; il entend les sons, il respire les odeurs par l'air; il goûte par l'eau ou les liquides; il touche par ses parties solides ou terrestres. C'est en effet par l'intermédiaire des éléments que l'intelligence sent et connaît le monde extérieur, et si elle était privée d'un seul, n'ayant alors aucun moyen de correspondance avec lui, elle ignorerait qu'il existe. L'homme a beaucoup plus de moyens de connaître que n'en possède l'animal; étant omnivore, ou susceptible d'user de tout aliment, habitant à son gré sous tous les climats, employant presque toutes les substances du monde à ses besoins et à ses plaisirs, il communique ainsi avec toutes choses; il devient le lien commun de toutes les créatures, le centre où la nature vient se réfléchir, et en quelque manière un miroir de l'univers.

Par là l'on peut comprendre que l'homme est le résultat, la somme totale des principes de notre monde. Le ver de terre, l'huître, sont peu sensibles ou n'ont qu'un petit nombre de facultés ; parcequ'ils n'emploient pas toutes les espèces d'éléments organisables de notre planète, ils n'en représentent pas l'ensemble complet, mais une quantité aliquote seulement. Au contraire, les mammifères, et l'homme surtout, constitués de presque toutes les espèces d'éléments d'organisation, obtiennent une structure plus compliquée ; des fonctions multipliées nous font agir et sentir d'un plus grand nombre de manières ; les relations de tous les objets se multiplient dans la même proportion, et l'intelligence s'enrichit, s'étend et s'éclaire par la même cause. Les êtres inférieurs ou subordonnés sont ainsi créés par rapport aux plus parfaits. Il ne nous paraît pas douteux que chaque sphère planétaire, si elle est habitée, ne nourrisse ainsi, par l'énergie de la puissance créatrice, une série d'êtres organisés en rapport avec ses éléments constitutifs, et que la plus complète de ses créatures ne représente ainsi le microcosme, le sommaire de ses éléments et de sa faculté productrice, comme l'homme de la race blanche, la plus intelli-

gente, est le résultat sommaire du globe terrestre. Pour qu'il existât d'autres créatures plus parfaites qu'il ne l'est, il faudrait donc qu'il se trouvât un plus grand nombre de principes organisables sur notre terre. C'est peut-être ce qu'avait déjà reconnu Moïse quand il nous représente le Créateur suprême formant les êtres animés des divers éléments, et l'homme, comme le chef-d'œuvre, tiré le dernier de tous. Il est bien probable, en effet, que nous ne sommes pas tombés des cieux, mais que nous sommes véritablement autochthones de notre globe, formés par la toute-puissance divine qui imprime le mouvement et la vie à l'univers.

L'homme, ainsi que la plante, fleurissent et portent vers leur sommet leurs organes les plus éminemment vitaux. De même que les facultés séminales de la plante remontent à l'extrémité de ses rameaux, où se forment pour l'ordinaire les fleurs et les graines, de même les facultés animales les plus actives se rassemblent dans la partie la plus élevée des animaux, qui est leur tête. Comme un feu qui toujours aspire à monter, lés facultés sensitives s'accumulent surtout dans les organes supérieurs; c'est pourquoi l'on remarque qu'elles se concentrent

d'autant plus dans la moelle épinière et le cerveau, à mesure qu'on remonte la chaîne des animaux qui se rapprochent de la nature de l'homme. Parceque notre espèce est placée à la tête de tous les êtres, qu'elle forme le plus haut faîte de cette grande pyramide de vie, il était donc naturel que le principe du sentiment et de l'intelligence s'accumulât surtout au cerveau de l'homme, comme à la citadelle de la vie, et le rendît le plus complètement intelligent de toutes les créatures. Au contraire, les bêtes étant plus ou moins courbées vers la terre, ou posées horizontalement, leur principe de sentiment et de vie n'a pas aussi facilement remonté dans leur tête que dans celle de l'homme, dont la station est droite; c'est pourquoi les brutes ont dans leurs membres d'autant plus de vigueur et de vie que leur cerveau en contient beaucoup moins.

Or ceci n'est point un simple aperçu théorique que nous donnons; il est susceptible de probabilité. Par exemple, les poissons, les reptiles, dont la position est naturellement la plus horizontale, ont, de tous les animaux vertébrés, le cerveau le plus exigu; leur moelle épinière et les nerfs qui en émanent deviennent proportionnellement plus volumineux

aussi que chez l'homme, les mammifères et les oiseaux : de là résulte que toute leur vitalité n'est point concentrée en leur cervelle; car, tranchez la tête à une grenouille, un serpent, un poisson; ôtez le petit cerveau à une tortue, vous verrez ces animaux encore vivre, se traîner plusieurs jours : et combien de temps leurs membres ne palpitent-ils pas quand on les hache en morceaux, tant la puissance nerveuse y réside abondamment! Un oiseau, un canard que l'on décapite, ne s'agite que peu de temps, ou fait à peine quelques pas et expire; un quadrupède périt sur le coup; et cette énorme masse de l'éléphant tombe abattue soudain, au milieu de sa fureur, si son cornac enfonce un clou dans la moelle épinière, entre les vertèbres atlas et axis qui soutiennent sa grosse tête. L'homme décapitépérit sur-le-champ, et ses membres ne conservent que peu d'instants, avec leur chaleur, leur propriété contractile, sous les excitants galvaniques les plus énergiques. En effet, plus un animal a proportionnellement le cerveau volumineux, moins sa moelle épinière et les nerfs qui en sortent sont gros; ainsi l'homme, parcequ'il a le plus de cervelle, présente des nerfs plus minces ou plus faibles pour le mouve-

ment, et pour les appareils du reste du corps; au contraire, les autres animaux vivent d'autant plus par ces organes et les membres qu'ils existent moins par la pensée et le centre cérébral.

Et ce rapport se manifeste à mesure que les animaux, en quelque sorte, se courbent d'autant plus vers le sol, ou qu'ils s'éloignent de la perfection humaine. Considérons le nègre; certes il a déjà moins de cervelle, déjà ses nerfs sont proportionnellement plus gros que ceux du blanc; en effet, le nègre est plus disposé aux plaisirs du corps, plus capable de mouvements et de fatigue, de résistance à la chaleur, sans épuisement, que le blanc; mais il a moins de réflexion, il pense moins. Le singe, à plus forte raison, est encore bien au-dessous du nègre; il cesse de se tenir habituellement droit, son cerveau se rétrécit, et son trou occipital se recule; enfin, on peut suivre ainsi toute la dégradation des animaux vertébrés, dans leur série, et à mesure que le crâne se rétrécira, par le prolongement du museau, toute la moelle cérébrale semblera se fondre ou s'écouler par le canal rachidien et dans les nerfs du corps. Au contraire, en remontant la série, nous verrons les animaux se redressant peu à peu, le cerveau s'agrandissant; tandis

que la moelle épinière et ses nerfs s'amoindriront, pour ramasser presque toutes leurs forces vers le sommet cérébral. Si l'homme demeurait long-temps dans une situation horizontale, son cerveau s'assoupirait, non seulement parceque le sang s'y accumule alors, mais parceque ses facultés nerveuses se répartissent plus uniformément aussi dans les membres, et y rétablissent, avec le repos et le sommeil, un surcroît de vigueur.

Parceque l'homme a donc plus de cerveau ou d'intelligence que tous les animaux, l'homme se lève droit : il marche en maître sur le globe; en lui l'esprit aspire sans cesse à s'élancer vers de hauts et vastes objets. Nous vivons par la tête, qui est devenue le centre, le sanctuaire de l'âme, et dont les membres ne sont plus qu'une dépendance, tandis qu'ils sont le tout de l'animal. Platon n'a-t-il pas bien compris l'homme, en l'appelant une *plante céleste*, comme s'il émanait en quelque sorte des cieux, et y tendait sans cesse; au lieu que les brutes se ravalent vers la terre pour y brouter, y croupir, s'y vautrer ignoblement dans la fange des plaisirs corporels, et dédaigner l'intelligence. Et les plus grandes âmes humaines, ces génies supérieurs qui contemplent de si haut et voient

si loin, ces rois naturels de notre espèce, n'aiment-ils pas s'élancer, en quelque sorte, dans le sein de la divinité, afin d'y puiser la science, les lumières éclatantes de l'immortalité? Suscités ainsi par cette flamme divine, on les voit s'exalter, par la pensée, dans des régions inconnues aux faibles regards des autres hommes; ceux-ci sont toujours disposés, au contraire, à se rabaisser au rang de la brute, par l'ignorance et les grossières voluptés des sens, celles de la nutrition et de la génération, qui sont les plus physiques ou matérielles. Or, plus on consomme ses facultés par la pensée, moins on en a pour le corps; et réciproquement, les brutes, les hommes les plus adonnés à l'existence animale, déploient plus de santé et de force corporelle, puisqu'il y a même un excès de sagesse qui fait mourir: *est aliquis morbus per sapientiam mori.* La plus haute philosophie n'est souvent, en effet, qu'une méditation de mort, et le détachement continuel de notre corps.

ARTICLE II.

Des phénomènes intellectuels propres à l'homme.

Plusieurs philosophes modernes ont très bien expliqué comment nos sensations, trans-

mises au cerveau par les nerfs, et comparées entre elles, puis coordonnées en raisonnement, constituent toute la trame de notre intelligence. C'est le développement de l'axiome d'Aristote, *que rien n'existe dans l'entendement qui ne soit passé par les sens;* ce qui a fait naître à Condillac le dessein de composer, en quelque sorte, l'homme intellectuel, en animant graduellement chacun des sens d'une statue. Il serait inutile de répéter ici ce système, si bien développé par Locke. Cependant, il nous semble que cet illustre philosophe a négligé une considération très importante, en faisant de l'homme un être tout passif, et en négligeant l'étude de ces impulsions internes du cœur, ou du moral, et de l'instinct, de sa volonté spontanée, qui se décèlent dès la naissance.

Nous n'apportons en naissant, dit ce philosophe, aucune idée; notre intelligence est vide; c'est une table rase, sur laquelle rien encore n'a été inscrit, mais qui est prête à recevoir des idées par le ministère des sens.

Si cela est ainsi, nous ne pouvons avoir aucune pensée dans l'esprit qui ne nous vienne des sens. Cependant les idées de vertu, de justice, de vérité, n'étant pas des objets matériels, ne peuvent pas être saisies par les sens.

On nous objectera qu'elles offrent les rapports des objets matériels comparés entre eux ; mais c'est l'esprit qui juge de ces rapports, et d'après quelle règle les juge-t-il? Il possède donc une mesure primitive de comparaison, mesure sur laquelle il règle tout ce qu'il aperçoit. L'esprit n'est donc point passif; mais il réagit sur les idées, il les combine, il les *digère*, pour ainsi dire, il les assimile à sa nature, tout de même que notre estomac transforme nos aliments en un chyle nourricier, comme l'ont bien remarqué Th. Reid, Emm. Kant et d'autres philosophes modernes.

Tout ce que l'homme voit, entend, odore, goûte et touche n'est que lui-même modifié; il ne contemple que son propre univers, et non pas l'univers réel; il ne peut connaître que des rapports humains, même dans la Divinité Qui sait si le soleil, la terre sont tels que nous les voyons, ou si le soleil, la terre de la nature, contemplés par d'autres créatures différemment organisées ne seraient pas tout autres? Sans doute c'est l'âme qui voit et qui entend, mais c'est à travers ces organes matériels qui lui déguisent souvent la pure et auguste vérité.

L'esprit lui-même devient un objet de nos connaissances, aussi bien que les autres objets,

comme l'avait remarqué Aristote lui-même (1); car dans les êtres immatériels, dit-il, ce qui comprend est aussi ce qui est compris. De là vient la réflexion ingénieuse de Leibnitz sur l'axiome : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, NISI IPSE INTELLECTUS.

L'imagination, ce principe actif de notre âme, se crée aussi des idées qui n'ont aucun type dans la nature, et qui ne lui sont point toutes parvenues par les sens, puisque ceux-ci la détrompent souvent de ses chimériques pensées. C'est elle qui inventa tout ce que l'homme a fait sur la terre. Si toutes nos pensées ne sont que des sensations transformées, pourquoi l'homme a-t-il découvert des choses qui surpassent ses simples sensations? pourquoi Newton devine-t-il le système du monde? pourquoi l'attraction planétaire n'est-elle pas aperçue par la plupart des hommes, qui possèdent pourtant les mêmes sens que ce grand géomètre? Les sensations ne font donc pas tout l'homme intellectuel; l'esprit ne pénètre donc pas seulement en nous par ces cinq portes extérieures que nous nommons *sens*: il nous est donné à notre naissance; car quoique la plupart des hommes soient pourvus de sens presque également par-

(1) *De anima*, L. III, c. V.

faits, cependant rien n'est moins uniforme que leur degré d'intelligence.

Enfin l'instinct n'est point le produit des sensations; il leur est antérieur. L'enfant sortant du sein maternel cherche aussitôt la mamelle, ne s'y trompe pas, sait envelopper le mamelon de sa petite langue, et faire le vide dans sa bouche pour y aspirer le lait. Qui lui a donné cette impulsion innée, avant d'avoir connu qu'il existait?

Cette impulsion primitive est même d'autant plus puissante que les idées acquises par les sensations sont en moindre quantité; ainsi l'homme, plus riche d'idées que la bête, montre bien moins d'instinct qu'elle, et les personnes les plus instruites en déploient moins que les personnes les plus ignorantes. Plus on a d'acquis, moins on conserve de naturel. Les lumières qui nous viennent du dehors absorbent celles de dedans; notre esprit, préoccupé des pensées que lui transmettent les sens, entend moins cette voix intérieure de l'âme; notre instinct, si vif dans l'enfance, s'éteint à mesure que nos connaissances extérieures augmentent avec l'âge.

Notre esprit est composé de trois facultés principales, qui renferment toutes les autres; ce sont la *mémoire*, l'*imagination*, et le *jugement*.

Dans l'enfance, la mémoire est presque la seule faculté qui s'exerce en nous; elle emmagasine, pour ainsi dire, tous les matériaux de nos futures pensées. Avec la puberté se développe l'ardente imagination : c'est l'époque de la poésie et de tous les rêves de la vie qui enchantent l'âme humaine. L'âge mûr amène l'empire du jugement, qui soumet tout à la réflexion, et renverse tout ce qui n'est pas fondé sur des faits réels et sensibles. Les animaux vivent presque entièrement bornés à la mémoire ; plusieurs donnent cependant des preuves de raisonnement, mais fort simples pour l'ordinaire, car les pensées compliquées et abstraites surpassent leur portée. Ils ne paraissent guère avoir d'imagination, et sont peu capables d'inventions ; ils se tiennent tous dans une éternelle uniformité d'actions, et dans un cercle étroit d'idées simples.

Les phénomènes qui accompagnent la production de la pensée ressemblent beaucoup à ceux qui ont lieu dans les excrétions. Il en est du cerveau comme des organes de la génération, et même ils s'influencent mutuellement, car il n'y a guère d'exemple qu'un eunuque ait montré du génie. On sait combien les excès de l'amour affaiblissent la faculté de penser ; enfin

l'esprit ne se développe jamais davantage qu'à l'époque de la plus grande vigueur générative, vers trente à quarante ans environ, et il baisse extrêmement lorsque la vieillesse enlève cette puissance. La plupart des hommes de génie offrent même une puberté précoce et vigoureuse, sans avoir toutefois des organes sexuels plus gros et plus développés que les autres hommes, et sans être aussi adonnés qu'eux à la volupté. Au contraire, les hommes dont les organes génératifs sont fort développés passent pour hébétés, de même que ceux qui s'abandonnent trop aux femmes, parceque tout l'effort de la vie est alors attiré vers leurs parties sexuelles.

Une remarque importante à faire est que, si l'homme jouit d'une raison supérieure à celle des animaux, il devient aussi plus exposé qu'eux à la perdre par la folie ou la démence. Quoique les brutes éprouvent, en effet, certains dérangements de leurs fonctions intellectuelles, ainsi qu'on en voit des exemples parmi les chiens, les chevaux furieux, etc., il ne paraît pas qu'ils soient susceptibles de folie, parcequ'ils ne possèdent pas la raison.

Parmi ces maladies mentales propres à l'espèce humaine, il semble que la plus générale chez les nations des climats chauds soit la mélan-

colie religieuse; l'imbécillité paraît plutôt le propre des climats les plus humides et les plus froids. En général, le nombre des aliénés est plus considérables parmi les individus à cheveux noirs et à teint brun, comme l'ont observé Haslam, M. Esquirol, et d'autres médecins; leur caractère dominant est plutôt la méchanceté, le désespoir que d'autres dispositions, et l'âge viril s'y montre plus exposé que la vieillesse et l'enfance. Il y a sans doute plus de folies parmi le sexe féminin, mais elles sont aussi plus faciles à guérir que chez les hommes; toutefois les femmes propagent plus souvent que ceux-ci la disposition à la folie dans leurs enfants.

Si l'homme parvenu au milieu de sa course devient, à vrai dire, plus parfait, plus intelligent, plus expérimenté dans toute chose, plus capable enfin d'une suite prudemment coordonnée d'actions ou de raison, après qu'avant trente-cinq ans, qui est le faîte de sa vigueur physique et morale, l'on doit attendre moins d'actions hardies, de coups audacieux et d'exaltation des passions, après qu'avant cette époque. En effet, parcequ'il faut de l'élan ou de la fougue, et plutôt du transport que de la réflexion, pour exécuter les entreprises les plus hasardeuses, le feu du jeune âge s'y trouve plus propre qu'une

saison mûre et une tête réfléchie. D'ailleurs, les intérêts d'une famille, la jouissance des plaisirs physiques, qui dissipent le charme enivrant de la gloire, font désormais préférer une vie plus assurée et tranquille aux éclats éblouissants, mais périlleux, des grandes actions. De même, les meurtres, et d'autres crimes, sont beaucoup plus communs, ainsi que les frénésies et les folies, depuis vingt à quarante ans qu'au-delà de cette période de la vie.

On compte, sans doute, plus de scélératesses, d'assassinats et d'attentats furibonds, ainsi que d'actions violentes et énergiques, parmi les hommes que dans le sexe féminin; mais les dérèglements de l'intelligence sont plus fréquents chez ce dernier. La force nerveuse, pleine et entière chez la plupart des hommes, paraît donc moins susceptible de se détraquer, de jouer inégalement dans leurs corps robustes que dans les complexions grêles ou délicates des femmes, assujetties d'ailleurs à des tiraillements ou des spasmes divers par les affections propres à leur sexe. Cependant les folies, chez les femmes, ne sont souvent que des troubles passagers; tandis que l'homme, plus disposé aux passions mâles, irascibles, tombe dans des fureurs quelquefois incurables.

Lorsqu'on médite profondément, le cerveau entre dans une sorte d'*érection*, de spasme ou de tension particulière; le sang artériel y afflue, et abandonne en partie le reste du corps; il exige surtout un repos de tous les membres, une inactivité de tous les sens; il ne faut rien voir, rien entendre, rien sentir; toute l'âme doit se rassembler dans la tête; quelquefois même cette concentration est telle qu'on tombe dans cet état d'insensibilité nommé *extase*; c'est le dernier degré de la contemplation sur quelque grand objet. La douce chaleur, l'immobilité, le silence, la nuit, la solitude, favorisent extrêmement la méditation, de même que la position horizontale, qui rend l'abord du sang dans le cerveau plus considérable; aussi les pensées qui surviennent dans le lit lorsqu'on passe les nuits sans dormir jaillissent bien plus fortes et plus vives que pendant la journée, où divers objets nous distraient sans césse. Nous voyons encore que les personnes qui s'occupent d'un grand nombre de choses, qui se mêlent de tout, ne déploient pas des pensées très étendues et très profondes, parcequ'elles n'ont pas le temps de réfléchir longuement sur chaque sujet; tandis que les penseurs profonds cherchent le repos, le silence, la solitude

et l'isolement de toute sensation distrayante (1). Nous voyons encore que plus le cerveau montre de propension au sommeil, c'est-à-dire à devenir inactif, moins il se trouve capable de produire des pensées. Plus on dort, plus on diminue sa faculté de penser ; plus on pense, moins on peut dormir. Les hommes de grand esprit ne dorment guère ; et Boerhaave cite un médecin qui devint hébété pour avoir dormi trop longtemps. Tout ce qui excite l'esprit, comme le vin, le café, etc., empêche le sommeil.

La pensée paraît une sorte de sécrétion du cerveau, à la vérité immatérielle, mais qui s'élabore comme la sécrétion de la semence, de la bile et de toute autre humeur, parceque le cerveau est susceptible d'excitation ; et comme une partie ne peut agir sans que les autres demeurent moins actives dans le même moment, la fonction de penser ne s'exerce guère qu'aux dépens des autres fonctions vitales. Ainsi la digestion ne peut se bien faire quand on médite fortement, et réciproquement la digestion suspend le libre exercice de la pensée ; d'où il suit que quand on mange beaucoup et qu'on digère bien, on réfléchit peu, et que quiconque mange peu et

(1) *Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.* Horace, *Art poét.*

a l'estomac faible ou peu capable de digérer, pense beaucoup; de là vient encore que tous les hommes de lettres et les savants ont l'estomac délicat : *Imbecilli stomacho omnes pene cupidi litterarum sunt* (1).

Il y a plus, l'homme se distingue des animaux, non seulement par l'étendue de son cerveau, par sa puissance nerveuse plus grande que celle des autres créatures, par la flexibilité de son organisation qui le met facilement en rapport avec tous les climats, toutes les nourritures; mais nous avons montré précédemment ce qui fonde sa haute supériorité intellectuelle. Offrons-en les résultats ici.

Des sens plus délicats qu'énergiques, mieux proportionnés que ceux des autres espèces pour juger sainement des choses; un tact délicat et universel; de grands besoins pour exister en société, sources de travaux et d'accoutumances utiles, durant une longue enfance; de là l'éducation lente pendant cette période de faiblesse et de docilité; un langage articulé ou des signes attachés aux idées pour se fixer dans le trésor de la mémoire; l'emploi de toutes sortes de nourritures, en diverses contrées, d'où nais-

(1) Celse, *de medicina*, L. I, c. 1.

sent des études multiples et une expérience nécessairement très étendue; tous ces objets élaborent la nature humaine au-delà des autres races d'êtres créés, et la perfectionnent sans cesse dans le cours d'une assez longue vie.

Ensuite, la réunion fréquente des sexes, par la possibilité de l'amour en tout temps; la formation de la famille rattachée par les liens des enfants, dont l'impuissance réclame sans cesse les soins maternels; cette éminente sensibilité qui rend notre espèce si susceptible de maladies et de détériorations: telles sont encore des causes perpétuelles d'expériences et de perfectionnement.

La station droite du corps humain, qui relève notre vue et nos sens au-dessus de la terre, qui laisse libres les mains, ces merveilleux instruments fabricateurs des autres instruments, attribue à notre cerveau une prépondérance extraordinaire sur celui de tous les autres êtres, et fait de nous, pour parler comme Platon, une *plante céleste*.

L'homme, placé à la tête de la création, ne reçoit, pour ainsi dire, d'ordres et d'émanations directes que de la Divinité même; lui seul, religieux, s'élève jusqu'à connaître cette première

cause; il se coordonne en harmonie avec toute la nature, dont il devient le ministre; aussi l'homme est l'être curieux, intelligent, avide de savoir, par excellence, et doué des facultés du bien et du mal. La nature élargit notre voie, elle nous donne le sceptre sur l'un et l'autre; elle nous a laissés libres dans le choix, car nous n'eussions ni tout connu, ni été indépendants et dignes de louange ou de blâme, si nous n'eussions pas pu exercer le bien et le mal par notre libre arbitre. Aussi l'animal, réduit à l'esclavage de son instinct et de ses impulsions natives, n'est, par cela seul, ni un agent méritant, ni un être doué de toute faculté de connaître. Que dis-je? la corruptibilité morale de l'homme dérive même de sa perfectibilité, dont elle est le contre-poids inévitable; et la science du mal ne sert pas moins à l'extension de notre puissance morale et intellectuelle que la science du bien.

L'homme ne se perfectionne, ne se garantit de l'imprudence et des fautes qu'en y tombant, qu'en éprouvant l'infortune, car il est indocile aux préceptes, et même la continuité du bonheur lui serait plus insupportable à soutenir que des périls gaiement bravés par témérité. Telle est sa nature, qu'il ne se con-

tenterait jamais d'une félicité sans mélange. Les souffrances, malgré que tous les êtres sensibles les abhorrent, sont indispensables au complément de nos plaisirs, ne fût-ce que par le contraste et pour faire sentir tout le prix de ces derniers. La preuve s'en trouve par tant d'hommes qui échangent, contre des fatigues et des dangers volontaires, la vie la plus délicieuse, et qui se ressouviennent de leurs maux passés avec non moins de satisfaction que de leurs joies; ainsi les jouissances les plus ravissantes d'amour sont celles qui coûtent le plus à obtenir, puisque toute facilité extrême désenchante et amortit les plus grands biens.

Lorsque Théophraste, à quatre-vingt-dix ans, se plaignait que la nature enviait à l'homme des jours consacrés à l'étude et au travail, tandis que les corneilles, les perroquets, et la plupart des poissons, traversent, dit-on, au-delà d'un siècle, cette plainte était-elle fondée? Aucun mammifère, si ce n'est peut-être l'éléphant et la baleine, n'atteint à cent ans ou plus, comme l'homme; aucun ne devient si tard pubère, n'a plus de temps et de facultés pour déployer tous les dons de la vie sur la terre. Et d'ailleurs qu'importe cette longue durée, si elle ne sert qu'à éterniser l'ennui et les douleurs,

inséparables de notre existence! Ulysse, dit Homère, refusa l'immortalité près de Calypso, et sagement à notre avis; quand on pourrait écarter les tristes infirmités du vieil âge, se repaître de l'ambroisie d'une éternelle jeunesse, je ne sais même si la perpétuité absolue des plaisirs ne les transformerait pas bientôt en insupportables dégoûts. Comme il faut du sommeil après une longue journée de fête, il faut à la plus belle vie le repos du tombeau : lui seul peut garantir de tous revers la mémoire des plus nobles actions, ou du plus sublime génie. La pierre sépulcrale imprime le sceau sur notre vie, car d'ordinaire on ne rend justice aux hommes qu'à leur mort. Vivre toujours en travail et en doute n'est qu'un long mourir, puisqu'on ne peut exister dans toute sa renommée qu'en descendant au cercueil.

ARTICLE TROISIÈME.

De l'homme dans son état originel, suivant les climats.

Nul végétal, nul animal, si l'on en excepte les poissons, peut-être, ou d'autres espèces aquatiques, n'est susceptible, comme l'homme, de subsister également sur toute la terre. Les races aquatiques (même de plusieurs végétaux,

le milieu des extrêmes opposés, montrent donc toute la flexibilité de la nature humaine. Les animaux des mêmes contrées participent plus ou moins à cet heureux privilége; car les espèces domestiques que l'homme conduit avec lui par toute la terre, comme d'utiles auxiliaires de ses travaux, ou des esclaves de sa fortune, ou tels que des amis fidèles et des commensaux, le chien et le chat, le cheval, le bœuf, l'âne, la brebis, la chèvre, et même le cochon, la poule, le canard, etc., sont tous habitants originels des climats tempérés de la haute Asie; ils s'y trouvent encore à l'état sauvage, ainsi que l'a montré Pallas. La nature n'a pas voulu déshériter aussi les climats très chauds ou très froids de l'avantage que procurent ces serviteurs dociles et fidèles à notre espèce: elle attribue le renne et le caribou aux habitants du pôle boréal, avec de grands chiens; elle a fait don à l'Arabe bédouin et au Maure du dromadaire et du chameau, si sobres dans les déserts; et au Péruvien, du lama et de la vigogne, pour grimper sur les Cordilières; elle a même soumis à l'Indien l'éléphant colossal : mais ces animaux n'ont point appris à supporter la vie et l'esclavage au-delà de leur patrie, ni à conserver l'amitié

pour un maître jusqu'aux extrémités de la terre, comme l'a fait le chien, unique exemple de fidélité inébranlable par toute la nature.

Toutefois, le chien, cet ami cosmopolite de l'homme, se revêt de longs poils laineux, parmi les climats rigoureux de la Sibérie; il devient presque nu et prend une peau noirâtre en Afrique, comme on le voit dans les *chiens turcs*. L'homme est, au contraire, un être nu en tous lieux, et qui semblait originairement confiné par la nature sous les cieux ardents des tropiques. En effet, si l'on considère que, d'après notre organisation, nous appartenons à la famille naturelle des *primates*, L., ou des singes, parmi les mammifères; que le nègre a primitivement des habitudes analogues à plusieurs de ces quadrumanes (comme aux orangs-outangs et aux singes sans queue), pour vivre de fruits; que notre enfance, livrée à ses instincts innés et à ses goûts, se rapproche des mœurs et des jeux de ces animaux, nous devons croire que le berceau originel de la race humaine fut placé dans ces heureuses contrées de l'Asie et de l'Afrique, où des traditions d'une antiquité immémoriale font remonter notre existence aux premiers âges du monde. Les empires qui s'y succèdent, les dynasties

qui s'y renouvellent sans cesse ; ne changent point l'uniforme nature des hommes de ces contrées ; les révolutions et les conquêtes passent comme des orages momentanés sur ces vieux aborigènes de la terre, près desquels nous ne sommes que d'hier ; car si les prêtres de Saïs disaient à Platon que les Grecs n'étaient que des enfants, combien sommes-nous plus jeunes encore dans la route éternelle du temps sur ce globe?

Ce ne peuvent donc être ni le plateau de la haute Asie, comme l'a soutenu Bailly, ni le nord de l'Europe et les froids rivages de la Scandinavie, comme le prétendait Rudbeck, qui durent être le berceau primordial de la race humaine. Elle n'a point existé de tout temps parmi les climats glacés du septentrion, et ne s'est probablement répandue que tard dans les vastes solitudes du Nouveau-Monde et l'Australasie (Nouvelle-Hollande). On ne rencontre que des monuments de quelques siècles, ou de cinq à six milliers d'années, tout au plus, dans la plupart de nos contrées, excepté l'Inde et peut-être la Chine. Les débris antiques des animaux, enfouis sous des couches terrestres par-dessus lesquelles ont passé plusieurs déluges, les races de tant de créatures inouïes

que la science zoologique semble avoir ressuscitées de nos jours, ne présentent point, comme on le croyait jadis, d'ossements de nos pères, ni ces cadavres de héros et de géants dont nous nous crûmes long-temps les enfants dégénérés.

Mais si la nature nous plaça d'abord nus sous l'ombrage des palmiers de la torride, si nous nous couvrîmes de feuillage, et vécûmes de fruits sucrés dans cet heureux Éden, au milieu des jeux pétulants des singes, anciens compagnons de l'enfance du genre humain, nous avions reçu une main industrieuse et un cerveau capable de réfléchir. A mesure que la facilité de notre existence, sans soins, au milieu de l'abondance, permettait la multiplication de l'espèce, il fallait demander à la terre, notre nourrice et notre mère, une plus grande multiplication de nourritures; il fallut s'étendre au loin, défricher des terrains à l'aide du bœuf, devenu le compagnon laborieux de notre vie.

Déjà l'existence pastorale, le lait et la chair des troupeaux ne suffisaient plus au nombre croissant des hommes; déjà des contrées plus froides et moins fertiles étaient la seule ressource des peuples nouveaux qui se propageaient. Il fallut alors s'y partager les terres,

établir le droit fixe de propriété, ou garantir les fruits des travaux humains; on eut besoin de gouvernements réguliers et de lois, de religions sacrées, autant pour protéger, au dedans de l'état social, la sûreté des biens de chaque individu, que pour repousser au dehors les agressions étrangères suscitées, soit par le besoin de vivre, soit par l'ambition, entre les nations voisines et rivales. De là tous les arts de la paix et de la guerre; ils sont enfants de nos besoins.

L'homme ne pouvait pas s'étendre sous des climats rigoureux sans se défendre de la froidure; il apprit à se couvrir, à tisser des vêtements plus commodes que la dépouille des animaux; il trouva le feu, et cet élément le rendit bientôt maître de la terre. Par le feu, l'homme sut amollir, travailler le fer et le bronze; alors s'élevèrent des palais et des temples, au milieu de vastes cités enceintes de remparts, et le vaisseau s'élança hardiment au milieu des flots de l'Océan. L'existence humaine fut changée; la civilisation fit place à la vie sauvage et nomade. Nos corps ne furent plus endurcis à supporter en plein air les intempéries de l'atmosphère; la peau, protégée de vêtements, devint plus délicate; des habi-

tudes sédentaires et casanières dans des demeures amollirent encore l'organisation, la rendirent plus sensible. Des nourritures préparées avec soin, cuites avec art, augmentèrent la délicatesse du goût et des viscères digestifs, siége d'une foule de maladies; le rapprochement perpétuel des individus fit naître une politesse raffinée, en corrompant les mœurs; l'union si douce des sexes, quand elle est commandée par la nature, devint une source d'énervation, parcequ'elle fut trop souvent sollicitée par leur fréquente proximité.

Ainsi, tous les états du genre humain sur la terre, la fondation de ses lois et de ses gouvernements, la disparité de ses mœurs, la variété de ses races, la multiplicité de ses nourritures, de ses vêtements, la plupart de ses maladies, soit endémiques, soit sporadiques, remontent presque toujours, plus ou moins, aux effets des climats et des localités qu'il habite.

Le genre humain héritant de l'expérience des siècles par la perpétuité des sociétés, des découvertes dans les sciences et les arts, faites par nos devanciers, et auxquelles il nous est permis d'ajouter sans cesse, l'édifice de la civilisation s'élève au plus haut faîte de sa perfection. Tout cela est étranger à la brute, qui meurt

tout entière, et dont les petits naissants recommencent sans cesse à zéro.

Enfin, les divers peuples de la terre s'entre-communiquent leurs lumières; ils se font part de leur commune industrie, comme des frères d'une immense famille. On traverse les ondes et les continents; le genre humain ne forme plus, malgré ses querelles particulières entre quelques nations, qu'un grand corps dont nous sommes les membres. Diverses sortes de gouvernements favorisent plus ou moins l'essor de l'industrie ; la variété des coutumes et des mœurs devient un spectacle instructif, et désormais le genre humain marche dans une carrière infinie qui lui ouvre les plus sublimes destinées. S'il existe des époques de crise et des retours vers la barbarie, néanmoins plusieurs découvertes semblent mettre à l'abri d'une entière destruction les éléments de toute civilisation. La boussole a donné la clef de tout le globe; l'imprimerie conserve le dépôt sacré des sciences et des arts ; et même la poudre à canon, en abrégeant les conquêtes et les guerres chez les modernes, place les peuples dans l'heureuse impuissance de s'entre-détruire entièrement, comme le faisaient les anciens.

LIVRE CINQUIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

DÉVELOPPEMENT DES MOYENS DE SOCIABILITÉ DE L'HOMME SUR LE GLOBE.

ARTICLE PREMIER.

De la parole et des diverses langues.

Les premières voix de l'homme sont des accents inarticulés, arrachés par les besoins, la douleur, les passions ou le plaisir: c'est le cri de nos entrailles. Le premier des langages fut la pantomime; et comme les hommes ne pouvaient exprimer ainsi que des idées simples et des sensations, elles durent suffire tant que le genre humain demeura sauvage et dispersé (1).

(1) Aucun homme hors de l'état social n'a de langage articulé, d'où il suit qu'il n'y a pas de langue primitive, excepté celle des cris. L'Irlandais de Tulpius imitait le bêlement des brebis, parmi lesquelles il vivait. *Observ.*

Cependant les rapports d'amour entre les sexes faisant éclore de nouveaux sentiments, des besoins aussi tendres qu'impérieux forcèrent les hommes réunis en famille à inventer des termes conventionnels pour les exprimer (1). L'amour fut ainsi le premier inventeur du langage; cette vérité nous paraîtra plus évidente encore, si nous faisons attention qu'il en est de même

med., l. IV, c. x. La Champenoise formait une sorte de chant comme les oiseaux, *Allgemeine Magas.*, tom. VIII; et des cris gutturaux, H....t, *Hist.*, p. 17. Le jeune ursin de Connor, *Natural history of Poland*, tom. I, p. 349, avait le hurlement des ours. Celui de Rzackinsky, *Hist. nat. Poloniæ*, p. 355, et d'Hartknoch, n'avait aucun cri. Hérodote, Claudien et Suidas rapportent l'histoire des enfants élevés seuls par ordre d'un roi d'Égypte, pour connaître la langue primitive. Ils n'avaient que le cri de la chèvre, leur nourrice. Schelhammer, *De loquela*, p. 20, a nié que l'homme ait naturellement une voix, mais Jacob Savary a prouvé le contraire. Valentyn, *Diss. epist.*, IX, p. 165, sq.; et Salmuth, l. II, *Obs. méd.*, LVI, rapportent que des enfants délaissés seuls se firent entre eux un langage particulier sans avoir de maîtres.

(1) Il est prouvé que l'usage de la parole n'est pas inné, G. C. Schelhammer, *De voce ejusq. affectib.*, Jena, 1677, in-4°, p. 20. Connor, *Hist. of Poland*, l. I, p. 342, en parlant d'un sauvage. Rzaczinsky, *Hist. nat. Polon.*, sect. XIX. Tulpius, *Obs.*, l. IV, c. IX. Vitruv., *Archit.*, l. II, c. I. Diodor. Sic., *Bibl.*, l. II. Hérodot., l. II. Claudianus, *in Eutrop.*, l. II.

parmi les animaux, car c'est au temps du rut que les quadrupèdes montrent le plus de voix et de relations entre eux ; c'est à l'époque de la ponte que les oiseaux déploient tous les agréments de leur ramage. L'influence des organes de la génération sur ceux de la voix est même très digne d'attention. C'est ainsi que les castrats et les enfants ont la voix douce et argentine, tandis que vers l'âge de la puberté elle acquiert plus de gravité et de timbre. De même, les maladies vénériennes qui attaquent les parties sexuelles changent beaucoup la voix, et souvent la font perdre entièrement. Lorsqu'on devient inhabile à la génération, la voix se casse. Après l'acte de la propagation, le son de voix devient plus sourd ; et dans les oiseaux il change tellement qu'il est méconnaissable. C'est dans le temps où cessent toutes les correspondances entre les sexes que diminue le besoin du langage. Ainsi le rossignol n'a plus qu'un vilain cri, à peu près semblable à celui d'un crapaud, après le temps de la ponte. Les insectes qui portent des instruments pour produire du bruit, tels que les criquets, les cigales, les grillons, etc., ne les exercent qu'à l'époque de l'amour. Le chant, dans l'homme et la femme, devient presque toujours l'ex-

pression de l'amour, et annonce le désir de la jouissance.

Et voyez avec quelle sage prévoyance la nature a distingué l'homme des singes qui lui ressemblent le plus! Elle n'a pas voulu qu'une bête vînt se mêler à la conversation humaine, par cet empêchement artificieux, ou ces sacs membraneux situés au larynx des orangs-outangs, pour engouffrer et assourdir leur voix (1). Ainsi l'*homme seul parle;* car si l'on apprend aux perroquets et à d'autres oiseaux à répéter des mots articulés, tout le monde comprend que ces animaux n'y attachent point, comme nous, des idées. Ils ne parlent donc point, dans la rigueur de l'acception.

Les premières langues des hommes furent des chants plutôt que des discours. Les sauvages chantent, c'est-à-dire modulent, en parlant, leur langage, par une multitude d'accents inarticulés; ils expriment plutôt leurs sentiments que leurs idées, et s'adressent encore plus au cœur qu'à l'esprit. Comme ils ont plus de sen-

(1) La voix de l'orang-outang s'y trouve étouffée, Camper, *Nat. Histor. van orang-outang*. Janus Marcus Busch, *Tract. de mechanism. organi vocis huj. fonction.*, Groning., 1770, in-4°. Vicq d'Azyr, *Syst. anat. des anim.*, tom. II, disc. prélim., p. 38; et *Philos. Trans.*, tom. LXIX, p. 139.

sations que d'idées, ils sont obligés de se servir d'objets physiques pour exprimer presque toutes les abstractions de leur esprit; voilà pourquoi ils font un si grand usage des métaphores, des emblèmes, des allégories; voilà pourquoi ils personnifient les objets inanimés, et emploient les tropes les plus énergiques pour se faire comprendre; ce qui donne à tous leurs discours un caractère très poétique. Comme ils ont peu de monnaie représentative des idées (1) dans leur esprit, ils en cherchent hors d'eux-mêmes; de là viennent, chez les Américains sauvages, le *calumet de paix*, la *hache de guerre*, la *ceinture d'amitié*, et tant d'autres emblèmes de leurs pensées. Tout est poésie chez eux; c'est l'idiome primitif des hommes. Des Européens voulaient engager une de leurs hordes à sortir de sa patrie; leur chef répondit : *Comment pourrons-nous quitter cette terre, notre mère? Dirons-nous aux ossements de*

(1) Quand l'homme est privé de la société de ses semblables et de la communication des idées par la parole, il oublie le langage de convention; les sauvages parlent peu. Le matelot écossais, Alexandre Selkirk, l'original de *Robinson Crusoé*, abandonné seul pendant quatre ans à l'île de Juan Fernandez, oublia sa langue (*Hist. génér. des voyag.*, tom. XII). Begert rapporte un exemple semblable d'un Californien.

nos aïeux, Sortez de vos tombeaux, et venez avec nous dans une patrie étrangère? Quand un sauvage se lie d'amitié avec un autre homme, il échange son nom contre celui-ci, pour exprimer qu'il l'aime comme un autre lui-même, et qu'il est en quelque sorte passé dans le corps de son ami. Les Massagètes et les anciens Scythes faisaient plus encore, ils suçaient du sang l'un de l'autre. Voilà le langage de la nature; il parle aux sens, il ébranle l'imagination. S'il exprime moins nettement la pensée, en revanche il frappe mieux l'âme; il semble animer tout l'univers. On trouve ce même langage dans l'*Ancien Testament.* C'est ainsi que David et les prophètes apostrophent le Jourdain, font discourir et mouvoir les arbres, les montagnes, etc. Homère, et tous les anciens poëtes, ont prêté du sentiment aux objets inanimés; ainsi la flèche est avide de sang, l'épée brûle de se venger, les fleurs sont sensibles, les animaux parlent, tous les phénomènes naturels sont personnifiés.

Plus les langues s'enrichissent de mots ou de signes représentatifs des idées, plus elles deviennent claires, méthodiques, plus elles sont nettes, précises, mathématiques. Elles s'adressent donc beaucoup à l'intelligence et

peu au cœur. Elles font penser, non pas sentir; elles sont propres à la philosophie, aux sciences, à la métaphysique, non à la poésie, à l'éloquence; elles n'admettent que des constructions exactes; elles rejettent les inversions hardies, les expressions fortes et pittoresques, qui s'élancent toujours au-delà de la vérité; elles analysent le discours, elles exposent les pensées d'une manière froide et didactique. Les premiers langages, au contraire, font sentir rapidement tous les objets, impriment au discours une forme dramatique, ils peignent à l'imagination; tandis que nos langues décolorées n'offrent plus que des abstractions. Homère, l'*Écriture sainte*, ne racontent point; ils nous montrent les hommes, les héros agissant et parlant. Dans nos idiomes modernes, l'écrivain est toujours à la place de celui qui parle et agit. De là vient que le discours perd tout son intérêt; nous ne voyons plus les objets eux-mêmes, mais le travail de l'auteur; la couleur de la vérité n'y est plus.

C'est parmi les sauvages ou les barbares qu'il nous faut aujourd'hui chercher la véritable éloquence et la haute poésie (1); elles ne

(1) Pourquoi les peuples peu civilisés, les anciens Juifs, les Arabes (*Job*), les Indiens, les Otahitiens, etc., re-

se trouvent plus chez les peuples très policés. Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'histoire des lettres, on s'aperçoit que les poëtes ont toujours devancé les philosophes et les savants dans chaque nation, et qu'à mesure que ces derniers ont brillé, la poésie s'est éclipsée. Ne voyons-nous pas que le dix-huitième siècle, qu'on a nommé le *siècle de la philosophie*, a suivi le *siècle poétique* de Louis XIV? Lorsque les Virgile, les Horace, les Ovide, eurent fleuri sous le grand siècle d'Auguste, on ne vit plus ensuite éclore de véritables poëtes. Lucain, Stace, Silius Italicus, Claudien, etc., sont presque la lie de la littérature ancienne. Comparera-t-on le style de Sénèque à celui de Cicéron? Chez les Grecs, Homère, Hésiode, etc., devancèrent de long-temps tous les philosophes. Après Démosthène on ne trouve plus que des déclamateurs. Pourquoi l'Italie était-elle pleine de poëtes, de peintres et de grands écrivains aux quinzième et seizième siècles, tandis qu'elle

gardent-ils le cœur comme le siége de l'âme et de l'intelligence, tandis que les nations civilisées et les philosophes le placent dans la tête seule? C'est que chez les premiers le système cérébral est moins développé que chez les seconds, qui ont plus de science, moins de sensibilité et les passions moins profondes. (Voyez lord Eskine, *Pleading's*, etc.).

est presque veuve aujourd'hui de tous ces hommes illustres? Pourquoi notre littérature s'éteint-elle à mesure que nous devenons plus savants? On prodigue cependant à la jeunesse une foule de traités pour lui enseigner la poésie et l'éloquence, mais nous ne trouvons peut-être plus de grands poëtes et d'illustres orateurs. On connaît fort bien l'art; ce qui manque, c'est la *nature :* elle n'est cependant pas plus affaiblie aujourd'hui que dans les anciens temps; mais notre langage affecté et nos mœurs fausses énervent tout. Au lieu de poésie, on ne rencontre que de la prose versifiée; au lieu d'éloquence, une stérile déclamation; au lieu d'histoires, des romans; au lieu de représenter des choses, on arrange des mots; la forme devient tout, le fond n'est plus rien; on ne recherche pas la sincérité, mais le spirituel et le brillant.

La littérature grecque, qui fut pour le vrai génie la première littérature de l'univers, périt par les rhéteurs, les grammairiens, les petits versificateurs. Il en fut de même de la littérature latine, comme l'observe Velleïus Paterculus. L'italienne n'offre plus aujourd'hui que du clinquant, des jeux de mots et des antithèses. La française dépérit de jour en jour. Il en sera de même de toutes les littératures du

monde. Si l'on veut réfléchir à cette marche uniforme des choses humaines, on reconnaîtra facilement qu'elles tiennent à des causes générales bien importantes.

Nous avons vu que tous les hommes barbares étaient naturellement poëtes; leurs lois, leurs histoires, leur religion, se chantent en vers. Les premiers législateurs, les pontifes, les oracles des dieux, ne s'exprimaient qu'en vers; parmi ces peuples encore neufs, les mœurs sont simples et pastorales; l'amour de la patrie, le vif sentiment de la liberté, la religion du cœur, l'ignorance des causes naturelles, l'aspect imposant d'une nature majestueuse et sauvage, enfin la solitude qui agrandit toutes les affections, voilà ce qui imprime à toutes leurs pensées un caractère naturellement poétique. Nos bons aïeux chantaient des romances ou des histoires en vers; ils avaient des bardes, des troubadours, avant même que leur langage fût formé; les plus anciens Grecs avaient aussi leurs rapsodes, et les peuples scandinaves leurs scaldes; on connaît les poésies erses et les chants attribués à Ossian.

Lorsque le langage se perfectionne et s'enrichit, comme dans les âges moyens; lorsque les mœurs de la nation se policent davantage

alors la poésie et les arts resplendissent du plus vif éclat : tel fut en Grèce le siècle de Périclès, illustré par les Sophocle, les Euripide et les Phidias, etc. ; tel fut à Rome l'âge de César et d'Auguste, qui vit fleurir Cicéron, Virgile, Horace, etc. Dans l'Italie moderne, nous trouvons le siècle de Léon X, qui donna naissance au Tasse, à l'Arioste, à Raphaël et à Michel-Ange. Sous Louis XIV, P. Corneille, Racine, Fénélon, Bossuet, Pascal, et les peintres le Sueur, Lebrun, etc.

A la suite de ces siècles glorieux succèdent toujours les âges de la science et de la philosophie, parceque les mœurs et les connaissances nous enlèvent bientôt les douces chimères de la poésie. En effet, un physicien qui explique l'accroissement et la vie des plantes fait évanouir les faunes, les dryades qui peuplaient les forêts ; la fontaine n'a plus sa naïade tutélaire ; la montagne escarpée, ses satyres et ses dieux champêtres. Qu'un philosophe nous montre l'électricité dans le tonnerre, ce n'est plus Jupiter armé du foudre pour châtier les Titans ; on n'y peut plus croire désormais. C'est ainsi que la science désenchante l'âme, et dissipe ces illusions ravissantes de nos sens, qui firent les délices de l'imagination.

Ce changement dans les idées est le résultat inévitable de la civilisation et de l'instruction des hommes. Les peuples voisins de l'état de nature vivent ignorants et crédules ; ils sont donc portés à la superstition, aux prestiges ; comme ils pensent peu, ils doivent sentir beaucoup ; ils vivent sous l'empire du cœur. Les nations très policées étant plus instruites, deviennent par cette raison peu crédules ; elles se rapprochent donc plus de la vérité des choses : mais comme elles pensent beaucoup, elles sentent moins ; elles vivent plutôt par la tête que dans le cœur ; leurs mœurs cessent alors d'être poétiques : chez elles, par exemple, l'amour n'est plus un dieu, c'est désormais un acte physique accompagné de volupté.

Le langage suit aussi la même progression que celle de la civilisation et des idées répandues dans le corps de chaque nation ; les livres n'en présentent que les résultats. Bien loin de donner l'impulsion à leur siècle, les auteurs la reçoivent d'ordinaire ; en effet, nous voyons briller le même genre de littérature dans chaque état aux pareilles époques de leur durée. Le siècle imprime donc toujours sa couleur aux ouvrages, il leur fait prendre sa livrée. La moindre réflexion sur le genre de style le plus en

vogue aujourd'hui suffit pour faire juger de l'état de la langue et des mœurs. Ainsi la multiplication des journaux, des dictionnaires, des romans, des abrégés élémentaires, la propagation des sciences dans toutes les classes de la société, nous montrent avec quelle rapidité la poésie, la haute littérature et les beaux-arts doivent tomber en décadence. Quand on voudrait s'opposer à leur chute, on ne le pourrait pas, puisque la force de l'opinion et des mœurs nous y entraîne invinciblement. Les langues ne se régénèrent pas plus que les empires, car elles suivent leurs mêmes périodes d'accroissement et de dégradation. Les premiers Romains parlaient une langue imparfaite et fort rude; elle devint riche, sonore, grave au temps de Cicéron et de Virgile; puis elle se dégrada à mesure que l'empire romain s'affaiblit sous la corruption et le despotisme de ses empereurs. Nous pouvons apercevoir une progression semblable dans la langue française, qui fut d'abord barbare dans son origine; c'était un mélange de celtique et de basse latinité; ensuite elle forma la langue romance, plus homogène et plus douce: vers le quinzième siècle, elle prit un nouvel essor, parceque le gouvernement français éprouva des agitations à cette époque; enfin

sous Louis XIV elle acquit toute sa perfection. Les mœurs, qui commencèrent à se corrompre sous la régence et le règne de Louis XV, portèrent atteinte à la pureté de la langue, en créant un style maniéré et pointilleux; enfin, elle se détériore toujours de plus en plus : on ne pourrait la réformer qu'en régénérant l'état et les mœurs.

C'est précisément à l'époque où les langues se répandent parmi les peuples circonvoisins qu'elles commencent à se dégrader. Lorsque la langue grecque s'étendit en Égypte, en Syrie, en Italie et à Rome, elle fut presque défigurée; lorsque la langue latine devint commune chez tant de nations vaincues par la puissance romaine, elle se changea bientôt en basse latinité; la langue française, qui se propage beaucoup en Europe, commence de même à perdre sa première pureté. On peut conjecturer que les langues tombent en décadence quand elles se surchargent d'ornements inutiles, qu'elles accumulent les épithètes, et affectent un vain luxe de paroles : en voulant tout exprimer, elles se noient dans une multitude de détails.

Le langage, c'est l'homme lui-même manifesté dans son moral; c'est l'indice de son carac-

tère, de son tempérament; le style signale ses mœurs et peint ses sentiments; il montre la personne qui se masque sous les dehors apprêtés d'un auteur. Un naturaliste disait: Donnez-moi une dent d'un animal quelconque, je vous dirai si elle appartient à un carnivore ou à quelque herbivore; tout lecteur exercé pourrait deviner de même, par le style, l'esprit et les qualités de chaque auteur. Ainsi le style des hommes d'une constitution nerveuse, maigre et mobile est ordinairement éclatant et spirituel; celui des mélancoliques devient obscur, serré, fort; celui des bilieux, rapide, véhément et dur; celui des sanguins, diffus, varié, frivole; celui des flegmatiques, traînant, lourd et ennuyeux : enfin, les mélanges des caractères, les âges, les différences des sexes et l'état civil d'une personne dévoilent encore d'autres différences.

Comme les observateurs distinguent le *faire*, ou la manière de chacune des grandes écoles de peinture, on reconnaîtra de même la manière générale d'écrire de chaque siècle. Ainsi une aimable naïveté règne dans nos écrivains des quinzième et seizième siècles; la grandeur et la beauté se trouvent réunies dans la plupart des compositions du dix-septième siècle; le commen-

cement du dix-huitième siècle nous offre un caractère plus brillant et plus superficiel ; ensuite on trouve un style affecté, fade, et ce qu'on nomme le *bel-esprit*. Il est très remarquable que la même dégradation se manifesta dans les littératures grecque, latine et italienne ; tant il est vrai que le style est le thermomètre des mœurs et du genre de gouvernement dans chaque nation !

Les pays libres ou républicains ont une langue plus énergique, parcequ'elle doit peindre les passions, et qu'elle est plus près des sentiments de la nature : tel fut le langage des premiers Grecs et Romains, quand les Phocion et les Démosthène, les Catons et les Brutus montaient à la tribune aux harangues ; telle est encore la langue anglaise, comparée à l'italienne, la française, qui sont celles de peuples plus doux. Cependant la française avait acquis de l'énergie au temps de Montaigne et du cardinal de Retz, parceque ces écrivains parurent à l'époque de la ligue et de la fronde, de même la langue anglaise obtint plus de vigueur et d'énergie au temps de Cromwell. Sous l'empire poli et flatteur des monarchies, le langage devient doucereux, efféminé, puisque les femmes donnent presque toujours le ton. Les lan-

gues des empires despotiques doivent être pleines d'hyperboles, de louanges outrées, et d'abjection extrême. Plus une nation étend ses rapports extérieurs et de commerce, plus son langage s'enrichit et se perfectionne ; plus on trouvera de termes abstraits dans une langue, plus le peuple qui la parlera sera policé et savant (1). Une langue stationnaire, comme celle des Chinois, nous annonce que le gouvernement, la religion, les mœurs et les lois ne changent point ; car telle est la nature des choses, qu'un seul dérangement en entraîne une foule d'autres, dans le monde intellectuel comme dans le monde social.

On aperçoit encore d'autres nuances très remarquables dans les langues ; elles imitent la constitution physique des hommes. Les habitants des pays froids, qui sont grands, robustes, et dont les organes restent presque insensibles, ont des langues chargées de consonnes âpres et

(1) Bacon pense que par les déclinaisons, cas et conjugaisons dont étaient hérissées les langues anciennes, tandis que les langues modernes en sont presque entièrement dépourvues à l'aide de prépositions et de verbes auxiliaires, on peut conclure que l'intelligence des anciens était beaucoup plus subtile que celle des modernes. (*De augment. scient.*, lib. VI, c. 1.) Cette vérité se justifie aussi par la langue sanskrite et la grecque.

gutturales : ils semblent plutôt hurler que parler; il leur faut des sons cahotés et violents pour ébranler leurs sens durs et massifs. Les habitants des pays chauds étant au contraire délicats, et leurs sens très irritables, parlent aussi des langues remplies de voyelles douces et de labiales. Plus on trouve de voyelles dans une langue, plus sa prononciation devient molle et facile, surtout pour l'expression musicale. Dailleurs, la langue s'amollit chez les peuples à mesure que le nombre des femmes s'y multiplie ; aussi les pays chauds et à doux langage sont remplis de femmes, tandis que le nombre des mâles est le plus considérable dans les régions froides du septentrion. Les divers dialectes de la langue malaie (1) forment un langage presque tout en voyelles, et en très douces consonnes : c'est le contraire dans le Nord; on n'y rencontre que des monosyllabes heurtés ou de dures consonnes gutturales; plusieurs peuples du Nord, Américains, Tartares et Groënlandais, manquent même de labiales. Il semble que le froid ait enrhumé leurs langues, de sorte qu'il faut des efforts extrêmes de gosier pour les prononcer. Voyez, dans les Voyages du Nord,

(1) *Voyez* les *Vocabulaires* donnés par Cook et les autres voyageurs.

quels noms heurtés et âpres portent les lieux, les rivières, les villes, etc. En Europe, on observe une gradation de rudesse dans les idiomes comme dans les hommes, depuis le midi jusqu'au nord; ainsi l'italien est plus doux que le français, celui-ci l'est plus que l'anglais, qui est moins rude que l'allemand, le suédois, et les autres dialectes teutoniques du nord. Comme la froidure engourdit les organes extérieurs, l'habitant du Nord parle plutôt du fond de la gorge que des lèvres; mais la chaleur des contrées méridionales attirant les forces vitales à l'extérieur, on y fait plus d'usage des lettres labiales (1). Les septentrionaux parlent du fond du cœur, pour ainsi dire; les méridionaux, seulement des lèvres : l'on observe, en effet, que les premiers sont très francs et fort simples, parcequ'ils sont robustes et courageux; tandis que les méridionaux deviennent dissimulés et menteurs, parcequ'ils sont faibles et timides.

D'ailleurs les langues du Nord sont âpres, surtout à cause des affections pénibles que ce rigou-

(1) Desbrosses pense, au contraire, que les méridionaux, comme les Arabes, parlent plus de la gorge, et les habitants des pays froids, du nez et des lèvres; mais cette opinion nous paraît contraire à l'observation générale.

reux climat fait éprouver à leurs habitants. Elles exprimment mieux la colère, la férocité guerrière qui caractérisent les Tartares, les Scandinaves ; elles dépendent surtout de cette dureté de tempérament et de ces corps de fer que forment les pays froids. Les doux idiomes du Midi ne respirent, au contraire, que la volupté et l'amour. Dans nos climats intermédiaires, les hommes les plus brutaux parlent d'une manière grossière ; ils font retentir les consonnes les plus âpres, telles que l'*R*, le *P*, l'*F*, le *K*, etc. ; nos petits-maîtres, ou ceux qui affectent une extrême délicatesse, grasseyent, et changent les lettres les plus rudes en consonnes plus molles, comme l'*R* en *L*, l'*F* en *V*, etc. Les jurements les plus grossiers sont même chargés des plus âpres consonnes (1).

Nous avons encore fait remarquer ci-devant que les peuples qui ne pouvaient pas prononcer les consonnes âpres, comme les Chinois, et les

(1) La lettre *P* est rarement usitée dans les langues caraïbes ; on voit aussi rarement les lettres *F*, *L*, *R* dans les langues canadienne, brasilienne, et chez les Japonais, comme les lettres *B*, *D*, *F*, *G*, *I*, *J* et *X* chez les Péruviens. On doit attribuer aussi l'exclusion de certaines labiales dans les langues de plusieurs sauvages à l'habitude de se percer la lèvre d'en bas, ce qui gêne leur prononciation.

nègres, qui ne rendent jamais la force de l'*R*, étaient ordinairement moins courageux que les autres: aussi les Chinois sont bien plus lâches que les Tartares, qui les ont toujours subjugués (1). Les nègres ne paraissent pas assez courageux pour se soustraire à l'esclavage des blancs, à moins qu'ils ne soient bien supérieurs en nombre.

La musique suit les mêmes différences que le langage; elle devient vive et bruyante chez les septentrionaux, douce et tendre chez les méridionaux; elle inspire l'ardeur martiale aux uns, la volupté et la mollesse aux autres; l'Indien chante le repos et l'amour, le Tartare chante les combats et la victoire.

Les Arabes, les Persans, et d'autres nations orientales, sont passionnés pour la poésie, bien plus que les habitants des climats froids; l'amour surtout excite leur verve, et échauffe leur imagination naturellement impétueuse; plusieurs improvisent même des vers faciles.

(1) On ne remarque point chez les Kalmoucks et les Mongols cette impossibilité de prononcer la lettre *R*, aussi les Chinois ne peuvent pas articuler la langue russe. Les Persans, les Arabes font peu d'usage du *P*; les Malais, qui emploient beaucoup le *G* et les gutturales, retranchent souvent l'*R* des mots européens, comme trop rude.

C'est, en effet, des Maures et des Arabes que nous est venue la rime dans l'Europe moderne, tandis que les anciens n'employaient que la mesure rhythmique. Tous les peuples d'ailleurs très policés, dans les grandes villes surtout, comme dans les cours, parlent des langues dépourvues d'accent, ou bien ils en effacent le trait caractéristique; ils raisonnent plus qu'ils ne sentent: c'est le contraire des peuples simples et des barbares, qui sentent au contraire plus qu'ils n'expriment, et sont poëtes plus que penseurs.

On observe que plusieurs législateurs indiens, voulant couvrir leurs religions d'un voile mystérieux pour les rendre plus vénérables, introduisirent dans le culte de leurs dieux un idiome étranger au reste de la nation; ainsi les mollas turcs se servent dans leurs mosquées de la langue arabe; les parsis, ou anciens sectateurs de Zoroastre, emploient encore le langage pelhwi; les brames indiens se servent du shanscrit; les talapoins siamois, ceux d'Ava, de Laos et du Pégu, de la langue balie: c'est ainsi que les anciens choëns égyptiens usaient de caractères hiéroglyphiques. L'église catholique romaine adopta le même usage, en se servant du latin, tandis que les communions chrétiennes réformées ont adressé

leurs hommages à Dieu dans leurs langues maternelles. Comme en Asie les trônes et les autels se prêtent un mutuel appui, la politique s'est emparée du même moyen que la religion: c'est ainsi qu'on se sert dans plusieurs cours asiatiques d'un autre idiome que celui de la nation; selon Chardin, il en est ainsi dans presque toutes les contrées de l'Orient et de l'Asie. Si ce moyen semble utile pour entourer le gouvernement d'un respect en quelque sorte sacré, il rend étrangers à la nation ceux qui la commandent, et il isole le peuple de ses chefs; il laisse à ceux-ci la facilité de le tromper, et de tenir secrètes leurs pensées. Par cette coutume, les prêtres de toutes les nations, dit Forster, exploitent la crédulité humaine. Cet usage devient, au reste, très avantageux pour les états despotiques.

Il n'est aucune langue pure aujourd'hui sur la terre: les conquêtes, les émigrations des peuples, les mélanges continuels des hommes entre eux, les influences perpétuelles des climats, des religions, des gouvernements, modifient tous les langages humains; nos idiomes modernes sont un ramas de diverses langues anciennes, fondues ensemble et dénaturées. Les langues-mères diffèrent entre elles surtout

par des consonnes organiques, tandis que les diversités qu'elles reçoivent des dialectes dépendent des voyelles, comme le remarque Wachter. Néanmoins les affinités des langues pouvant instruire de la généalogie des peuples, nous allons jeter un coup d'œil sur elles.

Trois langues principales et antiques de l'Asie ont éclairé le berceau du genre humain par les monuments vénérables qu'elles nous ont transmis. Ce sont d'abord la langue shanscrite, dans laquelle sont écrits les cinq *Védas* ou *Bédas*, livres divins de la cosmogonie des Hindous, d'une antiquité très profonde ; ensuite, la langue chinoise monosyllabique, dans laquelle sont écrits les cinq *Kings*, ou livres universels de la législation divine, également anciens ; enfin, l'arabe ou l'hébreu primitif, dans lequel Moïse écrivit le *Sépher* ou le Pentateuque, les cinq livres pareillement de l'histoire de la création et du code de ses lois. Le Koran, plus tard, ne peut passer que pour une émanation du Sépher, dans la langue arabe.

Le *shanscrit*, d'après les recherches de William Jones et d'autres savants, présente des racines communes et des rapports même de syntaxe, de déclinaisons et de conjugaisons avec les langues grecque, latine, allemande et

leurs dérivées; il forme aussi comme elles des mots composés. Du shanscrit vient, dans l'Inde, le *dewanagara*, l'idiome le plus pur, ainsi que le *tamulique*, au Décan.

La *langue chinoise*, d'après la pensée d'Adelung (1), serait de toutes la plus ancienne; s'il était vrai que les hommes n'eussent d'abord parlé que par monosyllabes, et écrit que par symboles ou hiéroglyphes (2). Le chinois s'étend, par divers dialectes, chez les Tibétains, les Birmans, au Pégu, à Ava; il en sera sans doute de même du siamois, de l'annamique ou des idiomes de Camboye, du Tonquin, de la Cochinchine, qui tous ont une écriture symbolique, et manquent dans leur langue de genre, de nombre, de cas, de mode et de temps, ou d'autres formes grammaticales. Tous ces peuples, à l'orient de l'Asie et au-

(1) *Mithridates*, tom. I, p. 1-20.

(2) Malgré la variété de la langue chinoise, on n'y remarque qu'environ 330 mots radicaux (*Mém. sur les Chinois*, tom. I, p. 280). La langue annamitique est entendue, non seulement aux royaumes de Tonquin et de Cochinchine, mais en celui de Kab-bang et circonvoisins, comme Ciampa, Camboye, Laos et Siam.

Quoique les Japonais aient la même écriture symbolique que les Chinois, et presque toutes les mêmes coutumes, ils n'entendent point la langue les uns des autres.

delà du Gange, sont aussi de race mongole. Sans doute le *coréen*, le *japonais*, tiennent du chinois mêlé aux dialectes mongols avoisinants.

Le mongol ou *tatar-mantchou*, dans le nord de l'Asie, présente bien quelques racines analogues aux grecques et germaniques ; il se disperse en divers jargons, parmi les peuples de même race, comme le *toungouse*, et même le samoïède, bien que celui-ci en diffère davantage. Les Esquimaux et les Tschoutchis, malgré huit cents lieues qui les séparent, présentent une intime union, par leur langue, avec les Groënlandais, selon Crantz et Égède ; elle s'étend même aux habitants de race tchoude du nord-est de l'Asie.

Mais le *tatar turcoman*, le bucharien, l'oïgour, duquel dérivent les langues turkes, appartiennent aux Tatars de Kasan, jusqu'à Tobol, et à la Krimée; ces dialectes offrent des mots composés avec un système grammatical assez complet.

Parmi les idiomes sarmatiques et scythiques, on distingue deux branches principales, savoir : le *slavon*, dont les divers dialectes forment les langues polonaise (1), illyrienne, li-

(1) La langue des Cosaques est un dialecte de la polonaise, comme celle-ci l'est de l'esclavon. *Annal. de la Petite-Russie*, par Scherer, t. I, p. 17; Paris, 1788, in-8°.

thuanienne, russe, bohémienne, wende, albanaise ou thrace et walaque, etc. Ensuite, la langue *tschoude* ou *permiaque*, parlée le long de l'Ural et du Wolga, est commune aux Esthoniens et aux Livoniens, aux Finnois et aux Madjars ou Hongrois, mais encore elle se retrouve chez les Lapons. Peut-être que le lithuanien en conserve aussi des traces, bien que cet idiome montre quelques rapports grammaticaux avec le grec.

Aujourd'hui, entre les langues japhétiques, ou qui émanent de la souche humaine blanche d'Europe, est d'abord la langue *germanique* avec ses dialectes. Elle forme deux principales branches : 1° la *teutonique* ou alémanique, qui se compose du frison, du francique, du saxon, du hollandais et flamand, de l'anglais; 2° la branche *scandinave* ou *gothique* comprend le suédois, le danois, le norwégien et l'islandais. Ces deux branches, qui diffèrent entre elles comme le grec du latin, ont eu jadis des nuances différentes; ainsi le teutonique offrait le haut allemand de la Bible d'Ulphilas, ou le mœso-gothique du moyen âge.

Nos langues vivantes de l'Europe australe, l'italien, l'espagnol et le portugais, le provençal ou la langue d'Occitanie, le français, sont,

comme on sait, des jargons épurés des débris de la langue latine, dégradée par les barbares du moyen âge, ou de la langue romane.

Mais la langue latine, elle-même, émanait originairement de l'ancien *pélasgique* ou grec hellénique. Celui-ci avait trois principaux dialectes : le dorique, qui est éteint, l'ionique, origine du grec moderne, et l'éolien, source des langages du Latium ou du latin. Néanmoins, quelques mots phéniciens s'étaient conservés dans l'étrurien, comme on trouve encore des termes arabes dans l'espagnol.

De même, malgré les conquêtes des peuples du moyen âge, il est resté, dans plusieurs cantons d'Europe, des débris des anciens idiomes *celtiques* qu'on y parlait jadis. Tels sont le bas-breton, ou les restes du véritable celte ; le gallois, ou kymrique, dans la principauté de Galles en Angleterre, et l'erse en Écosse et en Irlande, idiome dans lequel Macpherson a recueilli les poésies attribuées à plusieurs bardes, comme Ossian et Fingal. La langue *basque*, quoique aussi simple que la celtique, en diffère entièrement par les mots ; elle est réfugiée entre les montagnes de la Cantabrie et de l'Ibérie boréale.

L'ancien grec paraît avoir été dérivé originairement des idiomes sanskritiques de l'Inde,

et en particulier du phénicien, dont le peuple maltais conserve encore aujourd'hui, dit-on, beaucoup de mots, ainsi que les Marseillais avaient retenu des termes grecs.

La langue *araméenne* étend ses vastes branches ou dialectes chez la plupart des orientaux. Elle se compose de l'arabe ancien et moderne, idiome riche et pompeux, du mauresque, qui s'étend dans l'Afrique septentrionale, du géez et de l'amharique, dialectes dérivés de l'arabe et parlés en Abyssinie. L'ancien hébreu, avec ses dérivés, tels que le samaritain, le chaldaïque, dont l'usage est aujourd'hui perdu, excepté l'hébreu moderne ou rabbinique, émanent de la même source, ainsi que l'ancien punique ou carthaginois et phénicien, transporté par le commerce à une foule de peuples riverains de la Méditerranée. Mais le syriaque, ou l'araméen proprement dit, avec le chaldéen ancien, se sont long-temps conservés dans la Syrie et la Babylonie.

Peut-être trouverait-on quelques traits d'une langue mère, commune avec celles de l'Inde, selon M. Jules Klaproth, dans les branches du Caucase, chez les Géorgiens, les Circassiens, les Arméniens, dont la prononciation est rude et simple.

Jadis la Perse avait pour langage le *zend*, aujourd'hui idiome sacré ; le *pelhwi* se parlait dans la Médie, et le *parsi* était un dérivé, duquel vient le persan actuel, la langue des Afghans et le kurde des peuples du Liban. Ces dialectes présentent aussi des mots communs avec le langage germanique et le sanskrit (1), mais leur grammaire a des tours moins variés. Le *Zend-Avesta*, ou livre sacré de Zérédosht (Zoroastre, ancien législateur des Perses), est écrit dans la langue sanskrite ; on doit sa traduction à Anquetil Duperron : mais le *Boun-Dehesh*, en langage pelhwi plus moderne, tient davantage du chaldaïque et du tatar cimmérien, selon de savants orientalistes.

Il serait impossible de présenter une idée satisfaisante de plusieurs autres langues dont on ignore absolument l'origine et la filiation, chez les Africains et les Américains principalement. On sait que chaque village nègre parle souvent son propre jargon, comme chaque horde de

(1) On a reconnu, depuis des recherches modernes, une analogie bien manifeste entre la langue des Brahmanes, ou le sanskrit, et le slave, l'allemand, le latin, le grec, l'anglais et le français. Will. Jones (*Rech. asiat.*, tom. II, p. 123, trad. fr.) avait cru voir dans l'idiome des Brahmanes de grandes ressemblances avec le chaldaïque.

sauvages; pourtant les Foulahs, les Iolofs, les nègres de Dahomey, du Bénin, du Congo et de l'intérieur de la Nigritie, ont des mots communs et une combinaison analogue de consonnes; on sait que la langue *brébère* ou kabile se parle le long des monts de l'Atlas; le copte a des affinités avec le nubien, l'abyssinien; les Cafres, sur les côtes orientales de l'Afrique, depuis Magadoxo jusqu'aux Hottentots, ont des patois voisins entre eux avec des mots arabes qu'on a reconnus parmi les Betjouanas; mais ni le langage de gloussements de coqs-d'Inde, remarqués parmi les Hottentots, ni les jargons barbares de l'intérieur de l'Afrique, ne nous sont connus.

En Amérique, chaque nouvelle conquête ou dynastie du Mexique, celle des Tultèques, des Huaztèques, et des Aztèques, apportait de nouveaux mots. Les *Guaranis* du Paraguay, les *Tupis* du Brésil, les *Omaguas*, dans le bassin du fleuve des Amazones, malgré leur distance immense, parlaient le même idiome; le dialecte *tupis* était répandu plus au loin, celui des *Guaranis* était le plus perfectionné; toutefois à la mort d'un chef, on changeait les noms de plusieurs meubles et ustensiles; les filles avant le mariage avaient un autre langage

qu'elles abandonnaient en se mariant. La langue des Incas, ou *quichua* des Péruviens, s'est mieux conservée, et elle se parle même encore, ainsi que celle des *Guaranis*, qu'ont apprise les Portugais au Brésil et les Espagnols au Paraguay. Les Chiliens puelches et les Patagons ne parlent qu'une langue mal connue; mais au nord de la rivière des Amazones et dans les Antilles voisines, régnait jadis un langage harmonieux et sonore, celui des Galibis ou Caraïbes.

Telle est la subdivision des peuples et des langues en Amérique, qu'on en compte plus de vingt dans le Mexique seulement. Quoique entièrement différentes par leurs racines, les langues mères y présentent presque toujours une même physionomie. Les plus perfectionnées sont l'*incas*, l'*aymare*, le *guarani*, le *mexicain* et le *cora*, etc. (1). Dans l'Amérique septentrionale, entre la baie d'Hudson jusqu'au golfe mexicain, se trouvent les idiomes des Algonquins, ou Hurons, avec l'iroquois et le chéroquès, répandus par ces hordes conquérantes à plus de cent cinquante lieues de distance (2), avec des dialectes, comme le mexi-

(1) Selon Vater, dans le *Mithridates* d'Adelung, tom. III, part. II, p. 385-409, et Guill. de Humboldt.

(2) *Hist. génér. des voy.*, tom. LVII, p. 42, in-12.

cain (1) ; mais leur langue est pauvre et simple. Quant à l'*esquimoïque* ou groënlandais, les mots sont bizarrement unis et accouplés en une longueur démesurée.

Les seules langues qu'il nous resterait à passer en revue seraient les idiomes, extrêmement variés, de la langue malaie, répartie sur toutes les îles des archipels indiens, des mers australes. On a cru reconnaître des rapports entre le tatar-mantchou ou mongol, avec ces langues douces et tout en voyelles. Les dialectes tagalique et le *bissago* des îles Philippines s'étendent également aux Moluques, aux Mariannes, et même la Nouvelle-Zélande en présente des traces. Otahiti et les îles adjacentes offrent des expressions communes (2). Quant au langage des habitants de la Nouvelle-Hol-

(1) Selon Fr. Correal, *Voyag. aux Ind. occid.*, Paris, 1722, tom. I, chap. v, p. 78.

(2) La langue malgache, ou de Madagascar, présente de nombreux rapports avec celle des Malais, et en offre divers dialectes (Reland, *Dissert. miscell.*, III, p. 318; Forster, *Observ. sur les peuples des mers du sud*, etc.). Cette langue malaie s'étend, comme on sait, par des dialectes, jusque parmi les peuplades les plus éloignées dans les îles de l'océan Pacifique. On pense que les langues *tagayan* et *talgale* des îles Philippines dérivent du malais, idiome plus répandu que ne le fut jamais le latin. La langue d'Otahiti

lande et des autres peuplades de nègres, naturels à la Nouvelle-Guinée, à la terre de Diémen, à la Nouvelle-Calédonie, on n'en peut rien dire de certain, quoique ces peuples présentent des traits d'analogie entre eux dans leurs formes et leurs habitudes.

ARTICLE II.

Des diverses religions de la race humaine.

Comme il existe un langage originel, qui est le langage d'action, il existe aussi parmi les hommes un sentiment religieux, naturel; et de même que le langage d'action est le tronc sur lequel sont entées toutes les autres langues,

ou ses dialectes sont généralement répandus dans toutes les îles environnantes.

Au reste, le nombre de langues et des dialectes seulement, classées ou désignées dans le *Mithridates* d'Adelung, donne 987 idiomes ou langages asiatiques, y compris ceux des îles et continents du grand océan, dérivés la plupart du malai. Il y a 587 langues ou patois pour la seule Europe, 276 idiomes africains observés, et 1,214 américains; en tout 3,064 espèces ou variétés plus ou moins connues de langues diverses sur ce globe: cependant cette étonnante disparité d'idiomes pourrait se rapporter peut-être à un petit nombre de langues mères primordiales, dans chacune des races humaines.

ainsi la religion naturelle est la source première des autres religions de la terre.

Tous les peuples du monde, anciens et modernes, ont, en effet, admis l'existence d'un être formateur de l'univers; car les sauvages chez lesquels on n'a rencontré aucun signe apparent de religion, comme plusieurs peuplades américaines, australes, africaines, insulaires, etc., négligent bien toute espèce de culte (1), mais elles ne méconnaissent point une cause suprême quand on leur demande qui a fait les cieux et la terre. A la vérité, la plupart des barbares, toujours occupés à chercher leur nourriture et à pourvoir à leurs nombreux besoins, réfléchissent rarement sur ce grand objet : ils

(1) Beaucoup de peuples sauvages en Amérique, dit Robertson, n'avaient aucune notion d'une divinité, et ne s'occupaient nullement à mériter ses faveurs. Indifférents à ce spectacle magnifique d'ordre et de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant à connaître ni ce qu'ils sont ni quel est l'auteur de leur existence, les sauvages consument leurs jours semblables aux animaux qui vivent autour d'eux, sans adorer aucune puissance supérieure; n'ont même en leur langue aucun mot pour désigner un Dieu (Biet, *Voy. Franc. équinox.*, p. 539; Léry, dans de Bry, III, 221; Nieuhoff, dans Churchill, *Collect.* II, 132; *Lettres édifiantes*, II, 177, et XII, 12; Venegas, *Californ.*, I, 87; Lozano, *Descr. del gran Chaco*, p. 59; Gumilla, *Orénoq.*, II, p. 156; Rochefort, *Hist. des Antilles*, p. 468;

ressemblent en tout aux enfants, et ne sont pas plus instruits qu'eux. Ils sont ignorants,

Marcgravius, *Hist. appendix de Chiliensib.*, p. 286; Ulloa, *Notic. améric.*, p. 335; Barrère, *Fr. équin.*, p. 218-219; Harcourt, *Voyage to Guiana;* Purchas, *Pilgrim.*, IV, p. 1273; *Account of Brasil*, by a Portuguese, *ibid.*, p. 1289; Jones, *Journal*, p. 59). Les peuples de Cinaloa ne s'assemblent jamais pour rendre un culte à l'Être suprême qui gouverne le monde, et n'ont pas la moindre connaissance de Dieu, ni d'aucune fausse divinité (Ribas, *Triumphos*, etc., p. 16). Dampier en dit autant des habitants de la Nouvelle-Hollande, et des îles de la mer Pacifique (*Voyag.*, tom. II, p. 131, 171, 187). Cependant quand le tonnerre, les orages et d'autres calamités affligent la terre, le sauvage, comme tout homme, frappé d'étonnement et de crainte, redoute une puissance supérieure; car le mot *toupan* des Brasiliens, qui désigne le tonnerre, est aussi le nom qu'ils donnent à la divinité (Piso, *Medicina brasil.*, p. 8; Nieuhoff, dans Churchill, *Coll.*, tom. II, p. 132). De là les *manitous*, les *ockis* des naturels de l'Amérique septentrionale, dont on implore le secours (Charlevoix, *Hist. Nouv.-Fr.*, tom. III, p. 843; Creuxii, *Hist. Canad.*, p. 82). Les habitants des îles Caraïbes et Lucayes avaient leurs *cémis*, auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine, et ne les honoraient que par crainte (Oviédo, lib. III, c. 1, p. 3; Pierre Martyr de Angleria, *Decad.*, p. 102). Plusieurs peuples admettaient des divinités bienfaisantes et d'autres malfaisantes (Dutertre, *Antilles*, II, p. 355; Borde, *Caraïb.*, p. 14; *State of Virginia*, by a native, book III, p. 32; Dumont, *Louisiane*, I, 165; Bancroft, *Nat. hist. of Guiana*, p. 309). Au reste, en toute contrée où l'état des hommes est semblable à celui des sauvages, on

mais non athées. La preuve qu'ils admettent quelque chose au-dessus de la nature, c'est qu'ils croient aux esprits, c'est qu'ils portent à manger à leurs morts, c'est qu'ils enterrent avec eux des armes et des instruments nécessaires à la vie (1). D'où viennent donc ces idées répandues sur toute la terre? Pourquoi l'homme reconnaît-il un Être suprême, du Japon à Pétersbourg, de Delhi à Londres, d'Ispahan à

trouve les mêmes résultats dans les pratiques; car l'esprit humain, dans des circonstances semblables suit partout la même route dans ses progrès, et arrive aux mêmes résultats. Toujours la crainte est le fondement des systèmes de superstition.

Les nations déjà plus éclairées ont fait plus de progrès, et on les voit admettre un *grand esprit* (Charlevoix, *Nouv.-Fr.*, III, p. 343; Sagard, *Voyage au pays des Hurons*, p. 226). Cependant leurs *esprits* et leurs *dieux* sont encore corporels et leur culte reste informe (Charlevoix, III, 345; Colden, *On five nations*, I, p. 17), etc.

(1) Partout aussi les hommes portent un deuil pour témoigner le regret de la mort de leurs parents. Ce deuil est en vêtements *noirs* chez les Européens, en *violet* dans plusieurs cours, en *jaune* dans quelques empires de l'Asie, en *brun* chez les Persans, en *gris* parmi diverses tribus arabes, en *bleu* chez les Turcs, en *blanc* à la Chine, etc. Les sauvages se coupent les cheveux, ou se cassent quelques dents; il en est même qui amputent une phalange du petit doigt, ou se tatouent, se peignent de quelques figures particulières, en commémoration, ou signe de tristesse, etc.

Lima, de la hutte du nègre au palais du Vatican, du sein des forêts américaines et des îles australes à nos campagnes cultivées? Pourquoi l'homme est-il le seul animal religieux et le seul pourvu de raison? Qui a pu rendre l'opinion de l'existence d'un Dieu si universelle dans toute l'espèce humaine? Par qui lui est-elle suggérée? Voilà ce qui doit surprendre toute personne de bonne foi. Si cette pensée était une erreur, pourquoi l'aurions-nous plutôt que les animaux?

Des philosophes ont soutenu que puisque beaucoup de peuplades sauvages méconnaissent l'existence d'un Dieu, on ne pouvait pas soutenir que c'était l'expression du consentement universel du genre humain, comme le prétendaient Cicéron, Sénèque, et d'autres moralistes; mais ne faut-il pas plutôt en croire toutes les nations les plus éclairées, ou le genre humain dans sa condition normale et la plus perfectionnée, que les hommes dans leur état le plus dépravé et le plus misérable, ou l'état de santé intellectuelle que celui de maladie?

De quelque part que nous vienne cette opinion, elle est un témoignage de l'élévation de notre intelligence au-dessus de celles des brutes. Cependant elle n'est dans la tête du sau-

vage qu'une idée stérile; elle n'influe guère sur sa conduite ni sur celle de ses semblables; elle ne prête point son appui tutélaire à la loi naturelle, aux premiers fondements de la justice et de la morale, parceque les barbares n'ayant presque aucune relation entre eux, ne formant encore aucun corps politique, ils n'ont point d'autre droit que la force, d'autre justice que le talion, œil pour œil, bras pour bras, ni d'autre bienveillance entre eux que la pitié naturelle pour les êtres faibles et leur famille.

Mais aussitôt qu'il fut nécessaire d'établir une société bien ordonnée, de régler les droits et de déterminer les devoirs des citoyens entre eux, on sentit le besoin d'une puissance extraordinaire, qui pût non seulement contraindre les volontés, mais même lier en secret les cœurs. Les premiers législateurs ne pouvant pas désabuser les peuples des préjugés dont ils les trouvaient préoccupés, se voyant hors d'état d'étouffer leurs passions effrénées par des lois purement humaines, résolurent d'établir des religions (1). De même qu'un habile médecin

(1) Warburton, *Société civile*, etc., prouve qu'aucune société ne peut exister sans une religion; *voyez* pour le mahométisme, Prideaux, *Vie de Mahomet*, p. 133; Chardin, *Voyage en Perse*, tom. VI, c. xv, p. 249. Tchuen-hio

déguise à son malade, sous une apparence agréable, un remède amer, mais salutaire, ainsi les instituteurs des nations ont été obligés de tromper les humains pour leur utilité (1). Beaucoup de philosophes ont blâmé cette pratique, prétendant que l'erreur ne peut jamais être avantageuse aux hommes; mais, sans leur opposer une foule de raisonnements contraires, citons un passage remarquable de Polybe, l'un des plus judicieux historiens de l'antiquité, qui fut l'ami du grand Scipion, et que les athées mêmes ne récuseraient pas, puisqu'il passe pour l'avoir été lui-même. « Mais » ce qui a le plus contribué, dit-il, aux pro» grès de la république romaine, c'est l'opinion » qu'on y a des dieux; et la superstition, qui » est blâmée chez les autres peuples, est, à » mon sens, tout ce qui la soutient... Bien » des gens en pourraient être surpris. Pour moi,

l'unit au gouvernement en Chine; selon du Halde, *Chin.*, tom. I, p. 280; Martini, l. I, p. 50; *Mém. sur la Chine*, tom. VI, p. 335; Pastoret, *Zoroastre*, *Confucius*, *et Mahomet*, part. III, art. 11, p. 271, etc. César et Auguste ont réuni à cause de cela le sceptre et l'encensoir.

(1) Les anciens sages crurent légitime et utile au public de dire le contraire de ce qu'ils pensaient. Warburton, *Légat. div. de Moïse*, tom. II, p. 89. L'utilité et non la vérité était le but de la religion. *Ibid.*, p. 91.

» je ne doute pas que les premiers qui l'ont in-
» troduite n'aient eu en vue la multitude : car
» s'il était possible qu'un état ne fût composé
» que de gens sages, peut-être cette institution
» n'eût pas été nécessaire; mais comme le
» peuple n'a nulle consistance et qu'il est plein
» de passions déréglées, qu'il s'emporte sans
» raison et jusqu'à la violence, il a fallu le re-
» tenir par la crainte des choses qu'il ne voyait
» pas, et par tout cet attirail de fictions ef-
» frayantes. C'est donc avec grande raison que
» les anciens ont répandu parmi le peuple qu'il
» y avait des dieux, qu'il y avait des supplices
» à craindre dans les enfers; *et l'on a grand*
» *tort dans notre siècle de rejeter ces sentiments:*
» car, sans parler des autres suites de l'irréli-
» gion, chez les Grecs, par exemple, confiez
» un talent à ceux qui manient les deniers pu-
» blics; en vain vous prenez dix cautions, au-
» tant de promesses et deux fois plus de té-
» moins, vous ne pouvez les obliger à rendre
» votre dépôt. Au contraire, les Romains, qui,
» dans la magistrature et les légations, dispo-
» sent de grandes sommes d'argent, n'ont be-
» soin que de la religion du serment pour gar-
» der une inviolable fidélité. Parmi les autres
» peuples, un homme qui n'ose toucher aux

»deniers publics est un homme rare, au lieu »que chez les Romains il est rare de trouver un »homme coupable de ce crime (1). »

Les anciennes religions voyant l'impossibilité de gouverner les esprits relevés par un culte trop grossier, établirent des mystères dont le but était de leur offrir une religion plus épurée et plus raisonnable. Ainsi les mystères d'Isis et d'Osiris, les plus anciens qu'on connaisse, étaient célébrés en Égypte et répandus ailleurs sous différents noms. Zoroastre les introduisit en Perse, Cadmus et Inachus en Grèce, Orphée en Thrace, Mélampus à Argos, Trophonius en Béotie, Minos en Crète, Cinyras en Chypre, et Érechthée à Athènes. On célébrait en Asie les mystères de Mithra, en Samothrace ceux de Cybèle, en Béotie ceux de Bacchus, en Crète ceux de Jupiter, en Chypre ceux de Vénus, à Amphisse ceux de Castor et Pollux, à Lemnos ceux de Vulcain, etc; mais les plus fameux, et ceux qui ont englouti tous les autres, furent les mystères de Cérès Éleusine, à Athènes; ils se répandirent ensuite dans tout l'empire romain. Les druides de la Bretagne et

(1) Polybe, *Hist.*, liv. VI, ch. IX, trad. fr. de Vincent Thuillier, religieux bénédictin.

les brachmanes de l'Inde célébraient, ainsi que les Grecs, les mystères de Bacchus, sous divers symboles, emblème du soleil.

Il faut un culte extérieur et des cérémonies qui frappent les sens des hommes vulgaires: l'expérience a fait voir qu'une religion abstraite, ne présentant rien à leurs yeux, tombait bientôt sans effet; c'est pour cela que le culte des objets physiques fut la première des religions. Si l'on ne représentait pas Dieu corporel à beaucoup de gens, ils auraient peine à s'en faire une idée raisonnable. Le vulgaire, ignorant et crédule, juge les choses par l'apparence et par les démonstrations qui l'étonnent; il en sera toujours la dupe, et peut-être n'est-ce pas un mal si redoutable, s'il est vrai qu'un peuple sans frein moral soit un attroupement de tigres plutôt que d'hommes. Les malheurs de l'espèce humaine sont terribles, puisqu'il faut qu'elle opte entre des opinions religieuses dont ses maîtres peuvent abuser, ou bien une licence effrénée, qui laisse à chacun le pouvoir de commettre tous les crimes secrets que les lois civiles ne peuvent réprimer; mais entre ces misères inévitables, il faut nécessairement préférer la moindre.

Voilà donc ce qui engage les plus grands

hommes et les philosophes les plus célèbres à maintenir les anciens peuples dans la croyance de leurs pères, puisqu'ils n'auraient jamais pu les diriger autrement dans la voie de la vertu. Les pythagoriciens, les platoniciens, les péripatéticiens, et les autres sectes philosophiques, avaient deux doctrines, l'une pour le public ou exotérique, l'autre cachée et intérieure, destinée aux esprits assez fermes pour vivre suivant les lois de la probité quand on faisait tomber devant eux tout le vain édifice des religions purement humaines.

Mais la politique des hommes a toujours son côté faible : car pour peu que les peuples s'aperçoivent qu'on leur donne une religion, comme on donne un licou aux animaux, dès lors ils les rejettent toutes. A force de faire entendre que les croyances religieuses ne sont bonnes que pour des esprits faibles, des hommes dangereux ont sapé tout fondement de bonheur et de vertu sur la terre.

Il y a dans l'homme deux facultés fondamentales: 1° celle des idées et du raisonnement, ou de l'esprit, dont le siége principal est le cerveau; 2° celle des affections et des passions, dont le siége est vers le cœur. Ces deux facultés sont tellement séparées, que les objets

de l'une deviennent quelquefois contraires aux objets de l'autre. Les personnes en qui le cœur domine ont souvent peu d'esprit, et celles en qui l'esprit domine ont souvent le cœur peu sensible : l'âme ne peut pas s'épancher tout d'un côté sans laisser l'autre à sec. D'ordinaire, les pensées et les affections s'excluent réciproquement dans tous les hommes.

Les objections faites contre les religions ne prouvent donc rien autre chose, sinon qu'on a raisonné sur ce qui était hors du raisonnement, qu'on a discuté sur ce qu'il fallait sentir, qu'on a voulu examiner par l'esprit les affections qui appartenaient au cœur. Aussi remarque-t-on que les femmes, dont le cœur est si tendre, sont plus religieuses que les hommes, et que parmi ceux-ci, les âmes les plus douces sont de même les plus portées à la religion, comme Fénélon et Racine. Les ennemis des religions sont souvent des esprits violents et des cœurs durs, plus dévoués aux emportements haineux qu'aux affections tendres et mélancoliques.

Et pourquoi certains cultes n'adouciraient-ils pas les mœurs, comme on en trouve la preuve à la publication de la morale évangélique ? c'est alors qu'on vit abolir les mariages inces-

tueux des Perses avec leur propre mère, et que cessèrent parmi les barbares ces unions entre frères et sœurs, ces vices honteux entre des sexes que la nature repousse, et ces violences bestiales dont la seule idée révolte; alors les Scythes les plus barbares abandonnèrent l'anthropophagie; d'autres nations s'abstinrent de la cruelle coutume d'étrangler leurs vieux parents, ou de leur arracher la vie en les précipitant du haut des rochers, ou les abandonnant en proie aux animaux féroces, comme les Bactriens, les Hyrcaniens, les riverains de la mer Caspienne, etc. (1). On ne peut nier en effet que les législations morales et religieuses n'aient successivement civilisé le genre humain le plus barbare, comme le fait même l'islamisme dans le cœur de l'Afrique, et le christianisme dans les forêts américaines, ou dans les îles de la mer du Sud.

Je sais que l'esprit du siècle est, en général, peu favorable aux opinions religieuses, quoiqu'on affecte pour elles un zèle ardent; et si quelques hommes les recommandent politiquement aux autres, ils se croient dispensés de les suivre. Ils voudraient obliger leur prochain à vivre en bon chrétien, se réservant

(1) Euseb. Pamphil., *Præp. evang.*, l. I, c. IV.

pour eux la liberté de ne pas l'être. Voilà pourquoi les hommes sont intolérants; ils ne considèrent pas d'ailleurs que, s'ils fussent nés en des pays mahométans, ils en eussent suivi la religion : ils ne sont donc chrétiens, juifs, idolâtres, etc., que par hasard; ils ne peuvent choisir ni leur fortune, ni leur gouvernement, ni leur religion; ils sont donc souverainement injustes quand ils blâment ce qu'ils ne sont pas les maîtres de changer. L'habitude étant capable de transformer le mal en bien, par rapport au corps, on doit juger de tout ce qu'elle devient en état de faire par rapport au moral. On a dit que l'opinion était la reine des mortels; or, l'opinion, la mode en toute chose, ne sont rien autre qu'une coutume reçue. Si elle a pu parvenir, chez des sauvages de l'Amérique, à leur faire dévorer leurs propres pères devenus vieux; si la religion, encore aujourd'hui, fait précipiter dans les flammes une jeune veuve, au Malabar, pour suivre dans un autre univers un vieil époux qui la maltraitait, il n'y a rien qu'on n'en puisse attendre.

Que l'homme veuille un moment ouvrir les yeux, il verra clairement qu'il extermine son semblable le plus souvent pour des chimères qu'il se crée par ses opinions. Le hasard me

fait naître à Constantinople, vous à Paris; dès lors, il faut que je sois circoncis, que je porte le turban, que je me revête d'un large doliman, et que j'aille faire mes prières à la mosquée: vous êtes né chrétien, catholique, par conséquent nous nous traitons mutuellement de scélérats. Combien de guerres et de fureurs pour ces seules diversités de coutume, qui ne sont que le résultat des situations géographiques! Enfant de Lévi ou de Juda, gardez-vous de traverser cette petite rivière de la Bidassoa, dès lors il vous faudra manger du lard, ou courir le risque d'être quelque peu brûlé vif, si mieux n'aimez payer une grosse amende. Dix pas en-deçà, ce que vous faisiez était juste ou permis; dix pas au-delà, c'est un crime atroce; ainsi le veut la coutume, que l'on appellera même une loi sainte.

Parmi les révolutions, n'est-il pas bien étrange de voir métamorphoser le juste et l'injuste en moins de quelques heures: *Quippe fas versum atque nefas?* N'allez point parler comme tout à l'heure; regardez! Le vent a tourné; la tête doit faire de même. Blâmez ce que vous avez adoré, adorez ce que vous blâmiez: jeu facile dont on acquiert sans peine l'usage avec un peu de flexibilité dorsale.

Combien on deviendrait plus tolérant, plus humain et plus doux, si l'on réfléchissait un seul instant que toutes nos croyances, nos opinions, nos mœurs et nos manières ne sont absolument que des habitudes factices qui n'ont pas toujours existé, qui n'existeront plus un jour, qui sont toutes différentes en d'autres pays et avec tout autant de raison et de motifs de crédibilité que les nôtres! Pourquoi donc s'entr'égorger dans des disputes de politique ou d'hérésies religieuses? N'est-ce pas le comble de l'atrocité et du ridicule de voir l'Espagnol, par exemple, massacrer un Américain parceque ce dernier ne savait pas qu'il existât une religion catholique dans un autre hémisphère? Ces abominations, direz-vous, ne se renouvellent plus; quelle erreur! Regardez autour de vous si votre noble voisin se croit pétri du même limon que vous, et s'il ne vous égorgerait pas, au cas que vous lui refusiez ce qu'il pense lui être dû de plus qu'à d'autres hommes. Il porte l'épée, c'est tout dire, et il est convenu qu'il a droit de vous tuer.

Sans cela, dira-t-on, tout irait plus mal encore, et les hommes s'entre-heurtant sans cesse, faute d'uniformité, au moindre froissement de leurs intérêts, ne vivraient ensemble

que comme des loups et des ours. C'est la coutume qui, jetant tous les Chinois dans un même moule, fait que leurs formes s'adoucissent, qu'ils peuvent se rapprocher, se tenir incorporés en une intime société depuis quatre mille ans: nous perdons nos aspérités ou nos épines par la culture, ainsi que les arbres; nous plions nos branches, ou la serpe du jardinier émonde nos rameaux, et par là nous nous gênons moins les uns les autres. Si nous haïssons un étranger, ce ne peut être raisonnablement, à moins qu'il ne blesse nos intérêts ou ne choque nos affections. Mais qu'il faut se garder de condamner les religions et les mœurs d'autrui, car à quel titre aurions-nous seuls la raison en partage? Savons-nous même exactement où est le vrai, le juste, le droit? où sont les limites de la sagesse et de la folie? Le caprice des coutumes nous masque tout.

Chaque climat n'est pas favorable à toutes les religions. Le mahométisme, qui a fait des progrès si extraordinaires et si rapides dans l'Asie et l'Afrique, s'est arrêté sur les confins de l'Europe; il en disparaîtra probablement un jour. Ses institutions despotiques, ses coutumes civiles, telles que la polygamie, la défense de boire du vin, de manger du lard, les ablutions

continuelles, les nombreuses prières, etc., ne peuvent convenir qu'aux Orientaux. Moïse avait tellement multiplié les rites religieux et circonscrit les mœurs, les habitudes du peuple hébreu, que sa religion ne pouvait ni s'étendre aux autres nations, ni se détruire chez les Juifs, puisque Jésus lui-même ne la changea pas. Il en est ainsi chez les Chinois et les Japonais; la religion y règne confondue avec les usages et les habitudes de ces nations, de sorte que tout s'y prête un mutuel appui, et rend tout changement impraticable. Dans l'Asie entière, les codes religieux sont aussi devenus des codes civils, et les lois politiques y paraissent l'ouvrage de la divinité; telle est la cause qui établit dans cette vaste contrée du monde tous les empires despotiques. On conçoit qu'un seul homme, investi de l'autorité religieuse et de la puissance civile, s'est trouvé, par le fait, maître absolu des peuples. César et Auguste, s'emparant dans Rome du sceptre et de l'encensoir, changèrent un état républicain en un pur despotisme. Henri VIII, ce tyran de l'Angleterre, se rendit chef de la religion anglicane, qu'il sépara du catholicisme; il eût établi le despotisme si la vigueur du caractère anglais n'avait pas su ressaisir ensuite ses droits usur-

pés. Lorsque Pierre-le-Grand voulut changer la nation russe, il sentit la nécessité d'avoir un pouvoir extraordinaire, et se rendit chef de la religion.

Mais le christianisme n'est pas favorable aux gouvernements despotiques, parcequ'il sépare la puissance religieuse de l'autorité civile (1). Lorsque Jésus-Christ a dit que *son royaume n'était pas de ce monde*, il ôta aux rois la moitié de leur puissance. S'il recommande de rendre à César ce qui est à César, il exige aussi qu'on rende à Dieu ce qui est à Dieu; et, quand les intérêts des princes sont contraires à ceux de la divinité, le vrai chrétien doit toujours préférer ceux-ci. Des rois excommuniés et déposés ont fait voir que cette religion chrétienne, accusée de soutenir le despotisme, pouvait être armée contre lui, dans ces temps même où les peuples étaient superstitieux à l'excès. Dans tout état catholique, il règne deux puissances distinctes, celle du gouvernement, et celle du sacerdoce qui est régie par le pape. Cette division, nuisible à l'état en général, peut être une source de liberté pour les parti-

(1) L'esprit d'égalité prêché par le christianisme l'empêche de s'établir au Bengale, où les pariahs sont des objets invincibles d'horreur et de mépris.

culiers, en leur facilitant l'occasion de se ranger du côté qui leur est plus favorable, pour abaisser l'autorité qui les opprime. Aussi l'on a vu, dans la guerre de la Fronde, le peuple conspirer avec le sacerdoce pour abaisser le gouvernement, comme on a vu dans cette révolution le peuple conspirer pour abaisser la puissance sacerdotale. De semblables balancements ne peuvent pas avoir lieu dans les états où la religion ne forme qu'un seul corps avec les lois civiles.

La religion catholique est plus favorable aux gouvernements monarchiques, et les protestantes ou réformées, ainsi que le remarque Montesquieu, sont plus appropriées aux états libres, tels que l'Angleterre, la Hollande, la Suisse protestante, Genève, les peuples du nord, et plusieurs villes d'Allemagne, etc. C'est pour cela que les monarchies européennes, telles que l'Espagne, le Portugal, Naples, l'Autriche, se sont toujours opposées aux hérésies religieuses, et que Louis XIV, dont la monarchie était si absolue, chassa les protestants par la révocation de l'édit de Nantes. La France ne fut jamais plus voisine de l'état républicain, comme le témoignent Bodin, le chancelier de L'Hôpital, de Thou, Mézerai, etc.,

qu'à l'époque des troubles religieux et lorsque les sectes s'y multipliaient.

Il faut remarquer, par la même raison, que les religions deviennent moins impérieuses sur les peuples, à mesure qu'elles se rapprochent des pays froids, tandis que leur ascendant augmente en proportion de la chaleur des climats; aussi sont-elles toutes-puissantes sous les tropiques, modérées dans les régions tempérées, et très bornées vers les climats glacés des pôles. De là vient encore qu'elles se montrent permanentes au midi et variables au nord, parce-qu'elles adhèrent d'autant plus dans les cœurs qu'elles y sont mieux enracinées. Comme on observe que les caractères les plus débiles et les plus sensibles, tels que les enfants, les femmes, les vieillards, sont portés davantage aux croyances religieuses, il en est de même des méridionaux, si affaiblis à cause de la chaleur continuelle de leur climat, tandis que les durs et robustes septentrionaux offrent un exemple contraire.

Comme l'imagination devient d'autant plus active dans les hommes qu'ils sont plus délicats, que leur climat est plus ardent, et qu'ils prennent moins de nourriture, elle est aussi plus disposée aux croyances religieuses au

midi qu'au nord : d'ailleurs les longues veilles, la vie contemplative, la solitude, l'indolence, si ordinaires chez les habitants des pays chauds, les ont rendus plus propres à embrasser les systèmes de religion, et plus capables d'y adhérer avec fanatisme. Dans tous les empires despotiques, la religion, unie à la puissance civile, y porte les hommes à se consacrer au culte divin, pour éviter le travail et l'oppression; de là viennent tant de fakirs, de calenders, de bonzes, de derviches, de talapoins, de gylongs, de lamas, de brahmes, etc., et tant de couvents de cénobites, de moines enfin de toutes sortes sous ces empires ; par la même cause on y voit pulluler la mendicité, parceque les propriétés sont presque toutes envahies par le gouvernement et les établissements religieux.

Bien que Mahomet ait réprouvé formellement le monachisme, on ne voit pas moins les dervis ou sophis se multiplier dans toute l'Asie, y répandre la doctrine mystique de l'émanation et de l'union de l'homme à la divinité, sorte de théosophie exposée dans les *Oupnekhat*, et le *Bhagavat-guita*, livres indiens enseignant le panthéisme. Cette opinion, que le monde n'est, avec l'âme humaine, qu'une émanation de Dieu, se retrouve chez les brah-

manistes, les bouddhistes, les partisans de Fohi et de Lao-tseu, à la Chine; comme chez les gnostiques, les néoplatoniciens d'Alexandrie, les quiétistes, les nihilistes, etc. (1).

L'exaltation continuelle de l'esprit, qui est la suite de cet état, donne aux méridionaux une prodigieuse intempérance d'imagination et de jugement; de là résulte leur penchant si général à l'enthousiasme, aux extases, aux idées gigantesques; telle est aussi la cause de leur langage hyperbolique et de cette foule de chimères dont ils repaissent leur esprit. Cet état d'exaltation mentale existe chez tous les hommes dont les viscères intestinaux sont faibles, comme dans les mélancoliques, les hypochondriaques, les hémorrhoïdaires, enfin chez tous ceux dont le système de la veine-porte demeure engorgé d'un sang noir, que les anciens regardaient comme de l'atrabile. En effet, la chaleur attirant toutes les forces de la vie vers le cerveau et l'extérieur du corps, elle affaiblit les organes internes. Cette surabondance de sensibilité à l'extérieur expose le système nerveux à de continuelles excitations et à des secousses violentes par tous les objets circonvoi-

(1) Malcolm, *Hist. of Persia*, tom. II, p. 424.

sins; voilà pourquoi l'on rencontre d'autant plus de fous, de maniaques, de frénétiques, à mesure que les climats sont plus ardents. De là naît encore le besoin de s'isoler de toute sensation; mais comme le propre de la solitude est de grossir les affections ou les pensées les plus fortes aux dépens des plus faibles, le remède devient un nouveau mal. Cet état de méditation et de sensibilité extrême empêche le sommeil, et la continuité des veilles aggrave encore la faiblesse et la mobilité nerveuse, aussi bien que le repos des membres commandé impérieusement par une chaleur accablante. Nous voyons les Indes et l'Afrique remplies de cénobites paresseux ou de moines superstitieux, qui passent leur vie dans la contemplation, dans les veilles, les macérations et la solitude; tels sont les santonts, les marabous, les talapoins, les bonzes, les fakirs, les derviches, etc. (1).

(1) C'est dans l'égarement d'esprit que prophétisent les sibylles, les pythonisses, que les enchanteurs exercent leurs charmes et leurs sortiléges, que les magiciens conjurent les génies infernaux, que les sorciers lapons et schamans, que les prêtres et jongleurs de toutes les nations barbares invoquent leurs fétiches, leurs gris-gris, leurs manitous, etc. Au contraire, dans notre incrédulité, nous renfermons comme fous ces êtres qui se vantent d'inspiration et de commerce avec la divinité; nous regardons

A mesure qu'on s'avance du nord vers le midi de l'Europe, on voit s'accroître le nombre des monastères, comme en Italie, en Grèce, en Espagne, tandis qu'ils diminuent à mesure qu'on se rapproche du septentrion, où la froidure exige dans les hommes une vie plus active.

C'est sans doute à cette splendeur des astres, à ces beaux cieux de l'Orient, et aux éclatantes pensées qu'inspire leur contemplation, qu'est due l'une des premières religions, le *sabéisme* ou l'adoration des astres, d'abord par les pasteurs arabes, ensuite par les Guèbres ou anciens Perses qui vénéraient aussi le feu, comme représentant les astres sur la terre. Cette religion des Mages, adorateurs de l'armée céleste, parmi les Chaldéens, les Perses (1), s'est retrouvée chez les Incas ou Péruviens au Nouveau-Monde, et chez les Natchez ou d'autres sauvages. Les peuples du Haut-Orénoque, de l'Atabapo, et de l'Irinida, n'ont, comme les anciens Germains et les Perses, d'autre culte que celui des forces de la nature. Leur bon principe *cachimana* est le manitou, le grand

comme des cerveaux faibles ceux qui n'offrent d'autre preuve de leur mission sacrée que leur imbécillité.

(1) Hyde, *de veteri relig. Persarum.* Londini, 1692, in-4.

esprit; le mauvais principe est *iblokiamo*, moins puissant, mais plus rusé et plus actif. On sait qu'à Bogota, comme au Mexique (1), on offrait au soleil des victimes humaines; les Araucans, les Puelches, et une foule d'autres sauvages américains admettent encore les deux principes, celui du mal qui contre-balance celui du bien; ce qui est commun à d'autres nations barbares de l'ancien monde. Dupuis (2) a retrouvé des traces de sabéisme dans presque toutes les religions (3). Les seules qu'on ait rencontrées dans

(1) Piedrahita, *Conquistas del nuevo regno*, p. 17, et Herrera, decad. VI, lib. V, cap. VI.

(2) *Orig. de tous les cultes*. Paris, an III, in-4°, 3 vol.

(3) Ce qui le prouve surtout est l'exposition presque par toute la terre des temples tournés vers l'Orient; coutume qui se remarque non seulement dans le christianisme, mais dans toutes les autres religions, même au Nouveau-Monde, et en Chine, à Camboge, au Tibet, en Sibérie, chez tous les Tartares, et parmi les Africains, etc. En effet, l'astre de vie semble être le dieu visible de la nature, comme Dieu est le soleil de nos intelligences.

C'est sans doute aux mêmes opinions astronomiques qu'on doit l'établissement de la période de sept jours, ou de la semaine, terminée par un jour de repos, à cause des sept planètes anciennement connues (y compris le soleil et la lune); puisque dans les Indes orientales, jusqu'à Camboge, et dans le Kaïpi, et le Kian-tchu des Chinois on connaît la division en semaines. Ainsi les jours de re-

le Nouveau-Monde étaient l'adoration des astres, ou celle des manitous, sous l'emblème des objets terrestres, comme le fétichisme.

Une autre cause qui dispose aux idées religieuses est l'abstinence des aliments. Nous avons dit ci-devant pourquoi les hommes étaient obligés de manger beaucoup au nord, et peu au midi. On sait qu'une diète sévère rend le *cerveau creux*, empêche le sommeil, affaiblit l'estomac, donne à l'imagination plus de vivacité, au caractère une faiblesse excessive; on observe tout le contraire dans les hommes habitués à manger beaucoup, tels que les septentrionaux. Aussi les religions ont recommandé les jeûnes et exigé des abstinences régulières avant les jours destinés aux fêtes, et les ordres monastiques sont tous assujettis à des privations de nourriture pendant certains temps. Les jeûnes, les mortifications de la chair, l'abnégation des sens, la prière ou la méditation,

pos, ou fériés, sont le *lundi* pour les Péguans, le *mardi* pour les Malabares, le *mercredi* pour les habitants de la Guinée, le *jeudi* est férié parmi les Indous idolâtres, le *vendredi*, comme on sait, est consacré parmi tous les mahométans et les Maures, le *samedi* est le sabbat des Juifs, et enfin le *dimanche* est le jour de repos chez les chrétiens, selon Melchised. Thévenot, *Collect. de voyages*, tom. I, fol.

sont très propres à maintenir l'esprit dans un certain délire d'imagination, très favorable aux sentiments religieux : il en est de même des autres cultes, tels que ceux des arts, de la poésie, de l'éloquence, de la musique et de la peinture, dans lesquels les hommes ne réussissent jamais mieux que quand ils ont exalté leur sensibilité et monté leur imagination par une sorte d'enthousiasme. C'est pour cela que Platon et Aristote observent qu'on frappe vainement aux portes de la poésie et des beaux-arts si l'on ne sent pas un petit grain de folie, et Cicéron assure qu'on n'a jamais vu de personnage illustre sans une sorte d'inspiration divine : *Nemo igitur vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit* (1).

Les prophètes, les devins et tous ceux chez lesquels domine l'imagination, sont communs dans les pays chauds. Ce sont des hommes d'un tempérament mélancolique, d'une sensibilité profonde : ils vivent dans la solitude, dans les macérations ; leur genre de vie est très sobre, leur caractère stoïque, leurs mœurs sont austères, et leur esprit préoccupé de l'objet de leur croyance. Les terrains arides et brûlants de

(1) *Natura deor.*, L. II, n° 46. Aussi les druides, les

l'Arabie, de l'Idumée, de l'Égypte et des contrées environnantes, sont très favorables à cet état d'exaltation religieuse. C'est aussi là que se sont formées presque toutes les religions de la terre.

L'Égypte ou l'Inde fut le berceau des dieux de l'ancienne mythologie grecque, romaine et celtique ; de là est venu le *polythéisme*. Il se distingue en plusieurs espèces : s'il cherche les attributs de la Divinité sous les formes des animaux, c'est le *zoomorphisme* des anciens Egyptiens ; s'il les trouve sous la forme humaine, chez les héros, c'est l'*anthropomorphisme* des Grecs et des Romains ; ce que les Syriens, les Chaldéens, les Phéniciens et les Celtes, unirent avec le sabéisme ou l'adoration des astres. On appelle *théomorphisme*, les religions du polythéisme qui admettent des transformations et des incarnations de la Divinité sous diverses formes d'hommes ou d'animaux. C'est ce même système théologique qui règne encore dans l'Asie et l'Afrique. Ainsi le *brahmanisme*, répandu au Mogol et dans l'Inde ; le *lamaïsme* du Tibet (1), du

brahmes, les hiérophantes, les mystagogues, les démaunos (*Asiatik research.*, IV, 40), les sibylles, prophétisent dans le délire, comme les noaïds lapons, les angeloks groëlandais, etc.

(1) On pourrait prouver, dit Pallas (*Voy. en Sib.*, t. I,

Boutan et de la Chine; le *schamanisme* de la Grande-Tartarie et de la Sibérie, ne sont au fond que les vastes branches du même système religieux. *Brama*, *Vistnou* et *Chiven*, ou la trinité indienne; *Mithra*, des anciens Perses; *Xaca* et *Amida*, des Japonais, dont le Daïri représente le Dalaï-Lama des Tibétains; *Foë*, chez les Chinois; *Mahamounie*, principale idole des Tibétains; *Boudh* ou *Buddha*, du Bengale, suivi aussi à Ceylan sous le nom de *Baouth*; *Goudma* ou *Goutom*, des royaumes d'Ava, du Pégu, d'Aracan, d'Asam; *Hermaraja*, des

p. 534, trad. fr.), que la religion des brahmes et celle du Lama ont une grande affinité avec le nestorianisme et d'autres sectes chrétiennes, car celle des brahmes et le lamaïsme ont les plus grands rapports, preuve que le lamaïsme des Kalmouks-Mongols est originaire des Indes. Le système des Kalmouks est calqué sur le chiliasme ou la revivification de toutes choses. Le lamaïsme du dalaï-lama contient, comme le brahmanisme, un système entier de cosmogonie de l'univers, ses révolutions (fabuleuses) passées et futures; on y trouve l'ancienne doctrine de la transmigration des âmes. Quoique ayant beaucoup de *bourkans* ou dieux subalternes, et un enfer, non éternel pour l'homme et les animaux, les Kalmouks ne paraissent pas reconnaître un Dieu suprême.

Le *schamanisme* est la religion que suivent les Mantcheoux et autres hordes tartares, syluriennes, kamtschadales, etc.; c'est le monothéisme uni au culte de Foë, celui des esprits. Elle est suivie dans la Chine-Tartare

Boutaniens ; *Sommona-Codom*, des Siamois : c'est le *Sammana-Kantama*, des Péguans, l'ancien *Chaca* ou *Boudso*, au Japon ; le *Tic-ca* des Tonquinois ; le *Thoth*, des anciens Egyptiens; le *Torus*, des Lapons; le *Boa*, des Toungouses ; le *Woden*, ou l'Ouden des anciens Goths et Scandinaves. Aussi, selon les savantes recherches de Will. Jones , *Hermès*, *Thoth* et *Boudh* sont le même personnage, et ne représentent rien autre chose que le même symbole de la nature vivante et personnifiée, comme elle le fut dans l'Asie mineure sous les emblèmes d'*Atys* et *Adonis* ; en Égypte, sous celui d'*Osiris* ; dans la Grèce et l'Italie, sous lesmytho - logies de *Bacchus*, d'*Hercule*, d'*Apollon*, etc.

Les mêmes opinions se sont répandues au sein de l'Afrique et dans presque toute l'Europe avant la publication de l'Évangile et du Coran. Ainsi la religion des druides, les dieux des Scandinaves, la mythologie de *Thor* et *Odin*, renfermée dans l'Edda des Islandais , n'étaient que des émanations de la théogonie indienne ou égyptienne. Les *Dalaïs-Lamas*, et les *koutouchtous*, prêtres de la Tartarie et du Tibet, les

d'après les règles données par l'empereur Chino-Tartare Kienlong, qui fut, comme tous les autres empereurs, prêtre et roi.

schamans des peuples mongols, offrent plusieurs traits de ressemblance avec nos anciens druides des Gaules.

Tous ces systèmes religieux sortent donc d'un tronc commun, qui a pris naissance sous les climats ardents de la terre. L'arbre des religions idolâtres, planté dans l'Égypte ou dans l'Inde, a couvert de ses vastes branches l'orient et l'occident, le nord et le midi du monde, à l'exception de l'Amérique qui ne connaissait que les cultes naturels des astres et des objets terrestres. Aucune d'elles n'a pris naissance sous des cieux froids; elles y ont été transportées. Ainsi Odin, législateur des Scandinaves, avait apporté son système religieux de l'Asie, et l'on trouve même, dans les fragments qui nous en restent, les noms de plusieurs animaux qui ne vivent que sous les tropiques, tels que les lions, les tigres, les éléphants, les grands serpents, etc. Mais ce conquérant législateur sut approprier son culte à la nature des habitants des pays froids, et à leur caractère belliqueux. Odin sanctifia la guerre et les armes; il encouragea, par l'espoir des récompenses célestes, la valeur des peuples du Nord, et recommanda le mépris de la mort.

Il se voit en effet de singulières conformités

entre les codes des nations asiatiques et les livres sacrés qui contiennent leur théogonie; c'est ainsi que les *cinq védams*, et le *zend-avesta* des brames chez les Hindous; le *chou-king*, ou les cinq *kings* des Chinois; le *sépher*, ou le *pentateuque*, ou les cinq livres de Moïse, les cinq livres des sybilles chez les Romains, etc., présentent une foule de ressemblances, et le lamaïsme offre une liturgie ou un culte très analogue à celui des chrétiens. De même les Juifs avaient un pèlerinage d'obligation au temple de Jérusalem, comme les Arabes et les musulmans en ont un à la Mecke, même dès avant Mahomet; les Indous, à la pagode de Jagrenat; les Japonais, au temple de Lhassa; les Schamans chez le koutou khtou mongol: et peut-être le grand pèlerinage des croisades et de la Terre-Sainte offre-t-il à cet égard le premier modèle de l'empire religieux sur la race humaine.

Il est encore d'autres religions idolâtres, comme le *fétichisme* ou l'adoration des objets physiques qui inspiraient l'effroi ou une secrète admiration aux hommes: ainsi les Nègres adorent les serpents fétiches; les anciens Égyptiens rendaient un culte au chien Anubis, au bœuf Apis, aux crocodiles, aux ibis, aux

chats, aux ognons et à d'autres plantes utiles; chez eux le *lotus* (1) était sacré. Les peuplades sauvages du nord de l'Amérique ont leurs *manitous*, comme les Nègres ont leurs *gris-gris*, leurs *fétiches* (2); comme les Sibériens, les Kamtschadales, les Ostiaques, les Lapons, les Samoïèdes, les Groënlandais, ont leurs idoles ou leurs marmousets: c'est la première religion des hommes. Ils ont tous adoré d'abord la fontaine qui les désaltérait, l'arbre qui leur donnait ses fruits, la montagne qui leur offrait du gibier, la forêt solitaire, l'antre obscur, le fleuve rapide, et tout ce qui devenait pour eux un objet de quelque affection de l'âme.

(1) Plante aquatique du genre Nénuphar (*Nymphæa*), Linn. (*Voy.* aussi Debrosses, *du Culte des dieux fétiches*, ou *Parallèle de l'ancienne religion d'Égypte*, Paris, 1760, in-8°.

(2) Les *manitous* ou *ockis* sont des espèces de fétiches, d'amulettes pour se préserver des mauvais esprits, chez les peuples de l'Amérique septentrionale, dit Charlevoix (*Nouv. France*, tom. III, p. 843; Creuxii, *Hist. Canad.*, p. 82); aussi on conjurait les divinités malfaisantes (Dutertre, *Antill.* II, p. 365; De la Borde, p. 14; *State of Virginia*, by a native, book III, p. 32; Dumont, *Louis.*, tom I, p. 165; Bancroft, *Guiana*, p. 309). Les Natchez adoraient le soleil (Charlevoix, *Hist. de la Nouv.-France*, tom. III, p. 41; Lafitau, *Mœurs des sauvages*, tom. I, p. 167); les Hurons honoraient un grand esprit (Sagard Théodat, *Voy. au pays des Hurons*, p. 226, etc.).

Ce culte s'est répandu par toute la terre, lorsque les hommes étaient sauvages. Leurs premiers sacrifices se faisaient alors sur les hauts lieux ou sur le sommet des montagnes, parce-qu'on les croyait les plus voisins du ciel et de la Divinité.

D'autres aspects de la nature ont donné naissance à d'autres cultes. Ainsi cette perpétuelle circulation des êtres animés de la vie à la mort, ces résurrections de la matière tour à tour active et passive, ont créé le dogme de la métempsycose, et ont aussi établi le *dualisme*, ou la religion des deux principes, *Oromaze*, ou l'être bienfaisant, et *Ahrimane*, ou l'être méchant. Zoroastre créa ce système, que les manichéens voulurent ensuite faire revivre dans les premiers siècles du christianisme. Le fatalisme, la prédestination, sont aussi admis dans plusieurs religions différentes et dans quelques sectes de philosophie. Il en est de même du *panthéisme*, ou matérialisme qui admet que le monde ou la matière même est Dieu et capable d'intelligence, comme le suppose Spinosa. D'autres ont établi le système des émanations divines, des génies ou esprits et démons; tels sont aussi les zéphirots des cabalistes (1).

(1) Cudworth, *Syst. intellect.*, c. I-III. Rob. Fludd, etc.

La plupart des religions reconnaissent l'immortalité de l'âme, et les punitions ou les récompenses dans une autre vie. La judaïque, telle que Moïse l'avait établie, n'annonce nulle part une nouvelle vie et l'immortalité de l'âme. Les stoïciens et les Chinois de la secte de Confucius la nient. Odin inventa pour les peuples du Nord, vaillants guerriers et grands buveurs, un paradis nommé *vahalla*, où de jeunes filles appelées *valkyries* offriraient à boire, aux plus courageux, de la bière dans les crânes de leurs ennemis, et où ils ne cesseraient pas de faire bonne chère, de chasser et de se battre. Le paradis de Mohammed, rempli de *houris* toujours vierges, offre à l'imagination des Orientaux, si sensuels, des images qui les transportent de plaisir. La métempsycose indienne est encore un autre dogme approprié à la nature des climats des hommes qui les habitent. Lorsqu'un peuple n'admet pas le dogme des récompenses et des peines dans une autre vie, la religion est moins efficace par rapport aux actions civiles ; d'où il suit que la morale de la nation est plus sujette à se corrompre, comme chez les anciens Juifs, où les lois doivent agir avec une extrême sévérité, de même que chez les Japonais.

Les religions, en se succédant les unes aux autres, s'épurent à mesure que la civilisation des peuples se perfectionne. Il est ainsi un genre de système religieux qui paraît avoir été inconnu aux anciennes nations, excepté aux Hébreux; ce sont les religions révélées, au nombre de trois: le *judaïsme*, le *christianisme* et le *mahométisme*. Elles ont rejeté le culte des objets physiques et donné aux hommes une idée de la Divinité plus grande et plus sublime que toutes les autres (1). La première, qui est le tronc primitif des deux suivantes, est divisée en trois sectes principales: 1° celle des rabanistes; 2° celle des karaïtes ou rabbins attachés à la lettre; ils se trouvent en Pologne et en Turquie; ils ne reconnaissent que le Pentateuque, ou les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, tandis que les précédents attribuent aussi de l'autorité au Talmud; 3° celle des samaritains, qui existe à Naplouse, l'ancienne ville de Sichem, et dans la Palestine.

(1) Le culte si universel, ou des astres et autres objets physiques, ou de Priape et du Phallus, prouve bien que les anciens n'admettaient pour système religieux que l'*hilozoïsme*, ou une force créatrice dans la matière; mais les nations plus modernes, ou plus avancées dans la civilisation, se sont élevées au *pneumatisme*, aux idées des êtres spirituels.

Le christianisme, répandu dans presque toute l'Europe et dans beaucoup de contrées d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, nous paraît la plus sage et la plus raisonnable des trois. On en voit la preuve, en considérant que les nations qui la professent deviennent en général les plus policées, les plus industrieuses et les plus instruites de l'univers; car la civilisation, les arts et les sciences n'ont jamais fait des progrès aussi éclatants chez les autres peuples modernes de la terre. Elle n'a ni la férocité du mahométisme, ni la morale grossière du judaïsme; l'Évangile est regardé comme le code de la morale la plus sublime et la plus pure; aussi fut-il adopté par les sectes les plus renommées de l'ancienne philosophie, et surtout par les platoniciens.

On connaît trois principales branches dans le christianisme: 1° La catholique romaine, ou l'Église latine occidentale, dont le pape est le chef, présente plusieurs diversités entre les jansénistes, les ultramontains et l'église gallicane, qui soutient ses libertés. Le catholicisme est professé en Italie, en Espagne, en Portugal, en France, en Irlande, dans l'Autriche et la Pologne, ainsi que dans les possessions de ces peuples aux Indes et en Amérique. 2° Le protestantisme

se divise soit en luthériens, dans le Danemarck, la Suède, l'Allemagne septentrionale, la Hongrie, la Transylvanie et une partie de la Pologne, soit en calvinistes répandus en Angleterre, en Hollande, sur le Rhin, en Suisse, à Genève, et dans plusieurs possessions des Européens aux Indes. L'Église anglicane réformée, qui appartient à cette classe, domine dans la Grande-Bretagne et dans plusieurs contrées des États-Unis d'Amérique. Elle a conservé la hiérarchie épiscopale, excepté chez les dissenters ou non-conformistes. On remarque encore d'autres sectes, mais moins considérables, telles que les quakers, les méthodistes en Angleterre, les sociniens en Transylvanie, les anabaptistes, les memnonites en Hollande, les hernhutters ou frères moraves, etc. 3° Une autre grande secte est celle des schismatiques grecs, ou melchites, en Grèce, en Russie, en Asie et en Afrique, sous les patriarches de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie; elle comprend encore les Géorgiens et les Mingréliens.

Il y a plusieurs autres schismatiques désignés sous le nom de chrétiens orientaux; tels sont les eutychéens, comprenant les Syriens et les Arméniens, qui ont des patriarches; tels

sont aussi les jacobites ou les coptes d'Égypte et les Abyssins, dont le patriarche est celui d'Alexandrie. On trouve encore des nestoriens répandus en Syrie, au Kurdistan ou Diarbekir, dans l'Irak et quelques provinces de Perse: ils ont pour chef le patriarche de Séleucie.

La troisième religion révélée est l'islamisme, ou la religion de Mohammed. Elle est séparée en deux sectes principales : celle d'Omar, suivie par les Turcs, une partie des Tartares, et par les Arabes, les Égyptiens, les habitants de la Barbarie, du Bilédulgérid, du Sahra, de la Nubie, de la Nigritie, du Zanguebar et de plusieurs autres contrées d'Afrique. Ce sont les sunnites, ou ceux qui admettent le commentaire du Coran appelé la *sunna*, et qui reconnaissent les kalifes, légitimes successeurs d'Omar. 2° La secte d'Ali, ou des schiites, c'est-à-dire des séparatistes, est adoptée par les Persans, les Mogols, les peuples des Indes qui ont reçu le mahométisme, comme les habitants des îles Maldives, des Moluques, de la Sonde, etc. Le Coran met le cimeterre à la main des princes asiatiques; le dogme de la fatalité détruit l'indépendance des hommes, et rive les fers du despotisme. *Dieu l'a résolu ainsi*,

ce qui est arrivé était inévitable : voilà la barrière des peuples musulmans.

Toute religion n'est ni bonne pour tous les hommes, ni appropriée à tous les climats. Celles du midi prescrivent, la plupart, des ablutions indispensables et des abstinences nécessaires de nourritures ou de boissons échauffantes; mais, vers le nord, elles exigent moins de ces pratiques, et consacrent les mœurs de plusieurs nations dans les paradis qu'elles leur promettent.

Partout où règne le despotisme, il s'associe étroitement aux religions qui lui prêtent leur empire absolu. Elles prennent leur naissance vers les contrées équatoriales, et viennent s'étendre vers les régions glacées du nord. Elles ont quelquefois la durée des empires, naissent, croissent et périssent avec eux ; mais il est rare qu'elles disparaissent entièrement. Les nouvelles religions se greffent presque toujours sur les anciennes; la commune durée de chacune d'elles est environ de 2000 ou 3000 ans ; mais elles vivent plus au midi, moins au nord. Dans leur naissance, elles se divisent en plusieurs sectes, parcequ'elles ne sont pas encore bien affermies ; ainsi le mahométisme se sépare entre Omar et Ali, le christianisme entre Arius, Manès, Nestorius, Pélagius, Eutychès, etc.

la judaïque, en samaritaine et en hébraïque, etc. Les peuples du nord changent plus facilement de religion ou de secte, comme on l'a vu au temps de Luther, de Calvin, de Jean Hus, de Wiclef, etc., que les méridionaux, parcequ'ils y tiennent moins.

A considérer ces faits, on observe donc par toute la terre que les hommes reconnaissent l'existence de la Divinité sous divers emblèmes, et l'honorent de quelque culte. « Le consentement général ne souffre aucune exception à cet égard, dit Bayle lui-même (1); on ne trouve aucun peuple ni aucun particulier qui ne reconnaisse une cause de toutes choses. Les athées, sans en excepter un seul, signeront sincèrement avec tous les orthodoxes cette thèse-ci : *Il y a une cause première, universelle, éternelle, qui existe nécessairement et qui doit être appelée Dieu.* » Pourquoi donc vient-il ensuite avec Locke (2) étaler les exemples de nations sauvages privées, non pas d'un culte quelconque des morts ou des *esprits*, mais de la connaissance d'un Dieu (3)? N'est-

(1) *Continuation des pensées diverses*, § xx, p. 213 de ses œuvres, tom. III, part. I, La Haye, in-fol., 1727.

(2) *Essai sur l'entendement hum.*, l. I, c. II et III, sq.

(3) Rochefort, *îles Antilles*, l. II, c. XIII, p. 468, Rotterdam, 1665, in-4. sur les Andes du Pérou et les Ché-

il pas admis généralement par Épicure même (1) que la nature imprima dans nos âmes la notion de la Divinité, par une sorte de préconception, πρόληψιν ? pourquoi la voix de tant de peuples ne serait-elle point la voix de Dieu, comme on l'a dit, et comment la contagion du mensonge sur ce point capital se serait-elle répandue par tout le genre humain ? La nature n'a point de défaut total, car ce qui s'observe en tous les individus d'une même espèce, plus ou moins, ne peut être que quelque chose de naturel, et un instinct de vérité (2). En effet, si quelques pauvres barbares grossiers et ignorants ne s'élèvent pas jusqu'à l'idée bien nette d'une divinité suprême, ou lors même

riganes, les peuples de la Nouvelle-France, du Nouveau-Mexique, de Cayenne, du Brésil, de la terre de Feu, des Arouages, des îles des Larrons, etc.; les Canadiens, selon Sagard Théodat, l. II, c. xxx, *Hist. du Canada*, p. 485; les Souriquois et autres nations voisines de la Louisiane, d'après Lescarbot, *Hist. de la Nouv.-France*, l. VI, c. 5, p. 664, etc.; enfin des peuples anciens, en Espagne, Strabon, *Géogr.*, l. III, p. m. 113, et en Afrique, *ibid.*, lib. XIII, p. 565; Dapper, *Descript. de l'Afrique*, p. 376, cite les Cafres; le P. Gobien, *Hist. des îles Mariannes*, p. 46, nomme les habitants de l'île de Guam, etc.

(1) Cicero, *Natur. deor.*, lib. I.

(2) Rapin, *Compar. de Platon et d'Aristote*, chap. dernier, p. 425.

qu'il y aurait des peuples réellement athées, comme des individus, l'immense majorité du genre humain ne serait pas moins pénétrée de l'opinion d'un Dieu ; l'exception, pareille à celle qui arrive dans les désordres de l'organisation physique, ne prouve point que la forme générale de l'espèce manque de constance et de régularité. Il n'en reste pas moins démontré que, parmi tant de races d'animaux, l'homme seul s'élève à la connaissance d'une cause première (1), et que ce consentement général devient une loi de sa nature morale.

Les hommes ne choisissent point leurs religions ; ils prennent celle de leurs parents et de leurs pays ; cependant ils sont, pour la plupart, intolérants envers les autres religions, qu'ils auraient défendues s'ils y fussent nés. Pour moi, si j'avais à choisir librement entre toutes celles qui existent dans le monde, je préférerais naturellement, ce me semble, la chrétienne, à cause de la sublime morale qu'elle enseigne, et de la charité qu'elle inspire à tous ceux qui la suivent de cœur, non de paroles, qui écoutent plutôt la voix des

(1) Cicero, *Tuscul.*, l. I, et *de legibus*, lib. I. A la vérité, les différents peuples font souvent les dieux de leur propre race, et avec leurs mêmes attributs corporels.

Fénélon, des *Las-Casas* et des *Vincent de Paul*, que celle des inquisiteurs. Toute religion a servi de prétexte aux abus, aux crimes, aux attentats ; mais les bienfaits du christianisme surpassent les crimes et les malheurs auxquels on l'a fait coopérer ; il a civilisé l'Europe ; il a donné à ses habitants une existence plus sûre et plus aisée qu'à tous ceux de l'Asie ; il a pour ainsi dire ressuscité la nature morale du genre humain, et reconstitué le monde intellectuel, en recommandant à notre espèce une perfection sublime par l'abnégation de soi-même (1); il a de plus créé des chefs-d'œuvre en poésie, en peinture, en éloquence; il a beaucoup adouci les misères des guerres, et a maintenu un droit des gens entre les nations. Ce sont des bienfaits que tout homme juste doit reconnaître en tous les temps, et indépendamment de l'esprit de son siècle.

(1) Benjamin Constant, *De la religion considérée dans sa source*, etc. Paris, 1824, tom. I, pag. 58.

SECTION II.

DES DIVERS GOUVERNEMENTS QUI RÉGISSENT LES NATIONS SUR LE GLOBE.

ARTICLE PREMIER.

Des fondements de l'état social par les lois positives.

§ I. *De la famille.* L'homme ne saurait se plaindre que la nature ne l'ait pas favorisé par-delà tous les animaux dans les plus délicieux des plaisirs. Seul, il est capable d'engendrer en toute saison, et cette chaîne de jouissances qui rattache sans cesse les deux sexes, n'est pas l'un des moindres éléments de cette existence de la famille, si naturelle à notre espèce. La nécessité de subsister et de se défendre en commun attroupe les animaux, rassemble les républiques des abeilles et des castors ; la douce nécessité d'aimer est le nœud qui incorpore la famille, la société humaine. Otez la femme, et cette société se dissout ; les hommes luttent entre eux, car ils sont brutaux : en cet état, ils se repoussent, se dispersent ; mais, par l'intérêt du plaisir, la famille s'établit, se constitue avec la femme, et même les que-

telles cèdent au besoin de doux raccommodements. Ce n'est donc pas la propriété qui créa la société, comme le supposent ces philosophes accoutumés à tout évaluer au poids de l'intérêt; c'est l'amour, puisque, d'ailleurs, ce sentiment fonde des associations momentanées parmi les bêtes les plus farouches et les plus sauvages. Mais le lion et l'ours, après avoir engendré et soigné leurs petits, s'écartent pour guetter leur proie; rien ne les rattache à leur femelle, hors la saison du rut. Supposez-leur le besoin de s'accoupler en tout temps, vous rendrez les sexes sociables entre eux. L'amour est donc la première base de toute association, et par conséquent de la civilisation humaine. Le libertinage, qui ruine l'amour, attente donc à la sociabilité, tandis que les bonnes mœurs, au contraire, en cimentent l'édifice.

L'homme n'est pas fait pour vivre seul; c'est un animal sociable par sa nature. La multiplicité de ses besoins naturels, puisqu'il naît le plus impuissant et le plus misérable des animaux, la sensibilité de ses organes, l'immensité de ses désirs, la longue faiblesse de son enfance, son genre de vie essentiellement omnivore et sa nudité, nécessitent un état de société pour le maintien de son espèce. Le tra-

vail est l'antique redevance imposée par la nature qui inféoda ainsi l'homme à la glèbe pour l'élever à l'ordre social. C'est le seul animal volontairement laborieux sur la terre.

En effet, les animaux analogues à l'homme par leur conformation sont sociables, comme nous le voyons chez les singes. Les espèces frugivores et herbivores vivent toutes en hordes, en société, tandis que les races carnassières sont solitaires et ennemies entre elles, à cause de la difficulté de se procurer ensemble une proie vivante sans querelles et sans combats, difficulté qui ne se rencontre point chez les animaux frugivores, parceque le règne végétal offre plus de liberté et de facilité dans ce genre de vie.

Les frugivores n'ayant entre eux aucun germe d'inimitié, aiment donc se rassembler pour se porter des secours réciproques, parcequ'ils sont faibles; tandis que les carnivores, mieux armés et plus robustes, cherchent à subsister seul et à vivre isolés, à cause de la concurrence de la chasse. La faiblesse devient donc une cause de sociabilité parmi les animaux; et comme l'homme, la femme surtout, est impuissant relativement à ses besoins, à ses désirs, à ses facultés, la nature l'a rendu éminemment sociable.

Les animaux, en effet, pour leur propre commodité, nuisent aux autres, tandis que l'homme s'abstient de nuire, même quand il y va de son propre dommage, pour conserver la société ; il possède donc la science du bien et du mal, et sent la justice de se contraindre, parcequ'il est naturellement doux et sans armes.

Cette même impuissance individuelle devient élément de la sympathie entre les différents êtres ; car la femme, l'enfant, étant plus faibles que l'homme, paraissent aussi plus que lui capables d'attachement et d'affections. Voilà l'une des principales causes de la sociabilité humaine.

D'ailleurs, les sexes, chez les animaux, n'ayant qu'un temps passager d'amour, se recherchent et se quittent aussitôt ; mais dans l'espèce humaine, le temps de l'amour durant continuellement pendant une grande partie de la vie, il oblige les sexes à demeurer sans cesse réunis. De cette union résultent des enfants, dont la longue faiblesse oblige les parents à pourvoir en commun nécessairement à leur nourriture jusqu'à un âge assez formé. Pendant ce temps, il survient de nouveaux enfants, qui perpétuent l'obligation de vivre en famille. Enfin, la longue habitude de se voir, de conver-

ser ensemble, les accords du caractère, et les avantages mutuels qui en résultent, sont des motifs très puissants de la formation des sociétés, bien qu'un illustre écrivain, J.-J. Rousseau, ait soutenu le contraire.

Une autre preuve que l'homme est né pour la famille, c'est qu'il se dénature ou se corrompt en faisant la guerre à tous ses semblables; il ne produit que son propre mal par cette aversion sacrilége; mais il devient d'autant plus vertueux et meilleur, qu'il agit, au contraire, dans l'intérêt de l'union sociale. Ainsi la vertu, servant surtout à la sociabilité, devient le bien naturel de l'homme et concourt à sa félicité, autant que le vice est pour lui une source de crimes et de misère.

L'état de société est si naturel à l'homme, qu'il y demeure par toute la terre, quoiqu'en divers degrés de civilisation (1). Il ne faut pas croire

(1) Les anciens philosophes grecs ne voyaient dans la vie sauvage qu'une dégradation de l'espèce humaine; car ce furent *les dieux mêmes* qui prirent soin de la retirer de cet état d'extrême barbarie. On éleva des autels aux premiers bienfaiteurs et inventeurs des arts, de la vie sociale, aux législateurs qui enchaînèrent la férocité.

Selon Hobbes, dans l'état de nature, chacun ne reconnaissant aucun supérieur a le droit de faire tout ce qu'il veut et toutes choses pour sa conservation; chacun étant son juge

que les *sauvages* soient dans un pur état d'isolement ; ils forment des familles et de petites nations, dont les divers particuliers gardent entre eux la plus étroite alliance; la plupart émanant originairement d'une seule famille, ils deviennent tous alliés, parents et frères entre eux. Les plus barbares même sentent l'utilité des unions sociales: cinq nations sauvages du Canada s'associèrent en une ligue célèbre fédérative : ce qui suppose quelque habileté ou prévoyance politique.

Il y a d'autres états fédératifs, tous plus ou moins républicains, comme, dans nos temps modernes, les provinces unies de la Hollande, les états unis d'Amérique, les Suisses et Grisons, la ligue hanséatique au moyen âge ; et dans l'Orient, les Druses et les Kurdes de la chaîne du mont Liban. Jadis les ligues amphictyonique et achéenne, parmi les Grecs, for-

souverain, peut s'emparer de tout à son usage, et la règle du droit est l'*utilité*. Nul partage; tout étant commun à tous, l'on ne s'inquiète guère que cela nuise à autrui; car il y a faculté réciproque, au contraire, de s'entre-nuire impunément. De là, selon Hobbes, tous les hommes, tels que les enfants du serpent de Cadmus, naîtraient pour s'entr'égorger les uns les autres; et l'état de nature serait un état de guerre de chacun contre tous.

mèrent des états plus unis que l'empire germanique, composé d'éléments divers ; et analogue à l'heptarchie qu'on vit en Angleterre, etc. Tels sont aussi les pactes d'union momentanée entre de petites principautés, soit en Italie, soit dans les Indes orientales, pour garantir mutuellement leur indépendance.

La trace des antiques familles du genre humain se reconnaît parmi chaque peuple par les analogies de son langage et par ses coutumes, qui présentent une origine commune dans chaque race d'hommes. C'est, en effet, dans les premières familles que la parole a été inventée, à cause des relations indispensables de l'enfant avec la mère, et de celle-ci avec le père. A mesure que leurs branches se sont agrandies, multipliées, répandues sur la face de la terre, elles ont aussi étendu leur langage primitif, et formé divers dialectes qui ont pris la teinte des climats, des religions, des gouvernements et des coutumes que chaque peuple avait adoptés primitivement.

Dans l'origine, les sociétés humaines vivaient éparses sur la terre, des fruits de la chasse, de la pêche et de quelques herbes sauvages que la terre bienfaisante faisait croître sous leurs pas. Les premiers hommes ont dû être rares et craintifs

au milieu des forêts et des quadrupèdes énormes peuplant alors le globe ; aussi les premiers héros furent des chasseurs, des destructeurs de bêtes féroces, etc. ; car jadis des millions d'énormes animaux dominaient sur la terre.

§ II. *De la sociabilité.* Toute la célèbre dispute entre les philosophes qui vantent les charmes de l'état sauvage, et ceux qui proclament les bienfaits de l'existence sociale, se réduit à cette question : Quels sont les avantages et les inconvénients de la vie solitaire sur le physique et le moral de l'homme ? On aurait épargné de cette manière des volumes de déclamation et d'injures qui ont fini par ébranler l'édifice de la société en Europe ; car on est parti de ces recherches pour examiner les fondements de l'inégalité entre les hommes, et quels droits ils apportent dans le pacte social, ce qui remet toujours en question l'état de la civilisation.

Établissons d'abord les causes de la sociabilité et de l'isolement des êtres crées.

Il est d'observation manifeste que les espèces les plus faibles individuellement tendent à s'associer, soit pour se fortifier par leur réunion, soit pour travailler en communauté à leur conservation et à leur propagation. L'isolement est donc attribué aux seuls êtres forts ou capa-

bles de se suffire eux-mêmes ; le solitaire, dans l'état de nature, est un être puissant ou féroce, *aut deus aut lupus*. En effet, les bêtes carnassières, les tigres, les lions, les panthères ou les hyènes, les ours, se tiennent isolés dans leurs déserts quand même les autres animaux ne les fuiraient pas comme des tyrans : de même l'autour et l'épervier dans les airs, le requin et le tiburon au sein des ondes, tels que des conquérants farouches, créent la solitude autour d'eux. Confiants dans leur vigueur et leurs armes, ils semblent dédaigner avec orgueil l'appui des autres créatures. A peine connaissent-ils l'amour, cette grande harmonie des êtres ; et ni la tigresse ni l'aigle ne conservent long-temps des entrailles de mère pour leurs petits ; elles les chassent bientôt du nid comme des rivaux importuns et dangereux dont l'instinct atroce ne respecterait pas longtemps le sein qui les a portés. La même férocité se remarque jusque parmi les insectes, comme les araignées, qui, quoique nées ensemble, comme frères ou sœurs, ne tarderaient pas à s'entre-assassiner, semblables à de nouveaux Étéocles et Polynices, si elles n'allaient exercer ailleurs ce caractère de brigandage et de destruction.

Tels ne sont pas les doux herbivores, ces pythagoriciens de la nature, qui profitent en commun des présents de Flore, et dont le sang ou les humeurs sont tempérées par cette nourriture toute végétale, moins bilieuse, moins corruptible que la chair. Aussi ces animaux, plus délicats et moins armés, voient avec joie multiplier autour d'eux une famille nombreuse comme autant de compagnons et de soutiens contre leurs ennemis ; car ils n'ont point d'ailleurs entre eux de jalousie et de rivalité pour se disputer une proie. Les campagnes abondantes en productions végétales suffisent à leur sobriété ; ils ne s'enivrèrent jamais de sang et de massacres ; ce sont plutôt des frères qui traversent en paix le cours de la vie, souvent victimes, jamais persécuteurs, sur cette terre. Ils aiment et sont aimés ; cela suffit à leur bonheur et les dédommage de l'oppression que leur font subir trop souvent des races sanguinaires.

Toutefois la vie solitaire a ses travaux puisqu'elle n'est que privation et danger ; elle abandonne l'individu à sa propre énergie ; il devient forçé de combattre sans cesse pour subsister ; son sommeil même n'est pas tranquille, puisque l'animal sauvage est exposé, dans son

isolement, à tous les genres d'insultes et de menaces contre son existence, comme s'il était le rebut et le dédain de toute la création, et répudié dans un éternel divorce, loin de tout commerce de sociabilité. Alors son orgueil s'irrite de cet outrage immérité; il s'indigne en rappelant son audace et son courage; il porte à son tour la guerre et l'extermination à cette société qui l'a rejeté de son sein; tel Coriolan furieux contre son injuste patrie, veut lui faire sentir tout le poids de la haine d'un grand cœur.

Il faut en effet se représenter le sauvage dans ses déserts, tel qu'il doit être avec les sentiments et les passions farouches que développe son genre de vie isolé. Dans la société, au contraire, mille comparaisons peuvent nous humilier, mille obligations journalières nous contraignent; il faut, pour le commerce de la vie, offrir sans cesse des concessions polies afin qu'on nous témoigne les mêmes égards; on fait ainsi un échange perpétuel de services ou plutôt de servitudes; on cède afin qu'on nous cède, tout comme on voit des semences rondes s'aplatir mutuellement en se pressant dans un vase étroit; il faut souvent s'assouplir pour ne pas gêner les autres lorsqu'on veut se glisser inaperçu dans les interstices de l'édifice social;

c'est pourquoi l'on observe que les individus sans cœur et sans honneur réussissent fort bien dans le monde à force de s'aplatir et de ramper : *omnia serviliter, pro dominatione.*

Mais le sauvage, ou le solitaire, égoïste par position, se voit le supérieur, l'unique au milieu des êtres de la création dont il est naturellement le roi. Dès lors l'instinct de son amour-propre s'exalte d'autant mieux qu'il n'éprouve aucune comparaison humiliante; il se crée un trône au-dessus de tous les animaux, qu'il soumet à son empire, qu'il immole au moindre de ses besoins; il n'éprouve ni contradiction de ses semblables, ni obligations gênantes, tel que ces enfants volontaires des rois devant lesquels tout plie, et qui, ne se mesurant avec personne, se croient d'une espèce supérieure à la tourbe esclave des humains. L'indépendance est l'attribut de l'homme solitaire ; elle l'affranchit de ces chaînes dont la politesse sociale nous garrotte de toutes parts : de là vient cet amour de la vie rustique ou libre chez les caractères les plus fiers et les plus rigides, parcequ'ils ne peuvent pas se courber sous ces fausses démonstrations dont la civilité fait un devoir toujours mensonger, et cependant toujours exigé dans le monde.

Si tu savais vivre avec des choux, disait Diogène à Aristippe, tu n'irais pas flatter bassement les tyrans. Si tu savais vivre avec les hommes, répondit Aristippe, tu ne serais pas réduit à laver tes choux pour ton dîner : voilà tout le fond de la dispute sur les deux genres de vie, sociale ou solitaire.

Le principe de la sociabilité est donc de se rapetisser, de s'humilier, de céder l'avantage devant son semblable à condition de réciprocité : ce principe peut être ennobli par la générosité et la vertu qui se sacrifie au bien public, comme le recommande la morale des religions les plus sublimes. Le christianisme est surtout capable de former une société parfaitement unie, telle que dans ces premiers âges où la fraternité se perpétuait dans ces agapes, ces banquets de charité réciproque, et dans ces fidèles communautés de biens et d'amour du prochain. Aussi les Chinois sont encore le peuple le plus civilisé et le plus policé de l'univers, précisément parcequ'il est le plus assujetti à cette mutuelle bienveillance qui ordonne à chacun de s'empresser de rendre service à ses semblables. Heureux pays si toutefois les effusions de la politesse n'y couvraient pas trop souvent l'astuce et la fraude, avec l'impur

mélange de la bassesse et de la perfidie !

Le principe de l'indépendance solitaire consiste en revanche à s'arroger tout, à s'établir comme centre, avec cet orgueil méprisant ou cette fierté dédaigneuse qui ne veut rien devoir à personne. Ordinairement ce caractère hautain, dans son isolement, préfère de se priver des biens, plutôt que de les enlever à autrui, et il a trop de cœur pour les solliciter de la faveur de qui que ce soit. On comprend donc tout ce qu'il nourrit dans l'âme d'austérité farouche, d'âpre misanthropie; il conspue avec aigreur tout le genre humain, comme un ramas de bassesse, de corruption et des plus vils intérêts. Dès-lors le caractère se ramasse en lui-même pour agrandir, fortifier son être moral et intellectuel, comme dans ces monomanies où l'imagination parvient à se créer un trône, un empire, au point que des maniaques se supposent rois, empereurs, et jusqu'à des dieux même. Les hommes qui ne perdent pas ainsi la raison, les grandes âmes qui se sentent en effet supérieures à celles des autres hommes, qui cultivent dans la solitude la philosophie, s'élancent par l'enthousiasme dans les hauteurs du génie; elles acquièrent enfin un ascendant prodigieux sur les nations, soit

par la prédication d'une nouvelle religion, comme firent Mahomet ou ses sectaires, soit par de grandes découvertes, ou la production d'une œuvre immortelle.

§ III. *De la propriété.* L'accroissement du nombre des individus sur un sol que la charrue n'avait pas encore fertilisé, la concurrence des chasseurs, la rareté du gibier, la difficulté de subsister pendant les saisons rigoureuses, forcèrent bientôt les hommes à élever du bétail pour s'en nourrir pendant la disette, et ils devinrent pasteurs, ou déjà propriétaires.

En effet, les plus vastes terrains ne pouvant fournir de la proie qu'à un nombre borné de chasseurs (1), lorsque ceux-ci, s'étant multipliés, adoptèrent l'état pastoral, leur caractère s'adoucit dans le repos. Nourris du lait de leurs bestiaux, couverts de leurs chaudes toisons, passant leur vie au sein des prairies et des fleurs, leurs mœurs se polirent, leurs esprits s'accoutumèrent à réfléchir et à contempler la nature,

(1) Telle est la difficulté de la subsistance dans l'état sauvage, que sur un territoire grand comme la France, parmi les contrées les plus chaudes de l'Amérique, dans la Guiane, il végète à peine vingt-cinq mille individus. Ce qu'on nomme nation ou tribu parmi les sauvages se borne à une peuplade de trois à quatre cents personnes.

dont l'aspect les remplit d'admiration. Ce sentiment leur inspira de grandes pensées, et les rendit poëtes. Tels sont encore aujourd'hui les Arabes Bédouins, et tel fut l'âge d'or de l'espèce humaine. Alors les premiers législateurs étaient des poëtes sacrés. C'est ainsi que les Orphée, les Linus et les Amphion policèrent les hommes, et bâtirent les premières cités; aussi le même nom fut donné d'abord aux lois et aux chansons.

Tunc genus humanum primum mollescere cœpit.
LUCRET., lib. V.

Enfin, dans l'état pastoral, où le gouvernement est patriarcal, la nation subsiste toujours ambulante en petites hordes, parcequ'il faut changer de prairies à mesure qu'elles sont épuisées par les troupeaux. Cette vie précaire et nomade, comme celle des Cafres, des Maures, des Arabes, des Tartares, tient beaucoup encore de son antique rudesse. Les Tatars Nogaïs, nomades comme les Bédouins, se refusent à la civilisation. Ainsi depuis quarante siècles les Arabes, uniquement occupés de la vie pastorale, n'ont point changé d'usages (1). A mesure que les hommes se multiplient, la quantité de bé-

(1) La vie pastorale est oisive et inspire beaucoup de nonchalance, surtout avec la religion mahométane, parmi

tail ne peut pas suffire dans le même terrain; et, malgré les émigrations, les dispersions d'hommes, il arrive enfin, par la suite des temps, un point de multiplication qui les force à prendre un état plus productif.

Toutefois il y aura toujours des climats et des territoires incompatibles avec un état de civilisation plus perfectionné. Ainsi, le Tartare sur son cheval, le Berbère et le Maure sur son chameau, le Lapon avec le renne, le Kamtschadale et le Jakute avec leurs chiens, sont condamnés, par un sol ingrat et un ciel ou trop brûlant ou trop rigoureux, à subsister éternellement dans un état pastoral. Sans cet empire de l'homme sur les animaux, sa domination reste imparfaite sur ce globe; c'est un monarque sans sujets. Aussi l'Américain, privé jadis d'animaux domestiques, excepté la faible vigogne et le farouche bison du nord, n'avait pu s'élever au même degré de civilisation que l'homme de

les Arabes et les Tartares. Dès l'an 1446, le Vénitien Barbaro trouva les Tatars Nogaïs dans le même état où ils se trouvent aujourd'hui, voyageant en nomades, sur des chariots à deux roues, avec leur famille et tout leur ménage, vers les bords de la mer Caspienne, ou dressant des tentes de feutre, circulaires, avec un trou au sommet pour l'issue de la fumée. Ils vivent encore de laitage, de mil et de viande de cheval fumée; leur boisson est du lait aigri.

l'ancien monde, aidé du bœuf, du cheval, de l'âne, du dromadaire, et même de l'éléphant. Faute de ces utiles auxiliaires pour l'agriculture et les arts, l'Américain n'avait aussi nul usage du fer, nul art de l'extraire, nul instrument, nul moyen de travailler le bois, de fabriquer une multitude d'objets nécessaires à une existence commode et civilisée. Aussi le sauvage aimait mieux abattre l'arbre à fruit que le cultiver, et mieux tuer les animaux que les multiplier; il restait ainsi dans la barbarie. Les Européens en l'asservissant l'ont civilisé.

Jusqu'alors nous avons vu l'homme indépendant sur la terre; il était partout sur son terrain, puisque chacun n'en possédait que l'usufruit, et que le fonds appartenait en commun à tout le genre humain. Mais le temps était arrivé où il ne pouvait subsister des biens offerts par la seule nature; et s'il fût resté en cet état, il aurait été obligé de s'entre-dévorer faute de nourriture suffisante, ou de périr affamé. Cette cruelle alternative frappa les esprits: alors il s'éleva des hommes de génie qui conçurent le projet de forcer la nature à nourrir des peuples nombreux. Pour cet effet, il fallait non seulement partager la terre et fixer le droit de propriété, mais encore obliger les

pauvres à respecter la possession du riche, et à maintenir réciproquement la sûreté de leurs biens et de leurs personnes. On a dit avec raison que Cérès avait été la législatrice du genre humain ; l'agriculture fut en effet la première base de l'établissement des empires. Tels ont été les premiers fondateurs des états, comme Osiris en Égypte, Yao en Chine, Manco-Capac au Pérou, qui tous ont assuré la propriété sur le partage et la culture de la terre. Aussi les premières contrées où l'on vit des nations civilisées furent l'Orient, la Syrie, l'Asie méridionale, l'Amérique au Pérou et au Mexique, parceque l'agriculture y fut d'abord établie (1).

Mais il est des contrées tellement variées dans leurs sites qu'on n'y saurait entreprendre une culture régulière. C'est ainsi que dans le Caboul et les autres parties centrales et montagneuses de l'Asie, près des peuples agricoles les plus pacifiques, vivent les Mahrattes, les Afghans, chez lesquels règne une turbulente indépendance des chefs auprès d'une oppression

(1) Goguet, *Origine des lois*, part. I, p. 31. L'agriculture chez les Hindous est encore comme au temps de la conquête d'Alexandre; les mahométans, les Mahrattes, ont respecté le sol en l'imposant et en protégeant le système social des quatre castes principales.

despotique des paysans, et la licence de la démocratie à côté du joug pesant de l'autorité la plus absolue. Les institutions ne peuvent être uniformes et régulières, ni la police devenir stable sur un sol tellement irrégulier où ce qui convient aux uns blesse les autres. De là résulte que la violence, les inimitiés, les crimes de la barbarie, y sont plus communs que dans les pays plats, où l'on peut établir des lois uniformes et constantes.

L'expérience du cœur humain ayant appris que des lois purement civiles ne pouvaient ni empêcher ni prévenir les contraventions secrètes, les législateurs sentirent la nécessité de lier les consciences, et d'épouvanter au moins les esprits de ceux dont ils ne pouvaient retenir les mains criminelles. Alors ils établirent diverses religions, institutions sublimes et vénérables sur lesquelles est fondé tout pacte social. Aussi de grands hommes ont eu recours à la divinité : Zoroastre à Oromaze, en Perse; Thaut à Mercure ou Hermès, en Égypte; Minos à Jupiter, en Crète; Charondas à Saturne, chez les Carthaginois; Lycurgue à Apollon, pour Lacédémone; Dracon et Solon à Minerve, chez les Athéniens; Numa à la nymphe Égérie; Mahomet à l'ange Gabriel; Zamolxis à Vesta,

chez les Scythes ; Zaleucus, chez les Locriens (1), à Minerve ; Zathraustes, chez les Arimaspes, à Vesta ; Platon à Jupiter et à Apollon, pour les Magnésiens, etc. Les premiers gouvernements qui établirent le droit de propriété furent d'abord de véritables théocraties : heureux les peuples lorsqu'ils n'avaient pour rois que des divinités bienfaisantes et vengeresses des crimes les plus cachés (2) !

Un pareil état de croyance, ou ces gouvernements théocratiques, ne pouvaient convenir qu'à des hommes très simples et très crédules ; mais à mesure que l'inégalité se prononça davantage entre les membres d'une même société, il fallut établir une puissance coercitive qui pourvût efficacement à la sûreté de tous,

(1) Valer. Max., *Hist.*, l. I, c. II.

(2) Il se peut que le polythéisme produise, de préférence, les républiques, car plusieurs dieux conviennent avec plusieurs gouvernants, comme le monothéisme, avec la monarchie (terrestre d'après la céleste) ; aussi le mahométisme, qui n'admet qu'un dieu, est une religion essentiellement incompatible avec l'esprit de républicanisme (il n'y a pas de vraie république dans les pays mahométans, et Alger, Tunis, sont des anarchies militaires). La trinité du christianisme admet le partage de l'autorité ; aussi plusieurs gouvernements catholiques ne peuvent assujettir l'autorité ecclésiastique, et le protestantisme se montre favorable au républicanisme.

puisque l'autorité de la religion devenait d'autant plus insuffisante, que les différences de richesse et de pauvreté excitaient davantage l'envie des uns et l'ambition des autres : alors on organisa des gouvernements civils. Bientôt l'autorité militaire, possédant la force des armes, devint la première, et établit la royauté ou les trônes. Partout se trouva au second rang et presque son égale, la puissance du sacerdoce, comme on voit le daïri au Japon, le dalaï-lama au Tibet, en Europe la dignité papale, et à Guanaxuato au Mexique, jadis les prêtres du soleil, où le souverain pontife rivalisait avec les rois ; parmi les musulmans, les khalifes réunissaient la puissance religieuse à l'autorité civile, ce qu'on voit pareillement dans l'autocrate des Russies ; enfin, jusque chez les nègres et les Hottentots betjouanas, la puissance des prêtres s'égale avec celle des chefs ou lui est unie.

Les nations sont pauvres dans leur origine; les rangs des hommes y paraissent peu distincts ; tous sont obligés de travailler pour vivre; leur esprit demeure encore grossier, et leur caractère naturel. Les mariages sont fréquents, à cause de l'utilité mutuelle qui en résulte pour les besoins de la famille. Enfin, la culture de la terre exige que chacun subsiste épars dans les

campagnes. Toutes ces raisons, et plusieurs autres, nécessitent une forme de gouvernement très populaire; aussi tout peuple a commencé par le gouvernement républicain, après l'état pastoral ou patriarcal. Les prétendus rois de Rome ancienne et d'Athènes, les juges d'Israël, et même les rois de France de la première race (1), enfin les chefs des peuples nouveaux, étant élus par la nation, ne sont pas ses souverains absolus, mais ses magistrats populaires: c'était une suite du système du gouvernement de famille patriarcal.

Les petits états placés dans un sol stérile, montueux, ou sur le rivage des mers; enfin, tous les pays où la subsistance ne peut s'obtenir que par beaucoup de travaux ou de périls, se forment nécessairement en républiques plus ou moins démocratiques. Le travail et l'industrie ne subsistent qu'avec l'indépendance ou la liberté; le repos et la paresse appellent le despotisme, car celui-ci s'empare des fruits de toute culture, et détruit ainsi toute propriété; c'est le contraire dans les pays pauvres mais libres, et

(1) On peut voir dans Hotman, Boulainvilliers, Robertson et autres auteurs, que la France fut une vraie république sous la première dynastie de ses rois. Son gouvernement était aristocratique, avec les leudes ou barons.

chez les nations maritimes, qui sont la plupart commerçantes (1). L'égalité des fortunes y reste fort grande, les mœurs y sont très simples, le caractère des hommes y devient plus ferme, la justice plus impartiale, l'esprit public plus patriotique, plus belliqueux; l'hospitalité, la franchise et la cordialité y paraissent générales; enfin, les familles mieux unies que partout ailleurs, à cause de la pauvreté et du travail. La religion y consiste plutôt en sentiment qu'en culte extérieur; de là suit une plus grande liberté des consciences. Le sacerdoce y vit donc pauvre, peu nombreux, et il n'y a point de monastères.

Les lois sont simples, vulgaires, consacrées par l'assentiment général; aussi la propriété y est plus respectée, les droits civils y demeurent plus solidement établis que partout ailleurs. Si l'argent est rare, il circule aussi plus rapidement, et comme les besoins y deviennent pressants, l'industrie redouble d'activité. L'éducation tend plus à l'utilité qu'à l'agrément; aussi les enfants sont élevés à l'école de la tempérance, des privations et du respect paternel. Les travaux rustiques et commerciaux sont honorés, encouragés; les punitions plutôt infamantes

(1) Aristot., *Republica*, VII, c. VII.

que corporelles ; le genre de vie est laborieux, le caractère franc, entreprenant, l'autorité douce, les formes de politesse sont rudes et même grossières, les femmes rangées au devoir du ménage et regardées comme inférieures aux hommes, les spectacles naïfs, mais souvent féroces. On y trouve l'ivrognerie unie à la générosité, à une certaine communauté de biens et de cœur. Les campagnes y restent plus peuplées que les villes ; enfin, le soin, l'ordre, la propreté, règnent dans l'intérieur des maisons. L'esprit des hommes, encore peu cultivé, y paraît sujet à la superstition, à une extrême crédulité. Des romances historiques chantées sur des airs simples, quelques arts grossiers, voilà tout ce qu'on trouve de plus relevé dans la nation.

Toutes ces choses sont liées, et s'observent plus ou moins parmi les peuples laborieux et indigents, à cause de la nature de leur terrain; comme chez les Suisses, les Corses, les Écossais, et chez presque tous les peuples pauvres et montagnards. En Asie, les Druses du Liban, les habitants du Caucase, etc., offrent de semblables caractères. Les montagnes inspireront toujours à leurs habitants une énergique activité, tendront les nerfs de l'audace et du courage, par l'effet de la stérilité du sol,

la difficulté de l'existence, la rigueur des saisons ou l'inconstance de l'air, la variété des sites, toutes causes qui exercent et développent nécessairement les facultés physiques et morales de l'homme. Au contraire, une terre molle et plantureuse, des campagnes fertiles, toujours verdoyantes, sous de doux cieux, offrant une existence assurée et régulière par l'agriculture, donneront naissance à des nations continentales nombreuses, à une administration bien assujettie, comme sont les états monarchiques, plus disposés à subir la conquête des peuples pauvres qu'à faire de grandes et lointaines expéditions.

Enfin, les terrains maritimes, aquatiques, entrecoupés de canaux, de lacs, de bras de mer, de plusieurs îles et archipels, seront propres aux relations d'échanges, de commerce et de correspondance, qui veulent de la liberté, qui redoutent les douanes, les entraves du fisc et des péages, qui se livrent plutôt au cabotage de la contrebande, ou même à la piraterie. Aussi les peuplades maritimes se sont toujours montrées plus ou moins républicaines, et, sous quelque climat que ce soit, ont penché vers l'indépendance. La Hollande, l'Angleterre, Hambourg, et jadis Cadix, Mar-

seille, Gênes, Venise, Athènes (1), Rhodes, Tyr, Sidon, Carthage, les états barbaresques; aujourd'hui, les Malais dans l'Inde, les États-Unis d'Amérique, etc., en offrent mille preuves. La situation de Constantinople contrariera toujours, sous ce rapport, les gouvernements despotiques dont elle devient le siége, comme on l'a vu au temps du bas-empire romain, et comme on l'observe sous les Turcs. Jamais les empires despotiques n'ont eu de succès bien constants sur la mer, comme la Turquie, la Russie, l'Égypte, la Chine, le Japon, et la plupart des Indiens maritimes. Aussi, malgré les contrées chaudes et fertiles où le despotisme semble être endémique, les Algériens, les Tunisiens, et les autres Barbaresques descendants des antiques Phéniciens et Carthaginois; enfin, les Maures des bords de la mer Rouge, les flibustiers et les pirates malais qui remplissent l'Océan indien; tous ces peuples, dis-je, ont conservé un esprit violent de républicanisme sous le climat de la servitude: c'est parceque la mer est le patrimoine des peuples libres, et le grand chemin des com-

(1) Les Athéniens qui habitaient le port, ou Pirée, voulaient la démocratie, et les citadins l'aristocratie, nous disent Aristote et Plutarque.

munications entre les familles du genre humain, et lui a livré l'univers.

De tout temps, on a regardé le commerce comme une cause de la corruption des mœurs, de l'affaiblissement de l'énergie, qui calcule tout d'après de sordides intérêts, et du caractère, qui marchande jusqu'à la vertu : tel fut le sentiment de Platon, des Romains, de Montesquieu : et pourtant qui oserait nier que le commerce, plutôt que la force des armes, n'ait servi à policer les nations, à les civiliser par mille rapports d'échanges, comme il est manifeste que les Tyriens, les Carthaginois, les Grecs, par leurs colonies et leur vaste négoce, ont répandu l'usage des lettres, des lois plus humaines parmi tous les peuples qui entourent la mer Méditerranée ? Au contraire, les nations isolées, sans échanges, au centre des grands continents, sont demeurées barbares, comme le cœur de l'Afrique, de l'Amérique et même la haute Asie. On peut dire toutefois que le commerce transporte sur la grande route de l'océan le malheur du monde, dans le trafic des esclaves ; car avec les denrées coloniales, prix du sang des hommes, les vaisseaux dispersent souvent la peste jaune et d'autres contagions par tout le globe.

§ IV. *Des législations.* Un autre rapport entre les hommes et la nature de leur gouvernement, c'est que dans les extrêmes de chaleur ou de froidure, les caractères se portent aux extrêmes : il faut donc des gouvernements qui leur correspondent ; tandis que dans les températures modérées, les esprits étant plus tempérés, les gouvernements doivent tenir une sorte de milieu. Enfin, par toute la terre, les zônes les plus brûlantes, comme les températures glaciales, s'opposant au libre développement des intelligences humaines, perpétuent des institutions barbares.

La violence des peuples du nord exige une certaine brutalité dans le gouvernement, comme on le voit chez les Tartares, les Russes, et surtout les Turcs, qui sont une nation féroce. L'extrême corruption des méridionaux, et la fougue de leurs passions exaltées par un ciel brûlant, doivent être réprimées par un pesant despotisme civil et religieux. Les hommes dont le naturel n'est pas exposé à tous ces excès, comme les peuples des pays tempérés, ne peuvent s'accommoder que de gouvernements modérés et pleins de tolérance. Mais comme les mœurs et les caractères des hommes se modifient avec les siècles et l'état de la société, il faut

que les gouvernements parcourent ces mêmes nuances de l'esprit public pour se maintenir : car cet équilibre s'établit nécessairement.

Il s'établit encore, dans chaque état, un certain rapport d'action entre le peuple et ses institutions. Dans les démocraties, la nation comprime le gouvernement, et aspire à le dissoudre ; dans les empires despotiques, au contraire, le gouvernement accable la nation, et tend même à la détruire. Les gouvernements mixtes et tempérés gardant un milieu, maintiennent un juste contrepoids. Les pays froids étant stériles, et nourrissant des hommes robustes, belliqueux, actifs, aspirent à produire des gouvernements républicains, et même une espèce d'anarchie.

Les régions chaudes étant très communément fertiles, et engendrant des hommes timides, paresseux, donnent l'essor à des gouvernements despotiques. Les contrées intermédiaires tiennent aussi le milieu par la nature de leurs habitants et par celle de leurs constitutions. Les empires du nord de l'Europe n'ont que l'apparence du gouvernement absolu et monarchique ; il est un caractère inné d'indépendance dans leurs sujets. Enfin, nous voyons qu'à mesure qu'on descend

dans l'Europe méridionale, les gouvernements deviennent plus oppressifs pour la liberté des peuples, comme on peut s'en convaincre en les comparant les uns aux autres (1).

De même que l'homme marche sans cesse vers la vieillesse, les institutions politiques tendent constamment à la concentration du pouvoir par leur propre nature; et quoique l'esprit

(1) Les nègres, quoique vivant en Afrique sous le brûlant climat de la servitude, présentent des gouvernements aristocratiques, parceque l'imperfection naturelle de leur esprit semble les retenir ainsi dans un perpétuel état d'enfance. L'état de Saint-Domingue, qui semble s'avancer vers la perfection sociale depuis que la France n'y domine plus, n'est pas une exception à cet égard, puisqu'il y a beaucoup d'hommes de couleur, ou de sang mêlé d'origine blanche, et par conséquent plus perfectible que le sang nègre dans toute sa pureté. Peut-être aussi que la grande intelligence et la science humaine, la haute capacité d'esprit, sont plus propres à conduire les hommes à la servitude par la voie de la civilisation, qu'à la liberté, fruit des âges d'innocence et de simplicité naïve.

En effet les temps d'ignorance paraissent plus convenables au maintien des institutions qui garantissent la liberté, comme on l'a vu dans l'ancienne Rome, que l'époque des sciences et du luxe, toujours avant-courrière du despotisme; témoin les siècles d'Alexandre en Grèce, d'Auguste à Rome, de Charles-Quint, de Léon X en Italie, et de Louis XIV en France.

Les peuples savants deviennent riches, mais esclaves; les peuples ignorants restent pauvres, mais libres.

des peuples penche généralement en sens contraire, les gouvernements l'emportent à la longue, puisqu'ils sont le foyer de tous les intérêts : en agissant perpétuellement, ils attirent à eux toutes les passions des hommes.

Cet effet est inévitable, parceque le résultat de la société humaine étant le bien-être de ses membres, ceux-ci s'enrichissent peu à peu, et s'enlacent bientôt dans l'état social par des liens plus multipliés. En outre, l'habitude des jouissances et des biens factices que procure cet état d'association, l'espèce d'impossibilité de se priver de tous les agréments qui en résultent, l'augmentation du luxe, permettent aux gouvernements de s'affermir, de se fortifier sans cesse, les hommes aimant mieux sacrifier une partie de leur liberté pour vivre plus tranquillement, et laissant à la politique le soin de veiller à la sûreté de l'état. Pour cela, il faut aux princes des pouvoirs plus dominants, et un plus grand nombre d'hommes à leur service ; de là des troupes réglées, mille lois prohibitives, etc. Sans ces moyens coercitifs, tout irait plus mal encore, parceque les inégalités entre les riches et les pauvres, les heureux et les malheureux se prononçant de plus en plus, s'il n'existait aucune autorité ré-

pressive de ces deux extrêmes, l'état s'écroulerait bientôt divisé et dissous.

Plus les fortunes particulières s'élèvent dans une nation, plus il se trouve de misérables, parceque la richesse des uns est prise sur les autres (1); plus les pauvres tendent à ressaisir leur égalité primitive, plus les riches font d'efforts en sens contraire pour se maintenir; de sorte que l'état se déchire quelquefois en deux, comme dans les révolutions, lesquelles éclatent d'autant plus terribles que l'inégalité était plus prononcée entre les classes de la société. Ainsi, dans les chocs physiques, la réaction est toujours égale à l'action; c'est pourquoi il n'est point de révo-

(1) En Italie, le sol est très riche, les habitants sont très pauvres, parceque toutes les propriétés appartiennent aux nobles et au clergé, et la classe la plus nombreuse reste sans propriété. De là cette mendicité qui ronge tout; et à Naples, au milieu du sol le plus fertile, on est surpris douloureusement d'entendre le cri déchirant *muoro di fame*, je meurs de faim. On a tort d'accuser l'Italien de paresse, ses institutions le rendent tel, car il n'a pas de propriété.

Le sauvage considère avec étonnement l'inégalité de rangs et la subordination établie dans la vie policée, comme une sujétion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la première prérogative de l'humanité. Robertson, *Hist. d'Amér.*, tom. II, p. 246.

lution plus déplorable que celles des empires despotiques et des pays parmi lesquels la servitude est organisée : aussi les révoltes des nègres contre les blancs, des serfs contre leurs seigneurs, des gouvernés contre les gouvernants, ne s'opèrent jamais sans de redoutables effusions de sang. Mais bientôt ces convulsions en sens contraire se neutralisent réciproquement, et tout rentre peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Les rivalités d'amour-propre et de gloire, nées de la jalousie entre les peuples, et qui ne subsistent qu'avec elle, deviennent la source de l'activité du génie et de la civilisation du genre humain. C'est ainsi que les divers ordres dela société et que les hommes s'électrisent par ces frottements répétés: c'est aux ardentes rivalités d'Athènes et de Sparte, et des états libres de la Grèce, que cette noble contrée dut jadis le brillant éclat de ses lumières et de sa politesse ; c'est par la lutte continuelle du peuple et des patriciens que Rome acquit sa grandeur colossale ; c'est au milieu des factions des Guelfes et des Gibelins que l'Italie resplendit de toute sa gloire dans les lettres et les arts ; c'est au feu des querelles de François Ier et de Charles-Quint, ensuite des autres états, et surtout à

celles de l'Angleterre et de la France, que notre Europe moderne doit les triomphes de son industrie, de son commerce, de son opulence, enfin, son immense supériorité par-dessus toutes les nations actuelles de notre univers. Sans doute il en est résulté d'ardentes querelles, de fatales guerres ; mais ce n'est peut-être qu'au prix de ces dissensions que le genre humain peut atteindre ce haut sceptre de civilisation, de splendeur et de gloire. Sans elles, tout languirait, tout s'abîmerait dans une stupide ignorance, comme parmi les musulmans et les autres peuples dépouillés de cette généreuse ambition de la supériorité par le despotisme.

L'on a vu de tout temps, dans cette lutte éternelle des nations entre elles, le Lacédémonien invincible avec sa monnaie de fer, terrasser l'orgueil de l'Asiatique couvert d'or et de diamants; et Alexandre incendier les palais de Pérsépolis, pour tenir affamé de rapine et de carnage le Macédonien dans les combats. Quand les chevaux et l'artillerie de l'Europe n'auraient pas suffi pour épouvanter l'Américain, les compagnons de Cortez, de Pizarre et d'Almagro, bardés de fer, n'en eussent pas moins écrasé les opulents empires de Cusco et du Mexique, et les trônes éclatants

de Montézume et de Guatimozin. L'or, enfin, cet objet de tant de violences, n'a-t-il pas corrompu la vieille Rome et énervé la moderne Espagne?

En effet, la nature des minéraux que présentent les diverses contrées du globe, modifie encore l'état politique de leurs habitants. Quoique le Pérou, le Mexique ne soient point totalement dépourvus de mines de fer, comme on l'a cru, elles y sont plus rares que celles d'argent et d'or; mais ces métaux resplendissants ayant peu de dureté et beaucoup de valeur dans l'opinion, sont moins propres à forger des instruments et des armes, qu'à susciter l'ardente avarice des conquérants : ils laisseront donc les peuples amollis dans un vain luxe devenir la facile proie des guerriers rapaces, hérissés de fer et audacieux : telles sont la plupart des nations du nord de l'Europe et de l'Asie, si valeureuses au milieu de leurs mines de fer et d'airain. Tel était le barbare Pharasmane parmi les rochers du Caucase et de l'Imirette :

La nature marâtre en ces affreux climats
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.

CRÉBILLON, *Rhadamiste et Zénobie*, act. II, scène II.

Aussi les mines de fer de l'Europe ont asservi les mines d'or du Potose, et l'airain du Scandinave ou du Tartare enchaîne l'Indien couronné des diamants de Visapour et de Golconde. Si l'or gouverne tout dans la paix, c'est le fer, plus dur, qui triomphe à la longue dans l'univers (1). La nature ne fournissant presque rien aux peuples des extrémités du globe, vous les verrez sans cesse pauvres et dans le besoin : c'est pourquoi ils respirent toujours la barbarie et la guerre.

La démocratie tend à passer à l'aristocratie; celle-ci à l'oligarchie, qui tombe dans l'état monarchique. Cette gradation s'opère par la concentration successive du pouvoir dans un plus petit nombre de mains, à mesure que l'inégalité des fortunes et des rangs se prononce davantage, parceque l'homme aspire toujours à s'élever: c'est un résultat inévitable

(1) Tous les pays riches en mines de fer paraissent rendre leurs peuples plus belliqueux, comme les Suédois, les Cantabres, et en général les nations européennes, comparées à celles des climats où naissent l'or et les pierreries; ainsi jadis les Chalybes et autres peuples voisins du Pont-Euxin ont été aussi vaillants qu'ils avaient de bon fer: telles furent ces nations que Mithridate souleva tant de fois contre les Romains, et qui semblent être toujours prêtes pour tous les conquérants.

de l'amour de soi, caractère imprimé par la nature à tous les êtres sensibles.

Si tous les gouvernants ont cette tendance, la nature des pays la réprime quelquefois ou la limite dans de certaines bornes. Ainsi les peuples navigateurs, les tribus petites et pauvres, les montagnards, les nomades et pasteurs, les ichthyophages, sont forcés de demeurer républicains, tandis que les nations très grandes, très riches, très puissantes, dans un territoire fertile, tombent nécessairement dans l'état despotique. Prenons l'ancienne Rome pour exemple : à son origine, ce fut une république formée par un ramas d'aventuriers et de brigands, qui élurent des chefs nommés *rois* quoiqu'ils n'en eussent guère que le titre, car l'expulsion des Tarquins montra que cet état n'était autre chose qu'une république. Tant que Rome vécut pauvre et peu puissante, elle demeura républicaine; mais lorsqu'elle eut conquis d'immenses provinces, et que ses citoyens se furent enrichis de la dépouille des peuples et des rois, elle se changea promptement en monarchie sous Sylla, César et Auguste; alors comme sa domination, son étendue et sa richesse montèrent à leur comble, son gouvernement dégénéra naturellement en despotisme sous les Tibère,

les Caligula et les Néron (1). En vain les Antonins, les Titus, les Trajan, les Julien, les Marc-Aurèle, et tant d'autres bons princes, voulurent ramener l'état vers la monarchie réglée; Rome était perdue : le luxe, la dissolution excessive des mœurs, la richesse et l'avilissement de ses habitants, enfin l'esprit de toute la nation s'était trop dépravé pour remonter vers l'antique rudesse et les vertus vigoureuses de ses ancêtres. Trente-deux empereurs massacrés, la plupart impunément en moins d'un siècle, ne purent rappeler ce cadavre de l'empire romain vers un gouvernement plus sage.

Telle est donc la marche de tous les gouver-

(1) Tout homme élevé au-dessus des lois n'ayant pour frein de ses passions que le seul respect de sa gloire et de l'opinion publique ou religieuse, sera toujours disposé à faire tout ce qu'il désire. De même que l'enfant auquel tout obéit, et sous la volonté duquel chacun plie, voit grandir sans mesure tous ses caprices, toutes ses passions, qui prennent par défaut de contrainte un essor effrayant : ainsi les rois, les princes, les grands, environnés de domestiques, de flatteurs, d'esclaves, ont, comme dit Salluste, des volontés violentes et mobiles que la moindre contradiction exalte jusqu'à la fureur ; elles ne se détruisent que par la satiété et le dégoût. Grande leçon que nous donne la nature, en nous assujettissant à tout dès notre enfance, pour nous faire rentrer dans les bornes de notre destinée, en nous montrant sans cesse les limites de notre puissance !

nements, lorsqu'ils ne sont point contrariés par les circonstances des climats, et par la nature des territoires et des religions. Tout se polit et se ronge ensuite par l'effet des frottements continuels des hommes entre eux ; tous perdent graduellement leurs formes primitives, caractéristiques : c'est même ce mélange, cette confusion de toutes choses qui les use et les détruit. La trop grande avidité des hommes pour des intérêts particuliers les détache du lien général ; les lois, devenues l'expression de la volonté d'un seul, ne sont plus respectées comme la voix du bien public ; le luxe, les plaisirs de la vie, détournent des devoirs politiques en se multipliant. Il se forme bientôt plusieurs états dans un seul état, chacun prenant exclusivement l'égoïsme de sa profession aux dépens de celui de la patrie (1). À mesure que

(1) La multiplication des sociétés particulières annonce le relâchement des liens de l'état, d'une manière visible ; car elles se montrent surtout chez les peuples dont le gouvernement décline. La fureur des spectacles en est encore un des plus graves symptômes. On loue les corporations, les associations ; chacun cherche à s'y faire admettre, ou même veut en créer de nouvelles ; tout cela peut être avantageux pour le particulier, mais devient certainement nuisible au bien général, en concentrant ce qui doit être répandu. La Grèce et Rome, dans leur déclin, nous présen-

le gouvernement est obligé de déployer plus de force, il lui faut plus d'agents : de là l'augmentation des taxes, les extorsions des publicains, la vénalité des charges, les concussions, les violences, l'arbitraire de la plus infâme tyrannie, l'anéantissement du commerce et des manufactures; les terres grevées d'impôts demeurent incultes, d'où suit la dépopulation. Aussi voyons-nous que les plus grands empires absolus

tent absolument la même dissolution. Les hommes se ressemblent en tout âge aux mêmes époques de leur civilisation.

L'influence de l'esprit de coterie, ou des sociétés particulières, isole, en effet, les cœurs de l'amour de la patrie, quand elles n'ont point l'état pour objet, comme en Angleterre, en Suisse, en Hollande. Dans ces dernières associations les hommes se rassemblent pour s'occuper des affaires publiques et des moyens de faire fleurir le commerce, etc.; dans nos sociétés particulières on cherche au contraire à s'attirer de la considération par son esprit, à faire valoir ses talents, ses richesses, etc.; on ne reporte rien à l'état; on ne voit que soi-même, on se soustrait, pour ainsi dire, à la société générale. Il faut excepter seulement quelques corporations utiles aux arts, aux sciences, aux lettres, et qui font la gloire des nations. Les ordres monastiques sont encore des corporations qui fomentent un intérêt tout autre que celui de l'état. Aussi les pays remplis de moines sont couverts de mendiants paresseux, et périssent d'épuisement, ou deviennent la proie du premier conquérant qui se présente.

s'abîment au moindre choc. Le vaste empire romain fut écrasé par des barbares ; on a vu quelques troupes de misérables Tartares envahir plusieurs fois les riches contrées de la Chine et de l'Indostan ; une poignée d'aventuriers européens ont brisé le sceptre du Grand-Mogol, etc. Cependant le gouvernement despotique ne s'établit que dans des pays riches, ou qui le deviennent ; il facilite le luxe et le forme ; il paie ses esclaves par le faste et les dédommage avec magnificence. C'est par l'opulence et les douceurs d'une vie voluptueuse et indolente que les âmes s'énervent assez pour supporter docilement le joug de la servilité.

On voit par là que les climats chauds et fertiles sont les plus favorables à l'établissement de la domination absolue ; on y trafique d'autant plus facilement de sa liberté qu'on veut jouir plus tranquillement d'une vie molle et délicieuse. Il semble que l'influence uniforme du climat de la Torride y flétrisse les mœurs et les coutumes à jamais invariables de ses habitants ; tandis qu'on voit, au contraire, des situations politiques changeantes et modifiées sans cesse, comme les constitutions humaines sous nos températures plus inégales et plus voisines des climats froids. En effet, malgré les

vingt-deux révolutions générales que l'on observe dans l'histoire de la Chine, aucune n'a changé la forme despotique du gouvernement, tant elle paraît inhérente à ce climat, et dès avant la conquête d'Alexandre, les castes des Indous sont restées immobiles dans leurs mœurs, leurs opinions et leurs croyances.

Sous les empires absolus, il ne peut y avoir aucun amour de la patrie, puisque les hommes n'y acquièrent nul droit au gouvernement, ni même aucune propriétégarantie par des lois. Chez ces barbares tout est esclave, hormis un seul. Ils n'ont donc point d'intérêt à combattre pour leurs maîtres, puisque l'ennemi ne peut pas les traiter pis qu'eux. Voilà pourquoi dix mille Grecs traversent en vainqueurs l'empire du grand roi, et Alexandre, avec quelques milliers de Macédoniens, foule aux pieds l'Afrique et l'Asie. On connaît les rapides conquêtes des Romains dans l'Orient, et la difficulté qu'ils éprouvèrent à triompher dans l'intérieur de l'Europe. Hippocrate avait signalé cette différence entre les Européens et les Asiatiques. Il avait senti qu'elle tenait à la nature des climats et des gouvernements qui en résultent nécessairement. Nous avons vu aussi que les peuples les plus mâles et les plus indomptables

étaient ceux du Nord et les montagnards. On se rappelle avec quelle gloire les montagnards asturiens se défendirent contre les Maures, les Écossais contre les Romains, les Suisses contre la maison d'Autriche, les Druses du Liban, ainsi que les Hongrois, les Albanais, les Transylvains, etc., contre les Turcs. Le Hollandais lui-même, ce peuple si pacifique, ne put être soumis par toutes les puissances de l'Espagne, aidées des trésors du Nouveau-Monde et du machiavélisme de Philippe II. Si l'amour de la patrie fait toute la cohésion des états, il suit de là que les petits pays se gouvernant en républiques, sont plus forts et condensés à proportion que les grands peuples chez lesquels ce gouvernement ne peut pas subsister, à moins qu'ils ne soient composés de plusieurs états fédératifs. Les petits états peuvent donc s'étendre et conquérir; les très grands sont souvent forcés de se resserrer, ou se trouvent exposés à être subjugués. Ainsi l'on a vu Charles XII, roi de Suède, et Gustave-Adolphe envahir la Pologne, la Russie et l'Allemagne, avec une poignée de pauvres paysans suédois et de montagnards dalécarliens.

Dans les pays froids et rigoureux, le climat force les hommes les plus sauvages à dévelop-

per leur industrie ; la nécessité de trouver des subsistances fait éclore leurs talents, aiguise leur invention ; les facultés sont plus exercées, plus perfectionnées. Aussi les peuples du Chili et ceux du nord de l'Amérique étaient plus intelligents que ceux des îles Antilles, ou des bords du Maragnon et de l'Orénoque, leurs occupations plus variées, leur sytème de police et de guerre plus compliqué, les arts plus nombreux; cependant leurs facultés restaient encore très bornées, hors celles que suscite le besoin présent (1) chez les peuples civilisés.

Ce sont donc les besoins acquis qui éveillent l'industrie et l'activité de l'invention ; mais où la simple nature suffit, l'âme reste engourdie et sans émotion profonde ; de là la vie indolente, l'inaction totale, le bonheur de ne rien faire des nègres et des sauvages qui végètent des jours entiers, étalés sur des hamacs, en une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever même les yeux ni parler (2). C'est pour cette cause que les nègres en Afrique, sur

(1) Lafiteau, *Mœurs des sauvag.*, tom. II, p. 2.

(2) Bouguer, *Voyag. au Pérou*, p. 102; Borde, *Descr. des Caraïb.*, p. 15. Toute leur vie se passe, comme dit Horace :

. . . . Somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

leur sol prospère, demeurent dans une perpétuelle enfance de civilisation. Mais sous les climats rigoureux il faut pourvoir aux besoins de l'hiver, alors l'industrie devient plus avisée (1) : cependant, comme le travail paraît toujours avilissant, les femmes demeurent chargées seules des plus dures occupations ; mais, malgré leurs disettes, ces peuples restent toujours imprévoyants. Néanmoins, les mobiles des hommes étant les besoins, plus le climat ou les gouvernements susciteront de nécessités chez une nation, plus ils la forceront de devenir remuante et industrieuse, pour subsister.

Or, les pays chauds, les plaines fertiles offrant d'abondantes récoltes avec peu de travail, aux hommes, ceux-ci deviennent oisifs et même lâches, tandis que les contrées froides, montueuses et avares de productions, exigeant de leurs habitants un labeur opiniâtre, augmentent leur activité : celle-ci varie donc chez les hommes suivant les situations du climat, les conditions sociales ; car il paraît manifeste que les peuples pauvres deviendront plutôt belliqueux et conquérants que les nations

(1) Charlevoix, *Nouv. Fr.*, III, 378; *Lettr. édif.*, XXIII, p. 90; *Descrip. Nouv. Fr.*; Osborn's *Collect.*, II, p. 880; De la Potherie, *voy. au nord d'Amér.*, tom. II, p. 63.

riches, et comme fondues dans le sein du bonheur et de l'abondance.

Il s'est même établi de tout temps un écoulement des nations du Nord vers celles de l'équateur; car les premières étant essentiellement guerrières, parcequ'elles ne vivent que de chasse dans les pays froids, elles ont été forcées de se rendre conquérantes. En effet, des corps robustes et courageux, subsistant avec peine sur un sol stérile, ne tenant à aucun pays, puisqu'ils n'y sont nulle part stationnaires, deviennent naturellement usurpateurs, et sont portés aux entreprises les plus périlleuses, surtout lorsqu'ils s'y voient contraints par la rareté des subsistances et par la multiplication des hommes. Leur gouvernement n'est, dans le fait, qu'une espèce d'armée. Ainsi les hordes des Tartares ne sont que des détachements, des divisions d'un grand corps de troupes, sous les ordres de divers généraux appelés khans, et soumis eux-mêmes à des chefs suprêmes, qui font mouvoir la masse entière de ces immenses corps d'armées (1).

(1) Les nations de race gothique et teutonique, ou ces peuples barbares du Nord qui fondirent sur l'empire romain, apportèrent avec eux le droit d'élire leur roi ou chef, en l'élevant sur un pavois, et se réservèrent des priviléges

Les peuples des tropiques, au contraire, ayant trouvé d'abord une terre féconde, y sont demeurés stationnaires, parcequ'ils y rencontrèrent une nourriture suffisante en tout temps. N'ayant aucune concurrence à craindre pour leurs vivres, amollis par les délices et par la chaleur de leur climat, ils sont devenus faibles et timides. Parmi eux, le suprême bonheur consiste à ne rien faire, à vivre couchés mollement sur des coussins en fumant le houka, ou la pipe, qui entretient leurs rêveries. On ne voit presque aucun Indien venir en Europe, même par simple curiosité de voyageur.

Pourquoi tant de nations émigrent-elles des froides régions du nord de l'Europe et de l'Asie, vers les climats plus chauds du midi (1);

dans les assemblées de Mars, ou *Mallus*, tels que le consentement de l'impôt, etc. Dom Bouquet, *Præfat. legis salicæ*, et l'archevêque Hincmar, *Opera*, t. II, sur les *capitul.* de Charlemagne, édit. Sirmond; et Hottoman, *Gaule française*, Paris, 1573, c. VI, p. 47, etc.; voyez aussi notre tome premier, p. 448.

(1) Il y eut des migrations de peuples au Mexique; les *Toultèques* y parurent la première fois l'an 648, les *Chichimèques* en 1170, les *Nahualtèques* en 1173, les *Acolhues* et les *Aztèques* en 1196. Les Toultèques apportèrent la culture du maïs et du coton, bâtirent des pyramides, des villes, firent des chemins; ils avaient une année solaire plus parfaite que les Grecs et les Romains. *Les mi-*

tandis qu'on ne trouve aucun peuple qui remonte spontanément vers les régions polaires ? Le même phénomène s'est observé dans l'Amérique septentrionale. Sans doute, il est naturel que des hommes aspirent à vivre dans les heureuses et fertiles contrées que réchauffe le soleil ; mais il a fallu que les pays froids fussent anciennement peuplés, et que la race humaine y soit allée jadis former des établissements. Qui peut avoir contraint les hommes à se fixer dans ces affreux climats de la Sibérie, du Groënland, et du Kamtschatka, lorsqu'il existe tant d'espaces encore incultes dans des régions plus tempérées ? Cette dispersion des peuples sur le globe, ignorée de l'histoire, paraît remonter à la plus haute antiquité, puisque les races humaines ont reçu des empreintes très profondes de l'influence des climats : témoin les Nègres et les Lapons.

Ainsi, lorsque les hardis habitants du Nord ont reflué vers les tropiques, les armes à la main, ils ont aisément conquis les tranquilles méridionaux, et se sont approprié le gouvernement. Tous les peuples de race mongole ont formé celui-ci sur le modèle de leur constitu-

grations des peuples américains se sont aussi opérées du nord au sud, depuis le sixième jusqu'au douzième siècle.

tion militaire; car le conquérant partagea sa conquête avec ses compagnons. Le sol et ses cultivateurs furent divisés en fiefs, et distribués à chaque guerrier ; les capitaines obtinrent des parts plus considérables, et enfin le khan ou tsar prit la plus grande portion; de sorte que chacun fut souverain propre de sa terre et des habitants qui la peuplaient, mais en même temps les suzerains furent subordonnés au chef qui les avait investis de leurs fiefs ; ils lui durent foi, hommage et obéissance, comme des officiers les doivent à leur général. On suivit dans l'état civil toutes les formes et les maximes militaires. Telle fut l'institution de la féodalité: c'est une armée fixe, introduite dans le corps de la nation. Le peuple est serf et attaché à la glèbe ; il vit et travaille pour nourrir ses vainqueurs et ses maîtres. Comme la plupart des gouvernements de l'ancien monde sont le résultat de la conquête des peuples du nord, on trouve presque partout des traces du régime féodal. Ainsi les empires sont plutôt établis par la violence et le fer des conquérants, que par les lois de la justice et par la volonté des peuples : c'est la force qui s'est fait droit.

Puisque chacun des vainqueurs avait acquis par son courage un titre sur la conquête, et

puisqu'il en avait reçu sa part, il devait être consulté dans toutes les affaires desquelles son sort dépendait; citoyen de son gouvernement, il avait voix délibérative dans les assemblées générales. Aussi les diètes germanique et polonaise, les parlements d'Angleterre, les anciens états-généraux de France, les premières cortès d'Espagne, sont un reste de cette jurisprudence féodale: on trouve de semblables exemples dans l'histoire de Tamerlan. Ces gouvernements ne sont entièrement despotiques que pour le peuple conquis; celui-ci demeure serf ou esclave de main-morte, encore plus tyrannisé, sous une foule d'oppresseurs, que dans les empires absolus, sous la volonté d'un seul maître. Tout gémit sous la barbarie, tout languit dans l'imperfection, au milieu des rapines et de l'extorsion, comme on le vit dans l'Europe au moyen âge, où l'on méprisait toute instruction; où la seule loi était la force, où l'on attribuait la corruption des mœurs à l'étude des sciences et des lettres; au point que la noblesse faisait gloire de ne savoir pas même signer son nom. Cependant le conquérant ou le noble acquiert les droits du citoyen; il est membre de l'état; il peut même résister à ses chefs s'ils blessent ses intérêts:

c'est ainsi qu'on voyait, aux premiers temps de la monarchie française, les barons, les ducs, lever insolemment la bannière contre les rois, ou se maintenir indépendants au sein de leurs donjons à tourelles et à mâchicoulis.

Cette noblesse ou cette caste, élevée au-dessus du peuple vaincu par le droit de l'épée, présentait une hiérarchie de rangs qui remontait jusqu'au trône. On observe encore la même organisation dans presque tous les empires d'Asie et les anciens états de l'Europe. On la trouve en Chine, et dans toutes les tribus malaies (1). Dans l'Indostan et au Mogol, on voit

(1) « Ce gouvernement féodal, qui paraît le plus propre à maintenir la férocité des mœurs, dit La Peyrouse (*Voyag.*, tom. III, p. 231), s'est conservé parmi tous les peuples malais. » En effet, tout étant donné à une caste, le reste de la nation croupit dans la misère et l'abrutissement, comme on l'a vu en Europe au moyen âge, comme on voit dans l'Inde les malheureux Parias à côté de la caste des Naïres, et les Bedas à Ceylan, près des chingulais nobles, et les serfs ou mougiks russes auprès des boyards, les fellahs d'Égypte sous les Mamelouks, etc.

Ce sont, au contraire, les classes moyennes qui développent l'esprit d'industrie et de civilisation en tout pays; mais les hommes ne s'élèvent ordinairement qu'aux dépens de leurs compatriotes ou de leurs voisins. Les Spartiates n'avaient tant de liberté qu'aux dépens des Ilotes, et les Romains tant de pouvoir que par l'oppression des autres peuples : la richesse des uns fait la pauvreté des autres, et

une hiérarchie graduée d'inféodation des killadars, foudjars, nababs et soubabs; on en voit des vestiges dans les vayvodes de Moldavie, de Valachie, le khan des Tartares de la Crimée, les deys d'Alger, etc., le shérif de la Mekke, les scheiks de Syrie, les Mamelouks, enfin les fiefs militaires sous les titres de sandjacs, zayms, timariots, etc. Dès le temps de l'empereur romain, Alexandre Sévère, il y eut des bénéfices militaires. Chez les Mexicains, les rangs nettement distingués annonçaient une sorte de condition ou régime féodal. Les cultivateurs tachés à la glèbe se vendaient avec la terre. le Pérou, les souverains ou *incas* possédant Dans les terres en propre, les louaient chaque année; le tiers du rapport était pour les prêtres du soleil, un autre tiers à l'inca, le reste à la communauté. L'inca était sacré ou divin. Parmi les autres peuples d'Amérique, les chefs se nommaient caciques, leur autorité augmentait dans la guerre. En Russie, en Hongrie, on connaît les boyards, les hospodars, les mirzas des Tartares, les hettmans des Cosaques, etc. En Suède, en Pologne, en Moscovie, dans

le superflu des grands est le nécessaire des petits, par un contre-poids nécessaire : donc il n'y a qu'une quantité de bien et de mal dans le monde.

une grande partie de la Prusse, de la Bohême, de la Hongrie, etc, les paysans sont attachés à la glèbe, et anciennement serfs dans les starosties. Les castes de l'Inde étaient, dès avant la conquête d'Alexandre, des ordres féodaux, et les naïres y sont les nobles ou les guerriers.

Il résulte de cette organisation sociale que les terres appartenant presque toutes à la caste dominatrice, le reste de la nation trouve à peine le moyen de subsister, et que les climats les plus fertiles restent dépeuplés. Au Bengale, par exemple, on voit deux choses opposées fréquemment réunies, l'indigence excessive des dernières classes du peuple avec l'abondance des subsistances dans laquelle nagent les riches. Cette étrange disproportion arrive au point que les pauvres vendent eux-mêmes leurs enfants à très bas prix; et cependant la nourriture de deux livres de riz avec les assaisonnements et le poisson n'y coûte pas plus d'un sou : tel est le déplorable effet de l'oppression, que, sous sa funeste influence, on languit dans le dégoût de la vie et l'abnégation absolue de la paresse, on se renferme dans des cloîtres, ou l'on végète tristement dans la dissimulation et la terreur. Mais la force employée pour comprimer les sujets est prise au détri-

ment de la puissance extérieure, tandis que les républiques emploient leur énergie à s'agrandir.

Parmi les nations esclavonnes, il n'y a nul tiers-état constitué ; les magnats, les boyards y sont presque tout : c'est pour cela que le despotisme s'y établit avec tant de facilité. Les seigneurs ou la noblesse, partout belliqueuse, chevaleresque, forment une superbe race d'hommes, à figure ovale, aux yeux noirs, avec une taille élevée, un maintien fier et noble, jusque parmi les mourzas tartares. Tous préfèrent les plaisirs de la table et l'indépendance des champs aux travaux de l'esprit ou de l'industrie dans des villes.

Tous les empires du midi étant fondés par la conquête, présentent ainsi cette constitution entièrement militaire et par conséquent toute féodale ; les débordements des nations du nord ont amené ce genre de gouvernement. Les fastes de l'histoire nous ont transmis quelques unes de ces grandes catastrophes du genre humain. Lorsque les Attila, les Genseric, les Mahomet II, les Genghis-Khan et les Tamerlan sortirent des retraites du nord pour envahir le monde et renouveler la face des empires, leurs moindres fiefs étaient de vastes royaumes : le sabre d'un Tartare imposait le silence à la terre

En général, le Caucase et tous les pays environnants, la Colchide, la Tauride, le tour de la mer Noire et même la Sarmatie qui présentent le plus beau sang du monde dans leur population, furent considérés jadis par les Grecs comme le séjour de l'inhumanité, le théâtre de la barbarie, de l'inhospitalité (1); rien n'est plus estimé dans ces contrées que de s'y procurer le bien d'autrui à la pointe du sabre : le pillage, la guerre étant leur unique occupation, les plus grands brigands sont les plus nobles. On lit, dans les historiens du moyen âge, le récit des massacres horribles exercés par ces Huns et ces Vandales (2), au point que la riche Italie, les Gaules, l'Afrique, ne présentaient plus que des déserts hérissés de forêts et remplis de bêtes féroces.

Il ne s'est jamais opéré de migrations d'hommes du midi vers le nord : les marées de l'espèce humaine se font au contraire du nord au midi. Les peuples septentrionaux, pauvres et entreprenants, sont peu attachés à leur territoire stérile; les méridionaux, fixés sur un sol

(1) Strabo, *Geogr.*, l. VIII, p. 478, Arrianus, *Peripl. Pontis Euxin.*

(2) Procope, *Hist.* dans *Byzant. script.*, tom. I, p. 316; Idatius, *Chronica*, dans la *Biblioth. patrum*, t. VII, p. 1233; Muratori, *Antiq. Italie.* tom. II, p. 149-163, etc.

fécond et délicieux, abattus par la chaleur et la volupté de leur climat, demeurent chez eux. Les premiers sont encore peu policés, parce-qu'ils n'ont aucune propriété fixe et suffisante; les seconds, arrivés au terme extrême de la civilisation, retombent dans la barbarie; les seules nations des climats tempérés jouissent d'un état plus parfait, d'un gouvernement plus ou moins modéré, selon qu'elles se rapprochent davantage du milieu ou des extrêmes.

Ainsi les sciences et les arts sont cultivés sous les cieux tempérés de la haute Asie, dans la Sogdiane, à Samarcand, à Bokkara, et peut-être sur le plateau de la Tartarie, où Bailly plaçait ce peuple, antique auteur de la civilisation et des lumières qui se sont répandues sur la terre. C'est, en effet, des climats tempérés de l'Inde que sont émanées ces connaissances transmises ensuite par la Chaldée, et l'Égypte, la Phénicie, aux Grecs, ces illustres fondateurs de la civilisation de l'Europe moderne et du globe entier. Ce développement des sciences a suivi le cours du soleil; il a marché dans les nations de l'orient vers l'occident et pénètre aujourd'hui dans les vastes contrées du Nouveau-Monde (1).

(1) C'est constamment sous les climats tempérés que

Les gouvernements libres conviennent donc aux habitants du nord, les monarchies aux climats tempérés, et les empires despotiques aux contrées les plus ardentes de la terre. Les premiers doivent être pauvres et peu étendus en territoire ; les seconds d'une médiocre étendue de terrain, et plutôt industrieux que riches ; les troisièmes doivent avoir une vaste domination et un sol très fertile : sans ces conditions, ces gouvernements ne peuvent pas subsister. D'ailleurs il est des religions qui semblent déterminer la forme des gouvernements, comme nous l'avons exposé ci-devant.

Toutes les nations américaines sorties de leur état d'indépendance sauvage, sont situées ou sous la zone torride, ou s'en trouvent voisines; c'est parceque la richesse du sol y permit bientôt l'établissement de la culture et de la

l'homme acquiert la plus haute perfection dont sa nature est capable, que sa constitution devient plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats, son intelligence plus étendue, son imagination plus féconde, son courage plus entreprenant, sa sensibilité d'âme plus énergique. De là sont sortis les génies les plus élevés dans la littérature, la politique, les arts, le commerce, la guerre, et dans toutes les actions qui embellissent et honorent l'existence. Ferguson's, *Essai on the history of civil society*, part. III, cap. 1.

propriété des terres, comme chez les Natchez, et les peuples de Bogota, dans la Nouvelle-Grenade, ceux des grandes îles de Cuba, d'Haïti, où régnaient des caciques, chefs absolus, presque comme au Mexique et au Pérou.

ARTICLE II.

De la civilisation humaine et de ses résultats.

La liberté n'est pas le fruit de tous les climats (1), a dit l'illustre Montesquieu ; ajoutons aussi qu'elle n'est pas celui de tous les siècles. Il est un temps pour l'institution de chaque nation, parceque l'esprit de tout un peuple ne peut se réformer que dans sa jeunesse. Ceux qui prétendaient, dans les révolutions d'Angleterre et de France, établir des démocraties pures, ne connaissaient ni leur

(1) Les Cappadociens, dit Arrien, préférèrent, contre la nature, la servitude à la liberté, et aimèrent mieux de prendre un maître de la main des Romains, tant ils ont l'esprit grossier et servile, et tant leurs mœurs sont féroces (*Ponti Euxini et maris Erythræi periplus*, trad. Stuck. Lugdun., 1577, fol., p. 31.). Tels étaient encore les Syriens. (Voyez aussi Philostrate, *vita Apollon.*, l. VIII, Cicero, *orat. post reditum ab exil. et pro L. Flacco*, Ézéchiel, c. XXXVII, v. 13.)

siècle ni leur nation. Aussi combien de sang n'ont-ils pas versé! quels attentats n'ont-ils pas commis, et sans fruit pour leur système! car il faut connaître jusqu'à quel point un peuple doit être libre. Solon disait qu'il n'avait pas décrété aux Athéniens les meilleures lois possibles, mais seulement celles qui leur convenaient le mieux. Il y a tel peuple auquel il faut de mauvaises lois. Au reste, celles-ci ne sont mauvaises que par rapport à de meilleures nations : c'est l'exacte convenance des lois avec les caractères d'un peuple qui les rend utiles. Ainsi le despotisme peut paraître fort bon aux Indes, mais un gouvernement républicain y causerait peut-être le comble des bouleversements. Quand Moïse dit que Dieu a donné au peuple hébreu des préceptes qui ne sont pas bons, il fait entendre qu'ils ne conviendraient pas à d'autres nations plus dociles et plus vertueuses. Lorsque le sénat romain délibéra, après la mort de l'empereur Caligula, s'il fallait rétablir la république, les plus sages furent d'avis que Rome n'était plus en état de vivre libre, et que, malgré la tyrannie de ses empereurs, elle demeurerait plus tranquille sous eux, que livrée à la corruption, au luxe, et à l'ambition effrénée de ses citoyens. Ses

discordes civiles, sous Marius et Sylla, sous César et Pompée, sous Marc-Antoine et Auguste, lui avaient trop appris que la liberté ne pouvait plus régner avec de telles mœurs.

Nous pouvons reconnaître dans l'histoire de France la marche naturelle des états, comme dans l'histoire romaine et dans celles des autres peuples. Sous la première race de nos rois, la nation conquérante possédait les droits les plus étendus, était une sorte de république aristocratique ou mixte, comme en Pologne. Le système du gouvernement introduit par les descendants de Charlemagne créa une espèce d'oligarchie héréditaire, qui fut le règne de la féodalité. Enfin, à l'établissement des troupes réglées, sous Charles VII, et surtout sous Louis XI, le gouvernement devint entièrement monarchique, et les rois usurpèrent la puissance législative; car dans toute société, la puissance suprême est toujours réellement dévolue à ceux qui ont en main la force des armes.

Tous les états ont donc des périodes d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr et de caducité. Ainsi, l'enfance de la France dura depuis Clovis jusqu'à Charlemagne; sa jeunesse depuis ce grand prince jusqu'à François Ier, qui fut l'époque de la chevalerie errante et des croisades; son âge

mûr, depuis la restauration des lettres jusqu'à notre temps. Florus avait fait la même remarque sur l'empire romain vers le règne d'Adrien.

Chaque nation brille à son tour sur la terre, quand elle est parvenue au midi de sa carrière; l'une plus, l'autre moins, suivant sa constitution politique et sa position géographique; c'est une nécessité inévitable qui annonce sa pente vers son déclin. Tous les âges de sa durée ne sont donc pas également convenables au développement de ses lumières. Charlemagne, en France, Alfred le Grand en Angleterre, Alphonse de Castille, voulurent en vain encourager les sciences et les arts, et exciter le génie dans les peuples qu'ils gouvernaient; leur siècle n'était pas mûr; la barbarie, qu'ils avaient tenté de dissiper, reprit après eux son empire avec toutes ses ténèbres. De même que les facultés de l'esprit ne se développent pleinement que dans l'âge fait, ainsi les lumières ne brillent que chez les nations mûries par la civilisation, et comme la vie humaine a son terme naturel, il en est aussi un semblable dans les gouvernements (1). Aucune institution

(1) Au moyen des inventions mécaniques appliquées aux filatures et à diverses branches d'industrie, deux cent quarante mille personnes font maintenant le travail qui exige-

des hommes n'est éternelle sur la terre : il n'est donné qu'à la nature de produire des œuvres immortelles. Les vieux empires tombent sous les coups des nations jeunes et vigoureuses. Polybe avait remarqué qu'il était dans les destinées de Carthage qu'elle succombât sous Rome, parce qu'elle était dans la décadence de ses institutions, tandis que la vertu romaine éclatait encore dans toute sa vigueur. La Grèce jeune repousse le choc de l'Asie entière ; mais vieille, elle devient la proie d'une poignée de Romains. Ainsi périssent tous les empires les uns après les autres, et s'élèvent successivement sur les débris de leurs devanciers.

rait vingt-huit à vingt-neuf millions de bras par les anciens procédés (selon Robert Owen, dans sa colonie de New-Lanark, en Écosse). Les progrès toujours croissants de la mécanique et de la chimie changent ainsi le monde moral. La production devient très supérieure à la consommation; la population doit donc s'accroître dans une proportion dont il sera difficile d'assigner les limites.

Le nombre des prolétaires sans propriété autre que le travail devient d'autant plus considérable que le pays est plus commerçant et manufacturier, comme en Angleterre, en Hollande, et dans toutes les villes d'industrie et de fabriques. Partout où les terres, divisées en petites portions, appartiennent à beaucoup d'individus, la population devient considérable; le commerce produit un effet analogue; mais la subsistance comme le travail deviennent très précaires dans les pays de manufactures.

Pourrait-on douter que ces divers modes de gouvernement n'influassent sur la santé et les genres de maladies des hommes, ainsi qu'ils influent sur leurs habitudes et leurs mœurs? Le lâche et timide Chinois aura-t-il des affections bilieuses et aiguës, avec sa démarche prudente et compassée, comme le hardi et vaillant Tartare-Mongol, qui vient le conquérir, le gouverner à coups de bambou? Il semble voir, entre l'un et l'autre, la différence du mouton au loup. Et le même peuple, selon les divers régimes que les révolutions des siècles y introduisent, éprouvera de profondes modifications; jamais l'Athénien moderne, sous les avanies d'un pacha turc, et rongeant son frein en secret, épanouira-t-il sa sensibilité, son âme brûlante, comme lorsqu'une généreuse fièvre de liberté l'animait au temps de ses Miltiade, de ses Thémistocle, et lui faisait dompter l'Asie? Il suffira de considérer seulement combien la diversité des gouvernements politiques et civils transforme les mêmes hommes.

Supposez un opulent et voluptueux ouléma de Constantinople, dominant en despote au milieu de ses femmes, de ses eunuques, vivant sobrement de pilau (riz et viande épicés avec le safran), de confitures et de melons; il prend

du café et des sorbets, mais, suivant le Coran avec scrupule, il s'abstient de tout spiritueux; il use chaque jour, dans sa longue indolence, d'opium ambré ; il observe enfin avec frayeur ses moindres actions et ses paroles, sous un gouvernement ombrageux et féroce, qui punit de l'exil ou de la mort un seul mot indiscret.

Considérez, au contraire, un riche lord de Londres, habitué à une vie agitée et bruyante, tantôt marin, voyageur ou négociant, tantôt au milieu de repas splendides, portant de nombreux *toast*, faisant même des orgies et des excès de boissons spiritueuses ; ou, dans les clubs, les tavernes, les assemblées, disputant avec vigueur ses droits et sa liberté, sans aucune crainte. Le premier, dès l'âge de quarante ans, sera un être énervé par les délices ou la vie de langueur, de terreur, d'engourdissement physique et intellectuel dans laquelle il est plongé; il végétera dans l'atonie, l'hypochondrie ; mollement étalé sur ses sofas, toutes ses humeurs croupiront, et des bains chauds relâcheront davantage encore toute son organisation : mais à quarante ans, l'Anglais sera monté au plus haut degré de son énergie morale et de sa bouillante activité, soit au parlement britannique, soit dans de vastes opérations com-

merciales avec tout l'univers, jusqu'à perdre quelquefois la raison, et se brûler la cervelle dans ces étranges catastrophes d'une fortune qui l'élève et le précipite tour à tour.

Ainsi les gouvernements despotiques affaissent la vie. Les vieux peuples aussi perdent leur énergie, et de longues prospérités détendent les ressorts de l'âme. Nous avons vu encore combien un pays pauvre, mais possédant des mines de fer, donnait un caractère d'impétuosité et d'audace à ses peuples; mais les mines d'or et d'argent inspirent un esprit de faste et de mollesse, qui soumet les hommes à l'asservissement. En effet, une nation riche, pour jouir des agréments de la vie, prodigue l'or et se plonge dans l'indolence et les voluptés; elle tombe dans cette langueur qui la rend la facile victime d'autres peuples, contraints, par la sévérité de la destinée, au travail et à l'exercice de leurs forces.

ARTICLE III.

Observations sur les sociétés humaines en général.

L'espèce humaine n'est donc point perfectible d'une manière infinie, comme l'ont cru plusieurs philosophes avec Condorcet. L'intérêt particulier est comme la chemise de l'âme

du genre humain, pour ainsi parler, et devient la règle éternelle de ses actions :

> Atque ipsa utilitas justi prope mater et æqui.
>
> HORAT., *Sat.* III, lib. I.

Son intelligence est bornée par sa constitution physique, et nous reconnaissons aujourd'hui que l'homme perd en un sens ce qu'il acquiert par l'autre, puisqu'il n'a qu'une somme déterminée de facultés et de puissance. Ainsi, à mesure que l'esprit s'éclaire, le corps s'affaiblit, non seulement dans les individus, mais même dans les peuples. Les nations de luxe sont moins propres à la guerre que les barbares ; aussi sont-elles presque toujours conquises, ravagées, abîmées à la longue. L'expérience a fait voir que les vices et la corruption des mœurs s'augmentèrent dans la Grèce et Rome ancienne, à mesure que ces états vieillissaient ; et tout homme de bonne foi reconnaîtra la même dégradation dans les peuples modernes de l'Europe.

S'il est un spectacle fait pour instruire, c'est le contraste que présentent les nations civilisées et les peuplades sauvages. Tandis que dans nos cités populeuses, chacun, enflammé de l'amour du pouvoir et de la fortune, assiége les

palais des rois, les temples de la renommée, se dispute avec fureur, au péril de la vie, un éclat frivole et passager, ou conquiert, au prix de son bonheur, les distinctions d'une supériorité imaginaire : voyez ce sauvage persistant immobile dans sa stupide apathie, malgré tous les motifs d'honneur, de gloire et d'opulence. Ni titre, ni respect, ni crainte, ne peuvent l'arracher à son insensibilité farouche. Inébranlable aux épreuves les plus fortes, son incurable insouciance déconcerte les efforts et la prudence de ceux même qui s'occupent de son mieux être (1). Le plus puissant ressort des actions humaines, l'ambition, cette ardente source de tant de biens apparents et de maux réels dans la société, est incapable de l'émouvoir : à tel point que le Nègre, quoique esclave, se trouve encore infiniment supérieur à cet Américain sauvage mais intrépide, et le méprise comme destitué de toute raison (2).

Une ataraxie aussi impassible pour tous les événements, si elle élève ce fier barbare au-des-

(1) Don Ulloa, *Relat. d'un voyage*, tom. I, p. 335; La Condamine, *Relat. abrégée*, etc., p. 52; Bouguer, *Voyage au Pérou*, Paris, in-4.; 1749, p. 102, Chanvallon, *Martinique*, p. 44, etc.

(2) Ulloa, *Notic. Americ.*, p. 322.

sus des maux et des plaisirs qui tourmentent les autres humains, le rend aussi souverainement paresseux, indolent, impropre à toute occupation dans la vie, et le fait croupir dans une éternelle imperfection (1). C'est toujours malgré eux qu'on enlève de jeunes sauvages à cette vie d'indépendance et d'indifférence, pour les contraintes de la vie sociale. Le nomade Nogaïs retourne avec joie sous la tente patriarcale de ses ancêtres; il préfère au faste des cours de la Perse et de l'Inde, le lait de ses cavales et l'arc des anciens Scythes; l'apathique Boschiman, l'anthropophage de la nouvelle Calédonie, rejetant avec dédain les vêtements galonnés dont on le couvrit dans les capitales de l'Europe, s'enfonce avec un charme sauvage dans ces vieilles forêts de la nature, pour reprendre la zagaie et la massue, tant de fois victorieuses de ses ennemis dont il dévora les pères.

Cependant l'homme civilisé, cultivant les arts au sein de ses villes opulentes et magnifiques, se soumet au long esclavage du travail et de l'étude, pour agrandir son pouvoir, sa richesse ou son nom; il s'immole à ces brillantes idoles, tandis que le barbare sacrifie tout à son

(1) Vénégas, *Hist. de la Californie*, tom. I, p. 85; Ellis, *Voyage à la baie d'Hudson*, p. 194, etc.

égoïsme. Chacun tend à déployer ainsi, dans un sens opposé, son énergie et ses forces ; le sauvage, par des actes de férocité et de violence capables d'assurer sa pleine indépendance et sa domination ; l'homme social, par les labeurs de l'industrie, ou de la politique et du savoir, qui puissent l'élever aux premiers rangs parmi ses semblables, et lui conquérir la palme de ses ambitieux désirs.

On conçoit que les divers peuples de la terre se tenant dans une sorte d'équilibre entre eux, les révolutions des uns entraînent des mouvements dans ceux qui les avoisinent. De même, tout changement opéré dans l'intérieur d'une nation, influe sur les autres, car toutes tendent à se mettre de niveau : ainsi, leur marche dans la carrière de la civilisation devient presque partout la même, en Europe par exemple. Mais comme les pays méridionaux, plus riches, sont plus tôt civilisés, leurs gouvernements se précipitent aussi plus tôt dans le despotisme que ceux du Nord, et y demeurent bien plus longuement. De temps immémorial, l'Inde est esclave, et ses âges primitifs de liberté semblent n'avoir jeté qu'un faible éclat de civilisation qui s'est promptement transformée en despotisme.

La complexion des hommes, qui suit généralement la nature des climats, détermine encore l'esprit de chaque gouvernement. Tous les peuples de la zone torride montrent un tempérament mélancolique, naturellement approprié au caractère, tantôt esclave et tantôt dominateur (1), du despotisme. Les nations libres présentent, pour ainsi dire, une constitution bilieuse, qui dépend de la nature de leur territoire, et qui se fortifie encore par l'esprit d'agitation et d'indépendance, si ordinaire aux républiques. Il semble que la complexion sanguine, vive, légère, frivole et pleine de vanité, soit plus naturellement portée vers l'état monarchique, dans lequel règnent le luxe et l'ostentation des rangs. Le tempérament flegmatique n'est guère convenable qu'aux peuplades qui vivent dans l'état pastoral ou maritime. Aussi la nourriture de laitage, de beurre, de poissons, rend les corps plus mous, plus disposés au repos. Les hordes sauvages, subsistant du produit de leur chasse et de la chair des animaux, sont composées d'hommes plus

(1) Plus on est est esclave, plus on cherche à dominer. Caligula fut le meilleur des esclaves et le pire des maîtres. Plus le gouvernement est absolu, plus le nombre des pauvres s'accroît.

ardents, plus audacieux et plus féroces ; ils tendent plutôt à se former en républiques, au lieu que les peuples pasteurs se rapprochent plus de la nature des gouvernements absolus. L'état monarchique, modéré par des contre-poids ou des institutions fixes, est une sorte de milieu entre la démocratie et le despotisme, et la nature l'a surtout approprié aux nations des climats intermédiaires. Quoique l'influence des températures modifie ainsi tous les états du monde, ils n'en sont pas moins soumis aux causes générales de vie et de mort analogues à celles qu'éprouvent les individus qui les composent.

Il faut bien qu'une main invisible ramène sans cesse les humains au même point, puisqu'après tant d'expériences de leurs prédécesseurs, et tant d'erreurs ou de crimes, ils devraient suivre désormais une carrière exempte de périls et d'imprudence. Il n'en est rien pourtant, et le monde recommence toujours le même sentier hérissé des mêmes obstacles et des mêmes précipices. Serait-ce donc une fatale destinée qui nous aveugle et nous pousse dans les mêmes abîmes, en sorte que chaque génération a ses extravagances à parcourir? L'ignorance, l'injustice humaine sont-elles des élé-

ments inévitables de notre existence, et qui doivent accomplir les desseins de la Providence ? Certes, chacun, sans le savoir, tout en croyant agir pour le mieux et selon ses intérêts, devient l'instrument du malheur général de notre condition, car nous ne sommes pas nés pour un bonheur absolu ; notre vie est ainsi tissue de biens et d'infortunes, tellement entremêlés qu'ils concourent à l'accomplissement des lois universelles, égales pour tous les êtres.

Que l'homme daigne une fois considérer que toutes les choses de ce monde sont le résultat forcé et nécessaire des opérations de la nature et de la main toute-puissante qui la dirige, et il reconnaîtra qu'il n'est au pouvoir de personne de les changer. Les hommes étant partout conformés de la même manière, à peu près, doivent donc déployer les mêmes passions et les mêmes vues, à l'exception de quelques différences qui se rattachent toujours par quelque endroit à la loi générale. Et pour prendre un exemple voisin de nous, qu'on essaie de comparer la révolution française à la révolution anglaise ; l'on y trouvera de telles ressemblances qu'on sera forcé d'en conclure qu'elles appartiennent à la nature de l'homme, car elles se montrent dans toutes les révolutions

connues. C'est sur ce fondement qu'on peut même calculer, jusqu'à certain point, les événements futurs, quand on connaît bien les hommes et leur histoire. La nécessité, loi première du monde physique, gouverne aussi le monde moral. Nous sommes poussés, et nous croyons agir par nous-mêmes dans la plupart de nos sentiments et de nos pensées. Nous ne voyons pas combien les opinions de chaque état, de chaque religion, de chaque siècle, modifient nos jugements, et nous font suivre aveuglement le grand torrent du monde, toujours entraîné par le bras du premier moteur de l'univers, pour un but inconnu.

La civilisation est donc un cercle dans lequel voyagent les peuples tour à tour; et les premiers membres d'une nation sont déjà bien avancés dans cette route lorsque les derniers restent encore à l'entrée de la carrière. Nouveaux Ixions, nous sommes condamnés à rouler sans cesse du sommet de la roue, dans l'abîme de la barbarie, pour recommencer sans cesse à nous élever. Les premiers se rapprochent du despotisme, et les derniers de la démocratie. Pour bien connaître une nation, il faut donc l'examiner dans ses classes moyennes : les rangs trop élevés ou trop bas

n'en sont que des extrêmes, souvent également corrompus.

Ainsi, le genre humain est continuellement balancé dans toutes ses institutions, entre la civilisation et la barbarie (1). Il est un dernier terme d'élévation, comme il en est un d'abaissement extrême dans toutes les choses humaines. L'état sauvage s'avance vers l'état civilisé, et celui-ci recule à son tour vers la barbarie. Quand on considère ces changements universels parmi les hommes de tous les temps et de tous les pays, et l'instabilité de tout ce qu'ils établissent sur la terre, on sent qu'il est une main toute-puissante qui se joue de leurs grandeurs, et qui brise à son gré tous les peuples. Telle est l'essence de l'espèce humaine; elle n'est pas différente aujourd'hui de ce qu'elle fut dans les âges antérieurs. Une fatalité irrévocable extermine tous les empires, et ne leur permet point de sortir du cercle tracé par la nature des choses dans chaque contrée.

(1) En Angleterre, il y a du quinzième au vingtième de la population qui apprend à lire et à écrire dans les écoles; en Écosse, le nombre est le neuvième ou le dixième; en France, le vingt-quatrième à peu près; en Suisse, presque tout le monde ou la moitié environ; en Hollande, aux États-Unis, le dixième de la population, etc.

Si nous devons toutefois contempler dans une plus haute sphère les destinées futures de la race humaine, nous reconnaîtrons les progrès incontestables de son éducation pour un état de perfectibilité indéfinie. Sans doute les racines de l'espèce humaine sont cachées dans le sein de la terre, comme celles de ces grands arbres qui couvrent la surface du sol de leurs vastes ombrages, mais l'antiquité ne fut que la jeunesse du monde, et nous sommes les véritables anciens, heureux héritiers des découvertes et des travaux de nos aïeux. Lorsque nous descendons dans ces âges primitifs nous n'y découvrons, chez toutes les nations, que des temps fabuleux d'héroïsme et de barbarie, où l'homme occupé de détruire les animaux féroces et de défricher une terre agreste ne pouvait se livrer à aucune culture suivie de son intelligence.

Bientôt après apparurent les siècles des législateurs, les Zoroastre, les Sommona-Codom, les Foë, les Buddha, les Confucius, vers une époque analogue à celles des Solon et des Numa dans notre Occident. Les religions révélées, celle du Christ, celle même de Mahomet ont imprimé une nouvelle marche à la civilisation des peuples qui jusque-là, dans

l'Europe septentrionale, comme dans l'Asie et l'Afrique, restaient encore ensevelis sous la barbarie.

Enfin est arrivée l'ère de la civilisation et du développement général des lumières ou des sciences; ce flambeau, jadis allumé dans l'Inde, et qui éclaira de si brillants rayons l'Orient, la Grèce et l'Italie, après avoir pâli dans le moyen âge, recommença de luire dans les siècles de Charlemagne et d'Almansor. Bientôt la destruction de l'esclavage, l'état de liberté sociale vers lequel s'élancent les nations modernes, au milieu des découvertes du Nouveau-Monde, de l'imprimerie, et de tant d'autres expériences dans les sciences, les arts, l'industrie, tout nous présage un essor de perfectionnement ultérieur auquel on ne peut assigner désormais aucune borne. Certes, le soldat hun d'Attila, le Vandale sous Genséric, et ces races de Visigoths ou de Gépides qui ravagèrent l'Europe australe du troisième au sixième siècle de notre ère n'égalaient pas les Italiens polis et savants de la cour des Médicis, à Florence et à Rome; il y avait sans doute quelque différence entre les farouches Sicambres conduits par Clovis, et les Français délicats et spirituels du siècle de Louis XIV.

A la vérité, l'on dira bien avec Fontenelle que, comme les arbres n'étaient probablement pas plus hauts et plus féconds dans les temps antiques, qu'ils ne le sont aujourd'hui sous les mêmes climats, nous pourrions tout ce qu'ont pu les anciens, si nous étions placés dans de pareilles circonstances, soit politiques, soit morales ou autres. Nous n'en faisons aucun doute, et si nous n'avons point égalé en plusieurs beaux-arts les anciens Grecs ou les Romains, nous les avons incontestablement surpassés en d'autres genres de sciences physiques et mécaniques, ou d'industrie. Rien ne prouve donc une dégénération réelle, mais un autre mode de civilisation et d'institution sociales et religieuses, dans la race humaine blanche.

Toutefois, au milieu de cette course générale de l'espèce, dans la carrière des siècles, on perd en un sens ce que l'on gagne par un autre. Les peuples barbares préfèrent l'emploi des armes et le brillant exercice du courage ou de la force corporelle, aux recherches de l'industrie, aux développements du génie dans les sciences, les arts et le commerce, que les nations civilisées estiment, au contraire, bien davantage. Telle est la route où les Européens s'avancent depuis plus de trois siècles, et dans

laquelle ils ont devancé tout le reste du genre humain actuel.

Plusieurs événements y ont contribué, et continuent de soutenir l'élan imprimé; d'abord la renaissance des lettres et la découverte de l'imprimerie, qui agrandissent les vues de l'homme, qui dévoilent de prodigieuses destinées à son ambition dans tous les genres, en l'éclairant sur toutes choses. Aussi le musulman, plongé dans son obscure ignorance, ne fait aucun effort : il voit, d'un œil hébété, toute l'Europe s'agiter autour de lui; mais, en se tenant à l'écart de ce grand mouvement, il tombe relativement dans une infériorité extrême qui tôt ou tard entraînera sa ruine.

Une seconde source d'intérêts pour la civilisation fut la découverte de l'Amérique et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. L'Europe, enrichie par l'exploitation de tant de contrées, plus éclairée par les sciences naturelles, a trouvé dans l'extension immense du commerce maritime et colonial, des leviers de fortune, d'indépendance pour les classes même les plus inférieures de la société : on a vu disparaître les barrières antiques des rangs; les distinctions des castes nobles et roturières sont devenues moindres ; la rivalité plus im-

médiate des états et des conditions, la facilité de l'instruction publique ont apporté plus d'égalité entre les hommes ; et tel particulier opulent se voit aujourd'hui supérieur en luxe et en commodités de la vie aux Chilpéric et aux Dagobert qui régnaient jadis sur la France ; il commande avec son or, et cent vaisseaux voguent à la Chine pour en apporter l'ambre ou le thé, ou sillonnent les mers d'Amérique et des Indes pour le servir.

D'autres causes non moins puissantes concourent à maintenir cette élévation de la sociabilité en Europe et dans ses colonies. Depuis les réformations religieuses de Luther et de Calvin, la liberté de penser, ou la tolérance religieuse s'est insensiblement établie ; les guerres de fanatisme et de dévotion, aujourd'hui éteintes, paraissent même en général ridicules. L'Europe, malgré les fureurs trop souvent renaissantes de l'ambition, et ses sanglantes querelles, se conserve dans un équilibre d'états formant une grande république fédérative, où les faibles se liguent pour résister aux envahissements du puissant. Dans cette lutte sourde et perpétuelle des états, celui qui procurera le plus d'extension à son industrie, à ses arts, à son commerce, obtiendra néces-

sairement une plus haute prépondérance relative. Chaque gouvernement, mettant davantage en valeur ses sujets, quand il sait bien en cultiver les talents ou employer le mérite, et en tirer de féconds résultats, favorise l'essor des individus par une plus grande carrière de liberté. De là vient que la plus petite principauté d'Allemagne, aujourd'hui, par exemple, a plus de puissance intrinsèque et de valeur réelle qu'un vaste empire d'Asie peuplé de millions de stupides esclaves, dont on ne réveille l'indolence qu'à coups de bambou, et qui végètent tristement sur le sol au lieu d'y produire.

Par là notre espèce s'est civilisée, et doit s'avancer encore nécessairement, selon cette tendance générale, dans le tourbillon violent qui entraîne les sociétés européennes ; l'esprit militaire doit s'affaiblir, parcequ'on trouvera plus d'avantage dans l'industrie que dans les conquêtes ; car des nations manufacturières font plutôt la guerre par calcul d'intérêt pécuniaire que pour cette gloire de sauvages sanguinaires, qui ne produit qu'une vaine renommée en ravageant la terre. Nous deviendrons sans doute plus ingénieux, mais plus amollis ; nos forces corporelles diminueront

dans cette vie casanière, au milieu des besoins factices que nous ne cessons de nous créer. On inventera des machines pour tout faire, et comme on affaiblit ses jambes en se tenant toujours en voiture au lieu de marcher, ou les yeux par l'abus des lunettes, nos organes perdront de leur activité qui sera tantôt employée au cerveau pour les réflexions sur les moyens de l'industrie, tantôt dissipée dans les jouissances les plus voluptueuses.

De même que la mort de l'homme est une suite inévitable de sa vie, ainsi la vie des peuples est nécessairement suivie de leur ruine. On a tort de blâmer les individus des malheurs publics dont ils sont les instruments, souvent sans le vouloir : la force des événements, la marche des circonstances en est la première cause. Montesquieu observe fort bien que quand même Rome républicaine n'aurait eu ni un César ni un Auguste, il fallait nécessairement qu'elle changeât de gouvernement et qu'elle subît une révolution : les choses en étaient venues au point de ne pouvoir plus subsister comme auparavant. Que les catastrophes dans les empires arrivent par tels ou tels personnages, peu importe, puisqu'il est force qu'elles s'exécutent. On ne peut pas lutter contre le

torrent des choses : pourquoi donc s'étonner de tous ces bouleversements ? C'est le cours ordinaire de la nature ; ce sont ses lois éternelles qu'elle a imposées au genre humain, et de telle sorte que l'expérience même du passé est toujours perdue pour l'avenir ou pour le présent, car les peuples écoutent plutôt leurs passions et l'impulsion des conjonctures actuelles que les graves leçons du passé, qu'ils ignorent ou qu'ils ne veulent pas reconnaître. Un philosophe a dit que les sottises des pères étaient perdues pour les enfants ; mais il n'a pas vu peut-être que c'était un des moyens de la Providence pour renouveler la face du monde. Voilà pourquoi la voix du peuple est, comme le disaient les anciens, la voix de Dieu : c'est la force des circonstances amenées par un enchaînement naturel des causes, tout comme pour les fourmis et les abeilles (1).

(1) Deluc, *Lettres sur la terre et sur l'homme*, tom. II, pag. 95, sq., établit que les montagnes ne seront point détruites avec le temps, mais qu'au contraire nos continents se perfectionnent, loin de se dégrader; que tout y tend à la même fin, qui est celle de produire un plus grand nombre d'êtres vivants; qu'un jour viendra où notre globe aura atteint sa perfection, et l'espèce humaine sa plus grande étendue possible, et même sa plus haute supériorité en cet état passager.

Tel est l'homme au milieu de ces productions sans nombre, devenues son inépuisable héritage. S'il se montre le dominateur de presque toutes, il est aussi plus ou moins modifié par l'usage de toutes; elles lui communiquent diversement de leur propre nature. L'air, le sol, le territoire, la chaleur, la froidure, le jour, la nuit, le régime végétal et animal, la chair du quadrupède ou du poisson, la fécule des céréales ou le fruit sucré des palmiers, le suc fermenté du raisin ou l'infusion de la feuille de thé, le vêtement de soie ou les tissus de coton et de laine; tout nous change, excite, ralentit, altère le concert de nos fonctions. Et si nous considérons encore que telles plaines fertiles sont favorables à l'agriculture, à la vie civilisée, tandis que telle chaîne aride de montagnes, ou tel dé-

On peut établir tout le contraire, car il est évident que plus les hommes se multiplient dans un continent, plus ils l'épuisent de productions, détruisent les végétaux, brûlent, consomment, perdent et enfin dévastent, au point que les pays les plus anciennement cultivés deviennent les plus stériles, à moins qu'il n'y ait des causes de réparation de la fertilité, comme le Nil et ses débordements fangeux en Égypte, ou le sol inépuisable de la Mésopotamie, les rives du Gange, etc.; mais combien de déserts où furent des empires immenses en Asie, etc.!

sert de sables ou de rocailles, ne peuvent nourrir que des tribus errantes ou des peuplades sauvages ; que des rivages poissonneux, des îles, des archipels portent à une vie commerçante ou maritime, libre et agitée comme les flots et les tempêtes, nous comprendrons comment l'homme n'est sur la terre que ce que l'a fait la nature : il établit d'après elle ses institutions; il modifie ses lois suivant les conjonctures où elle le place; il éprouve des affections endémiques, circonscrites en chaque région; il a divers genres de santé, comme de maladies. S'il traverse une zone pour habiter une autre, il est forcé de s'acclimater ou de périr; et cette plante humaine a dû être formée la plus flexible, la plus molle, la plus variable de toutes les autres productions du globe, pour se naturaliser si universellement à la surface de notre planète.

Cependant nous périssons tous à notre tour; cet astre sur lequel il nous est donné de parcourir un cercle mesuré d'années nous voit germer, naître, engendrer et défleurir. Dans le cours d'un demi-siècle, la grande masse du genre humain est renouvelée, et repétrie, pour ainsi dire. Que l'homme connaisse donc son rang et sa destinée dans ce vaste univers, à ce

point imperceptible de l'espace infini et de l'éternelle durée. Son rang, sans doute, est beau sur la terre, car il y est le premier, le roi: mais combien il oublie cette noblesse originelle (la seule que la nature avoue), et cette généreuse fierté qui nous fut départie avec un immortel rayon d'intelligence! Combien les tristes dégoûts de la vie, les tourments de l'ambition, les ignobles bassesses de l'intérêt, les outrages de la misère, traversent le cours de l'existence! La nature n'avait créé que des maux physiques et la plupart réparables contre quiconque transgresse ses lois sacrées; nous y avons ajouté les douleurs morales, les peines profondes et rongeantes de l'âme, supplices bien autrement cruels, et qui portent l'homme seul, entre tous les êtres, à attenter à ses jours.

Comme on voit sévir naturellement des maladies endémiques sur les habitants de chaque région de ce globe, nous observons pareillement que les préjugés, les superstitions et mille autres maladies mentales se répandent en diverses contrées de la terre, s'y propagent comme des pestes et des lèpres morales dans la fange vulgaire des nations. Tels sont ces cultes d'objets sensibles, le fétichisme abrutissant, le sabéisme en Afrique et en Amérique, ou ces croyances

comme le brahmanisme, l'islamisme, le schamanisme, le lamaïsme, etc., dans l'Asie qui divisent les peuples, en les armant souvent les uns contre les autres, qui font verser des torrents de sang humain pour propager et soutenir ces absurdités ridicules. Combien de créatures consument ainsi leur existence à se farcir l'imagination de ces extravagantes chimères, et ne peuvent alléguer en témoignage de leur vie que d'avoir rampé dans un plus tortueux dédale d'erreurs, et inutilement sur ce globe. N'est-il pas triste de voir la grande majorité du genre humain en proie à la misère et aux plus stupides croyances, tandis que les plus forts et les plus adroits en profitent habilement?

Quelle merveille la nature n'offre-t-elle pas dans cette étrange diversité de conditions, d'états, de fortune, de bien et de mal, d'intelligence et d'imbécillité dans la grande famille du genre humain sur le globe, prodige toujours subsistant pour notre seule race, puisque chaque espèce d'animal ne présente aucun de ces inexplicables contrastes!

En effet, voyez l'homme, tantôt philosophe avec Socrate et Platon, dans les jardins d'Académus, sous le ciel de l'ingénieuse Athènes; tantôt ignoble adorateur d'un serpent fétiche

sur les rives du Niger, où *l'encensoir à la main cherchant les crocodiles.* Considérez l'un paré comme Salomon sur le trône de sa gloire, ou triomphateur à Babylone ou Persépolis ; l'autre croupissant d'abjection et de misère, dans la poudre, sous des haillons dégoûtants, disputant une nourriture infecte aux chiens et aux pourceaux : tel, hideux Irus, ayant à peine où reposer sa tête chaque soir, dans son indigence ; tel autre, fastueux Sésostris, conquérant du monde, attelant des rois à son char, comme un dieu parmi les mortels.

Et ne voyons-nous pas encore l'homme ici catholique, à deux pas musulman, juif, païen, tous se damnant mutuellement au nom même de la Divinité, tous s'arrachant les entrailles et la vie dans des guerres atroces, pour des logogryphes et des systèmes politiques ou religieux, inventant des tortures nouvelles, des instruments infernaux de carnage et de mort, dignes résultats de la raison et du génie qui nous furent départis comme une illustre prérogative au-dessus de tous les animaux! C'est ainsi que nous avons mis notre plus brillant honneur, notre plus glorieuse estime à égorger nos semblables, et que nous avons réservé pour des exploits aussi éclatants les plus augustes récom-

penses : ainsi nous avons divinisé les tueurs d'hommes, et, dans notre fureur insensée, méprisant l'humble bonté, la douce humanité, nous élevons d'autant plus les Alexandre et les César qu'ils ont massacré plus de millions d'hommes et ravagé plus de contrées, saccagé, brûlé plus de villes et exterminé plus d'empires.

Oh! que le genre humain mérite ses propres malheurs! comme il expie justement ses barbaries sacriléges par ses infortunes! châtiments plus équitables, sans doute, s'ils ne retombaient jamais que sur la tête des criminels, et si le supplice était toujours inséparable des attentats. Mais non, c'est souvent au contraire à force de crimes que les scélérats heureux s'envolent au faîte de la fortune et de la puissance, s'il y a toutefois du bonheur dans ce faîte de la puissance.

L'homme est donc peu de chose sur la terre; il vit et meurt comme l'insecte des champs: ses institutions périssent avec lui. Il les établit comme l'abeille construit ses rayons de miel; il s'enorgueillit de ses grandeurs, de sa domination; il se croit souverain, et ne voit pas la main du temps qui, s'appesantissant sur les générations humaines, anéantit toutes leurs œuvres. Elles périront aussi ces nobles œuvres

du génie, de cette électricité intellectuelle, étincelante par de si vives saillies, pour éclairer la postérité. Quelle que soit la capacité du plus sublime esprit, toujours borné dans ses conceptions, à l'étroit et comme emprisonné dans cet univers, il circule sans cesse dans la même ornière que ses prédécesseurs : quoique détrompé chaque jour, il s'entoure d'illusions toujours nouvelles ; il méconnaît trop souvent la suprême puissance qui régit l'univers dont il est une partie nécessaire. Cependant, dégagée de sa dépouille mortelle, notre âme remontera au sein de l'éternelle intelligence ; alors elle contemplera sans voiles ces révolutions humaines et toutes les choses de la vie auxquelles nous attachons tant de prix, mais dont elle reconnaîtra bientôt toute la vanité.

LIVRE SIXIÈME.

CONSIDÉRATIONS DIVERSES SUR L'HISTOIRE NATURELLE DU GENRE HUMAIN.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'ÉTAT DE L'HOMME DANS LES TEMPS PRIMITIFS.

ARTICLE PREMIER.

Des destinées de notre espèce sur le globe, et recherches sur son antiquité.

Il faut sans doute des rouages divers dans une aussi vaste machine que l'est notre monde, et pour que les êtres subsistent, pour que chaque créature s'élève à son tour au sommet de la route de la vie, il faut que d'autres soient victimes, ou servent de pâture et d'élément réparateur. Ainsi nos ancêtres en ont servi successivement dans cette chaîne éternelle de créatures qui montent du sein des tombeaux à la lumière de l'existence.

Car, avant les siècles dont l'histoire et les

antiques traditions nous ont conservé le souvenir, avant ces âges où le genre humain au berceau commença, dit-on, à se multiplier et s'étendre dans toutes les régions du globe, cette terre portait déjà ses volcans ; elle avait éprouvé des révolutions ou des bouleversements dans l'équilibre de ses mers ; du moins nous en contemplons chaque jour des monuments irrécusables dans ces bancs de coquillages jonchés sur la plupart des continents, et dans ces vieux ossements de quadrupèdes énormes, ensevelis sous les lits des terrains que nous foulons aux pieds. Les antiques éjections volcaniques, et mille traces ineffacées des feux allumés par la nature au sein des montagnes, apparaissent encore dans nos propres contrées de l'Auvergne et du Vivarais ; les effroyables mugissements de l'Etna retentirent long-temps avant que les beaux vers de Virgile en dépeignissent l'horreur ; les couches superposées de ses laves attestent la profonde antiquité de ses premières éruptions. Cependant, il ne nous reste que ces décombres d'un monde inconnu, antérieur à toute existence vraisemblable du genre humain ; on ne retrouve du moins ni témoignages contemporains, ni débris d'édifices ou de tombeaux, ni même d'osse-

ments ou d'autres dépouilles, qui nous fassent conjecturer que notre espèce assistait à ces formidables catastrophes ; nuls yeux humains ne les contemplèrent : plusieurs mondes se sont succédés à la surface de notre planète dans le torrent éternel des siècles ; les ruines des derniers recouvrent des ruines plus anciennes ; nous ignorons l'histoire de ces immenses débris dans lesquels nous devons nous ensevelir un jour, comme les empires s'élèvent sur d'autres empires, et des générations nouvelles viennent tour à tour danser sur les sépulcres des générations écoulées dans la mort.

Cependant, à l'aspect de ces événements perpétuels comme la circulation des astres dans les cieux, l'homme osera-t-il blâmer la nature et son sublime Auteur? S'élèvera-t-il contre cette marche de l'univers qui entraîne tout dans sa route infinie? N'est-il pas plus grand, pour un faible corps, borné à quelques jours d'existence dans cette portion de l'éternité, d'élever ses pensées à la hauteur de ce monde qui l'embrasse, et, malgré le peu d'instants de sa durée, de se montrer supérieur à la vie, à la terre qu'il foule sous ses pas? Oui, sans doute, que la mort vienne à son heure, et que l'homme descende dans la tombe, du moins il aura vécu

digne de ses glorieuses destinées, le premier sur ce globe dont il aura su contempler les merveilles, toujours noble et fier dans son génie, au travers des périls et des infortunes de l'existence.

L'homme, ainsi que les animaux et les plantes, se perpétue; mais ont-ils éternellement subsisté, sans commencement, ou, ce qui paraît plus vraisemblable, ont-ils eu une origine, soit par création soit par développement quelconque? Il faut nécessairement accepter l'un ou l'autre sentiment, à quelque époque d'ailleurs qu'on remonte par la pensée.

On compte environ soixante-quinze systèmes sur l'époque de la création du monde : c'est un puissant motif pour rester dans l'incertitude. On a pensé que l'ère antique du *Caly-ougam,* que les Hindous font remonter si haut, peut être fixée astronomiquement à 3000 ans avant J.-C. En effet, les *Vedahs*, ou premiers livres religieux des brahmes, réformés par les *Shasters*, datent de plus de 4800 ans, selon Holwell et Dow. D'autres auteurs s'élèvent à une antiquité prodigieuse, sans compter ceux qui, d'après l'opinion d'Aristote et d'Ocellus, regardent le monde comme existant de toute éternité avec le genre humain.

Indépendamment de ces antiquités indiennes que plusieurs savants, outre Bentley, et des astronomes tels que Jean Bernouilli, M. de La Place, regardent comme imaginaires et calculées en rétrogradant, divers observateurs ont cherché, dans différents faits physiques, à prouver la haute antiquité du globe. Si l'on jugeait par analogie, dit le chanoine Recupero, l'éruption de la plus basse des laves connues, vomie par l'Etna, daterait de 14,000 ans (1). Le chaldéen Bérose parle aussi des éruptions du Vésuve 2000 ans avant l'ère chrétienne (2).

Selon Brémontier (3), d'après ses calculs les plus modérés, la première formation des dunes, dans les landes de Bordeaux, remonte à plus de 4200 ans, et l'on peut en conclure que la seule surface actuelle de notre terre est bien vieille.

Que sera-ce si les anciens déluges, dont la tradition s'est conservée chez toute la race humaine, et jusque dans le Nouveau-Monde, ont, en effet, submergé le globe à des époques plus

(1) Brydone, *Voyage en Sicile*, tom. I, pag. 160.

(2) Diodore de Sicile, l. IV, n° 21; Strabon, *Géogr.*, liv. V; Vitruve, Tacite, etc., font mention d'antiques éruptions.

(3) *Mém. sur la formation des dunes*, pag. 25.

ou moins reculées? Sanchoniaton, ce Phénicien cité par Eusèbe de Césarée, avait puisé une partie de son histoire de Thot, prêtre-roi d'Egypte, qui florissait huit siècles avant cet auteur. Sanchoniaton commence son histoire à l'époque où la Genèse place l'origine du monde. Puisque l'Égypte existait avec ses pyramides, sur un terrain de formation tertiaire et d'alluvions, nous n'entrevoyons qu'un étroit horizon dans les profondes obscurités qui couvrent la nuit des temps primitifs.

Car, puisqu'il y a tant de preuves incontestables de l'existence d'animaux perdus, d'une structure à peine connue sur ce globe; puisque nous recueillons avec une religieuse admiration les ossements gigantesques des mastodontes et des megatherium; puisqu'on apporte des régions les plus glaciales de la Sibérie des dépouilles d'éléphants et de rhinocéros, encore avec leurs chairs toutes glacées; lorsque notre sol est partout jonché de débris de tant d'espèces de mammifères, de reptiles et d'autres races enfouies à diverses profondeurs; à quelles époques ignorées ont donc eu lieu ces étranges catastrophes? Comment pouvaient se nourrir sur un sol glacé ces énormes quadrupèdes herbivores? Que nous apprennent ces bancs superposés de coquil-

lages tantôt marins, tantôt fluviatiles, et ces dépôts antiques du limon du vieil océan, appelé jadis le père de toutes les créatures? Enfants nés d'hier sur ce globe, où est notre matrice originelle? quels furent nos premiers parents et ceux des autres êtres antédiluviens, comme de ceux qui purent échapper à ces prodigieuses révolutions?

Qu'importe, dira-t-on, une pareille question, insoluble peut-être par le seul secours de la raison? Mais elle n'est rien moins qu'inutile pour les grands intérêts du genre humain. Comment s'instruira-t-il de ses devoirs, si ce n'est dans l'exemple du passé? Comment jugera-t-il sainement du sort que lui prépare l'avenir, et des fortunes diverses qui l'attendent, s'il ne regarde pas dans ce miroir des souvenirs que lui présente son antique histoire et, pour ainsi dire, ce long voyage à travers tant de siècles et de vicissitudes? D'ailleurs, que de motifs pour entr'ouvrir ces voiles mystérieux qui nous dérobent le berceau de notre enfance, qui nous cèlent le temps de cette jeunesse du monde, pendant laquelle peut-être nos aïeux vécurent plus grands, plus robustes, plus puissants en facultés que ces avortons dégénérés de leur race actuelle. Telle

fut du moins l'opinion que nous ont transmise nos ancêtres ; ou, tout au contraire, si la race humaine s'élève dans la carrière de la perfection, comme l'annonce l'industrie croissante de plusieurs sociétés modernes, ne serait-il pas bien important d'étudier cette glorieuse marche pour seconder les causes qui lui communiquent cette impulsion ?

Si, avant d'ouvrir les annales de notre histoire, nous considérons les monuments encore subsistants, les reliques des générations humaines, il sera difficile d'en trouver, soit d'une haute antiquité, soit avec de profondes modifications. Ces momies humaines des catacombes de l'Égypte, ainsi que les tombeaux qui les recèlent, n'offrent pas dans leur stature, dans la forme des ossements, de différence notable avec les hommes actuels, après quarante siècles, ou plus, de durée. Les ibis, les chats, les singes, les chiens, les crocodiles, les bœufs et d'autres animaux conservés dans les hypogées par ces mêmes Égyptiens, ne diffèrent également, ni en espèce ni en taille, des mêmes genres d'animaux actuels. Que les poëtes, que d'anciens historiens, autres romanciers, dépeignent les premiers humains tels que des colosses, vieillissant à peine après plusieurs

siècles, et capables, dans leurs combats, de soulever des rochers comme les Titans, ces images fortes, destinées à frapper l'esprit des peuples encore dans l'enfance de la civilisation, n'offrent rien d'authentique à la raison.

Les recherches modernes qui ont fait découvrir tant d'espèces perdues d'animaux; ces restes enfouis de tant de coquillages, de débris de végétaux, nous présentent bien les médailles contemporaines d'un monde antérieur, d'un cimetière immense sur lequel se pavanent aujourd'hui tant d'êtres destinés à s'y engloutir bientôt; mais l'homme n'y a point laissé de traces de ses tombeaux. Peut-être n'existait-il point encore, ou s'est-il soustrait aux catastrophes, à ces vastes inondations qui purent atteindre des animaux moins industrieux et moins prévoyants. Les seuls faits bien remarquables cités à ce sujet sont d'abord *l'homme fossile témoin du déluge*, décrit par Scheuchzer (1) et trouvé entre des schistes calcaires à Œningen, dans le duché de Bade; mais Jean Gessner, en reconnaissant que ce fossile n'avait point les formes humaines, y crut au contraire découvrir celles d'un poisson (le

(1) *Homo diluvii testis et* θεωσκόπος, *Philos. trans.*, 1726.

scheid, *silurus glanis*). M. Cuvier, plus récemment, a jugé, par la comparaison des os avec d'autres squelettes, que ce fossile appartenait plutôt à une grande espèce de salamandre ou de *protée* analogue à la *sirène* et à l'*axolotl* des naturalistes. Un témoignage plus assuré est celui des véritables ossements humains découverts dans l'un des parages de la Guadeloupe en 1813, et connus sous le nom des *galibis*. Ces squelettes, dont l'un fut apporté à Londres, figuré et décrit par M. Ch. Kœnig, se trouvent dans une pierre calcaire, d'un grain poreux, assez dur, avec des fragments de madrépores et de coquillages des genres *helix* et *turbo*. Ces ossements ont offert à l'analyse chimique de M. Davy encore presque toute la gélatine qui leur est naturelle; la formation, ce semble moderne, de la roche calcaire qui les entoure, et qui reste submergée sous la haute mer, le voisinage enfin des volcans de ces îles Antilles, lequel influe sur la stratification et le mode d'accumulation de ces terrains coquilliers, tout annonce que ces anthropolithes appartiennent à une date récente.

Il y a beaucoup d'autres témoignagnes d'anthropolithes, ou d'ossements humains fossiles; ainsi l'on rapporte qu'on en a découvert dans

l'Amérique septentrionale, dans l'état de Vermont, en un grès rouge ancien (1); mais ce récit était aussi douteux que la prétendue découverte faite vers Halberstadt, en Allemagne, de crânes humains qui présentaient, ajoute-t-on, des différences marquées avec la race européenne; ils se rapprochaient plutôt de celle des cophtes, et le défaut de dents incisives portait à conjecturer qu'ils appartenaient peut-être à une race frugivore antédiluvienne (2). On comprend combien ces rumeurs vagues sont dépourvues de toute authenticité; il serait facile d'accumuler beaucoup d'autres citations analogues tout aussi peu certaines.

La principale raison sur laquelle on s'appuie pour affirmer la nouveauté du genre humain sur le globe est la faible antiquité de toute la civilisation connue, et les progrès peu avancés encore des sciences et des arts, si l'on considère le faîte élevé auquel ils peuvent prétendre, et l'état d'ignorance profonde dans lequel croupissent les trois quarts du genre humain. Qu'étaient d'abord dans le nouveau continent les empires les plus policés des Incas au Pé-

(1) *Journal de physique*, an 1820, novemb., pag. 317. Il en est de même du prétendu anthropolithe de Fontainebleau, vu cette année 1824.

(2) *London magasine*, may 1823, pag. 587.

rou, des Toltèques au Mexique, malgré les magnifiques descriptions qu'en ont tracées les historiens espagnols avec leur exagération accoutumée? A peine quatre siècles auparavant, Manco-Capac avait donné ses lois aux Incas, et ce peuple ne connaissait encore qu'une écriture hiéroglyphique, imparfaite, ne savait compter qu'avec ses *quipos* ou nœuds, immolait encore à ses dieux des victimes humaines; nul grand monument, excepté quelques tombeaux, n'attestait chez eux une civilisation un peu reculée. Les Aztèques, plus récents encore, ne faisaient guère remonter leur établissement au-delà d'un siècle avant que les conquérants espagnols détruisissent l'empire de Montezuma. Lorsqu'on voit d'ailleurs Cortez, Pizarre, Almagro, à la tête d'une poignée d'aventuriers, dompter d'immenses empires, il est impossible de croire ceux-ci bien peuplés et bien puissants. Les recherches de M. de Humboldt n'ont point reculé les époques de l'établissement de ces Américains, et le défaut d'histoire ou de tradition n'est un titre d'ancienneté qu'aux yeux de nouveaux anoblis.

L'état actuel du continent de la Nouvelle-Hollande annoncerait-il une haute antiquité dans sa population, puisque à peine des tribus

sauvages, rares, affamées, sans industrie, sans culture, errent sur d'immenses rivages, dans le même état de stupidité et d'imperfection sociale qu'on pourrait supposer aux premiers habitants les plus bruts du globe?

Qu'était l'Europe boréale avant que les Romains pénétrassent, le fer à la main, dans les forêts de la Germanie, s'avançassent sur le Danube et l'Elbe jusqu'aux Sarmates et aux Daces? Pense-t-on que le tour de la Baltique et la Chersonèse cimbrique fussent peuplés longtemps avant Odin? Arngrim Jonas ne dit-il pas quand l'Islande reçut ses habitants? Que Rudbeck et d'autres érudits du Nord placent le paradis terrestre et le berceau du genre humain au milieu des rochers runiques de la froide Scandinavie, l'on peut sourire à cette illusion patriotique, mais il faut d'autres titres à la raison.

Il n'est rien de certain à l'égard de l'Afrique intérieure; les peuplades nègres de ses côtes croupissent encore aujourd'hui dans le même état d'imperfection où les trouva l'amiral carthaginois Hannon, dans son périple ou voyage, plus de deux siècles avant notre ère.

Mais les traditions les plus reculées du genre humain nous sont parvenues de l'Orient,

de la Chaldée, de l'Inde, ou de l'Asie méridionale, et de la Chine (1); ce sont, en effet, les contrées les plus heureuses et les plus fertiles où l'on s'est plu à trouver le berceau de notre espèce, et où elle semble destinée à subsister avec le moins de peine, pour sa nourriture, ses abris et la satisfaction de ses besoins naturels.

Cependant, combien d'obscurités et de fables environnent les premiers âges auxquels ces peuples remontent? Faut-il admettre toutes les incarnations de Vischnou et les longues périodes que ce dieu a mises entre elles, selon les brahmes du Malabar (2)? Le *Surya-Siddhanta* est un traité d'astronomie que les Hindous disent leur avoir été révélé il y a plus de deux millions d'années (3); mais ne peut-il pas plu-

(1) L'archevêque Navarette, Gonzalès de Mendoza, Henningius, Louis de Guzman, Semmedo, les missionnaires, etc., s'accordent à donner aux Chinois plus de cinq mille années d'existence en corps de peuple. Fohi régnait deux mille neuf cent cinquante-trois ans avant Jésus-Christ; mais Yao était encore plus ancien, soit qu'on le considère comme un personnage allégorique ou réel.

(2) *Voyez* Legentil, *Voyag.*, tom. I; Sonnerat, *Indes orientales*, tom. I, etc.

(3) Bentley, *Mem. from Calcutta*, tom. VI, pag. 537; et *ib.*, tom. IX, pag. 195.

tôt se faire que ces tables astronomiques indiennes aient été calculées en rétrogradant, comme le dit M. Laplace (1), car Bentley ne leur accorde qu'environ sept cent cinquante ans d'antiquité (2). Nous devrons également réduire les fameux saros ou cycles des Babyloniens et des Chaldéens, qui faisaient remonter leurs calculs à quatre cent soixante-dix mille ans avant qu'Alexandre partît de Pella (ou 334 ans avant J.-C.) pour la conquête du monde (3). Le Chaldéen Bérose attribue la

(1) *Exposit. du syst. du monde*, pag. 330.

(2) Cependant l'ère de *Cali-yug*, dite de Caliougam, remonte, suivant Legentil, *Voyag. aux Ind.*, tom. I, pag. 235, à environ trois mille cent deux ans avant Jésus-Christ; c'est cinquante-neuf ans avant le déluge de Noé, d'après le texte samaritain. Legentil, *ib.*, tom. I, p. 321, et Bailly, *Astronomie ancienne*, pag. 46, font remonter l'étude de l'astronomie dans l'Inde au-delà du déluge de Noé. (*Voyez* aussi l'historien Josèphe, *Hist. judaïq.*, l. I, chap. II, v. 9.) Les Indiens connaissaient, de temps immémorial, le mouvement de la précession des équinoxes (Legentil, tom. I, pag. 240); il fallait donc pour cela des observations de plusieurs siècles. Diodore de Sicile fixe aussi l'époque de la construction des pyramides en Égypte environ à trois mille quatre cents ans avant notre ère actuelle, etc.

(3) *Voyez* Cicero, *De divinat.*, l. I, n° 19; et le Mém. de Guignes, sur les saros des Babyloniens, *Mém. acad. inscript.*, tom. XLVII.

durée de douze révolutions du zodiaque sur lui-même pour l'âge de la terre, ou quatre cent trente-deux mille ans; l'Égyptien Manéthon se borne à lui donner une de ces révolutions de trente-six mille ans, selon l'estimation de son temps; mais le savant De Guignes a montré que tous ces cycles devaient être réduits, soit en jours, soit en mois; ainsi ces quatre cent trente-deux mille ans, formant une journée de Brahma, du dieu suprême, reviennent à douze cents années de trois cent soixante jours chacune, ou à cent vingt sares, chacun de dix ans, lesquels s'écoulèrent depuis Bélus (le Jupiter des Grecs) jusqu'à Xisuthrus (analogue à Noé chez les Juifs), à l'époque du déluge. Les cent cinquante mille ans, desquels on conservait les histoires à Babylone, suivant le même Bérose, reviennent à quatre cent seize ans : on doit opérer les mêmes réductions sur les deux cent soixante-dix mille ans des Assyriens, dont parle Jamblique (1), etc.

A l'égard des trente-une dynasties des rois d'Égypte, avant Alexandre, supputées par Manéthon, et les onze mille trois cent quarante années, qu'au rapport d'Hérodote (2)

(1) *In Timeo* Platonis.

(2) Liv. II, chap. XLII.

les Égyptiens comptaient depuis le roi Ménès jusqu'à Séthon, elles doivent être réparties entre plusieurs princes contemporains qui régnèrent ensemble dans le même pays, comme le remarquent Gatterer et Marsham. D'ailleurs, la chronique de Syncelle, publiée 272 ans avant J.-C., n'attribuait alors que trois mille cinq cent cinquante-cinq ans de durée à l'antique monarchie égyptienne (1).

Quand nous admettrions que le philosophe Callisthène ait trouvé des observations astronomiques chaldéennes de dix-neuf cents ans, sculptées à Babylone, sur les briques de la tour de Bélus ; qu'il ait envoyé à Aristote des observations de quatre mille ans, au rapport de Simplicius, toujours est-il assuré que Sémiramis et Ninus ne remontaient guère au-delà de quarante-deux siècles avant Justin et Velléius Paterculus. Macrobe (2) ne cite des observations d'éclipses en Égypte que de deux mille deux cents ans avant Alexandre.

S'il existe donc une plus haute antiquité, ce que nous sommes loin de nier, il faut convenir que le genre humain n'en a point fidèlement conservé les titres, et qu'ainsi l'Écriture,

(1) Manéthon, dans George le Syncelle, *Chron.*, pag. 52.
(2) *Somn. Scipion.*, art. XXI.

soit hiéroglyphique, soit symbolique, ou les autres moyens de transmission des souvenirs historiques (différents des traditions orales, trop susceptibles de s'oublier ou de s'altérer), ne se justifient pas d'être une invention peu reculée.

Combien de siècles écoulés pendant que les premiers humains vécurent sauvages et presque à l'état des bêtes brutes! dira-t-on. Par combien de progrès insensibles fallut-il se rapprocher en corps de nation, apprendre à parler, consacrer quelques lois pour garantir les propriétés! Et encore, si, comme parmi les peuplades nègres, le besoin de se réunir en nation n'existe pas, si la libéralité de la nature offre sans peine l'aliment et l'abri sous le même palmier, les siècles éternels peuvent rouler; les individus périssent et renaissent comme l'herbe des champs, sans laisser autre chose que leurs ossements sur la terre, comme les girafes et les éléphants : où plonger alors dans l'abîme des âges?

Toutefois, d'autres conjectures peuvent nous déterminer à ne pas trop éloigner l'origine du genre humain de l'époque des temps historiques connus. En effet, une grande conformité de doctrine entre les Chaldéens, les Égyptiens, les Hindous et les Chinois, une immense

communauté des nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe (on pourrait même ajouter aussi de l'Amérique), s'accorde à annoncer les catastrophes d'un déluge (1) ou d'inondations sur la terre. Les philosophes, comme les peuples, ont transmis la mémoire de ces grands événements dont le globe conserve encore d'irrécusables témoignages. Les traditions des Grecs comptent à peu près cinquante-deux générations depuis notre ère vulgaire, en reculant jusqu'à Uranus, et la chronique des marbres de Paros, à dater de 264 ans avant J.-C., conduit à 1640 ans, époque de Deucalion (2). De même, les Chinois, à partir de notre ère, remontent, pendant soixante-trois générations, à *Yao*, sous lequel était arrivé pareillement

(1) On a conservé la mémoire de sept déluges au moins dans l'ancien monde :

1° celui de *Noé*, chez les Hébreux,
2° de *Deucalion*, chez les Grecs,
3° d'*Ogygès*, parmi les Grecs orientaux,
4° de *Xixuthrus*, en Chaldée,
5° de *Vatiasatra*, chez les Hindous,
6° de *Yao*, le plus ancien connu des Chinois,
7° de *Tchouen-hiu*, postérieurement en Chine.

Les Américains ont également gardé l'idée de plusieurs déluges.

(2) Euhémère, dans Diodore de Sicile, *Bibl.*, l. VI et Eusèbe, *Præp. evang.*, l. II, c. II.

un déluge, dont les eaux submergeaient les montagnes (1). Ces époques paraissent coïncider avec celles admises par les Hindous, environ cinq mille ans avant le temps actuel (2).

Or une pareille opinion, que le monde avait subi un ou plusieurs déluges, et devait être renouvelé de même par des embrasements (*ecpyrose* des stoïciens), se retrouve chez les Hindous et les Orientaux, qui osent même en assigner les époques dans leurs grandes années (3). Ces révolutions, suivant les uns, doivent être alternatives; d'autres n'admettent que des déluges, et d'autres que des incendies (4). Quand toutes les planètes se rencontreront en ligne droite au tropique du cancer, la conflagration universelle arrivera; ce sera un déluge quand la même conjonction de ces astres aura lieu au tropique du capri-

(1) *Chou-King*, l. I, c. 1, nº 6; de Guignes, *Hist. des Huns*, tom. I, pag. 7; et le P. Amiot, *Mém. chin.*, tom. I, page 159.

(2) *Voyez* Legentil, *Voyag. Ind.*, tom. I, pag. 235; Bentley, *Mém.* dans les *Asiatic. researck.*, t. IX, p. 222; et William Jones, *Mém. de Calcutta*, trad. fr., tom. I, pag. 170, etc.

(3) La Nauze, *Mém. acad. inscrip.*, tom. XXIII, p. 82.

(4) Bérose, les Indiens, les Assyriens, les Étruriens. *Voy.* Sénèque, *Quæst. natur.*, lib. III, c. XXIX.

corne (1). La grande année des mages de Perse fixait la durée du monde à 12,000 ans, comme les Babyloniens, les Indiens et même les Chinois, ce qui fait mille ans pour chaque signe du zodiaque (2).

Que l'on admette ou non l'époque assignée par divers peuples à un déluge, du moins ceux-ci se rapportent assez sur les dates de ce grand événement du globe. Bérose le place avant Bélus, père de Ninus (3). Il est vrai que ces opinions de l'Orient, conformes au récit de Moïse, peuvent émaner de la même source. Cependant elles existent aussi dans l'Inde (4) et dans la Chine, d'après le *Chou-king*. Les *Vedahs*, ou livres sacrés des Hindous, égalent la durée de ceux des Hébreux; ils ont plus de 3,200 ans (5); et le *Sépher* ou le Pentateuque de Moïse, qui n'a pas moins d'antiquité (6),

(1) Censorinus, *Die natali*, cap. XVIII, pag. 98, attribue aussi ce sentiment à Aristote.

(2) *Voy.* le Boundehesch, dans le *Zend-Avesta*, t. II, pag. 420 et 352, d'après Anquetil.

(3) Georg. le Syncelle, *Chronogr.*, pag. 58; Josèphe, *Antiq. jud.*, l. I, c. III; Eusèbe, *Præp. evangel.*, l. IX, cap. IV.

(4) Paterson, *Chronol. des rois de Magadha*, *Mém. Calcutta*, tom. IX, pag. 86.

(5) Colebrooke, *Mém. Calcutta*, tom. VIII, pag. 493.

(6) Eichhorn, *Introd. à l'ancien Test.*, Leipsick, 1803.

s'accordent à peu près sur le nombre de siècles écoulés depuis cette catastrophe.

Ainsi, l'histoire des hommes, l'histoire écrite ou indiquée par des monuments, n'est pas ancienne. Admettons la plus reculée des Chinois, des Hindous ; accordons cent mille ans et même plus : qu'est-ce que cela, si le monde est éternel ? Comment se fait-il que l'homme n'apparaisse que d'hier, pour ainsi parler, sur ce globe, et qu'on ne trouve point de preuves d'une haute antiquité ? Le monde serait-il récent ? mais cependant des témoignages de plusieurs événements semblent indiquer une profonde antiquité reculée dans la nuit la plus obscure des temps, ainsi que les ossements d'animaux *antédiluviens*, ou d'un monde antérieur. Y a-t-il eu création postérieure sur la terre ? quand, et comment ?

Le berceau du genre humain paraît donc n'avoir pas une antiquité infinie dans la nuit des temps; mais notre race existait-elle avant ces révolutions diluviennes ? L'espèce humaine recommencerait-elle aujourd'hui une nouvelle carrière de civilisation ? Des époques de ravages, comme de renaissances, lui seraient-elles assignées dans les desseins d'une éternelle providence ? Serions-nous encore des enfants, comme

l'étaient les Grecs lorsque Solon apprenait d'un prêtre égyptien la submersion de l'Atlantide(1)?

Si d'ailleurs les brutes naquirent avant l'homme, ce que confirmeraient ces débris d'animaux existants, sans squelettes humains de la même époque, et ce qui serait conforme au texte de la Genèse, l'homme blanc, le plus perfectionnable, devrait être né postérieurement au nègre, et celui-ci aux singes, aux orangs-outangs. Beaucoup de faits annoncent que la nature suit une gradation de perfectionnement, et qu'elle arrive ainsi au type le plus achevé par des nuances, comme elle atteint au faîte de la vie et accomplit les individus successivement. Sommes-nous parvenus au dernier terme où la race humaine est capable de s'élancer, ou doit-elle décliner un jour?

Ce serait ici le lieu d'entrer dans une nouvelle carrière de recherches, non moins importantes, non moins fécondes en vues que celles relatives à notre histoire naturelle; mais elles appartiennent à une autre branche de la philosophie générale, aux études morales et politiques; nous ne devons présenter ici que les principaux fondements de notre organisation, sur lesquels s'appuient ces études.

(1) Platon, dans le *Critias*.

Des méditations approfondies nous montrent que, quelle que soit la flexibilité de notre économie, l'on ne pourra jamais faire de l'homme tout ce que l'on voudra, en tout temps ni en tout lieu, comme l'ont pensé divers philosophes; ils supposent, avec J. Craigs, Condorcet, etc., l'homme perfectible presque à l'infini. N'ayant qu'une existence bornée, une puissance corporelle et intellectuelle renfermée entre certaines limites, comment prétendre à l'infini? De plus, notre force physique ou morale, employée, soit en un sens, soit en un ou plusieurs organes, diminue à proportion dans les autres; et, par exemple, on ne saurait porter très loin la faculté intellectuelle, sans affaiblir relativement les fonctions de nutrition, de génération, etc. Enfin, quelque haut qu'un homme puisse gravir dans l'ordre intellectuel, l'individu qui lui succède ne commence pas immédiatement au degré où le premier s'est arrêté; mais, naissant tous dans une commune ignorance, il nous faut donc toujours recommencer la même chose, et partir de l'a b c.

A la vérité, tout ce qu'ont produit les anciens, tous les travaux des générations précédentes, ne sont point perdus pour la postérité.

Si nous nous élevons, comme on l'a dit, sur les épaules les uns des autres, et si nous pouvons alors porter notre vue plus loin à mesure que nous montons davantage, il faut convenir que trop souvent, de ce sommet des sciences et de la civilisation, les nations les plus éclairées se sont vues précipitées dans les obscures fondrières de la barbarie. Lorsque la philosophie grecque se fut élancée au comble, lorsqu'on devait espérer de la voir s'accroître plus que jamais dans de nombreuses écoles (surtout à celles d'Alexandrie, où tous les moyens de cultiver les sciences et les lettres étaient prodigués par les Lagides), elle déclina, tout au contraire, comme un arbre vieilli et desséché qui ne porte plus de fruits. En effet, le pyrrhonisme vint saper par la base tout l'édifice de la raison humaine; les néo-platoniciens de l'école de Porphyre, de Plotin, de Jamblique, s'égarèrent dans une sorte d'illuminisme; les ecclectiques, choisissant dans toutes les sectes dogmatiques, les combattaient, les détruisaient ensuite les unes par les autres : il se forma bientôt un tel chaos de discussions, dans lequel il devint impossible de retrouver le vrai, que chacun ne chercha plus qu'à faire briller son esprit, et à réduire son adversaire au si-

lence par des arguments captieux. L'ignorance devenait préférable à un si mauvais emploi de la science.

D'ailleurs, les nations ne demeurent point dans un perpétuel état de prospérité ou de civilisation ; il s'élève, par les révolutions et les conquêtes, des bouleversements imprévus, inévitables, qui ramènent les ténèbres. Les empires les plus permanents dans leur constitution, ceux qui subsistent malgré les envahissements, tels que la Chine, ont probablement consacré, comme moyen de stabilité, l'éternelle imperfection des sciences et des arts, s'il est vrai que ceux-ci ne puissent parvenir à leur plus haut période d'éclat et de vigueur sans quelque grande révolution dans les esprits. L'uniformité des coutumes anciennes, si propre à faire longuement vieillir un peuple dans l'enfance, s'oppose nécessairement à la perfection, et peut-être que celle-ci, semblable à la maturité dans les fruits, est suivie de la mort, ou d'une putréfaction morale spontanée.

L'avancement de la civilisation ne dépend pas seulement de l'agriculture, comme l'a pensé un sage voyageur (1) ; mais il se com-

(1) Pierre Poivre, *Voyage d'un philos.*, Yverdun, 1767, in-12, pag. 15.

pose aussi de la puissance commerciale (1), de la quantité des métaux utiles, de l'empire des lois, des coutumes qui forment le caractère national. Les besoins naturels satisfaits laissent le cœur humain rempli de besoins factices, agents infatigables de tous les travaux qui perfectionnent notre espèce (2). Plus une nation est laborieuse et sociable, plus elle devient nombreuse, parcequ'elle crée plus d'excédant dans ses moyens de subsistance (3).

Portons nos regards sur tout le globe et dans tous les temps dont les annales du genre humain nous ont transmis le souvenir. Que sont devenues ces brillantes époques des empires les plus florissants de l'Asie, de l'Inde, de l'Orient, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, des Arabes au moyen âge ? Par quels retours inouïs d'infortunes et de barbaries ont été compensées ces périodes de splendeur, où l'on voyait resplendir du plus vif éclat les lumières des sciences, des arts et de la civilisation ? Les débris de Babylone et de Thèbes, ces antiques

(1) Smith, *Inquiry to the wealth of nations*, Lond., 1776, in-4°, 2 vol., tom. I; et trad. franç., vol. I, c 1.

(2) Volney, *Voyag. aux Etats-Unis*, p. 427, sq.

(3) Wallace, *Dissert. sur la populat.*, p. 25, trad. franç., Paris, 1769, in-8°. contre l'opinion de Malthus.

pyramides. debout encore après quarante siècles de révolutions et de fureurs autour d'elles, n'attestent-ils pas la gloire de ces vieux âges de notre espèce? Cependant on voit de temps en temps d'autres nations s'élever, fleurir sous le soleil et sur le grand arbre du genre humain, tandis que d'autres vieillissent, fanées par les ans, ou atteintes d'une langueur secrète qui ne décèle que trop les tristes levains qui les corrompent.

Or, en considérant ces faits, le genre humain, malgré toute sa raison et les hautes prérogatives que lui a départies la nature, ne roule-t-il pas dans un long cercle d'erreurs comme de vérités, en rebâtissant toujours un nouvel édifice, tandis que le temps en sape les fondements et en prépare l'écroulement? Ces fourmilières humaines, que nous appelons des nations, vues de haut par une intelligence élevée et qui vivrait de longs âges, ne lui paraîtraient guère supérieures à ces noirs bataillons de fourmis qui s'agitent dans la poussière de nos campagnes, ou se disputent avec acharnement quelques fétus de paille: elles se glorifient un jour de leurs brillantes conquêtes; elles exhaussent les dômes de leur cité républicaine; elles distribuent les comparti-

ments intérieurs de leurs palais ; mais le voyageur disperse d'un coup de pied toutes ces merveilles de leur industrie, et ruine en un instant le fruit de tant de pénibles labeurs. L'hiver arrive ; il moissonne les innombrables citoyens de ces petits empires, et un jour quelques nouveaux insectes, échappés à tant de désastres, reparaîtront sur les décombres de cette autre Carthage, pour renouveler les vicissitudes de leurs destinées.

Voilà l'homme réduit à ses proportions véritables, dans la nature et en présence du temps. Sans doute il lui fut départi un rayon d'intelligence et de génie, mais sa puissance est bornée, mais il faut d'heureuses circonstances pour qu'il brille de toute sa splendeur. Puis nous mourons ; des barbares succèdent ; ils dévorent les moissons d'un autre agriculteur, et la face de la terre renouvelée recommence un nouveau cercle dans le grand orbe de l'éternité. Était-ce la peine de naître, de se consumer de tant de travaux ? N'importe ; parcourons honorablement notre carrière, c'est accomplir les hautes volontés du grand Être qui nous attribua, sous ses propres regards, en quelque sorte, le plus auguste des ministères, qui nous plaça en spectacle au faîte le plus

éclatant de toutes les créatures. De même qu'un insecte parasite qui vit sur un animal quelconque, ou un végétal sur un autre, prennent quelque consonnance harmonique, quelque rapport de nature avec ceux-ci, puisqu'ils subsistent de leurs humeurs et se plaisent sur eux, pareillement l'homme, formé, ainsi que les autres créatures, des propres éléments de notre monde, contracte une liaison intime et secrète avec lui. Comme Anthée, il est fils de la terre ; il ne peut respirer la vie que sur elle, s'élevât-il dans les hauteurs de l'atmosphère, ou, tel qu'un aigle, tentât-il de se détacher de notre sphère dans son audacieux essor.

Si les éléments terrestres étaient plus nombreux, il est probable que leur diverse mixtion formerait une plus grande quantité d'espèces vivantes et peut-être d'autres règnes de créatures dont nous n'avons aucune idée, comme cela peut avoir lieu en d'autres planètes. Les êtres de notre globe présentant, selon chacun de leurs genres, un résultat de la combinaison de ses éléments, indiquent l'état présent de notre monde. Nous sommes donc des instruments montés, en quelque manière, à l'unisson des divers principes qui nous environnent ; nous leur correspondons, et, plus

cette harmonie est parfaite, plus nous participons de cette force cosmique qui nous anime, qui maintient notre vie, notre santé, notre puissance reproductrice ou de perpétuité.

Mais l'homme est supérieur à l'animal, comme celui-ci l'est à l'égard de la plante ; car plus une créature est constituée d'un grand nombre de principes et d'une grande multiplicité d'organes, plus elle est modifiable, délicate au moindre choc. De là résulte que l'instinct chez les animaux, et l'intelligence dans l'homme, étaient indispensables à la conduite des individus. Or, nos organes ayant été coordonnés selon les qualités des substances qui nous composent, et mis en rapport avec celles qui nous entourent, nous recevons nécessairement, par ces substances, des sensations propres à nous conduire.

On demandera toutefois si les connaissances que la nature suggère aux animaux et à l'homme sont la vraie représentation du monde, ou si elles ne sont que des lueurs relatives à notre existence. Nul moyen ne nous fut accordé, sans doute, pour lever le voile de la vérité absolue; mais quel intérêt le Créateur aurait-il eu de nous tromper sans cesse? N'est-il pas plus présumable, au contraire, qu'il a formé

nos yeux dans un rapport véritable avec les rayons de l'astre du jour ? Croyons donc que si l'homme n'est pas formé pour juger absolument de tout cet univers, s'il ne connaît à fond ni ses sens, ni son âme, ni ce qui l'environne, il a tout ce qu'il lui était nécessaire de savoir, le *vrai*, le *bien*, pour sa vie et son bonheur sur la terre.

D'ailleurs, nos sensations sont calquées sur les objets extérieurs mêmes. Si elles n'en reçoivent des images que relatives à notre structure, si nos jugements et notre raison ne sont qu'en rapport avec notre capacité et notre mode d'organisation, toujours peut-on affirmer que ces sensations, ces jugements résultent de l'ordre de la nature dont nous sommes l'ouvrage, et par conséquent elle ne nous trompe pas, bien qu'elle ne nous montre souvent que la face qui nous convient. De même, si le persil, poison pour des perroquets, est aliment pour nous, et s'il n'est ni l'un ni l'autre pour des ours et autres carnivores, ces modifications ne prouvent que certaines relations de structure et de sensibilité des organes, convenables à chaque animal, mais non pas l'incertitude des objets mêmes ; ainsi la lumière ne devient pas réellement jaune parceque nos yeux se colorent dans l'ictère.

Au contraire, notre organisation étant harmonique à la constitution de notre planète, celle-ci étant coordonnée dans le système du soleil, comme celui-ci avec le reste de l'univers; notre vie, la durée de nos jours, de nos années, nos nourritures, l'air, la lumière, etc., nous lient par une correspondance perpétuelle avec le monde. Toutes nos sensations, nos idées, pénétrant par les organes au cerveau, qui les réfléchit comme le miroir de l'univers, il est présumable que l'homme se représente la nature telle qu'elle est en réalité, non pas totalement, mais dans ce que nous pouvons en apercevoir. Agrandissons donc le champ de notre pensée, en consultant la nature; incorporons-nous dans elle; ne nous croyons pas déshérités, sur cette terre, des dons de la raison et de la vérité. Si nos yeux sont trop faibles pour contempler le soleil dans toute sa splendeur, nous pourrons du moins examiner quelques uns de ses rayons. Pourquoi l'homme serait-il créé sur ce globe avec un cerveau capable d'intelligence et des mains libres et industrieuses, s'il devait, comme l'assurent les pyrrhoniens, ne tâtonnant jamais qu'en aveugle dans le doute, les ténèbres, l'incertitude, détruire ses sciences, et, se ravalant au-dessous

même des brutes, se crever les yeux par désespoir de tout connaître? Ne serait-ce pas abuser de sa force pour imiter Samson, qui s'ensevelit en désespéré sous les mêmes ruines dont il écrasa ses spectateurs.

Nous observons manifestement que les enfants et tous les hommes, par un instinct de nature, naissent extrêmement curieux, avides de voir et de connaître, ne fussent que des fables et du merveilleux. L'homme est d'ailleurs, par son rang, évidemment libre et émancipé sur la terre, appelé à commander, à gouverner en maître toutes les productions soumises à sa tutelle; il fallait une créature noble et sublime pour régner sur le globe, pour rattacher la terre au ciel, en quelque sorte, et les choses mortelles aux immortelles.

Il était digne de la souveraine intelligence de confier un rayon intellectuel à l'être premier de chaque planète habitée, de déposer un esprit créateur où se termine l'organisation la plus noble de la matière. Et si l'on se plaint que l'homme soit aussi capable du mal qu'il l'est du bien, nous pourrons montrer qu'en cela seul consiste sa liberté de choisir, ou le mérite de son discernement, et que la vertu même en résulte. Otez, en effet, la faculté

de mal agir ou de mal penser, sans doute l'homme ne nuira plus à lui-même et aux autres; cependant, il ne sera plus un agent volontaire, un être vertueux et méritoire en opérant le bien; le voilà redescendu au rang de la brute machinale; c'est une horloge sans choix libre, et, par cela seul, indigne de louange et de blâme, de récompense et de châtiment.

Combien le sublime Auteur de la nature en agit plus libéralement, au contraire, envers l'homme? Il présente à nos regards l'empire du monde; il nous dit : Être intelligent, choisis, tu es libre; connais le bien et le mal. Sois vertueux par ton seul mérite, afin de conquérir, par tes propres efforts, les plus nobles palmes de la vertu, et les éternelles récompenses de la gloire.

Que si la nature, comme par une injurieuse défiance de nos malignes propensions, nous eût enlevé la faculté de mal penser et de malfaire, qui ne voit aussitôt que, par ce seul fait, la connaissance du bien nous eût été dérobée? car, le bien et le mal étant, par nécessité, la relation l'un de l'autre, les séparer, c'est anéantir tout moyen de les découvrir; c'est rétrécir étrangement la voie de l'intelli-

gence ; c'est enchaîner toute liberté. Il y a donc la plus étroite alliance entre la liberté de tout faire et la connaissance. Cet esclave, enchaîné aux volontés d'un maître (comme l'animal à son instinct). n'est plus qu'un instrument, une machine de quiconque le meut ; il n'est en rien punissable, quoi qu'il fasse, puisqu'il n'agit plus de son plein gré. Mais pour que l'homme soit rendu autocrate de ses actions et responsable de leur moralité, son libre arbitre devait être éclairé par la faculté de choisir. C'est un juge assis sur son tribunal, qui doit entendre tous les témoins à charge comme à décharge, pour motiver justement ses arrêts. Or, l'homme a été rendu en même temps indépendant et intelligent; il ne pouvait rester l'un sans l'autre, car comment eût-il pu juger? Nécessairement le bien et le mal entraient dans son domaine, par cette prérogative qui l'élève au-dessus des animaux, esclaves d'autant plus mécaniques qu'ils sont moins intelligents.

Plus l'homme deviendra donc intelligent, plus il se verra libre dans l'empire du bien et du mal ; les peuples les mieux éclairés offrent, à côté des plus sublimes vertus, les plus exécrables attentats, comme par un contre-poids inévitable ; il appartient à la même force d'âme

de s'étendre dans les extrémités les plus audacieuses, quoique le mérite et la récompense en doivent être bien différents. A mesure qu'on puise dans la source de la vérité, on tire tout autant de possibilité d'erreur, et la science du bien et du mal s'agrandit, couvre de ses immenses rameaux la surface de la terre.

Pour sortir de son ignorance primitive, ou du rang de la brute, l'homme devait donc goûter les fruits de cet arbre de science des biens et des maux de la vie. En devenant susceptible de crime, il le devenait également de vertu. On est vertueux, en effet, non par cela seul qu'on agit bien, mais parcequ'on résiste au penchant, à l'intérêt du mal, pour opérer le bien à ses propres dépens, et parcequ'on s'immole par raison, ce qu'aucun animal ne sait faire. Peut-être, d'ailleurs, le gouvernement des créatures exigeait-il l'exercice rigoureux de quelques injustices particulières contre elles, en faveur de l'ordre général; peut-être l'homme a-t-il été chargé de ce terrible ministère, car il est souverainement tyrannique à l'égard de animaux. Or, pour que toute fonction intellectuelle fût remplie, le domaine du mal n'est pas moins illimité que celui du bien

les animaux ne pouvant, par leur bêtise, prétendre à cette capacité, elle dut être confiée à l'homme, créature la plus prudente; ainsi la raison sage devait mettre le plus de discrétion et de frein au pouvoir redoutable de malfaire, dont elle seule semble être investie avec connaissance de cause.

Une nouvelle preuve que l'homme fut combiné pour la société, ce sont les talents divers que départit la nature à plusieurs individus. Une abeille n'est pas plus habile que l'autre : toutes naissent avec un instinct unique, également propres à la fabrication de leurs rayons de miel ; beaucoup d'hommes naissent au contraire avec une vocation déterminée, ou des instincts, un talent consacré à telle ou telle fonction, dès la plus tendre enfance : la nature, par exemple, rend uniquement tel homme poëte, tel autre guerrier, tel autre mécanicien; et l'on voit des enfants préluder déjà de leurs petites mains à leur destinée, avec une ardeur incompréhensible, sans qu'on leur en inspire le goût, et très souvent même contre le vœu de leurs parents. Qui ne découvre, dans ces appropriations natives et forcées, des matériaux tout taillés d'avance pour l'édifice social? Si nous devions rester sauvages, selon

l'ordre naturel, à quoi bon naîtrait-il des hommes d'un génie industrieux, parmi les barbares mêmes, pour les rassembler dans des cités, comme le firent, dit-on, Orphée, Amphion, Anacharsis ? L'animal n'a qu'une forme morale unique, parceque sa conduite est tracée par l'instinct pour la vie sauvage ; l'homme a des vocations multiples, parcequ'il est destiné à se créer un état et un genre de vie dans la société.

L'histoire naturelle est ainsi la seule science qui nous offre des instruments sûrs pour creuser ainsi les vérités les plus importantes à la société humaine. Cette science s'appuie d'ailleurs, avec la physiologie, sur l'étude de notre organisation, pour montrer la futilité des hypothèses sur lesquelles on a souvent élevé tant de chancelants échafaudages.

En effet, l'homme est-il le maître de la nature, mais plutôt n'en est-il pas le premier esclave ? Loin qu'elle devienne pour nous une servante multiple, comme le prétendait Aristote (1), il y a bien plus d'apparence que nous sommes créés au contraire, par rapport au grand tout, comme les rois le sont évidemment à l'égard de leurs sujets. C'est notre situation au sommet de l'échelle des êtres organisés

(1) Πολλαχῆ ἡ φύσις ἀνθρώπων δούλη ; l. I, *De diviná philos.*

qui nous fait supposer être le but ou le centre auquel tout aboutit : la même illusion peut séduire du haut des trônes, comme nous nous figurons que le soleil et tous les astres circulent autour de notre mince sphère. Un petit rouage d'une horloge, se voyant une pièce nécessaire dans le jeu de la machine, pourrait, en ne considérant que lui seul, se croire également le pivot essentiel sur qui tout roule.

Mais il est bien important de saisir nos vraies dimensions dans l'univers, car rien ne peut nous causer une infortune plus réelle que l'entêtement d'un orgueil ridicule à vouloir nous à ses lois. Aspirant à nous exalter au-delà de notre sphère de mortalité, nous tentons de vains efforts qui nous accablent : combien alors les égarements de nos vanités nous dépravent, et nous font payer rudement la peine de nos folies ! Pourquoi l'homme, le seul parmi les animaux, pense-t-il avoir obtenu en partage plus de maux que de biens dans la vie ? S'il en fallait croire, à cet égard, les calculs de Maupertuis, pour prouver le mauvais marché qu'on fait en naissant, il y aurait certainement du bénéfice à se pendre. Or la nature n'a pas dû maltraiter à ce point la plus noble de ses créatures, puis-

que d'autres philosophes, tels que Cardan, présument même que les moucherons, et jusqu'aux plus viles espèces, peuvent être heureuses, et puisqu'on ne voit presque jamais aucune bête se suicider comme l'homme.

Il y a donc grande apparence que les maux de l'humanité naissent plus de nous-mêmes que de la nature, qui nous avait prodigué tout le nécessaire pour vivre satisfaits. Mais, dira-t-on, si l'homme est dépravé et méchant, s'il ruine sa propre race, n'est-ce pas la nature qui lui en fournit tous les moyens? N'aurait-elle pas placé la malignité dans son cœur, comme le venin sous la dent des vipères, comme le poison dans la mancenille et dans l'arsenic, pour des fins inconnues? Les maladies, les pestes, tant d'autres éléments de destruction ne dépendent-ils point de notre organisation, comme la nécessité inévitable des massacres ou des guerres? n'est-ce point un résultat forcé d'équilibre entre les nations ou les individus, de même que les tempêtes ramènent un nouvel ordre entre les éléments? Après tout, ces questions ne se rattachent-elles pas au grand problème sur l'origine du mal physique et moral dans notre univers?

Sans prétendre nous enfoncer dans un sujet

étranger à cet ouvrage, et dénouer une difficulté presque inexplicable dans une foule de systèmes imaginés pour la résoudre, nous pourrions avouer que les fils de ce nœud sont trop élevés au-dessus de la portée humaine, et que nous ne tenons pas tous les principes ou toutes les causes de notre création. Si, comme le disait Parménidès, l'*amour* et la *haine*, ou l'attraction et la répulsion, sont les fondements de cet univers, s'il se compose de générations et subsiste de destructions, que l'homme se soumette donc à sa destinée, et il la voit évidemment supérieure à celle des brutes; qu'il ne murmure point d'être immolé, pour que d'autres remplissent à leur tour les fonctions auxquelles les appelle le cours inévitable des choses!

Toutefois il est à croire que la nature nous avait présentés sur le théâtre de la vie, non point afin d'y déployer nos fureurs et nos attentats, mais pour nous ennoblir par l'exercice des vertus, au milieu de toutes les traverses et de tous les périls. L'homme seul, entre toutes les créatures, connaît et admire la vertu; les scélérats mêmes lui rendent hommage du fond du cœur, puisqu'on a vu des tyrans verser des larmes à des spectacles tragi-

ques. L'homme surtout est sensible au charme ravissant des beaux-arts, à tout ce qui rehausse sa pensée et le transporte d'un saint enthousiasme. Quelle plus noble prérogative nous pouvait attribuer la nature pour honorer et enchanter notre existence! Non, sans doute, l'Auteur de notre vie n'a point combiné d'avance notre infortune par une prévoyance infernale : il serait criminel de le supposer; c'est nous qui renfermons des tempêtes dans nos cœurs, qui nous apprenons à aiguiser les poignards ou pétrir le salpêtre. Ce sont nos détestables louanges qui allument la rage des conquérants; ce sont les adulateurs qui appesantissent les horribles chaînes du despotisme. Toutes les fois, dans tous les lieux où les faveurs de la fortune pleuvront sur des castes privilégiées où les lois ne protégeront que les satrapes, les nababs, etc., de pauvres *pariahs*, des serfs attachés à la glèbe, des ilotes, des *fellahs* misérables, arroseront de leurs sueurs, engraisseront de leur sang les campagnes au profit des tyrans outrageux qui dévorent les fruits de ces travaux.

La nature nous avait toutefois formés libres et fiers; elle nous avait rendus tous égaux à

la naissance comme à la mort. C'est entre ces deux limites que se répandent tous les maux sortis de la boîte de Pandore. Cependant, quoique de longues habitudes puissent apprendre des infortunés à se complaire dans leurs chaînes, quoique des races abâtardies par un constant esclavage naissent peut-être, comme le pensait Aristote, esclaves désormais par nature, le noble sentiment de la liberté ressuscite sans cesse dans le sanctuaire des cœurs ; c'est l'élément de toute générosité, de toute vertu, de tout génie, et par conséquent c'est le bien imprescriptible de la première créature, reine de toutes les autres.

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.

Ημίσυ γάρ τ' αρετῆς αποαινυται ευρυοπα ζεύς
Ανέρος ουν τ' αν μιν κατά δουλιον ἦμαρ ἕλησιν.

HOMER., *Odyss.*, l. XVII, v. 322-323.

ARTICLE II.

De la transmission héréditaire de nos facultés intellectuelles et morales.

L'histoire du genre humain étant comme une grande et perpétuelle expérience, il faut souvent la consulter pour connaître les résultats de l'hérédité des bonnes ou mauvaises qualités, et comment les races se perfectionnent ou décli-

nent. Les partisans de cette transmission peuvent soutenir leur opinion par des raisons plausibles et des faits très spécieux. Personne ne peut nier, en effet, que les pères et mères ne propagent le plus ordinairement dans leurs enfants leur propre tempérament et jusqu'à leurs traits de physionomie, jusqu'à certaines maladies ou affections constitutionnelles, dans l'état de civilisation, au sein de tant de causes extérieures qui nous modifient.

Dans l'état sauvage, les végétaux, les animaux, toujours soumis aux mêmes influences générales n'éprouvent guère de différences entre eux : tous les individus de pareil âge et de même sexe, exercés à peu près aux mêmes fatigues, à de semblables intempéries de l'atmosphère, sont presque d'égale vigueur ou d'une faiblesse analogue en de mêmes circonstances. Les hommes les plus voisins de l'état de nature, ou les sauvages, sont, dit-on, presque tous semblables entre eux de figure; ils ont un tempérament analogue et une structure presque pareille, à cause que, vivant de la même façon, et étant égaux en biens comme en maux, ils se maintiennent tous à peu près à un niveau correspondant. Nul d'entre eux n'ose et ne peut imposer la loi aux

autres, si ce n'est de leur pure volonté ou de leur libre consentement; celui-ci s'accorde jamais qu'au plus vaillant ou au plus digne, comme à ces êtres privilégiés de la nature, qu'un tout-puissant amour-propre, qu'une ardente ambition élèvent à des actions héroïques.

Or, s'il est vrai que notre moral corresponde nécessairement à notre physique, ainsi que l'a fort bien expliqué Cabanis; si, comme dit Galien, *mores temperamenta sequuntur*, les pères transmettront à leurs enfants aussi bien leurs dispositions morales que leur complexion. Qu'un homme blond ait des enfants blonds, que le sanguin engendre des individus sanguins, c'est ce qu'on voit chaque jour; et pourquoi ceux-ci n'hériteraient-ils pas de la tournure d'esprit et de caractère de leurs parents, puisqu'ils en ont reçu la structure qui favorise ces dispositions? Ne voit-on pas les traits et les habitudes se propager dans certaines familles qui se mésallient peu, comme dans les maisons souveraines ou celles de la haute noblesse? Les images, les statues de leurs antiques aïeux portent sur leurs figures l'empreinte originelle qu'on retrouve encore chez leurs descendants: tels sont les traits des Bourbons, ceux de la maison de Lorraine, qui règne en Autriche;

ceux des Médicis, des Montmorency, et de toutes les familles nobles les plus remarquables en Europe. Autant les Catons étaient sévères, les Appius fiers et inflexibles à Rome, autant on a vu les Guises audacieux, téméraires, factieux, déployant, avec un orgueil insolent peint sur leur belle figure, une politesse séduisante encore rehaussée par leur esprit et leur bouillant courage.

Ce n'est donc pas sans motif que l'on répète avec Horace, *fortes creantur fortibus et bonis*, et que les races vaillantes se perpétuent, comme parmi les familles patriciennes de Rome, comme l'antique noblesse des Héraclides en Grèce, ou l'art médical chez les Asclépiades, ou l'inflexible orgueil des Atrides:

> Vous ne démentez point une race funeste:
> Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste, etc.

Car il y a des familles d'hommes bilieux portés à des actions éclatantes ou violentes: c'est ainsi que Philippe de Macédoine eut pour fils Alexandre, que Miltiade fut le père de Cimon l'Athénien, que Scanderberg eut des descendants valeureux, etc. Aristote cite une famille dans laquelle les enfants battaient tous leurs pères; l'un de ceux-ci, traîné par son

fils qui le frappait, lui dit de ne point passer le seuil de la porte, puisqu'il n'avait traîné son père que jusque là.

Or il y a bien d'autres caractères généalogiques ainsi empreints dans l'économie; car qui ne sait que la longévité peut devenir héréditaire? Chez d'autres familles, on meurt à certain âge : ainsi les Turgot périrent presque tous de la goutte avant l'âge de cinquante ans. Voltaire cite, en 1769, un homme qui se tua à un âge auquel son frère, son père, s'étaient également suicidés par une sombre mélancolie ou un dégoût de la vie. Chacun sait comment la phthisie constitutionnelle vient moissonner des infortunés aux mêmes époques à peu près auxquelles ont succombé leurs parents. Enfin, qui ne voit pas des races d'hommes roux, de grands nez, ou de toute autre figure, se multiplier constamment? Les formes de belles races de chevaux arabes, de chiens, ne se transmettent-elles point de la même manière, tant qu'on ne les abâtardit pas avec des races difformes? N'est-ce pas avec le beau sang géorgien et circassien que les faces grossières et féroces des anciens Turcs, originaires des Tatars Ouigours, se sont aujourd'hui adoucies et perfectionnées?

Donc, si le physique se perfectionne, s'il propage cette même perfection, pourquoi ne pourrait-on pas espérer d'alliances bien assorties d'hommes et de femmes aussi bien conformés au physique que remplis de talents et d'esprit ou de brillantes qualités morales, une race de grands hommes ou de héros ?

Il est prouvé par l'expérience que d'heureuses dispositions morales se transmettent, tout comme la folie et la stupidité ont le malheureux privilége de passer en héritage. On a vu une démence héréditaire infecter quatre générations, selon Storch ; et Haller signale des filles de noblesse suisse, qui, quoique idiotes, trouvèrent des maris à cause de leur riche dot, mais dont les enfants et petits-enfants retenaient de l'idiotisme maternel (1). On a remarqué, dans plusieurs histoires de France, que tous les rois de la branche des Valois avaient plus ou moins donné des marques de folie ou de quelque travers d'esprit.

Hippocrate dit que les Macrocéphales, peuplade du Phase, ont transmis à leur postérité cette forme de tête conique ou en pain de su-

(1) *Elem. physiol.*, tom. VIII, pag. 97; et Buttner, *Qualit. hæreditar.*

cre, à force de comprimer habituellement le crâne à leurs enfants. De même les Omaguas d'Amérique ont le front déprimé artificiellement, ce qui leur cause une hébétation originelle; mais si l'on peut ainsi transmettre la sottise par ces vicieuses habitudes, pourquoi des habitudes plus salutaires et un plus vaste développement cérébral, suite du long exercice de la pensée, chez les hommes les plus policés, ne se transmettraient-ils pas également?

Croit-on que l'enfant d'un sauvage et celui d'un Européen bien civilisé naissent absolument égaux quant aux dispositions intellectuelles et morales? S'il est certain que les petits de chiens bien dressés à chasser y naissent plus propres que les autres, suivant la remarque connue que *bon chien chasse de race*, n'est-il pas vraisemblable que l'enfant d'un Français policé sera plus apte à l'étude des sciences que le fils d'un Iroquois? On sait que souvent ceux-ci, quoique élevés très jeunes en des colléges des États-Unis, ont montré un penchant presque irrésistible pour retourner dans leurs bois et reprendre la vie agreste. On pourrait ajouter aussi que la difficulté d'enfanter qu'éprouvent les femmes d'Europe, tandis que celles des barbares accouchent presque sans

peine, vient aussi de ce que nos enfants développent une tête probablement plus volumineuse que n'en ont les jeunes sauvages; car il ne faut pas attribuer toute la difficulté de l'accouchement, comme on l'a fait jusqu'à présent, à la vie molle et indolente des Européennes. Qu'y a-t-il de plus indolent que les Asiatiques, les femmes de l'Indostan dans leur *zenana*, ou leur sérail, au fond desquels la jalousie les tiennent encloses? Cependant elles accouchent facilement, au rapport de tous les voyageurs; mais aussi ces peuples, quoique plus ingénieux que les barbares d'Amérique et de la Tartarie, n'ont pas, comme on l'a vu, un cerveau naturellement aussi développé que celui des Européens policés. La Genèse avait prédit, en effet, à la femme qui avait goûté du fruit de l'arbre de la science, qu'elle enfanterait avec douleur.

Il est donc probable que notre éducation et toute notre vie, qui consiste en pensées, en réflexions, en études, même chez l'artisan industrieux, déploient davantage l'organe encéphalique que ne l'est celui du sauvage; aussi les individus civilisés sont plus exposés à l'apoplexie, aux autres affections cérébrales, que des Topinamboux, qui végètent dans une stupide indolence, en se contentant des fruits de la terre,

ou d'une proie qu'ils poursuivent à la chasse.

Or, si ces faits sont constants et faciles à prouver, il deviendra manifeste que l'art de la mégalanthropogénésie est possible. N'a-t-on pas vu des littérateurs célèbres, comme l'illustre Racine, Crébillon, etc., donner naissance à des fils qui se sont distingués dans la carrière des lettres? Ainsi les Plater, les Sébiz, les Falconet, les Jacquin, les Cassini, les Bernouilli, les Euler, les Rubens, les Pitt ou Chatam, les Walpole, les Richelieu, les Choiseul, les Mortemart, les Ségur, les d'Argenson, et une multitude d'autres que nous pourrions nommer, n'ont-ils pas conservé plus ou moins les talents ou le caractère d'esprit et de génie qui avaient illustré leurs ancêtres? Sans doute ces dispositions tiennent à des causes organiques très délicates; les mères peuvent, de leur côté, apporter des qualités différentes : et, par exemple, le caractère de Louis XIII paraissait avoir retenu de sa mère, Marie de Médicis, cette défiance, cette hésitation timide, qui effaçaient sans doute plusieurs des grandes qualités qu'il avait pu recevoir de Henri IV.

Il n'en restera pas moins probable que l'on peut obtenir des hommes très éminents dans les qualités intellectuelles et morales, comme

il est possible de perfectionner le physique chez l'homme et les races d'animaux, soit au moyen de croisements avec de beaux individus, soit par les diverses précautions qu'indique l'hygiène pour se procurer une santé forte et une constitution robuste.

§ 1. *Motifs de douter des résultats avantageux de l'art de la mégalanthropogénésie.* En recherchant ces motifs, on ne se propose point de nier les heureux effets très bien constatés du croisement des races les plus perfectionnées. Ces faits sont très évidents chez les bestiaux, les chevaux, les brebis mérinos, les chiens des meilleures races, ou des plus dociles ou intelligentes, telles que des caniches, des barbets, etc. Nous voulons montrer seulement que, dans l'espèce humaine, souvent les plus nobles races dégénèrent malgré les soins qu'on prend pour éviter les mésalliances, et que les hommes de génie, en particulier, ne transmettent nullement cette éclatante faculté à leurs descendants.

Ce sujet n'est pas sans importance : mais il n'a point été traité convenablement, ce nous semble, jusqu'ici, même par des auteurs qui s'en sont occupés. Essayons d'y porter encore quelques remarques.

L'homme doué de génie ou d'une sublime intelligence est pour l'ordinaire concentré dans une vie toute cérébrale ; d'où il paraît manifeste que les autres fonctions de l'organisme seront plus languissantes à proportion que celles de l'esprit deviendront plus intenses. C'est une vérité triviale que les hommes de lettres offrent la plupart une complexion débile, puisque les soubrettes de comédie en sont instruites,

Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

On assure que Newton mourut vierge, et, sans calomnier les hommes les plus illustres par leur esprit, ce n'est point, à proprement parler, dans la lutte de Vénus qu'ils brillent. Ils doivent se souvenir que Minerve et les Muses vécurent toujours chastes ; que rien n'affaiblit plus le cerveau que les fonctions génitales, dont au contraire les ânes, les idiots, les gens grossiers et *énormes* s'acquittent beaucoup mieux. *Un muletier à ce jeu vaut trois rois*, dit le bon La Fontaine. Aussi ce sont de vigoureux paysans qui pullulent davantage que nos délicats et spirituels citadins, que nos femmes aimables de la société, les plus remarquables par leur esprit et leurs talents. La plupart de leurs maux, les pâles couleurs, l'a-

ménorrhée, la cachexie, l'hystérie, et toute la longue iliade des affections vaporeuses, ne sont-ils pas le résultat de leur vie studieuse et sédentaire, ou d'*avoir toujours le cul sur selle*, selon madame de Sévigné? Plus elles attirent les forces au cerveau par la méditation, moins il en reste à l'utérus; de là résultent le désordre de la menstruation, la stérilité, et tous les inconvénients qui en sont la suite (1); car, pour des femmes savantes,

> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?

Considérez, en effet, que, parmi tous les exemples précédemment cités de l'hérédité des facultés intellectuelles, aucun des fils des hommes les plus illustres n'a pu égaler son père; mais, au contraire, ils ont produit de plus en plus des individus rentrant dans la commune obscurité, ainsi que les fils de La Fontaine, de Buffon, etc., et, dans l'antiquité, ceux de Socrate, de Cicéron, ou les descendants d'Alexandre, de César, de Charlemagne, etc. Rien de plus manifeste que cette observation. Aristote fait même à ce sujet la

(1) *Voy*. Mich. Alberti, *De infecunditate corporis ob fecunditatem animi, in feminis*. Resp. Carl.-Gottfr. Richter, Halæ, 1743, in-4°.

remarque que les descendants d'Alcibiade étaient devenus fous, parceque le caractère de leur père était ardent, tandis que les enfants de Socrate étaient tombés presque dans l'idiotisme, leur père ayant été très sage: il semble, ajoute le philosophe de Stagyre, que les générations portent ainsi les complexions à leurs extrêmes vicieux. Enfin, la nature permettrait-elle la déviation des espèces? . . . . .

A l'égard des animaux qui chassent de race, comme les chiens, n'est-ce pas, au contraire, leur instinct naturel qui est retrouvé, développé et fortifié par la transmission héréditaire; car les chiens sont naturellement chasseurs. Mais pourquoi tel chien savant ne transmet-il pas plus son érudition canine à ses petits, que les fils d'un homme savant ne reçoivent la science infuse de leur père? Pourquoi naissons-nous tous dans une commune ignorance, si la mégalanthropogénésie est possible, ou si, selon Pythagore et Platon, nos âmes ont jadis vécu en d'autres corps?

Le courtisan Horace (1) déclare que les aigles n'engendrent pas des pigeons, et que les grands hommes donnent infailliblement le jour à des grands hommes; vraiment les

(1) Liv. IV, od. IV.

espèces ne changent pas ; mais ne pouvait-il pas voir les fiers descendants des Scipions, des Brutus et des Publicola, mendier humblement la faveur des portiers d'Auguste et de Mécène, quand il allait souper avec celui-ci ?

Si la mégalanthropogénésie existe, qu'on nous le montre par les restes actuels de tant d'illustres races que l'histoire a célébrées et que leurs ancêtres avaient ennoblies par leurs hautes prouesses. Combien de sots et de lâches viennent s'endormir aujourd'hui sur les lauriers moissonnés par leurs vaillants aïeux ! Qu'ils apportent autre chose que leurs écussons et leurs parchemins vermoulus, qu'ils se présentent dignes de ces grands noms ; car, loin de les faire resplendir, ceux-ci servent de flambeaux pour éclairer leurs turpitudes et l'opprobre honteux du déshonneur dans lequel ils croupissent. Cependant on a dit, avec raison, que *noblesse oblige*, en offrant à l'émulation sans cesse l'exemple des vertus paternelles. Si donc cette même noblesse, orgueilleuse de ses antiques prérogatives, se croyant pétrie d'un meilleur limon que le reste des humains, dédaigne tant de se mésallier, elle devrait conserver intacte la pureté, l'énergie d'un sang tout généreux. Les Jacquelines de la Prudoterie

d'ailleurs ne forlignent point ; elles gardent toujours les pudiques vertus des Sotenvilles contre l'irruption des Georges Dandins ; et toutefois, comment les serfs, les vilains des Sicambres et des Ampsivariens, de ces vainqueurs des Gaules, tant admirés par le comte de Boulainvilliers, ont-ils osé surpasser aujourd'hui leurs seigneurs ? La mégalanthropogénésie n'a-t-elle eu lieu que pour le tiers-état, tandis que beaucoup de grands sont devenus si petits? Il y a donc des noblesses qui naissent et d'autres qui s'éteignent :

> Mais la postérité d'Alfane et de Bayard
> Quand ce n'est qu'une rosse est vendue au hasard.

Cependant les roturiers étaient alors pauvres, asservis à la glèbe, courbés sous le joug de l'ignorance, d'une superstition abrutissante et du despotisme féodal ; les leudes et barons, au contraire, possédaient, dans leurs donjons, leurs fertés, ou leurs châteaux forts, tous les bénéfices du pouvoir et de la fortune : quelques uns savaient même alors quelque peu lire et parler latin, comme Aribert, roi de Paris, quoiqu'ils en eussent honte :

> Combien que sois issu de gent sicambrienne,
> Le langage latin coule en la bouche mienne.

Les nobles avaient seuls jadis le droit d'atteindre aux plus hautes dignités, aux magistratures capables de déployer l'intelligence et tous les talents, ainsi que la vertu guerrière, leur principale occupation. Telle était la confiance dans leur habileté et leur sagesse, qu'on les dispensait souvent de l'âge pour gérer les plus éminents emplois. Un misérable roturier aurait-il osé, après bien des études, se présenter pour occuper la moindre place destinée à ces grands hommes tous nés avec une science infuse ? Les nobles ne pouvaient pas être punis des mêmes supplices que les vilains, parcequ'ils étaient crus presque infaillibles ; tandis que *la gent corvéable* et *taillable*, *à merci* et *à miséricorde*, languissait dans le dernier mépris.

Aussi la caste nobiliaire, bien repue, se distinguait facilement par sa procérité, sa superbe corpulence, du vulgaire pauvre, misérable, nourri de racines ou d'herbages, d'un pain noir d'orge et de seigle, et n'ayant jamais la poule au pot si souvent promise. Si dans les îles les plus sauvages, comme à Otahiti, la caste supérieure se distingue du peuple par ses formes mieux développées et plus fortes, si le musulman, le mameluck en Égypte, paraissent bien autrement robustes et vigoureux que

le triste fellah desséché sur les sillons qu'il arrose de ses sueurs, il en fut de même en Europe dans tout le moyen âge, parceque des serfs attachés à la glèbe n'avaient pour se consoler que ce que voulaient bien leur laisser les nobles barons, après les dîmes et les corvées.

Tel était l'état de misère et de faiblesse des roturiers alors, sous les nobles, que toutes les statues, les peintures qui nous restent des hommes du peuple du moyen âge, les montraient maigres et minces, ou chétifs et laids, tandis que les statues des princes, des rois, des hauts et puissants seigneurs, et leurs portraits, retracent des figures colossales et largement *entripaillées*. L'on estimait beaucoup jadis cette belle apparence chez les grands; cela faisait croire au peuple qu'ils étaient véritablement des hommes d'une race supérieure et différente des autres par le sang comme par la vigueur.

D'ailleurs les Gaulois étaient une race d'hommes plus petits, plus bruns que les Francs, Saliens et Sicambres, vainqueurs des Gaules sous Clovis; car ceux-ci étaient de ces grands corps blonds et blancs, à longs cheveux, originaires de la Germanie et du nord, peuples vaillants et forts mangeurs. Il est donc évident que les Francs ou les nobles, ne se mésalliant

pas avec les roturiers ou vaincus, conservèrent leur constitution robuste pendant plusieurs siècles.

Tous les moyens de garantir la supériorité physique et morale étaient donc dévolus à ces aînés du genre humain, par le choix du sang, par les avantages de l'opulence, des hauts emplois, d'une éducation libre et généreuse. Aussi faut-il voir avec quel œil de dédain ils regardaient les nouveaux parvenus, et que de difficultés eurent à percer Caton l'ancien, Marius, Cicéron, à Rome, au milieu des orgueilleux patriciens.

Mais si l'on veut considérer les événements historiques du genre humain, on verra les princes et les rois originaires des familles les plus obscures, et les races les plus éclatantes, se perdre enfin, telles que les grands fleuves, dans l'océan général et la lie vulgaire des nations. Combien de génies illustres sont sortis tout-à-coup de la nuit profonde, et sans ancêtres, pour ainsi dire, en éclatant comme des astres nouveaux, puis se sont éteints sans postérité, en composant à eux seuls toute leur renommée?

Nous concevons que l'idée de la mégalanthropogénésie puisse flatter des familles nobles, et leur faire aisément supposer les vertus non moins héréditaires chez elles que des armoi-

ries ; mais bien des motifs s'opposent à cette transmission.

D'abord, nous avons cité, à cet égard, l'épuisement des travaux d'esprit chez la plupart des savants d'un sublime génie; aussi voyons-nous que ceux-ci sont issus, au contraire, pour la plupart, de parents simples, mais doués de qualités physiques et génitales remarquables.

En effet, nous avons plusieurs raisons de croire qu'un individu né de parents très amoureux, et dans la vigueur de leur âge, dans les circonstances les plus favorables, obtiendra des facultés en général mieux développées, un tempérament plus ardent, plus généreux au moral ou au physique, que l'individu sorti de parents vieux, ou débiles et sans ardeur. De là vient encore que les premiers-nés, les bâtards, montrent souvent plus d'intelligence et d'énergie que les autres enfants ; c'est peut-être à cet égard que les droits de primogéniture ont pu être admis avec fondement chez beaucoup de nations. Les Orientaux, les Indiens, font naître tous leurs grands hommes de vierges, comme Confucius, Fohi, ou leurs dieux incarnés Xaca, Amida, Christnou, Buddha, et les législateurs ou prophètes Zoroastre, Mahomet, etc.

En second lieu, les dons de la fortune et du

pouvoir corrompent plus encore les personnes d'un haut rang qu'elles ne leur proposent des motifs d'émulation et de travail pour s'élever. Sans doute on ne se plaît point à dégénérer, mais qui ne voit pas les princes et les grands entourés d'éternels adulateurs qui leur persuadent toujours qu'ils sont les premiers hommes du monde en tout, et qui, leur cédant sans cesse, empêchent les plus heureux caractères de s'évertuer? De là vient que la servilité de tout ce qui nous environne fait tomber insensiblement dans la mollesse, tandis que le pauvre, instruit à la dure école du malheur, se raidit contre l'adversité, s'aguerrit aux tempêtes, et devient nécessairement un homme très supérieur aux puissants de la terre. Que dirai-je? Une secrète jalousie excite sans cesse les cœurs généreux à surpasser en mérite et en talents ceux qui les dominent par le rang.

Enfin, lors même que les puissants se défendraient de la mollesse et de l'ignoble bassesse de caractère, ou de la lâcheté d'esprit et de cœur qu'elle amène insensiblement, pourraient-ils toujours résister aux plaisirs qui énervent, abâtardissent plus profondément encore les générations? Trop de facilités s'offrent de toutes parts à leurs sens, dans la jeunesse surtout, pour qu'ils

puissent échapper aux sirènes, aux jouissances les plus séduisantes des voluptés. Aucune famille puissante et riche n'a pu s'y soustraire: ce qui cause presque toujours la ruine du pouvoir héréditaire chez toutes les nations. Le tableau de toutes les branches royales ou impériales dans les différents siècles et les divers pays a montré qu'elles se perdaient presque constamment par l'abâtardissement, dont la cause principale découle de l'abus des plaisirs.

De même, les races d'animaux ne dégénèrent jamais davantage que par l'énervation vénérienne. Les familles les plus illustres, s'alliant avec les plus opulentes, nageant dans la superfluité au sein de toutes les délices, constamment oisives, puisqu'on leur épargne tout travail et toute peine, deviennent ordinairement frêles, délicates, nerveuses, sur les coussins de la mollesse, et dans les carrosses dorés où elles végètent, outre les dangers d'une table servie avec luxe, et de tant de spectacles enchanteurs dont la pompe les enivre. Il est impossible que le courage le plus énergique, l'esprit le plus élevé résiste à ces démons tentateurs (1).

(1) *Voy.* Paracelse, *De generatione stultorum*, *Oper.*, t. XIV, pag. 21. Duclos, *Considérations sur les mœurs*, dit que l'air noble, de son temps, consiste en un corps grêle, délicat, débile, etc.

Il faut donc que les destins s'accomplissent sur tout le globe, et que la roue de la fortune tourne sans cesse pour élever les uns au faîte, tandis qu'elle en précipite d'autres dans les abîmes. Mais cela prouve encore l'inconstance des qualités morales chez les mêmes familles humaines ou l'impossibilité d'une filiation successive d'hommes de génie. Les anciens Égyptiens, les Hindous actuels, chez lesquels toutes les conditions demeurent héréditaires et fixées depuis un temps immémorial, réussissent cependant moins dans les arts et portent moins loin les sciences que les Européens, qui choisissent à leur gré l'état le plus favorable aux aptitudes naturelles que chacun apporte en naissant :

> Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
> Pugnis.

La nature nous donnant des dispositions innées à son gré, il n'est pas étonnant qu'il puisse naître, comme dit Montaigne, un marmiton d'un duc et pair, comme un général d'un cordonnier, et du vertueux Marc-Aurèle est sorti l'exécrable tyran Commode. Il ne faut donc pas se fier beaucoup à la mégalanthropogénésie pour les rois comme pour les sujets.

ARTICLE III.

De l'état sauvage ou de la barbarie et de ses résultats.

Il n'y a nulle société réglée chez les nations qui subsistent dans l'état chasseur et sauvage, comme les naturels américains, tels que les Canadiens, les Illinois, les Creeks, les Osages, les Iroquois, etc., vers le nord, et les Patagons, les Chiliens, au midi du Nouveau-Monde; telles sont plusieurs peuplades féroces du cœur de l'Afrique, les Hottentots bosmans, les habitants de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Hollande, de la terre de Diemen, de la Nouvelle-Calédonie, et une foule d'autres aussi barbares. Un Chilinois, un Diemenois, par exemple, est presque dépourvu de toute sensibilité, de toute sympathie; il ne montre souvent, dans son apathie, ni chagrin ni colère parmi les événements de la vie; il rit de tout et ne s'inquiète de rien, ne corrige jamais ses enfants, même lorsqu'ils frappent leur mère (1). Chaque père gouverne sa famille par son autorité naturelle, et s'il s'unit quelquefois à ses voisins, c'est pour repousser la vio-

(1) Forster, *Voyage de Cook*, tom. II, pag. 483.

lence ou pour tirer quelque vengeance d'une agression et d'une insulte ; il n'existe parmi eux aucune autre loi que celle du talion, loi primitive d'égalité, retrouvée par toute la terre.

Ainsi, tout homme naturel défend avec la plus grande fermeté les droits de sa condition ; parmi ces barbares (1), aucun malheur n'a pu soumettre leur fierté à la servitude : accoutumés à l'indépendance, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un supérieur ; n'ayant jamais essuyé aucune réprimande, ils ne peuvent supporter aucune correction (2).

Un grand nombre d'Américains, se voyant traités en esclaves par les Espagnols, périrent de douleur ou se tuèrent de désespoir (3).

Quand il n'y a nulle propriété, il est difficile d'obtenir l'obéissance, la subordination ; mais tous suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur, et seulement dans ce cas (4). Comme le sauvage n'est tenu à rien

(1) Labat, *Voyag.*, tom. VI, pag. 124; Brickell, *Hist. of Carolina*, pag. 31.

(2) Dutertre, *Antill.*, tom. II, pag. 490.

(3) Oviedo, lib. III, cap. VI, p 97. ; Vega, *Conquista de la Florida*, t. I, p. 30, et t. II, p. 416; Labat, *Voyag.*, tom. II, pag. 138; Benzo, *Hist. novi orbis*, lib. IV, c. 25.

(4) Lozano, *Descr. del gran Chaco*, pag. 93 ; Melendez,

envers son semblable, il éprouve une impatience invincible de tout frein, il est incapable de modérer ses désirs, de dompter ses impétueuses volontés : le père voit un courage naissant dans ces violences du jeune âge, qui dédaignent tous les conseils de la prudence. Comment de tels hommes, qui n'ont jamais éprouvé la moindre contrainte, ne se regarderaient-ils pas comme rois et souverains absolus de tout ce qui les entoure? comment ne montreraient-ils point partout cet orgueil de maître, cette hauteur d'opinion qui méprise tout le reste, qui fortifie au dernier degré l'esprit d'indépendance, pour résister à outrance à toute domination ? Cette fierté du naturel, regardée par le barbare comme son inaliénable apanage, ne lui inspire-t-elle pas une âme supérieure dans son élévation à celle des hommes courbés sous l'esclavage ? Ne lui donnera-t-elle pas, aux jours du danger, une dignité de caractère, une persévérance capable d'étonner ? car cette vie n'est pour lui qu'une guerre perpétuelle ; sa cabane est entourée de périls, et il ne dort qu'au milieu des alarmes.

Tesoros verdaderos, tom. II, pag. 23 ; *Relac. historical de las missiones de los Chiquitos*, par P. Juan Patr. Fernandez, pag. 32-33.

Trempé, pour ainsi dire, dans les souffrances et les privations, il les subit sans terreur comme sans faiblesse.

Rien n'est donc moins favorable au développement de la douce sensibilité du cœur et des facultés de l'intelligence que cette dure existence qui renferme l'homme en lui seul et le concentre sur l'idée, toujours vivante, des besoins qui l'obsèdent. Ainsi le sauvage devient égoïste, atroce même ; il n'épargne rien, puisque rien ne l'épargne dans la nature : *Cuncta ferit dum cuncta timet*. Placé chaque jour au milieu des périls, ne subsistant que d'une vie précaire et à l'aide de chasses, de fatigues horribles, il ne compte que sur ses propres forces ; il s'enveloppe dans les sombres pensées que fait naître une telle situation : seul, pour ainsi dire, luttant contre l'univers, il devient un animal sérieux, mélancolique ; ses chants lugubres peignent cet état de son âme ; ses regards sinistres ne lui montrent, dans un étranger, qu'un nouvel ennemi ; dans les démonstrations de l'amitié, qu'un voile perfide qui lui cache un assassin. De là cette habitude de taciturnité, cette immobilité quand rien ne le contraint d'agir ; et même dans les réunions avec ses semblables il garde un silence fa-

rouche. On conçoit combien il doit couver au fond du cœur de profonds desseins, soit pour surprendre un ennemi, soit pour venger une offense; il se défie, par la même raison, de quiconque peut également voiler le désir de sa perte ou machiner des embûches. Au contraire, dans notre état social, les lois ayant pourvu à la sécurité des hommes entre eux, nous ne sommes pas tous si près du besoin, que la mort de notre semblable nous devienne nécessaire : ayant plus de liberté de déployer nos idées en dehors de nous-mêmes, nous pouvons mieux nous livrer à l'instruction, à l'industrie, à la gaieté; car l'adresse, le talent, le travail, remplacent chez nous cette force brute, cet emploi de la violence et du courage, sans lesquels nul sauvage ne saurait subsister.

Aussi regarde-t-il la férocité, la tyrannie, comme des actes de grandeur, de domination, de courage, qui l'exaltent, le remplissent de gloire et d'honneur. De là cette audace invincible des barbares dans leurs vengeances, et la résistance furieuse ou enragée qu'ils opposent à leurs ennemis, quoique vaincus et prisonniers de guerre (1). Au contraire, l'homme

(1) Joh. Stadius, *Histor. Brasil.*, part. II, ch. XXIX; et

policé fait résider l'honnêteté dans la générosité, dans l'humanité : tels sont les procédés parmi nous les plus estimables, car la politesse consiste à tout offrir et à tout céder avec une entière bienveillance.

Ce n'est pas que le cœur humain ne soit partout le même : ce barbare si fier, ne pouvant parvenir à ses desseins par la violence, emploiera la ruse et les stratagèmes, soit pour tendre des embûches, soit pour surprendre une proie dans le piége ; aussi l'artifice devient pour le sauvage, comme pour tout être faible, un moyen plus efficace souvent que tout autre pour se défaire d'un rival, d'un concurrent à craindre ; il ne met pas moins de secret impénétrable dans la combinaison de ses plans ; il ne les suit pas avec moins de ténacité et de patience ; il n'agit pas avec un moindre raffinement de dissimulation que les plus fourbes politiques parmi les nations civilisées. C'est ainsi que les conjurations, ensevelies dans un secret profond, s'assurent, parmi les plus barbares, un infaillible succès : les trames s'ourdissent avec d'autant plus de duplicité et de perfide adresse, il y a d'autant moins d'indiscrétions qui puis-

Lery, *Navigat. Bresil.*, ch. XIV, chez les Margajats et les Topinamboux.

sent éveiller les soupçons, que la tyrannie et l'oppression sous lesquelles ils gémissent sont plus accablantes.

Serait-ce dès lors un état heureux que celui qui force l'homme imprévoyant et barbare aux plus horribles forfaits pour soutenir sa propre existence ? car, tel est souvent le sauvage chasseur sans culture, sans propriétés, au milieu des plus rigoureuses saisons (1).

Insouciant des maux de ses semblables, comme ceux-ci le sont des siens, chacun vit pour soi par le plus dur égoïsme qui l'isole de tout, qui resserre la sensibilité de son cœur (2), même pour ses proches (3), pour sa famille, pour toute personne malade (4). Un Américain, se voyant accablé d'années et d'infirmités, se sentant à charge à tout ce qui l'environne, se place lui-même d'un air satisfait dans son tombeau. « Délivre-moi d'une vie inutile, dit-il au plus

(1) Ellis, *Voyage à la baie d'Hudson*, pag. 197.

(2) Fernandez, *Mission de los Chiquitos*, pag. 33.

(3) Oviedo, *Hist.*, liv. XVI, et de la Potherie, *Voy.* tom. III, pag. 28.

(4) *Lettre* du P. Cataneo, dans Muratori, *Christ.*, t. I, pag. 309; Dutertre, *Antill.* II, 410; Lozano, *Paraguay*, pag. 100; Herrera, *Décad.* IV, liv. VIII, c. v, et *Déc.* V. liv. IV, c. 1; Falkeners, *Descrip. of Patagonia*, p. 98; Gumilla, *Orenoque*. I, pag. 329.

proche ; rends-moi, mon fils, le triste service de me débarrasser du fardeau de l'existence : ce n'est plus cruauté, c'est pitié envers ton père (1). Ce n'est point assez, soutiens ta vie par ma mort, fais que je revive tout entier dans toi ; donne-moi ton sein même pour tombeau. » Et qui ne connaît pas en effet cette cruelle férocité des sauvages de l'Amérique, qui, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de la Plata, ont présenté tant d'exemples du massacre de leurs pères vieux et infirmes, de leurs mères, de leurs amis malades et hors d'état de subvenir à leur subsistance ? Chacun, en effet, n'ayant que le strict nécessaire, se voit incapable, dans cette vie imprévoyante et précaire, de secourir son voisin ; il a fallu même que les lois espagnoles imposassent l'obligation au père de nourrir ses enfants, au mari de pourvoir à l'aliment de sa femme (2).

Qui ne sait pas que de pressantes extrémités ont pu forcer des barbares à porter leurs mains furieuses sur leurs femmes, leurs propres enfants (3) ? Les Tibaréniens, dit-on, précipi-

(1) Cassani, *Hist. de nuevo regno de Grenad.*, p. 300; Pison, *Medic. brasil.*, pag. 6; Ellis, *Hudson's bay*; Gumilla, *Orénoq.* I, pag. 333, etc.

(2) Gogulludo, *Historia de Yucatan*, pag. 300.

(3) Chez les Giagues en Afrique, Cavazzi, *Hist.*, tom I

taient les vieillards du haut d'un roc, pour s'épargner la peine de les nourrir. Au royaume de Juida, en Afrique, on abandonne les infirmes, et ceux qui en échappent ne sont pas surpris d'une coutume qu'ils emploient également pour d'autres; on tue les malades au Congo; dans l'île Formose, on les étranglait; les Kallantiens, peuples des montagnes du nord de l'Inde, mangeaient leurs parents morts (1), par une pitié superstitieuse et pour ne pas abandonner à la pourriture ces personnes qui leur furent chères. Chez les Issédons, nation scythique, habitant jadis le petit Tibet, lorsqu'un père mourait, les enfants sacrifiaient des bœufs et des moutons, que l'on mangeait en les découpant en morceaux avec le cadavre du père; seulement on réservait la tête, que l'on dorait comme une relique (2). De même chez les Massagètes, autre nation scythique, ceux qui sentaient approcher leur dernière heure se faisaient hacher en morceaux avec plusieurs moutons, pour servir au repas funéraire de leurs proches; mais celui qui périssait de maladie, étant censé impur et in-

pag. 123 et 133. Le P. Lobo, pag. 23, le dit de même des Gallas. *Voy.* aussi Salt, *Travels abyss.*

(1) Hérodote, *Hist.*, liv. III, c. XCVII.

(2) Hérodot., l. IV, c. XXVIII.

digne d'un pareil honneur, son cadavre était jeté aux chiens (1); tant il paraissait honteux de mourir ailleurs qu'à la guerre : les Derbices, sans que la nécessité de la faim les y contraignît, étranglaient leurs propres parents arrivés à l'âge de soixante-dix ans (2), pour leur épargner les derniers maux de la vieillesse: les Hyrcaniens, enfin, livraient aux vautours les cadavres de leurs pères(3): les Mèdes mourant de maladie étaient aussi abandonnés tout agonisants à des chiens (4) : chez les anciens Ibères et Cantabres, les vieillards se précipitaient d'eux-mêmes du haut des rochers.

Les battas de l'intérieur de l'île de Sumatra dévoraient pareillement leurs vieux parents(5), et cependant ils ne manquaient pas de vivres. Des mœurs aussi atroces n'étaient pas seulement celles d'anciens Scythes (6), mais des

(1) Strabon, *Géogr.*, l. XI, p. 353, et Hérodot., l. II.

(2) Bardesane, dans Eusèbe, *Præp. evangel.*, l. VI.

(3) Strabon, liv. XI, p 790. Édit. Almeloveen.

(4) Voyez aussi comment les sauvages assomment avec le tomahawk ou casse-tête les vieux et les malades qui sollicitent cette grâce parmi les Canadiens; Ducreux, *Hist. canad.*, liv. I, pag. 61, et J. Long, *Voy. chez les sauv. de l'Amér. sept.*, pag. 141 et sq.

(5) Marsden, *Hist. de Sumatra*, p. 301, sq.

(6) Porphyre, lib. III.

premiers peuples de l'Attique (1), des Carthaginois, d'après Tite-Live; des Ethiopiens, suivant Agathémère, et des anciens habitants de l'île de Ceylan, au rapport d'Arrien, etc.

De même, lorsqu'une femme, à la Nouvelle-Hollande, accouche de deux enfants, on sacrifie le plus faible ou la fille, en l'écrasant entre des pierres; les parents font périr encore les plus jeunes qu'ils ne peuvent nourrir, soit qu'ils survivent à la mort de la mère, soit qu'on ne les puisse emmener dans des courses lointaines (2). Au Groënland, on enterre les enfants lorsque leur mère périt (3). Si une femme devient enceinte tandis qu'elle allaite un enfant, elle se fait avorter (4). Les Esquimaux de la baie d'Hudson font également avorter leurs femmes quand ils ne pourraient pas nourrir les enfants (5); ainsi les Knisteneaux font souvent avorter leurs femmes, et même périr leurs filles malheureuses (6). On

(1) Selon un ancien scholiaste de Pindare.

(2) Péron, *Voyag.*, tom. I, p. 468; et Collins, *Trav. new Holland.*, append., n° XI.

(3) Dereste, *Hist. des pêches*, tom. II, p. 441.

(4) Denys, *Hist. de l'Amériq. sept.*, t. II, p 365.

(5) Ellis, *Voyag. baie d'Huds.*, t. II, part. II, p. 118.

(6) Mackenzie, *Voyag. intér. d'Amér. sept.*, tom. I, page 242.

sait qu'à Madagascar les enfants qui naissent certains jours de la semaine regardés comme malheureux sont étouffés ou enterrés vivants, ou abandonnés dans les bois à la voracité des bêtes féroces (1). On a vu, dans l'excès du besoin, des Esquimaux dévorer leurs enfants et leurs femmes (2). Les Brasiliens ont mangé leurs enfants morts (3). Les Giagues, en Afrique, aimaient, dit-on, à se repaître de jeunes enfants (4), et, au rapport, très peu vraisemblable toutefois, de divers auteurs, comme de Pietro de Cieça, on engraissait même les enfants des femmes esclaves pour les manger, jadis au Paraguay (5).

Personne n'ignore qu'en Chine on expose les enfants, et qu'il en meurt énormément; que les indigents, au Japon, font journellement avorter et périr les leurs (6); qu'à Paragoa, l'une des îles Calamianes, tout enfant

(1) Flacourt, *Hist. de Madagasc.*, par les Ombiasses.

(2) Ellis, *Hudson's bay*, p. 197; et Jérémie, *Voyage au Nord*, t. III, p. 305.

(3) Piso, *Hist. Brasil.*, p. 14; Barros, *Hist.*, p. 235.

(4) Cavazzi, *Relat.*, t. II, p. 123.

(5) Garcilasso de la Vega, l. I, c. v; Dobrizhofer, *Relat. des Abipons*, t. I, p. 143, et t. II, p. 39.

(6) Gemelli Carreri, *Voyag. autour du monde*, t. V, page 323.

contrefait est enterré vivant (1), comme on précipitait dans un abîme, à Sparte, les enfants trop faibles. A Formose, on faisait avorter les femmes devenues enceintes avant l'âge de trente ans; presque par tout le globe, enfin, les besoins de la volupté surpassant les moyens de subsister, il en est résulté le crime de l'exposition et de l'infanticide, attentats contre la nature dont aucun autre animal sur la terre n'est coupable. En effet, si quelque mère, parmi les animaux, est forcée de délaisser ou même de détruire ses petits, ce n'est que par la violence ou la crainte, tandis qu'un honneur insensé et cruel des mères dicta plusieurs fois un arrêt de mort contre d'innocentes victimes de l'amour, dans l'espèce humaine.

Que la crainte d'un excès de population ait obligé des législateurs à tolérer ces crimes contre l'humanité, et à mettre en honneur le célibat, surtout dans les castes sacerdotales, on pouvait leur montrer que la terre, mieux cultivée et plus également partagée en propriétés, nourrit presqu'en tout climat une multitude immense d'habitants; mais il a paru plus simple d'être barbare que laborieux et civilisé.

(1) Gemelli Carreri, *Ibid.*, t. V, p. 93.

Cependant l'anthropophagie, cette grande atrocité dont s'est partout souillé le genre humain, principalement sous les climats brûlants (1), ne reconnaît pas toujours pour cause la nécessité de la subsistance (2), quoique nous venions d'en montrer aussi des exemples ; c'est le principal crime de la vengeance qui abrutit ainsi le barbare au niveau des bêtes féroces ; l'habitude de les dompter à la chasse inspire à l'homme un sentiment d'orgueil et des idées de supériorité puisées dans le sang de sa proie. Il regarde bientôt la moindre injure et la seule rivalité de son semblable comme une rébellion criminelle qu'on ne peut trop punir. De cet orgueil blessé naît une vengeance d'autant plus atroce qu'on la croit moins proportionnée à la grandeur de l'outrage ; et comme les hommes ont coutume de dévorer les animaux qu'ils ont combattus, ils ont de même voulu sentir palpiter sous leurs dents le cœur de l'ennemi qui les menaçait de la mort. Dans toute nation, d'ailleurs, qui n'a point de lois établies pour maintenir

(1) Garcilasso de la Vega, *Hist. des Incas*, l. I, c. XII, pag. 28, trad. franç.

(2) Rich. A. Cruise, *Journal in new Zealand.*, Lond., 1823, in-8°. Langsdorff, Flinders, etc.

les droits de chaque individu, chacun se réserve le plaisir affreux de la vengeance, et bientôt la fureur des représailles montant au comble, tous les peuples retomberaient dans l'anthropophagie, si les lois cessaient d'assurer la justice dans l'état social.

Beaucoup de ces cannibales, en effet, ne manquent nullement de nourritures (1). Il y a même un plus grand nombre d'anthropophages parmi les pays chauds et fertiles, en Afrique, en Amérique et dans les îles de la mer du Sud, que dans les régions froides (2), où la rareté des subsistances l'excuserait. Ainsi les insulaires des archipels de la mer des Indes dévorent leurs ennemis par seul motif de vengeance (3). La vengeance est, en effet, une

(1) Cook et Forster, *Voyag.* 2e, t. III, p. 163, traduct. franç., in-4°; Bancroft, *Hist. of Guyana*, p. 259; Robertson, *Hist. de l'Amérique*, l. VI, p. 385; Sonnerat, *Voyage aux Indes*, t. II, l. IV, p. 102.

(2) Garcilasso de la Vega, *Hist. des Incas du Pérou*, traduct. franç., l. I, c. XII, p. 28.

(3) Forster, *Voyag.*, t. II, p. 78 et 300, *Observ.*; et dans l'archipel de Saint-Lazare, selon Valentin, *Bescryving*, etc., t. II, p. 84: Forrest, *Voyag.*, p. 271-368; et à Noukahiva, aux îles Wasinghton, selon Langsdorf, *Voyag. and Travels*, London, 1813, p. 145; à l'archipel de Mendoça, Roquefeuil, *Journal d'un voyage*, tom. I, pag. 321, etc.

passion sans cesse brûlante dans le cœur des sauvages ulcérés par les hostilités continuelles des petites tribus guerrières. Comme ils n'ont pas d'autre justice entre eux, les querelles particulières dégénèrent bientôt en une rage exécrable parmi ces petits états où chaque individu voit un ennemi personnel dans un étranger (1) : telle est la férocité aveugle qui s'allume entre ces Américains (2), ces Africains et ces nègres (3). Chez les battas de l'intérieur de l'île de Sumatra (4), la fureur qui les transporte les rend les plus impitoyables des animaux; ils ne savent alors ni se plaindre, ni pardonner et épargner; leur vengeance ne va pas à moins qu'à l'extermination éternelle d'une tribu ennemie (5). Les enfants de ces cannibales se

(1) Ribas, *Hist. de los Triunfos*, p. 9.

(2) Charlevoix, *Nouvelle-France*, t. III, p. 215; Boucher, *Hist. nat. de la Nouv.-Fr.*, p. 93; Léry, *Collect.* de Debry, t. III, p. 204; Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, pag. 40; Lozano, *Hist. du Paraguay*, t. I, p. 144; Laffiteau, *Mœurs*, t. II, p. 169; Herrera, *Decad.* I, l. VI, c. VIII, etc.

(3) A Saint-Thomas, Oldendorp, *Miss. Tranquebar.*, tom. I, p. 305; à Dahomé, selon Snelgrave, *New account of Guinea*, etc.; et chez les Gallas, d'après Lobos, *Abyssin.*, pag. 23.

(4) Marsden, *Hist. of Sumatra*, p. 501.

(5) Colden, *On five nations*, t. I, p. 108; Charlevoix,

barbouillent du sang d'un prisonnier, le sucent dès la mamelle (1); les femmes elles-mêmes excitent l'audace des combattants (2) et participent à l'horrible banquet du triomphe et de la vengeance (3).

Aussi, toutes les occupations de ces barbares, tous leurs ornements, leur tatouage, leurs marques distinctives, sont destinés à la guerre, à honorer leurs prouesses, à l'exaltation de leur caractère martial. Ils ne méditent, ne rêvent que projets de pillage, d'incendie, longs ressentiments, massacres; ils préparent des embûches, enveniment leurs armes de poisons mortels; on a connu des Américains qui ont

Hist. Nouv.-Fr., t. III, p. 251.; Barrère, *France équinox*, pag. 170.

(1) Rochefort, *Antill.*, p. 484.

(2) Dutertre, *Iles Antill.*, t. II, p. 406; Labat, *Voyag. en Amériq.*, t. II, p. 35; Oldendorp, *Relat.*, t. I, p. 25; *Rec. de Voyag. au Nord, chez les Esquimaux*, t. III, pag. 307, etc.

(3) Biet, *France équinox.*, p. 384; Piso, *Hist. nat. Brasil.*, p. 8; Léry, dans Debry, *Collect.*, t. III, p. 210; et Stadius, *Ibid.*, p. 123; *Lettr. édif.*, t. XXIII, p. 341; La Condamine, *Voyag.*, p. 84 et 97; P. Martyr, *Decad.*, p. 8; Dumont, *Mém. sur la Louisiane*, tom. I, pag. 254; De la Potherie, *Voyag.*, t. III, p. 50; Charlevoix, *Nouv.-Fr.*, tom. I, p. 259.; tom. II, p. 14; tom. III, p. 21, etc.

fait mille lieues au travers des forêts, des montagnes, des marais couverts de roseaux, se sont exposés à toutes les intempéries de l'air, à la faim, aux dangers qu'ils ont méprisés par la seule violence de leurs ressentiments, pour atteindre un meurtrier de leur famille, pour lui enlever la chevelure, le *scalper*, et apaiser ainsi les ombres irritées de leurs parents (1). L'horrible Topinambou, l'audacieux Algonquin, saisissant son tomahawk, sa massue de guerre, entonne cet hymne de la vengeance: « Je vais en guerre venger la mort de mes » frères; je tuerai, j'exterminerai, je saccagerai, je brûlerai mes ennemis; j'emmenerai des » esclaves, je dévorerai leur cœur, je ferai boucaner leur chair, je sucerai leur sang, j'ap» porterai leur chevelure, et je me servirai de » leurs crânes pour faire des tasses (2). » Les Iroquois invitent ainsi leurs amis à venir manger avec eux une nation rivale (3). Bientôt à l'ap-

(1) Adair, *History of Americ. ind.*, pag. 150.

(2) Bossu, *Nouv. Voyag. Ind. occid.*, tom. I., p. 115. De même les Walkyries, jeunes beautés du *paradis d'Odin*, devaient servir à boire de l'hydromel aux héros, dans les crânes de leurs ennemis, selon l'*Edda*, 32-35. *Voyez* Mallet, *Hist. de Danem.*, tom. I, pag. 105. Les anciens Scythes ont fait de même, selon Hérodote, lib. IV.

(3) Charlevoix, *Nouv.-Franc.*, t. III, p. 208; *Lettres*

proche des ennemis, à la vue de leurs atrocités la furie s'empare de toute la nation; les enfants, les femmes, chacun hurle, se mêle en tumulte, s'échauffe au carnage; il y va de la vie: alors la férocité monte au comble, on ne se connaît plus, on se sent en proie à cette rage de désespoir qui fait commettre les actes les plus abominables. N'a-t-on pas vu d'horribles transports dignes des cannibales pendant les guerres civiles, même parmi des peuples doux et policés, qui se sont trouvés entraînés dans ce tourbillon fatal d'exaltation et de barbarie? Ils les ont poussés aux plus exécrables attentats dont une âme humaine soit capable. Revenu de cet affreux vertige, le scélérat souillé de tant d'horreurs s'épouvante bientôt de lui-même et soutient à peine la lumière du jour, tel qu'un monstre abhorré de l'univers.

Tel n'est pas l'implacable anthropophage. Endurci à la férocité par une nature marâtre et par la rigueur de son sort, il veut rendre à son prisonnier les tourments qu'on lui destinait. La tribu s'assemble; elle déplore avec des lamentations, des gémissements la mort de

édif., t. XXIII, p. 277; De la Potherie, *Voyag.*, t. II, pag. 298.

ses guerriers; puis bientôt à ces hurlements de douleur succèdent les cris furibonds de la vengeance; les transports d'une joie féroce annoncent qu'on va célébrer un barbare triomphe (1).

Fier et indifférent sur sa destinée, le prisonnier, loin de fuir ou d'abréger ses tourments par une mort volontaire, regarde avec un orgueilleux dédain les apprêts lugubres de son supplice : immobile, sans changer de visage, ni courber un front jadis victorieux, il est lié à un poteau. Là, chacun, femme, enfant, guerrier, tous acharnés comme autant de furies, le découpent, le déchirent en lambeaux, en arrachent les chairs, raffinent sur tout ce que la cruauté et la rage peuvent inventer de plus infernales tortures, avec le fer et la flamme, en prolongeant, avec une ingénieuse barbarie, ses souffances pendant plusieurs jours, pour dompter son opiniâtreté et abattre cet inébranlable courage. Mais ce mâle ennemi, exalté lui-même d'une pareille rage, répond par l'insulte et l'ironie à la férocité de ses bourreaux. « Viens te venger, viens connaître ma fermeté, tyran;

(1) Charlevoix, *Hist. Nouv. Fr.*, t. III, p. 241; Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, t. II, p. 164.

j'ai dévoré tes pères, j'ai rongé leur cervelle ; et moi aussi j'ai bondi de joie, j'ai entendu les cris de souffrance de tes frères, j'ai arraché les chairs de tes parents et je les ai longuement savourées. Je te défie de faire ployer ma valeur ; entends l'hymne de mort et les derniers chants de mon triomphe, au milieu de tes tortures et de tes bûchers ; oui j'expire en vainqueur et ton atrocité me couronne de gloire (1). »

Frappés d'étonnement à l'aspect de tant de constance qui semble au-dessus des forces de la nature, quelques auteurs de ces relations ont cru que la contexture de la peau des Américains et leur constitution les rendaient moins sensibles à la douleur que les autres hommes, et même ils les ont vus supporter de cruelles opérations de chirurgie sans sourciller (2); mais s'il est vrai que la vie sauvage endurcisse à l'air et à toutes les souffrances, rende le corps

(1) *Voy.* De la Potherie, *Hist.*, t. II, p. 237, et t. III, pag. 481 ; Colden, *On five nations*, t. I, p. 200 ; Lahontan, *Voyag.*, t. I, p. 236 ; Hennepin, *Mœurs des sauvages*, pag. 64 ; Dutertre, *Antill.*, tom. II, pag. 405 ; et chez les Américains du Midi, les Topinambous, Jean de Léry, dans Debry, *Collect.*, tom. III, pag. 34 et 210 ; Fermin, *Surinam*, tom. I, pag. 54.

(2) Don Anton. Ulloa, *Notic. Americ.*, pag. 313.

moins impressionnable, il n'en faut pas moins reconnaître qu'un pareil courage ne se soutient que par l'exaltation de la férocité ou d'un orgueil opiniâtre et inflexible.

Ceux qui ont prétendu que la faim et ensuite la gourmandise entretiennent cette horrible coutume ne paraissent guère mieux fondés ; cependant il est quelques témoignages qui l'annonceraient. Plusieurs cannibales ont manifesté un goût plus vif pour la chair humaine que pour celle des animaux (1). Tous rejettent la chair des individus morts de maladie (2), mais estiment celle des jeunes et des femmes ou filles (3). On a dit que les Caraïbes préfèrent la chair du blanc à celle du nègre, et celle de l'Anglais, comme plus tendre, à celle du Français (4). La plante des pieds et la paume des mains, à cause de leurs nombreux tendons, ont paru le meilleur morceau, selon les battes de Sumatra et les Floridiens (5). Plusieurs cannibales recherchent, dit-on, avec

(1) Meiners, *Diss. hist. act. acad.*, Gœtting., t. VIII, page 36. Cruise, *New-Zealand*, etc.

(2) Dobrizhofer, *Relat. des Abipons*, tom. II, pag. 39.

(3) Cavazzi, *Voyag.*, tom. II, pag. 123, sq.

(4) Labat, *Voyag. améric.*, etc.

(5) Miller, dans Sprengel, *Beytræge*, I, set. 14.

passion la chair humaine dont ils ont une fois goûté (1). Les Abipons, au Brésil, les Chiriguanes, au Pérou, sont surtout les plus féroces, et engraissent leurs ennemis avant de les dévorer (2). On en dit autant des Zuakins (3) en Afrique, des Gallas, des Anzicos de Loango, qui ont jusqu'à des boucheries de chair humaine, si l'on en croit certains voyageurs (4). Au reste certains hommes ont porté l'excès de la gourmandise et de la curiosité jusqu'à goûter la chair humaine (5) à Rome, au temps de l'empereur Commode. En 1783, on exécuta beaucoup de Bohémiens anthropophages (6). Léonard Fioraventi s'était imaginé que l'anthropophagie avait engendré la maladie vénérienne, et Bacon de Vérulam avait adopté

(1) La Condamine, *Voyag.*, pag. 84; Gumilla, *Orénoq.*, tom. I, pag. 380; Grillet, *Relat.*, pag. 13; Charlevoix, *Parag.*, I, pag. 157; *Lettres édif.*, tom. VIII, pag. 272.

(2) *Lettres édif.*, tom. IX, pag. 10; Jean de Léry, *Navigations*, chap. XV.

(3) Hamilton, *Travels*, tom. I, pag. 31.

(4) Pigafetta et Lopez, le P. Lobo, Salt, etc.; les Giagues aussi, selon Cavazzi, tom. II, pag. 133; Laet, *Nov. orb.*, le dit des Aymures du Brésil, et des Tapuyas, etc.

(5) Galenus, *Alim. facult.*

(6) Greilmann, *Hist. des Bohémiens*, trad. fr.; Paris, 1811, in-8°.

cette opinion, réfutée depuis victorieusement par Astruc.

Toutefois plusieurs voyageurs, comme Jean Atkins (1), et surtout Guill. Dampier (2), affirment qu'ils n'ont jamais vu cette barbare coutume dans tous leurs voyages; mais il y a trop de témoignages récents et positifs qui l'attestent pour en douter maintenant. Il n'est même aucune nation qui n'ait originairement ressemblé aux cannibales : tels ont été nos aïeux. Pelloutier (3) l'a prouvé pour les Gaulois, et Cluvérius (4) pour les Germains. Les capitulaires de Charlemagne (5) établissent des peines contre ce crime, assez commun parmi des gens qu'on regardait comme sorciers.

C'est en effet la superstition qui a conseillé de barbares sacrifices d'hommes, et a rendu les dieux anthropophages, lorsque les hommes cessaient de l'être. Pour assujettir des peuples féroces, il fallait des divinités redoutables,

(1) *Voyage of Guinea, Brasil, and west Indies*, 1737, Lond., pag. 148.

(2) *Nouv. Voyag. autour du monde*, 2e édit., Amsterdam, 1701, tom. II, pag. 160.

(3) *Hist. des Celtes et des Gaulois*, Paris, 1771, tom. I, pag. 235-242.

(4) *Germania antiqua*, tom. I, pag. 305.

(5) *Édit.* d'Heineccius, cap. v, p. 382.

car l'homme fait toujours sa divinité à son image:

Primus in orbe deos fecit timor.

STATIUS, *Thebaid.*, l. III.

De là tant de victimes immolées, puisque aucun peuple n'a été à l'abri de cette cruauté (1), depuis le sacrifice d'Iphigénie et de la fille de Jephté jusqu'aux barbaries plus modernes: tels furent surtout les druïdes celtes et germains :

Et quibus immitis placatur sanguine diro
Theutates, horrensque feris altaribus Hœsus,
Et Taranis, Scythiæ non mitior ara Dianæ.

LUCAN.

Les grandes calamités semblaient surtout commander ces férocités, et l'on en vit des exemples à Rome (2), même pour des conjurations magiques (3). On immolait encore des hommes en Arcadie et à Carthage, deux siècles après J.-C. (4). On sacrifiait en Égypte des

(1) Jacob. Geusii, *Victimæ humanæ*, Amsterdam, 1691, in-8°. Kirchmannus, *de funeribus*, lib. IV.

(2) Macrob., *Saturn.*, I, 7; Dion Cassius, *Hist.*, l. XLIII, cap. XXIV; Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, c. XXI.

(3) Horatius, *Epod.* v, *in Canidia*. Monstrelet, *Chroniq.*, fol. 172, à l'an 1440, sur le baron de Raiz, en Bretagne.

(4) Porphyr., *De abstinent.*, lib. II, § 27.

hommes vivants, à cheveux roux, dans les grottes d'Elethya et ailleurs (1). Les Lusitains examinaient les entrailles humaines pour en tirer des présages dans leurs guerres. Cet usage abominable de sacrifier des hosties vivantes, si universel parmi tous les peuples connus de l'Europe et de l'Asie, qui se sont couverts du même opprobre, remonte à une haute antiquité; il n'avait pas même cessé à la naissance du christianisme, comme le prétend Eusèbe, puisqu'on en vit encore des preuves jusqu'au neuvième siècle. En effet, Tacite, Pline, Plutarque, Lampride, Sidoine Apollinaire, Procope, et beaucoup d'autres auteurs plus récents citent de telles immolations chez les Suèves, les Anglais, les Français, même chrétiens (2), les Perses et autres peuples. Tertullien, Lactance, Minutius Félix, attestent qu'elles existaient de leur temps à Rome. Chez les peuples du nord de l'Europe, il y avait

(1) *Descript. de l'Égypte* par Costaz, etc. Voy. aussi Diodore de Sicile, tom. I, pag. 187, trad. de Terrasson.

(2) On sait que sous Chilpéric et les premiers rois francs, à leur mort, on tuait, sur leur tombeau, un écuyer pour les servir dans l'autre monde, et on ajoutait des armes, de l'argent, comme pour leur usage dans cette nouvelle vie, à laquelle ils naissaient par le trépas.

des familles constamment chargées du sacerdoce de leurs dieux inhumains, et, dans les plus terribles malheurs, ils ont frappé leurs rois mêmes sur l'autel de ces divinités (1). Charlemagne défendit aux Saxons ces sacrifices d'hommes (2), quoique Adrien les eût auparavant abolis dans tout l'empire romain. On rencontre encore, dans la Frise et ailleurs, ces énormes pierres sur lesquelles coula le sang de ces horribles dévotions.

Ce n'étaient pas toujours des vaincus (hosties) qu'on réservait pour de telles cérémonies; les plus innocentes créatures, même de jeunes enfants, étaient dévoués à Moloch ou Saturne chez les Ammonites, les Chananéens, les Jébuséens, les Phéniciens et Carthaginois (3), chez les Chaldéens (4) et la plupart des orientaux (5). Parmi les Scandinaves on n'avait recours à ces horreurs exécrables que dans les grands dangers pour les rois (6). Les Mexicains

(1) Mallet, *Introd. Hist. Danem.*, pag. 83.

(2) *Capitulaires*, c. VIII.

(3) J. Dought, *Analecta sacra*, part. I, excurs., 128; Dieterich, *Antiquitates Biblicæ*, pag. 215.

(4) Seldenus, *De diis syris, syntagm.*, I, c. VI.

(5) Vossius, *Orig. idololatr.*, lib. II, c. V.

(6) Suhm, *Odini hist.*, p. 24, p. 279 et 336.

eurent d'aussi abominables sacrifices, selon Antonio de Solis, Alderete, etc. Aucun autre animal que l'homme n'en a été capable sur la terre.

Ainsi les antiques fables des Lestrigons, en Italie, du festin de Lycaon, ont trouvé des modèles dans l'histoire du genre humain. Les Scythes et les Tatars ont pu jadis dévorer des hommes, de même que les soldats de Cambyse, les Celtes et les Bretons d'autrefois (1), les premières peuplades pélasgiques de la Grèce, les Huns et autres Slaves dont les prêtres buvaient le sang de ces victimes humaines avant de rendre leurs oracles (2). On croyait, par ces libations terribles, apaiser les divinités infernales et se soustraire à leurs maléfices.

C'étaient de semblables expiations qui faisaient immoler tant d'infortunés sur la tombe des chefs et des rois dans ces âges de barbarie: ainsi Achille verse sur la tombe de Patrocle le sang des Troyens, et Énée celui des Rutules sur celle de Pallas. Ce ne sont pas seulement les mœurs poétiques des temps de l'héroïsme: presque tous nos rois de France de la première

(1) Pline, *Hist. nat.*, l. XXX, c. I.

(2) Hermoldus, *Chronica Slavor.*, t. I, c. LIII.

race furent enterrés avec quelqu'un de leurs écuyers vivants, et cette coutume a subsisté en Allemagne jusqu'à l'empereur Henri l'Oiseleur. C'était l'usage, à la mort d'un cacique américain, qu'on tuât plusieurs de ses femmes, de ses favoris et esclaves, pour l'accompagner dans une autre vie (1). Les Gètes tuaient les femmes dont les maris mouraient; et personne enfin n'ignore encore aujourd'hui le triste sacrifice des veuves indiennes sur le bûcher de leur époux (2).

Que l'on vante donc les délices prétendues de cet âge d'or de la race humaine; certes de pareilles fureurs attestent dans quelle profonde misère elle fut jadis plongée; mais l'état moderne de civilisation vers lequel notre espèce s'avance insensiblement prouve, malgré ses vices, qu'elle est susceptible d'un perfectionnement réel contre des détracteurs chagrins.

De même que les arbres sauvages ne portent que des fruits acerbes, empreints de sucs âpres

(1) Dumont, *Mém. sur la Louisiane*, tom. I, pag. 208; Charlevoix, *Nouvelle-France*, tom. III, p. 421; Oviedo, *Hist.*, liv. V, chap. III; Gomara, *Hist. génér.*, ch. XXVIII; Herrera, *Decad.*, t. I, lib. III., cap. III; Cieca de Léon, *Chronic.*, c. XXXIII.

(2) Holwel, *Événem. hist.*, part. II, c. IV. Properce en a jadis parlé; car il dit que, parmi elles, *Pudor est non licuisse mori;* Eleg. XI, lib. III.

qui s'adoucissent par la culture et la greffe, ainsi l'homme s'adoucit à l'aide de la culture sociale, il s'amollit même : ses organes, d'abord rudes, deviennent plus dociles, plus flexibles ; son cœur est désormais plus tendre, et sa sensibilité, plus délicate, peut devenir exquise parmi les douceurs de la vie civilisée. En effet, l'excès de cette dernière tend même à efféminer les individus, à les rendre lâches, esclaves abjects et sans vertus, comme ces animaux domestiques énervés, abâtardis et prêts à subir tous les jougs.

Un sage milieu entre la férocité du sauvage et la servilité sociale procure donc cet état heureux dans lequel l'homme peut rencontrer l'existence la plus favorable au développement de ses facultés physiques et intellectuelles. C'est ce milieu salutaire que n'ont point cherché Rousseau, éloquent apologiste de la vie sauvage, ni Hobbes, ce dur apôtre du despotisme.

ARTICLE IV.

Des amazones.

On a jadis fait mention de certaines nations de femmes qui vivaient loin du sexe masculin, dans un état de république guerrière et ambu-

lante. Selon Hérodote(1), c'était une horde scythe à cheval et se battant avec fureur. Pour perpétuer leur race, les Amazones fréquentaient momentanément les hommes ; elles tuaient ou estropiaient leurs enfants mâles de peur qu'ils ne leur donnassent un jour la loi. Elles instruisaient, au contraire, les filles à lancer le javelot et tendre l'arc ; pour cet effet, elles se brûlaient ou s'amputaient, dit-on, la mamelle gauche, afin qu'elle les gênât moins dans ces exercices guerriers. On lit beaucoup d'autres contes sur Thomiris, Thalestris, reines de ces Amazones, et sur ces femmes guerrières dans les historiens de l'antiquité, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Solin, Strabon, Pline, Pomponius Mela, etc.

Il est vrai que, chez plusieurs peuplades scythes, les femmes montaient à cheval et maniaient les armes comme les hommes, ce qu'elles font encore quelquefois. M. Klaproth place les Amazones mingreliennes dans la Kabardah, ou la steppe de Kuma, vers le fleuve de Marmadalis indiqué par Strabon, qui paraît être le Terek. Pareillement plusieurs femmes, dans la chaîne du Caucase, suivent

(1) *Hist.*, lib. IV.

encore leurs maris à la guerre : on a même prétendu qu'en certaines contrées, une fille ne pouvait pas trouver de mari avant d'avoir rapporté trois têtes d'ennemis (1); et la Bohémienne Valasca établit une république de femmes qui dura sept ans (2). On assure que les femmes de l'île de Lemnos, dans l'Archipel, devinrent jadis amazones, comme Hipsipyle (3). Eustathe nous apprend que les anciennes femmes de l'île de Man, près les côtes de l'Angleterre, avaient chassé tous les hommes et n'élevaient que des filles (4). Il y eut au Nord, sur les rivages de la Baltique, des héroïnes qui prirent les armes pour aller en guerre; on les appela *Skioldmœr* ou les filles aux boucliers.

Diodore de Sicile avait prétendu que l'Afrique nourrissait aussi des amazones (5); Francisco Alvarez en fit mention dans une relation d'Éthiopie présentée à Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal. Sur la foi de ces écrivains, les PP. dos Santos et Labat ont admis aussi ces amazones éthiopiennes.

(1) Æneas Sylvius, *Hist. Bohém.*, c. VII.

(2) Alb. Krantz, *Chronic. regn. aquitan.*, l. I, c. VIII; et Æn. Sylvius, *ibid.*

(3) Lhoyd, *Dict. géogr.*; et Dapper, *Archip.*, p. III.

(4) *Remarq. sur Denys Périégète.*

(5) *Biblioth.*, l. III.

Pendant fort long-temps on a soutenu qu'il existait en Amérique de véritables amazones, et on en a conservé le nom à un grand fleuve de ce nouveau monde, le Maragnon, qu'elles descendaient suivant Francisco d'Orellano. Ainsi Alfonse Ulloa, Fernandez Oviédo, Pierre Martyr (1), et plusieurs autres voyageurs l'ont témoigné ; le célèbre La Condamine, dans son *Voyage à la rivière des Amazones* (2), est très porté à croire qu'elles ont existé et qu'elles peuvent exister encore, comme l'ont dit Schneider, Acugna, Barazi, Nugno de Gusman, etc. Carli (3) pense qu'on ne saurait même se refuser à admettre leur existence.

Dans l'*Histoire des voyages* (4), on rapporte bien que les femmes commandent aux hommes parmi les habitants des îles Mariannes et ailleurs. Celles du Calicut et du Tibet, du Boutan, choisissent à leur gré plusieurs maris (5); mais, bien que maîtresses, ces femmes ne sont pas guerrières ainsi que les

(1) *Decad.* II.

(2) Paris, 1745, in-8°, p. 109.

(3) *Lettr. améric.*, trad. fr., t. I, lett. XXV.

(4) De Prévôt, édit. in-4°, tom. X, pag. 571.

(5) Tachard, *Lettr. édifiantes*, rec. II, p. 188 ; Stewart, *Trans. phil.*, 1777.

amazones, et toutefois la gynécocratie se rencontre en divers pays.

Rien n'empêche que, chez des peuples belliqueux, comme parmi les Dalmates et quelques Tartares, même aujourd'hui encore, dans certaines nécessités de la guerre, les femmes ne prennent aussi les armes, comme on en a vu tant d'exemples; toutefois il serait difficile qu'il s'établît des républiques et des armées bien ordonnées de ce sexe seul, quoiqu'on voie les princes de Ceylan s'entourer d'une garde militaire femelle, pour prévenir le danger des conspirations (1). Au reste, les anciens ont donné le nom d'amazones à toutes ces vivandières belliqueuses, semi-viriles, et il s'en est vu souvent dans les armées des peuples du nord de l'Europe et de l'Asie (2).

Parmi les animaux, le sexe féminin est, en général, le plus faible dans les espèces dioïques, bien que plusieurs femelles d'oiseaux, de pois-

(1) *Voy.* Petr. Petiti, *Diss. de Amazonibus*, Amsterd., 1687, in-12, 2e édit.; et l'abbé Guyon, *Hist. des Amazones anc. et modern.*, Paris, 1748, in-12, 2e partie. Le nom d'*Amazone* vient d'ἀμάζον, sans mamelle.

(2) Petr. Petit, *de Amazonib.*, p. 144, attribue à la compression des vêtements la petitesse des mamelles de beaucoup de femmes. Madame Daunoy dit que les Espagnoles comprimaient aussi ces organes.

sous, d'insectes, soient plus volumineuses que leurs mâles, parcequ'elles ont souvent leur abdomen renflé par le développement des œufs dans leurs ovaires. La femelle est surtout plus faible parmi les animaux polygames. La différence des forces et de la taille est moindre chez les monogames, tels que les singes, les perroquets, etc., sans qu'il y ait jamais égalité. Dans le règne végétal, au contraire, la femelle des plantes dioïques est presque toujours la plus forte et la plus vivace, parcequ'elle reste la dépositaire des semences.

Quelles que soient les raisons alléguées par les galants partisans de l'égalité des deux sexes, et bien qu'une éducation plus mâle, des exercices plus forts puissent augmenter la vigueur physique et morale de la femme, elle ne peut pas être assimilée à l'homme sous ce rapport. malgré le divin Platon (1). Jamais les filles andromanes de Sparte, luttant sur le mont Taygète, ou dansant la pyrrhique guerrière sur les rives de l'Eurotas, n'ont égalé l'intrépidité du Spartiate. Jamais femme ne s'est élevée, par la culture de son intelligence, à ces hautes conceptions du génie dans les sciences et la litté-

(1) *Respubl.*, lib. V.

rature, qui semblent être le plus sublime apanage de l'esprit humain ; celles qui se sont le plus distinguées dans cette carrière ont souvent mérité l'épithète *mascula*, qu'Horace donne à Sapho ; car l'on a remarqué d'ordinaire, chez plusieurs femmes de lettres, une constitution plus érotique que celle des autres femmes (1). Les lois les ont exclues du sacerdoce, des emplois civils, de la magistrature, et des ordres de chevalerie ; l'ancienne *loi salique* des Francs les excluait du trône. On nomme, il est vrai, plusieurs femmes qui ont régné avec gloire, depuis la fameuse Sémiramis jusqu'à Élisabeth d'Angleterre et Catherine II de Russie; mais, indépendamment de la raison qu'on en a donnée, que les hommes gouvernent quand les femmes règnent, jamais la Russie, par exemple, n'a subi plus de révolutions, n'a vu plus de guerres et de calamités fondre sur elle, que sous les six règnes de femmes qu'elle a eus pendant le cours du dix-huitième siècle (2).

D'anciennes histoires présentent des exem-

(1) Muret, *Variar. lection.*, lib. VIII, cap. XXI. Il cite aussi Juvénal, sat. VI, et Euripide, *Hippolyt.*, act. III, etc.

(2) Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, tom. II, page 113.

ples de peuples chez lesquels le sexe féminin obtenait la domination sur l'homme (1) ; sur la côte nord-ouest d'Amérique, vers le 55ᵉ degré de latitude, Vancouver (2) y a vu les femmes presque supérieures en vigueur et en hardiesse aux hommes. D'autres peuplades du nord de l'Amérique laissent beaucoup de supériorité à leurs femmes. On en trouve plusieurs exemples en Afrique, en Éthiopie (3) ; au Congo (4), au Monomotapa, elles forment des armées (5) ; à Malimba, les femmes règnent (6), ainsi qu'à la côte d'Angole.

Il y a même une observation générale à faire sur cet objet. Dans l'état d'extrême barbarie, le sexe féminin n'est pas toujours opprimé autant qu'on le pourrait croire, parcequ'il devient nécessaire, comme le centre de la fa-

(1) Chez les anciens Égyptiens, suivant Diodore de Sicile, l. I, c. XXVII; chez les Agiléens, selon Mich. Glycas, *Annales*, part. II; aujourd'hui au Tibet et au Boutan, la femme peut même prendre plusieurs maris, d'après Samuel Turner, *Ambass. au Tibet*, tom. II, pag. 147, traduction française.

(2) *Voyag.*, tom. II, pag. 417.

(3) Alvarez, *Descript. Æthiop.*, cap. CXXXIII.

(4) Edward Lopez, *De regno Congo*, lib. II, cap. IX.

(5) Isaac Vossius, *De Nilo*, cap. XIX.

(6) Labrosse, dans Buffon, tom. XX, pag. 270, édit. Sonnini.

mille et l'espoir de la nation, tandis que les hommes s'occupent au loin de la chasse et de la guerre. C'est ainsi que les femmes étaient écoutées dans les conseils de l'état, chez les Germains, chez les Gaulois, nos sauvages ancêtres. C'est ainsi qu'on a remarqué un gouvernement gynécocratique parmi les Algonquins, les Hurons, les Iroquois (1), et, de nos jours encore, chez les Indiens de la côte nord-ouest d'Amérique (2). Les anciens Bretons se contentaient d'une épouse comme les sauvages du nord de l'Amérique; et aujourd'hui, au royaume de Népaul, dans le milieu de l'Asie, les Newars, d'origine tartare (3), se contentent d'une femme pour deux hommes.

Plus la barbarie est extrême, plus la femme semble obtenir d'ascendant. Voyez ces féroces anthropophages, leurs femmes sont, dit-on, plus ardentes encore dans la vengeance que les guerriers (4); elles abreuvent leurs enfants à la mamelle de cette horrible coutume, en leur faisant sucer le sang des prisonniers de

(1) Laffiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. I, pag. 484.

(2) Méares, *Voyages*, tom. III, pag. 152.

(3) Selon le colonel Kirkpatrick, dans *Ann. des Voyag.*, tom. XVII, pag. 182.

(4) Dutertre, *Iles Antilles*, tom. II, pag. 406.

guerre (1); c'est ainsi que la faiblesse s'allie à la cruauté dans la haine, comme elle inspire la commisération dans l'amour.

De ce que l'homme, par toute la terre, est plus robuste que la femme, il ne s'ensuit pas que la nature ait accordé exclusivement l'empire au plus fort sur le plus faible. La violence ne fait qu'une esclave ; c'est le consentement qui donne une compagne, et les lois même de la guerre se plient devant la captive qu'on épouse. L'amour est le règne de la femme ; c'est par lui qu'elle devient souverain arbitre de son vainqueur ; en se réservant le droit de succomber, elle l'asservit par sa faiblesse autant qu'elle le révolterait par sa force, et lorsqu'elle paraît céder, ce n'est que pour commander bientôt avec plus d'empire. Sa douceur, voilà sa puissance ; ses charmes, voilà sa gloire ; précieux joyaux dont la nature voulut l'orner dans toute sa magnificence.

Tel est le véritable rapport naturel des sexes entre eux. Il faut donc éloigner cette idée extravagante, qui n'a pu se soutenir que dans un siècle barbare, que la femme n'appartenait pas au genre humain (2). C'est par

(1) *Recueil de Voyag. au Nord*, tom. III, pag. 307.

(2) *Mulieres homines non esse*, Dissert. anonyme d'Aci-

suite de l'avilissement dans lequel les Orientaux ont toujours tenu les femmes que le Coran attribue une si grande prépondérance à l'homme, et qu'il exclut celles-ci du paradis. Mais la femme est aussi parfaite que l'homme, et la nature n'a point été injuste envers l'un des sexes au détriment de l'autre.

dalius, et dont nous ne parlerions pas si elle n'avait été sérieusement discutée dans un concile à Mâcon, selon Grégoire de Tours.

SECTION II.

CONSIDÉRATIONS SUR DIVERSES COUTUMES PARTICULIÈRES A LA RACE HUMAINE.

ARTICLE PREMIER.

Des déformations factices de l'homme, ou de l'eunuchisme (1).

§ I. Cette bizarre et cruelle coutume d'ôter à un individu le pouvoir de perpétuer son semblable, de le réduire au rôle outrageant de gardien, de ministre désintéressé des plaisirs d'autrui, de commencer par le dégrader pour mieux asservir un sexe dont les faveurs n'ont de prix qu'autant qu'elles sont volontaires, en-

(1) Eunuque, *eunuchus*, nom formé des deux mots grecs, εὐνὴ, *lectum*, et ἔχειν, *tueri*, c'est-à-dire gardien du lit nuptial, parceque telle est l'occupation des eunuques chez les Orientaux. Le nom de *spado*, qu'on leur donnait encore, vient de σπᾶν, *extirper*, parcequ'on extirpe les testicules dans la castration. Ceux qu'on appelait θλαδίαι ou θλιβίαι, étaient rendus impuissants au moyen du froissement ou de la destruction des organes spermatopoïétiques, par écrasement ou par de fortes frictions. Encore aujourd'hui, le moyen pour *bistourner* les veaux, les agneaux, les poulains, etc., est analogue; car on déchire par la torsion les vaisseaux spermatiques qui se rendent aux testicules ou qui en viennent.

fin l'eunuchisme, ce résultat nécessaire de la polygamie, et qui l'entretient à son tour, est-il autorisé par les lois naturelles? On pourrait alléguer en sa faveur l'exemple de certaines espèces d'animaux chez lesquels la nature crée des eunuques pour veiller aux soins de la génération naissante, et lui préparer des nourritures. Ainsi, chez les abeilles, les fourmis, les termites, il y a des neutres, dont les organes sexuels sont naturellement oblitérés. Ces laborieux ilotes n'existent que pour la république, pour l'espèce capable de se reproduire, ou les grands de l'état, dont la génération trop nombreuse n'aurait pas pu subsister sans leur secours; mais pour les espèces qui trouvent plus aisément à se nourrir, ou pour celles dont la reproduction est moins multipliée, la nature n'a pas eu besoin de sacrifier une portion des membres de la société à l'existence des autres. Priver un individu parfait de la faculté de se perpétuer, c'est donc violer la plus sacrée des lois, puisqu'il n'y a pas de penchant auquel la nature aspire avec plus d'ardeur et de volupté qu'à la reproduction des espèces, qui est son objet principal.

Qu'est-ce en effet qu'un eunuque? Un être annulé sur la terre, qui, dans son existence

ambiguë, n'est ni homme ni femme; méprisé du premier comme incapable, haï de celle-ci comme impuissant; qui s'attache au fort pour opprimer le faible; tyran parcequ'il n'est pas maître; qui joint à son despotisme emprunté la rage et le dépit d'être sevré des plaisirs dont il devient le témoin; qui nourrit en son cœur des passions avec le désespoir éternel de ne pas les assouvir. On peut bien retrancher les organes extérieurs, mais non déraciner les désirs intérieurs. Origène et ses sectateurs (Léonce d'Antioche, les Valésiens, etc.) se trompèrent, en se rendant eunuques; ils se créèrent des regrets sans se donner une vertu. C'est pourquoi l'église condamne avec raison cette pratique; l'on a vu le pape Clément XIV abolir au dix-huitième siècle l'usage de la castration des hommes, qu'on pratiquait en Italie pour faire des *soprano* (on sait que les castrats conservent la voie aiguë de l'enfance), et défendre à ceux-ci de chanter dans les églises. C'est encore pour cette raison que nul homme ne peut recevoir aujourd'hui les ordres sacerdotaux, s'il est eunuque; car, bien que les prêtres soient tenus à un eunuchisme moral, puisqu'ils doivent garder le célibat, il faut avoir le mérite de la résistance à l'aiguillon

de la chair pour obtenir la palme de la récompense.

Plusieurs peuples ont cru la chasteté indispensable au service des autels ; c'est pourquoi ils ont non seulement consacré des vierges à la religion, mais ils ont ordonné le célibat. Origène et sa secte, emportés d'un faux zèle religieux, ont été plus loin ; ils se sont privés des organes de la reproduction, pour se mettre dans l'impossibilité de manquer à leur vœu. Les anciens prêtres de Cybèle, Astarté, ou Vénus assyrienne, étaient obligés de s'amputer les parties génitales (1). D'autres dieux, plus humains sans doute, exigeaient des femmes le sacrifice de leur virginité. Les Arméniennes l'immolaient à l'idole Anaïtis, selon Strabon et Agathias. Saint Augustin, Arnobe et Lactance, assurent que les Romains consacrèrent un temple à Priape, où les jeunes filles faisaient hommagede leurs prémices. Les Canarins de Goa en font de même encore aujourd'hui, malgré l'inquisition portugaise (2).

Non seulement on a voulu débarrasser des

(1) Seldenus, *De diis syris*, syntagma II, et Jablonsky, *Panth. ægypt.*

(2) Schouten, *Voyag.*, tom. I, pag. 517 et seq.

soins d'une famille le pasteur des âmes, pour le charger tout entier d'un grand troupeau, mais on a de plus eu l'intention de donner au prêtre une grande énergie morale, résultat de la chasteté et du célibat, pour mieux diriger les autres hommes. En effet, qui ne sait pas que le sperme, résorbé dans l'économie animale, quand il n'est pas évacué au dehors, augmente étonnamment les forces corporelles et mentales? Ce nouvel ἔνορμόν, ce puissant stimulant vital, anime, échauffe toute l'économie, la met dans un état d'exaltation et d'orgasme, rend en quelque sorte plus qu'homme, plus capable de penser et d'agir avec ascendant, avec supériorité, comme on l'observe également parmi les animaux à l'époque du rut. C'est ainsi que l'amour inspire la poésie et allume le flambeau du génie. Par cette raison les célibataires sont très exposés aux maladies inflammatoires, à la manie, à la frénésie, etc. (1). Cet état contribue tellement au courage et à la vigueur, que les athlètes, les gladiateurs, étaient astreints chez les anciens, par cette cause, à la privation des plaisirs de l'amour, et qu'on la conseillait de

(1) Aretæus, *Diut.*, l. II, c. v.

même aux guerriers. Moïse défend aux Israélites, en guerre, d'approcher de leurs femmes.

La milice spirituelle a donc besoin de semblables moyens. Le nom même de prêtre, πρέσϐυς, annonce une vaste étendue d'idées, une vue *presbyte*, comme au vieillard ou à l'oiseau dans les airs, ainsi que ce mot l'indique; et cet effet a lieu non seulement au moral, mais même encore au physique, puisque la castration, ou l'épuisement de sperme par l'abus des jouissances, n'affaiblit pas moins les yeux que l'intelligence (1). Ce n'est pas sans raison que nous attribuons le grand nombre de vaillants hommes qu'a produits Sparte à l'état du mariage tel que l'avait institué Lycurgue dans cette république.

§ II. On ne doit pas considérer toujours comme eunuque l'homme qui n'a point de testicules apparents dans le scrotum, puisqu'ils peuvent être demeurés dans la cavité abdominale, comme l'ont fait voir Quelmatz, Alex. Monro fils, J. Hunter, et d'autres anatomistes. Les oiseaux, les lapins, etc., presque tous les jeunes animaux, sont dans ce cas. Les individus *monorchides* (à un seul testi-

(1) Bacon de Verul., *Sylva sylvar.*, cent. VII; Withoff, *De castratis*, sect. II, pag. 38.

cule) ne sont pas efféminés pour cela, témoin Sylla le dictateur et le Tartare Tamerlan, qui étaient ainsi conformés. L'organe existant se trouve alors plus gros et peut remplir la fonction de deux. Les *triorchides*, comme la famille des C.... de Bergame, dont parle Sinibaldi, ne sont pas toujours plus ardents que les autres hommes, et leur troisième testicule n'est souvent qu'un renflement de l'épididyme ou de quelque autre partie.

Les castrats faits par la compression, la distorsion des organes sécréteurs du sperme, ne sont pas toujours parfaitement privés de la faculté d'engendrer; quelques vaisseaux ont pu échapper à l'opération, c'est ainsi qu'on a vu des bœufs capables encore d'imprégner leur femelle. Pythias, amie d'Aristote, était fille d'un eunuque θλαδίας, ou par compression, au rapport de Suidas (1). Tels étaient sans doute les Scythes qui devenaient eunuques, selon Hippocrate, à force de monter à cheval sans étriers ni selle. D'après ces faits, Valentini (2), Paul Zacchias, Martin Schurig, etc., ont pensé que le mariage pouvait être permis en plusieurs cas aux eunuques.

(1) *Lexic.*, pag. 859.
(2) *Novellæ medico-legales*.

Dans le temps de la dépravation des mœurs chez les Romains, Juvénal reproche aux femmes leurs excès avec les eunuques auxquels on avait laissé la verge (nommés εκτομοί, *exsecti*). Ceux-ci peuvent exercer le coït (1) sans répandre de semence, puisque les testicules qui la sécrètent sont amputés (2).

> Sunt quas eunuchi imbelles, ac mollia semper
> Oscula delectent et desperatio barbæ,
> Et quod abortivo non est opus.....

Chez les Orientaux, les eunuques de ce genre peuvent se marier; mais ils n'ont pas autant de pouvoir sur leurs femmes que les autres hommes; celles-ci seraient bien malheureuses *de se trouver toujours auprès des plaisirs et jamais dans les plaisirs* (3). Les sultans, pour prévenir tous les abus de ce genre avec les femmes de leurs harems, veulent des eunuques privés absolument de toute partie extérieure, de sorte que ceux-ci ont besoin de canule pour uriner commodément (4).

Les voyageurs Tavernier et Thevenot, as-

(1) Selon Plazzoni, *Obs. medicin.* 52.
(2) Juvénal, . sat. IV, v. 361.
(3) Montesq., *Lett. pers.*, p. 53.
(4) Bubesq. *Epist.*; Belon, *Obs.*, t. II, c. XXIX.

surent qu'il survit à peine un quart de ceux auxquels on a fait subir cette opération cruelle, qui a lieu d'ordinaire sur des nègres de huit à dix ans; de là vient qu'ils sont plus coûteux que les autres. Il y a beaucoup moins de danger pour la vie dans la castration par compression. Il ne faut pas regarder comme castration chez les femmes, en quelques régions de l'Abissinie et de l'Inde orientale, l'excision des nymphes et du clitoris, parties souvent proéminentes sous les climats chauds, car la vraie castration des femelles consiste dans l'extirpation des ovaires. C'est ainsi que les truies et autres femelles d'animaux sont châtrées. Paul Zacchias prétend qu'on faisait quelquefois cette opération en Almagne sur des femmes. On ne connaît cependant guère d'exemple en nos contrées de femmes eunuques, si ce n'est cette fille d'un opérateur d'animaux, laquelle se livrant à la débauche, irrita son père tellement, qu'il exerça son art sur elle; le succès en fut complet (1).

Nous avons traité ailleurs (2) de l'infibulation des hommes, surtout des chanteurs, chez les anciens Romains, des sutures pratiquées aux

(1) Georg. Franckius, *Satyræ med.*, p. 41.

(2) Voyez notre tome Ier, p. 260 sq., et notre ouvrage, *de la Femme*, nouv. édit.

parties sexuelles des femmes, en divers pays, de la ceinture de virginité, triste cadeau que font à leurs épouses des maris jaloux, etc. Ces moyens ne constituent pas des eunuques, et se bornent à empêcher le coït.

L'abus excessif des acides, surtout le sulfurique étendu d'eau, en boisson, en topique, l'usage trop fréquent de l'opium, des narcotiques, des rafraîchissants, l'habitude journalière de l'ivresse par des liqueurs fortes, enfin, la répression absolue de tout penchant à l'amour par la pratique longue et sévère de la chasteté, affaiblissent, oblitèrent les organes sexuels, les mettent dans un état d'impuissance, et rendent indirectement eunuque. L'épuisement qui succède à des jouissances trop multipliées, cette maladie si commune sous les climats chauds, où l'on se marie fort jeune, et où l'on abuse tant des femmes, rend comme eunuques la plupart des hommes dès l'âge de trente ans. En effet, si les animaux, après l'époque du rut, sont tellement défaits et affaiblis que leur chair devient mollasse et flasque, que leurs poils, plumes, écailles, etc., muent et tombent; si même les insectes en meurent, l'homme paraît aussi extrêmement débilité par de semblables excès,

quoique sa faculté d'engendrer en tout temps, suite d'une nourriture abondante, répare en partie ces pertes et les rende moins funestes qu'aux autres espèces. Arétée dépeint en ces termes l'homme épuisé : « Il marche, dit-il, courbé, abattu, et triste comme les vieillards; son corps prend même les marques anticipées de la décrépitude; il devient lourd, cassé; tout est relâché, énervé, refroidi, amorti; ses membres se meuvent à peine, l'esprit s'affaisse dans l'imbécillité; les jambes plient sous le poids; on n'a ni courage, ni force, ni goût à rien; l'estomac n'appète plus les aliments; tous les sens s'émoussent; on est sujet à tomber en paralysie (1). » On observe encore que la maigreur, le marasme, les tremblements des membres, la perte de la mémoire, les embarras inextricables dans les viscères abdominaux, enfin le dépérissement rapide de toutes les facultés physiques et morales, sont le funeste fruit des excès de volupté. Chaque excrétion de liqueur séminale équivaut à la perte de vingt fois, selon Warthon (2), ou même de quarante fois plus de sang, suivant Buffon, d'après Averrhoès.

(1) *Diuturn. morb.*, l. II, c. v.
(2) *de Glandul.*, p. 184.

§ III. Quoique la castration ne produise pas en tout les mêmes résultats que l'épuisement, ils sont cependant très analogues. Le premier trait distinctif de l'eunuque est la mollesse, la pâleur, la flaccidité de ses chairs, le relâchement de son tissu cellulaire; son système glanduleux et lymphatique est très développé, très humide (1) comme chez le sexe féminin.

Un second trait est le défaut de barbe, de poils aux aisselles et au pubis, chez les castrats opérés avant l'âge de puberté, époque de la naissance de ces productions. Les animaux chez lesquels les mâles sont distingués par des cornes, comme le cerf, ou par des crêtes, des ergots, tels que les coqs, etc., manquent toujours de ces signes distinctifs, s'ils sont soumis à la castration avant de les avoir produits; mais s'ils subissent cette castration après l'âge de leur puberté, ils peuvent conserver ces armes ou ces caractères masculins. De même, l'homme rendu castrat après l'accroissement de la barbe la conserve, quoique moins fournie et moins épaisse qu'à l'ordinaire (2).

Il suit de cet affaiblissement physique que les

(1) Muralt, *Vade-mecum med.*, pag 468.

(2) Aristot., *Hist. anim.*, l. IX, c. L; Buffon, *Hist. nat.*; Withof, *De castratis*, p. 60.

eunuques montrent d'ordinaire plus d'empâtement et d'embonpoint que les autres individus; ce qu'on observe chez les bœufs, les moutons, les chapons comparés aux taureaux, béliers, coqs, etc. Les individus trop gras, les femelles surtout deviennent inhabiles à la génération, par l'effet de la débilitation qui accompagne la polysarcie.

Charlevoix assure que les Caraïbes anthropophages avaient soin de châtrer leurs prisonniers de guerre avant de les manger, afin que leur chair devînt plus grasse et plus délicate. Ce que ces barbares pratiquent, dit-on, sur leurs semblables, nous le faisons sur les animaux qui nous sont soumis. Un Anglais a même pratiqué cette opération avec succès sur les carpes et autres poissons. La structure des animaux châtrés devient quelquefois plus grande, plus grosse, plus belle, mais aussi plus flasque que celle des animaux entiers; leur caractère est plus flexible, plus doux, de même que leur voix.

Les voyageurs ont écrit, surtout d'après P. Kolbe, que les Hottentots se privaient d'un testicule, afin d'être plus légers à la course, disent-ils. Des observateurs modernes et dignes de foi n'ont pas remarqué cette coutume.

Il paraît donc que ce peuple ne pratique point la semi-castration non plus que les Nubiens; cependant il est fort chaste, porte peu de barbe, est paresseux comme la plupart des autres nègres : mais il faut attribuer ces effets au climat.

On observe encore que les eunuques ont le ventre mou et relâché, de grosses cuisses, des jambes gonflées par l'humidité surabondante qui y descend. Cette même flaccidité déforme leurs pieds, les rend peu ingambes, peu propres à la marche. Comme leurs organes se distendent aisément, ils ne sont guère exposés aux hernies, aux ruptures (1), aux affections dépendantes du *strictum* des solides ; c'est ainsi, selon Hippocrate, qu'ils ne sont presque jamais sujets à la goutte. Par la même cause, on a des exemples d'individus maniaques guéris par la castration (2), et les chiens soumis à cette opération ne sont plus susceptibles de devenir enragés (3). En effet, les maniaques éprouvent, par l'œstre vénérien, un redoublement de violence ; et ils se portent

(1) Ramazzini, *Morb. artificum*, p. 621, edit. Genev.

(2) Laz. Riverius, *Oper. omn.*, p. 574; Lanzoni, *Op.*, tom. II, pag. 486, etc.

(3) Columelle, *Re rustica*, p. 519.

quelquefois au coït avec une fureur horrible (1) ; l'hydrophobie peut exciter les plus violentes érections, suivies d'émissions multipliées (2). La rétention du sperme peut aussi déterminer la manie, comme l'avait déjà vu Forestus (3) ; voilà pourquoi sans doute les célibataires, comme les ecclésiastiques, présentent dans leurs maladies un type plus inflammatoire et plus bilieux que les hommes mariés (4).

Lorry (5) a démontré les relations qui existent entre l'appareil reproducteur et l'organe cutané. Les femmes ont la peau plus lisse, ou moins velue, et plus douce que les hommes. A cet égard, les eunuques se rapprochent encore du sexe féminin ; ils sont moins sujets à la calvitie que les autres hommes. Pour expliquer ce fait, les anciens supposaient que les eunuques avaient le cerveau fort humide ; car, puisque, selon eux, le sperme était un écoulement de la substance

(1) Pfeiffer, *De mania*, p. 32.

(2) Amatus Lusit., *Cent.* VII, *curat.* XLI.

(3) Lib. X, Obs. XXIV; et Ettmuller, *Oper.*, tom. II, part. II, pag. 983.

(4) Baglivi, *Morbor. succession.*, cap. X.

(5) *Morb. cutan.*

médullaire le long de l'épine du dos, *stilla cerebri*, et qu'ils établissaient par ce moyen la cause de l'énervation qui suit l'épuisement et la consomption dorsale; ainsi la continence, l'eunuchisme, selon eux, retenant l'humide radical dans l'encéphale, les cheveux trouvaient plus de nourriture, et persistaient plus long-temps. Par la même raison l'on expliquait comment les bœufs portent de plus grandes cornes que les taureaux. L'humidité prédominante dans tous les tissus des animaux et des hommes castrats explique elle seule l'alongement des cheveux, des cornes, la procérité du corps, en longueur surtout, comme on l'observe chez les eunuques; et de plus, ces individus ne perdant point l'humeur la plus vitale, la plus animalisée du corps, leurs organes profitent, s'engraissent, s'enrichissent de cette continence forcée. C'est par la même cause que les moines et autres eunuques spirituels tombent dans la corpulence, indépendamment de l'oisiveté et de la bonne chère. On doit remarquer aussi que les cheveux n'acquérant pas, chez les eunuques et les femmes, le même degré d'aridité que chez les hommes ardents, ils ne parviennent pas sitôt à blanchir, à se dessécher, à tomber de vieillesse.

Peut-on attribuer à cette humidité surabondante l'absence de la lèpre, de l'éléphantiasis et même des dartres chez tous les eunuques? Les individus complets, chez lesquels le système lymphatique recèle au contraire quelque principe âcre ou stimulant, à la circonférence du corps, se montrent fort disposés à ces affections, surtout s'ils sont très ardents en amour. Par la même réciprocité, ces maladies excitent beaucoup l'activité du système reproducteur, à cause de la transmission à ce système de l'irritation cutanée; ainsi les lépreux sont fort lascifs. Mais chez les eunuques, il y a peu de tendance à la peau, peu de poils, peu de transpiration, peu de chaleur extérieure; de là viennent l'humidité prédominante, leur ventre relâché, l'abondance d'urine crue comme chez les femmes. Il s'ensuit encore que ces individus sont aussi rarement affectés qu'elles de calculs des reins ou de la vessie. Enfin leurs jambes, gonflées d'humeurs lymphatiques superflues, s'ouvrent souvent en ulcères atoniques rebelles.

On comprend que des êtres tellement énervés ne puissent pas pousser leur carrière aussi loin que les autres hommes; on n'en cite guère de centenaires. Ils paraissent, en effet, vieux de bonne heure, d'abord ridés et décrépits;

leur pouls est lent et faible ; ils ont peu de sang, ou présentent une complexion froide et lymphatique. Ces effets se remarquent chez tous les êtres privés de leurs organes sexuels.

Il faut considérer que tous sont dépourvus, par la castration, d'une odeur qui leur est particulière, et d'autant plus forte que le sperme se résorbait davantage dans l'économie; par exemple, l'enfant, la femme, n'ont point cette odeur de *mâle*, θόρη, qui se développe à l'époque de la puberté avec les poils, qui imprègne la chair des animaux mâles, du verrat, du taureau, du bouc, du bélier, etc., surtout lorsqu'ils entrent en chaleur ; elle paraît augmenter leur énergie vitale, et agir même sur le système nerveux des femelles dans les approches. Aussi la chair de ces bestiaux n'est pas mangeable alors ; elle passe promptement à la putréfaction ; c'est pourquoi la castration est nécessaire pour leur ôter cette saveur sauvage et rebutante. En même temps on adoucit la fierté native des animaux, on les accoutume à porter en paix le joug de la domesticité. La chair de venaison doit même à ce principe odorant la faculté stimulante qu'on lui reconnaît, et qui diminue après la saison du rut.

Mais c'est principalement sur l'organe vocal que la castration manifeste son influence. Comme l'époque de la puberté, ou la première sécrétion du sperme, développe tout-à-coup les forces musculaires, tend les fibres, les cordes vocales ou les rubans ligamenteux de la glotte acquièrent plus de tension, plus d'épaisseur; le larynx et les cartilages aryténoïdiens se dilatent. On le remarque surtout chez les cerfs en rut, qui ont alors le cou gonflé et qui brament avec force, ainsi que chez les oiseaux chanteurs au printemps. Aussi la voix change beaucoup à la puberté et descend d'un octave dans l'homme. Les plus fortes basses-tailles ne conservent la gravité de leur voix que par l'assujettissement à la continence; c'était pour parvenir à ce résultat que les anciens Romains infibulaient leurs chanteurs. On a vu un homme privé naturellement des principales parties sexuelles, changer de voix à l'âge pubère (1); c'est la preuve qu'il était cependant homme; et les femmes qui montrent un timbre de voix hommasse ont la réputation d'être ardentes en amour. La castration, au contraire, détendant les fibres vocales, ne permettant pas au larynx

(1) Tenon, *Mém. acad.*, 1761.

de s'élargir, conserve à l'eunuque le même son de voix aigu ou de *dessus* (*soprano*) qu'il avait dans l'adolescence; tout au plus s'il acquiert un plus grand volume de voix par l'élargissement de la poitrine avec l'âge. Cette même mollesse des ligaments aryténoïdiens empêche le *soprano* d'articuler distinctement la lettre R, qui exige un frôlement rapide de l'air dans ces parties. Par cette raison, les enfants, les individus d'une texture molle ont d'ordinaire la *langue grasse*, et le grasseyement est une marque de délicatesse (1); au contraire, nous voyons les hommes mâles articuler âprement la consonne R, surtout dans la colère et les imprécations, tandis que le doux Chinois, le nègre esclave ne la peuvent prononcer, soit par faiblesse, soit par la situation oblique de leurs dents.

C'était donc pour avoir des chanteurs capables de remplir les rôles de femmes sur les théâtres, où celles-ci n'étaient pas admises (comme autrefois en Italie), qu'on avait maintenu dans cette contrée l'usage criminel de cette mutilation (2). Les chapons et autres

(1) Van-Helmont, *Alphab. natur. delineat.*, p. 35.

(2) Athanase Kircher, *Art. magnet. et musurgia*, p. 583.

animaux perdent aussi la force de leur voix par la castration ; la plupart des femelles d'oiseaux ne chantent pas et les mâles se taisent après l'époque de la génération ; le rossignol même n'a plus qu'un vilain cri ou gloussement. Tout démontre l'étroite sympathie nerveuse qui rattache la glotte et les organes sexuels, et qui se remarque dans diverses affections, comme dans la constriction spasmodique des hystériques, les maux de gorge et les gonflements des testicules, etc.

Enfin, la vigueur du corps, l'ardeur du courage qui l'accompagne, l'énergie de la pensée, ne sont pas moins intéressées que le reste dans la castration. Tous les *frigidi* et *maleficiati* se montrent naturellement pusillanimes ; ils ont l'esprit aussi rétréci que le caractère. On a dit que les femmes n'avaient jamais réussi dans les hautes sciences, dans l'épopée, la tragédie, dans les travaux qui exigent un génie élevé, parce-qu'elles manquaient du principe de la force. Le mot *génie* vient originairement de la puissance générative, qui crée, qui invente. Quoiqu'on instruise beaucoup les castrats en musique, la plupart y restent très médiocres, et l'on ne voit pas qu'aucun d'eux ait composé quel-

que œuvre remarquable (1). On cite Phavorinus le philosophe, Aristonicus, général d'un des Ptolémées d'Égypte, Narsès, sous Justinien, Haly, grand visir de Soliman II, et quelques autres eunuques qui montrèrent de l'élévation d'esprit ou du courage; on peut dire néanmoins qu'ils en auraient montré davantage, sans doute, sans cette mutilation. Ainsi Abeilard ne conserva point, après le traitement cruel qu'on lui fit subir, la même ardeur de génie que son Héloïse.

C'est peut-être à cause de cette faiblesse naturelle aux eunuques, qu'on les a chargés, dans l'antiquité, et qu'on les charge encore aujourd'hui en Turquie, en Perse et dans l'Indostan, de l'éducation de la jeunesse parmi les grands. Xénophon rapporte, dans son roman de la Cyropédie, comment agissaient les Perses à cet égard. Les icoglans ou pages de sa hautesse turque sont instruits par les eunuques du sérail. Il est particulier que cet attachement aux enfants, cette *philogénésie*, si naturelle aux êtres faibles, se remarque chez tous les animaux neutres ou eunuques, chez les abeilles

(1) Huarte, *Examen des esprits*, tom. II; Jean-Alph. Borelli, *De motu animalium*, part. II, prop. 171.

et fourmis mulets, et chez les chapons; car ceux-ci s'apprennent à couver des poussins avec autant de sollicitude que les poules. On voit à peu près la même chose encore parmi les cochons, etc.

Si le faible recherche le faible, il aime aussi s'attacher au fort pour en recevoir de la protection ; c'est pourquoi tout eunuque tend naturellement à l'état d'esclavage domestique. Son impuissance flatte même le pouvoir de son seigneur, celui-ci se croit plus viril auprès d'un demi-homme, *semi-vir*, comme on nommait jadis les eunuques. C'est à cause de cet état de servitude que les Romains ne recevaiént point leur témoignage en justice.

En effet, devenant esclaves, ils contractent aisément tous les vices de la bassesse. Leur faiblesse les rend craintifs, et par là même fourbes et faux; ne pouvant rien par la force, ils recourent à l'intrigue, à la flatterie; incapables de travaux fructueux, ils sont d'une avarice sordide ; ne pouvant atteindre à la gloire, ils se rabattent sur la vanité; chargés de la garde des femmes, ils rivalisent avec elles de finesses et d'artifices, pour déjouer leurs tromperies, pour se garantir de leur haine, pour se venger d'elles dans leurs querelles éternelles.

Aussi la plupart des eunuques sont vicieux et méchants avec une perfide douceur. Rien ne prouve mieux que cet exemple combien la vraie vertu dépend de la force.

§ IV. L'histoire de l'eunuchisme remonte très haut dans l'antiquité ; car le livre de Job, l'un des plus antiques, parle déjà d'eunuques. Ceux-ci sont donc de beaucoup antérieurs au temps de Sémiramis, cette reine fastueuse de l'Orient, qui, dit-on, soumit la première des hommes à la castration, pour mieux les asservir dans sa cour (1). Des opinions religieuses avaient introduit aussi la castration parmi les Galles, prêtres de Cybèle, dans l'Orient ; la circoncision des mâles, l'excision des nymphes des femmes, quoique pouvant avoir des raisons fondées selon les climats, ne sont pas moins le résultat d'opinions religieuses. Quant à la castration des femmes, s'il est vrai que le roi de Lydie, Andramytis, l'ait fait pratiquer (2), il serait difficile d'en voir l'utilité, si ce n'est pour les rendre stériles. L'extirpation des ovaires est une opération encore plus dange-

(1) Amm. Marcellin, *Hist.*, lib. XIV. Justin, *Brev. histor.*, l. I, c. II.

(2) Athénée ; *Deipnosoph.*, l. XII, c. II et III.

reuse pour la vie que celle des testicules. On peut croire qu'une femme en cet état n'est plus sujette aux évacuations menstruelles. Il est probable, toutefois, que cette prétendue castration n'était que la nymphotomie, encore en usage aujourd'hui en plusieurs pays chauds où les nymphes des femmes sont fort alongées ; ou peut-être le *bouclage* par un anneau.

On fait aujourd'hui beaucoup d'eunuques, soit dans les états du grand-seigneur, soit en Perse, soit en Afrique chez les nègres, et on les vend plus ou moins cher, selon qu'ils sont en tout ou en partie privés d'organes extérieurs. Il n'y a point de grande maison où il ne s'en trouve, soit pour garder le harem, soit pour élever la famille, soit pour prendre soin des affaires domestiques. Les eunuques nègres et les plus hideux sont spécialement chargés de surveiller les femmes, comme étant les moins susceptibles de séduction. En effet, les jeunes eunuques blancs, s'ils possèdent encore la verge, sont capables d'abuser des femmes ; ils gardent un air de fraîcheur, une peau douce, un mol embonpoint qui les fait rechercher, même des hommes, sous ces ardents climats où la facilité des jouissances des femmes en diminue le désir. C'est par ces sortes de liaisons si ré-

prouvées de la nature et si contraires à son but, que plusieurs eunuques montent souvent dans les cours de l'Asie aux plus hauts emplois : comme ils sont débarrassés des soins d'une famille, et comme leur état leur permet peu de se laisser séduire aux grandes passions, d'aspirer même aux premiers postes, ils passent pour être plus fidèles, plus sûrs, plus assujettis que les autres hommes ; ils excitent moins d'envie et de craintes que l'ambition si ordinaire à ceux-ci. Alexandre-le-Grand avait son eunuque Bagoas, Néron son Sporus, etc. Ainsi Photin sous Ptolémée, Philétère sous Lysimaque, Ménophile sous Mithridate, Eutrope sous Théodose, etc., gouvernaient les états de ces princes ; mais on sait, en général, qu'ils montrèrent tous les vices des petites âmes, tandis que le gouvernement des empires requiert une grande force de caractère et de génie.

ARTICLE II.

Des habitations humaines.

Quoique beaucoup d'espèces d'animaux se préparent des asiles et sachent se garantir des intempéries de l'atmosphère, l'homme, à cause

de sa nudité naturelle, ajoute à ses vêtements une demeure plus ou moins fixe et durable.

Tantôt, à la manière des animaux des climats glacés, il s'enfouit sous terre dans la saison rigoureuse : tels sont les Sibériens dans leurs iourtes souterraines; tantôt, sous des cieux ardents, cherchant la fraîcheur et évitant l'humidité ou des reptiles dangereux, il suspend sa demeure à des branches d'arbres et balance son hamac sous leur feuillage, comme les Galibis de la Guyane et les nègres indigènes de l'île de Luçon, ou comme des sauvages de la Virginie dans leurs wigwams. Le plus souvent, parmi les climats chauds, le nègre se contente d'un ajoupa de feuillages qui sert à l'ombrager. Le Caraïbe s'abrite sous des roseaux attachés en forme de ruche à leur sommet; dans la saison des pluies (1), si les plaines sont inondées, il faut nicher sur des arbres (2). Les misérables habitants de la Nouvelle-Hollande savent à

(1) *Hist. de los triunfos de nuestra santa fé*, par P. André Perez de Ribas, p. 7; *Lettr. édif.*, t. II, p. 176; et t. V, pag. 273; Venegas, *of Californ.*, I, pag. 176; Bancroft, *Nat. hist. of Guyan.*, p. 277; Lozano, *Descr. del gran Chaco*, p. 55. Humboldt., *Relat. histor.*, tom. I, etc.

(2) Gumilla, *Orenoc. illustr.*, I, p. 225; Herrera, *Decad.*, I, l. IX, c. VI; Oviedo, *Sommar.*, p. 55, etc.

peine réunir quelques écorces d'arbres et des roseaux pour former une hutte si basse et si étroite qu'il faut y entrer en rampant et que les chiens même sont mieux logés parmi nous. Ces taupinières ou chenils sont encore inférieures aux grottes et aux souterrains que se pratiquent les Ethiopiens dans les rochers pour éviter les brûlants rayons d'un astre qui semble devoir les consumer; du moins les Groënlandais, tirant encore profit des grands ossements des baleines, des peaux des phoques et des cétacés, se mettent à couvert sous ces immenses carcasses de bêtes qu'ils ont dévorées.

Si quelques peuplades maritimes passent une partie de leur vie dans des barques et des canots, comme plusieurs Malais dans leurs *pross*, et des Chinois sur les canaux de leur pays; d'autres peuples nomades, en voyageant, subsistent sous des tentes : tels ont été de tout temps les enfants d'Ismaël, ou les Bédouins, les Maures, sous le couvert des feutres de poil de leurs chameaux ; ils les transportent avec eux en toute contrée ; tels sont aussi les Mongols errants ; plusieurs vivent dans des chariots couverts, comme les anciens Scythes hamaxobites, et les Nogaïs aujourd'hui.

Rarement ces peuplades, plus ou moins

barbares et errantes, sont nombreuses ; il est des carbets de sauvages qui ne sont que des granges où vivent pêle-mêle, et entassées, plusieurs familles ensemble, dans une communauté générale de plus de cent personnes, sans qu'on y redoute la promiscuité des sexes, sans tumulte ni dispute et aucune animosité pour le tien et le mien; heureuse image de l'âge d'or, ou d'une parfaite indifférence philosophique (1) !

Ordinairement les Cafres et les Hottentots ont de petits villages, ou kraals, changeant de place ; les nègres se font des cases à demeure. Mais ce n'est que parmi les nations civilisées qu'on trouve des habitations mieux construites et les hommes réunis en des cités plus ou moins considérables. Dans les Indes orientales, et surtout en Chine, au Japon, les maisons, souvent construites en bois, ou même de carton, de substances si légères qu'on peut les transporter,

(1) Wilson, *Account of Guyana;* Purchass, *Pilgrim*, tom. IV, pag. 12, 63 et 1291; Grillet et Bechamel, *Journal à la Guiane*, p. 65; Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. II, pag. 4; Torquemada, *Monarch.*, *Ind.* t. I, p. 227; Joutel, *Journal hist.*, pag. 217; Léry, *Hist. Brasil.*, dans Debry, *Coll.*, tom. III, pag. 238; Lozano, *Descr. del gran Chaco*, c. VIII, p. 67.

n'ont qu'un étage, ce qui semble être commun à toute la race mongole. Les seuls princes ont le droit d'habiter dans des étages élevés.

Les bâtiments de pierre les plus remarquables sont dus à la race caucasienne surtout, et les monuments, les pyramides, les temples ou pagodes, les grands palais, ont été élevés dans l'Égypte et l'Inde en-deçà du Gange. C'est aussi dans les régions chaudes du globe que se voient les plus vastes réunions d'hommes dans des villes, comme en Chine, en Asie méridionale, bien que la civilisation en Europe ait produit aussi des capitales très populeuses. C'est au sein de celles-ci qu'on peut admirer tous les efforts de l'industrie humaine, comme elles deviennent trop souvent le cloaque infect de tous les vices, si elles sont le centre lumineux de tous les arts.

Il n'y a guère que des peuples civilisés qui élèvent des monuments ou bâtiments; les peuples sauvages n'ont que des huttes. Ainsi les Grecs et les Romains ont bâti plus en quelques siècles que tous les peuples du Nord dans leurs irruptions pendant le moyen âge : ainsi les Égyptiens, les Indous, les Chinois, etc., en ont plus construit que les Tartares dans des milliers d'années.

ARTICLE III.

Des habillements ou vêtements du genre humain.

Des philosophes se sont complus à représenter l'espèce humaine comme la seule, parmi les animaux, que la nature ait dépourvue de couvertures naturelles, et se sont apitoyés sur notre destinée en ce monde. Cependant les cétacés, plusieurs pachydermes, l'eléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, les tapirs, sont des mammifères aussi nus que nous; parmi les reptiles, tous les batraciens, parmi les mollusques et les vers, toutes les espèces sans coquilles ni enveloppes, parmi les zoophytes, tous les radiaires nus vivent sans cesse exposés aux intempéries de l'air ou des eaux qu'ils habitent; toutes les autres créatures sont naturellement recouvertes de peaux épaisses, de têts, de coques, de croûtes ou cuirasses, d'écailles, ou de poils, de plumes, de duvets, de villosités, d'écorces, etc., qui les soustraient suffisamment aux rigueurs des saisons. Plusieurs insectes ont encore l'industrie de s'envelopper de fourreaux, de coques en soie, ou de s'abriter sous des feuillages, sous la terre, durant les temps froids, ou les sai-

sons de pluies ou les ardentes chaleurs. D'ailleurs, les végétaux et les animaux le moins revêtus de villosités habitent les climats chauds, comme on voit en Guinée, les chiens, les chèvres, les vautours, se dépouiller d'une grande partie de leurs plumes ou poils, tandis que tous les animaux se recouvrent de toisons très fourrées et très duveteuses sous les contrées glaciales et polaires.

L'homme est naturellement destiné, sans doute, à vivre parmi les chaudes régions entre les tropiques, ainsi que les singes ses anciens compatriotes, à cause de sa nudité, de ses habitudes essentiellement frugivores et omnivores; mais la nature flexible de notre organisation nous ayant permis de devenir cosmopolites, il a fallu recourir à l'usage du feu et des vêtements parmi les contrées que désolent la froidure et l'hiver.

§ I. *Des rapports de l'habillement avec les climats et les nourritures du genre humain.*
Si l'on considère l'homme sur tout le globe, on le verra enveloppé d'autant plus de vêtements chauds et de nature animale qu'il se rapproche davantage des régions polaires, et d'autant moins couvert, ou plus faiblement entouré de tissus végétaux légers, qu'il habite

des contrées plus ardentes sous la zone torride surtout.

Ainsi l'habitant des pays froids a besoin de vêtements animaux, comme il lui faut pareillement des nourritures animales dans les mêmes circonstances ; au contraire, l'homme des contrées chaudes s'accommode mieux de vêtements minces tirés, aussi bien que la plus grande partie de ses aliments, du règne végétal. C'est qu'en effet les aliments végétaux tempèrent ou refroidissent la chaleur vitale, tandis que le régime des substances animales échauffe et accroît beaucoup l'énergie des fonctions de notre économie. Les alternatives que nous éprouvons en hiver et en été font également varier les proportions des substances animales et végétales, soit dans nos habillements, soit dans notre nourriture, par la même raison.

L'on conçoit que si l'homme polaire subsiste uniquement et se couvre tout entier de produits animaux, si l'homme des tropiques s'habille et se nourrit de produits végétaux presque seuls, des proportions plus ou moins grandes des uns ou des autres domineront soit dans la nourriture, soit dans les habillements des nations des climats tempérés, ou intermédiaires, selon qu'ils éprouveront, dans ces

contrées, plus ou moins de froidure ou de chaleur.

Tous les vêtements animaux sont en effet moins froids au contact, ou nous enlèvent moins de calorique que les vêtements végétaux; aussi les premiers sont, la plupart, idio-électriques, secs, tels que la soie, la laine, les poils; au lieu que les seconds sont anélectriques, absorbent plus d'humidité, et deviennent, pour ainsi dire, *maigres*, tandis que les autres sont *gras*.

D'après leur nature chimique, les vêtements animaux contiennent plus d'azote et d'hydrogène, et les végétaux plus de carbone et d'oxygène. Il résulte de là que les tissus animaux sont moins susceptibles de conserver l'humidité de la sueur ou de la transpiration que les tissus végétaux, mais ceux-ci nettoient mieux la surface du corps, quoiqu'ils fassent moins transpirer que ceux de laine. Le linge est donc propre à diminuer l'extrême transpiration dans les chaleurs, comme les vêtements animaux l'augmentent dans la froidure. L'enfance, vive et chaude, dont les humeurs sont acescentes, s'accommode bien de vêtements comme d'aliments végétaux; la vieillesse, qui tend vers la décomposition et l'alcalescence, réchauffe mieux sa froideur par des habille-

ments et des aliments animaux. La femme préfère, comme l'enfant, les vêtements légers, de nature végétale, ainsi que ses nourritures : il en est tout autrement de l'homme qui porte des habits plus solides et qui veut des aliments plus substantiels. Ainsi, par toute la terre, on voit la femme casanière et l'enfant vêtus de quelques tissus minces, comme les toiles ou le linge, les écorces et bourres légères, tandis que des draps épais et forts, des peaux et fourrures recouvrent les mâles épaules d'un sexe destiné aux plus rudes travaux, et à braver les injures de l'atmosphère (1).

D'ailleurs les vêtements sont légers et flottants dans les climats chauds, pour recevoir plus d'air et plus de ventilation, mais on fait au contraire des justaucorps, des habits serrés et boutonnés dans les pays froids, afin de conserver la chaleur naturelle. Les Orientaux portent de grands dolimans, des cafetans, se couvrent la tête d'un vaste turban ou d'une tiare, etc. Mais l'habit court et étriqué des peuples du Nord, la petite veste des Tartares, offrent un contraste

(1) Par toute la terre, même chez les sauvages, la femme n'a pas le droit de porter les vêtements de l'homme, dit Goguet, *Orig. des lois*, tom. I, p. 315, pour éviter le mélange des sexes.

remarqué de tout temps, car ces modes ont toujours subsisté, à quelques variations près, parmi ces diverses régions de la terre. Dans ce mélange de différentes nations qu'on observe aux ports de mer et parmi les foires d'Orient ou d'Asie, les peuples à courts habits sont les Européens dont l'industrieuse énergie surpasse celle de tous les autres. De même la femme conserve partout la robe ou des vêtements plus amples que ceux de l'homme, qui a besoin de plus d'agilité et de moyens d'exercer sans empêchement sa vigueur naturelle. C'est encore par la même cause que les vêtements militaires sont étroits ; et le guerrier romain était habillé autrement que le sénateur déployant sa longue toge dans le forum. Autant nous sommes surpris de la gravité sévère et immobile des Orientaux, autant ceux-ci sont étonnés de l'impétueuse étourderie d'un Français (1).

(1) Will. Vaughan, *An Essai philosophical and medical, concerning modern cloathing*, Lond., 1791, in-8°. — Les modes asiatiques, transportées en Europe par les croisades, n'ont pu y subsister. Les Sarmates avaient des vêtements larges et flottants comme les Orientaux. Mallet, *Introd. Danem.*, pag. 218.

On a dit anciennement que la constance dans les modes et la forme des habillements était une marque de pru-

Il s'ensuit de là que l'on peut considérer les habitants des pays froids comme plus mâles, plus laborieux, plus carnivores que les peuples des contrées ardentes, chez lesquels dominent l'effémination (ou le grand nombre des femmes et la polygamie), avec la paresse, et le régime pythagoricien, toutes causes de faiblesse.

Aussi l'histoire nous apprend-elle que de tout temps les peuples du Nord, vaillants guerriers et chasseurs, sont venus, couverts de leurs peaux d'ours et de loups, fondre, comme ces animaux féroces, sur les doux peuples de l'Inde, ou des régions méridionales, et les ont sans cesse asservis. C'est même par un reste évident de ces vêtements que les rois d'Europe, les princes souverains, les ducs et pairs en France, ou généralement tous ceux qui jouissent d'une haute supériorité sociale ont retenu l'antique usage, dans les cérémonies, des manteaux doublés de diverses fourrures, et surtout d'hermine. Comme jadis les Francs,

dence. Personne n'en aurait moins que les Français, d'après ce principe, et les Orientaux en auraient beaucoup. Chardin, *Voyage en Perse*, tom. II, a vu que les habits persans du temps de Tamerlan, étaient exactement semblables à ceux de son temps. Niebuhr, *Descrip. Arab.*, tom. I, montre cependant que les Turcs ont des modes, surtout pour la forme de leurs turbans.

les Goths, les Vandales, les Huns, les Sarmates, les Hérules, les Alains, les Lombards, les Normands, etc., descendirent des régions septentrionales de notre Europe, pour conquérir le Midi et s'emparer des vastes débris de l'empire romain, ces hordes chasseresses et barbares, ou demi-sauvages, étaient alors couvertes de fourrures et se distinguaient ainsi des nations subjuguées. Toutes considérèrent donc long-temps l'usage des fourrures comme une marque de domination et de souveraineté, idée qui s'est perpétuée chez les grands jusqu'à nos jours; et le mot *investiture* désignait la prise d'un vêtement fourré qui conférait la possession d'un fief ou d'une magistrature.

Au douzième siècle, les Français rapportèrent de l'Orient, après les croisades, l'usage de longs vêtements qui dura jusqu'au quinzième siècle; mais, sous François Ier, on reprit des vêtements étroits et même si justes au corps qu'ils laissaient paraître indécemment toutes les formes.

Du reste, au regard de la plupart des hommes, la dignité des vêtements fait presque tout; car si l'on habille un prince en simple berger, et le berger en roi, combien de personnes sauront faire la distinction? de là vient

que toutes les distinctions sociales, soit des conditions, soit de la fortune et de la vanité, résident essentiellement dans les costumes, au point que dans le bas-empire on vit un homme salué du titre d'empereur pour avoir pris des vêtements de pourpre réservés au prince seul. Le rang du sauvage est moins facile à dépouiller; il est gravé dans sa peau tatouée.

Les premiers vêtements de l'homme sauvage furent, en effet, les peaux des bêtes qu'il avait vaincues à la chasse; toutes les tribus barbares, subsistant de proie, trouvent, dans celle-ci, leur aliment et leur vêtement; tels étaient les peuples du nord de l'Europe au temps de Tacite, qui dit des Fennes : *Mira feritas, fœda paupertas, vestitui pelles, cubile humus.* Non seulement ces peuples chasseurs, mais les guerriers (qui ne sont d'abord que des chasseurs d'hommes) ont pris de tout temps des peaux de bêtes pour vêtements et pour marque de leur valeur.

Les doux habitants des climats chauds préfèrent l'emploi des tissus délicats de lin et de coton. C'est là que furent travaillés d'abord ces vêtements aériens qu'un ancien à nommé *ventus textilis*, ces gazes, tirées de la ville de Gaza, ces mousselines, de celle de Moussul,

comme on obtient encore des Indes orientales le nankin, les *indiennes* les plus moelleuses et les plus légères, dont on égale à peine la fabrication et le fini dans nos ateliers. La pudeur même n'est pas à couvert sous des vêtements si subtils. Plusieurs tissus de substances animales, comme les schalls, reçoivent même une finesse admirable dans l'Orient et l'Inde, tandis que nous réussissons mieux dans les draps plus solides et divers tissus de laine, ou les feutres, ou d'autres objets mieux appropriés à nos climats tempérés et souvent froids.

Les climats, qui destinent les peuples, soit à la vie animale, soit au régime végétal, ordonnent ainsi la qualité, et jusqu'aux modes essentielles de leurs habits (1). D'ailleurs il ne croît presque point de plantes textiles dans les régions froides: le lin y dégénère, le coton demande des lieux chauds; dans ceux-ci, les animaux n'ont aucune fourrure épaisse et chaude comme sous les régions glaciales. Il faut donc que les habitants des contrées polaires, où la

(1) Dans toutes les parties de l'Inde et à la côte de Coromandel, les habitants conservent tous un habillement semblable, qui n'a pas varié depuis plus de deux mille ans qu'il est connu. Legentil, *Voyag. dans les mers de l'Inde*, Paris, 1779, in-4°, tom. I, pag. 94.

végétation est si fort restreinte, deviennent carnivores et se vêtissent de matières animalisées, tandis que la richesse végétale des contrées chaudes offre également des fruits délicieux et des couvertures délicates à leurs habitants. L'homme, dans le Nord, se transforme en bête féroce; il devient plus humain et plus timide à mesure que la terre se montre envers lui plus libérale; mais alors il s'amollit et s'énerve trop souvent, tandis que les nations des contrées intermédiaires savent tenir le milieu et tempérer la force par la douceur.

Plus un peuple se vêtira de substances végétales, plus il usera de végétaux dans son régime alimentaire; et l'inverse aura lieu chez une nation qui se vêtira de matières animales, même indépendamment du climat.

On trouve en Afrique toutefois des peuplades errantes de Cafres et de Hottentots qui, quoique sous un climat ardent, se vêtissent de peaux de bêtes et mangent pareillement beaucoup de chair. On pourrait citer de même des nations septentrionales, vêtues en grande partie de tissus végétaux, et admettant aussi beaucoup d'aliments végétaux dans leur nourriture.

Cette apparente contradiction s'explique par une autre cause. La civilisation, la vie cita-

dine, aidée de toutes les commodités du luxe, instituent, dans beaucoup de villes du nord de l'Europe, une sorte de climat factice sous de chaudes habitations, au point que des Russes opulents d'Archangel et de Tobolsk deviennent aussitôt pubères et même aussi délicats que des Italiens. Avec cette civilisation, il pénètre jusque sous les régions polaires, des mœurs, des habitudes, un régime de vie méridional, car il est du bon ton de s'y vêtir, de s'y nourrir à la française. Au contraire, l'état sauvage de dénuement presque absolu des pauvres Cafres et des Hottentots, qui dédaignent ou refusent de cultiver leurs karrous, leurs déserts arides et pierreux, les réduit à l'état naturel de l'habitant barbare des pays froids; il leur faut de la chair pour les fortifier; il leur faut des peaux, des vêtements chauds, pour les défendre de la fraîcheur des nuits, qu'ils passent souvent à l'air libre.

Le principe reste donc toujours le même, et c'est encore ainsi que les Chinois sont le peuple du monde qui recherche le plus les fourrures, soit à cause des vents froids si impétueux qui soufflent constamment sur les côtes orientales de l'Asie, soit par l'extrême rareté du bois dans leur empire. Pareillement

les Turcs, qui sont une nation d'Oïgours assez récemment sortie de la Tartarie, ont retenu la mode des riches fourrures ; les pelisses d'honneur, les cafetans que sa hautesse distribue aux pachas sont aussi la marque du pouvoir et l'*investiture* du droit de commander.

Quand le froid n'est point l'unique cause qui détermine l'emploi des fourrures ou des vêtements de peau, cet usage indique un état encore voisin de la barbarie, tandis que partout où l'on se sert de tissus végétaux, l'on y trouve tous les éléments d'une civilisation plus ou moins perfectionnée ; et même les pays les mieux policés sont ceux où s'établissent davantage des métiers de tissus et des manufactures de tout genre. Cette industrie ne saurait se développer, en effet, sans que des lois protectrices prêtent de la sécurité au travail contre les envahissements de la force. Mais les peuples qui ne jouissent pas de ces avantages, loin de pouvoir déployer ces arts pacifiques, se contentent des couvertures simples que leur présente la nature. Les nations civilisées tondent leurs moutons, les barbares les écorchent, pour s'épargner la fabrication des draps : aussi les premières conservent et multiplient, les seconds détruisent et dépeuplent tout.

S'il est incontestable que le barbare carnivore devient plus robuste, plus agile, plus belliqueux sous son habit de peau, l'homme civilisé, plus doux et plus policé, vit mieux; ses facultés, son système nerveux, gagnent en développement d'intelligence, en habileté, tout ce que le premier donne à des qualités brutales et féroces. Le Tartare a la peau presque coriace de son cheval, endurcie aux glaces des hivers de la Sibérie; le doux banian de l'Inde, vêtu de coton, le sensible brachmane, en mousseline, sur les rives fortunées du Gange, craint de donner la mort au plus chétif insecte. Et ne voyons-nous point, dans nos propres contrées, les hommes couverts de bure grossière ou d'un droguet rude, acquérir une peau épaisse, sèche et rugueuse, comme les animaux pachydermes, avec cet esprit brute et ces mouvements rustiques, qui froissent et brisent tout autour d'eux? aussi par toute la terre les femmes, plus douces de caractère, sont autrement habillées que les hommes (1).

Il faut donc des vêtements délicats pour obtenir cette éminente délicatesse du toucher et de la peau, qui contribue tant à celle de

(1) Goguet, *Origine des lois*, t. I, p. 315.

l'esprit. Pourquoi reconnaît-on chez la plupart des femmes un esprit si subtil et si délié, si ce n'est à cause de cette mollesse naturelle de la peau, de cette subtilité de tact favorisée par des vêtements doux et souples, comme par un choix d'aliments peu substantiels et moins animalisés que ceux de l'homme? S'il est vrai de dire qu'une contexture faible et délicate de l'organisation ne s'accommode ni d'aliments trop grossiers et trop fortement animalisés, non plus que de vêtements trop rudes qui l'écorchent, de même un corps vigoureux, un tempérament athlétique et robuste aura besoin et d'aliments puissants et d'épais vêtements, qui résistent à ses violents efforts. Le vivre et le couvert sont donc dans un rapport perpétuel. Il faut remarquer de plus que l'usage du linge de corps, chez les modernes, a rendu l'emploi des bains moins nécessaire pour la propreté que chez les anciens.

Il y a sans doute un égal inconvénient, soit à faire de nos enfants autant de sybarites, en vêtements et en aliments, pour les exposer ensuite à toutes les douleurs, soit à en former de durs et brutes Tartares par un régime et des vêtements trop austères, ce qui les rend moins aptes à la vie civilisée et à l'éducation intellec-

tuelle; mais il faut consulter surtout les besoins de la nature, qui demande, dans nos climats, des habitudes intermédiaires, ou un sage milieu entre ces extrêmes. Ainsi, la haire ou la chemise de crin des dévots rend l'humeur atrabilaire, autant que l'usage des lits trop mous et des habillements trop douillets procure un caractère efféminé et incapable de fortes actions.

§ II. *Des substances employées pour la confection des habillements des diverses nations.* — 1° *Des substances végétales.* Elles se bornent à un petit nombre; ainsi, depuis l'écorce battue du mûrier à papier (*broussonetia papyrifera*), avec laquelle les jolies Otahitiennes voilent à demi leur taille, et celle du *dialium javanicum*, employée par les Malais, jusqu'aux pagnes des nègres, grossièrement tissus avec les fibres des *agavés* et des *yuccas;* toutes ces couvertures servent seulement pour dérober aux regards les objets qui offensent la pudeur, ou même que la propreté recommande de couvrir. On obtient des tissus plus souples ou des toiles mieux confectionnées avec les écorces fibreuses de plusieurs *hybiscus* dans l'Inde orientale, comme du chanvre, et surtout du lin, dans nos contrées. La bourre ou l'ouate, qui entoure les semences de quelques *asclepias* et

d'autres plantes, fournit aussi une substance textile; mais le duvet dont l'usage est le plus généralement répandu dans les deux hémisphères, est le coton. Ses diverses espèces et variétés existent dans l'ancien comme dans le nouveau monde, qui possédait, dit-on, plusieurs sortes de cotonniers à l'époque de sa découverte. Ainsi la nature offrait, par toute la terre, à l'habitant des pays chauds, des vêtements appropriés à ses climats.

Nous n'insisterons pas sur quelques autres substances végétales textiles peu employées, qui toutes présentent d'ailleurs à peu près les mêmes caractères.

2° *Des substances animales.* Quoique la laine remplisse presque le même rôle dans les vêtements animaux que le coton pour les vêtements végétaux, il existe un bien plus grand nombre de substances animales que de végétales, employées pour l'habillement, sous divers climats.

Personne n'ignore que plus les contrées et les saisons sont froides, plus les quadrupèdes qui s'y trouvent exposés prennent une fourrure velue, duveteuse, ou épaisse et chaude. Au contraire, dans les temps d'été, comme parmi les climats chauds, les mêmes espèces ne donnent que des fourrures dégarnies, clair-

semées de poils, ou ceux-ci deviennent ras, courts et grossiers. Le cochon, qui présente en nos régions des soies rares et rudes, se couvre en Sibérie d'un duvet aussi fin que celui du lapin : on l'obtient en peignant fortement cet animal. L'on a pu voir des chevaux de cosaques couverts de laine blanche frisée, au lieu de poils, tant le froid, qui diminue la transpiration des corps, augmente par là les fluides nourriciers de la peau; et celui-ci procure le développement aux moindres bulbes des poils : au contraire, ces fluides nutritifs étant exhalés par la chaleur, les bulbes de la plupart des poils avortent; il ne se développe que les plus forts ou les plus gros. C'est ainsi que les chèvres des montagnes du Tibet, qui fournissent ces beaux poils soyeux pour des schalls de Cachemire, n'ont plus, en Guinée, qu'un grossier pelage fauve; et généralement tous les mammifères des pays chauds ne donnent aucune véritable fourrure, mais des pelleteries communes. Les poils même de plusieurs antilopes et autres ruminants des terrains secs et ardents de l'Afrique sont roides et fragiles, comme ceux de plusieurs cerfs, élans, chevrotains, etc., qui cassent sous les doigts.

Quoique les Lapons se servent de peaux de

rennes, et les Canadiens de celles des élans ou orignaux, quoiqu'on voie des Islandais, des Groënlandais, et d'autres peuplades du pôle arctique, se vêtir des peaux de phoques ou veaux et lions marins, comme les Patagons le font aussi à l'extrémité de l'Amérique australe, par nécessité, le pelage de ces animaux reste toujours ras et assez rude. Les plus riches fourrures à longs poils et à duvet fin se tirent plutôt des mammifères de la famille des carnassiers et de celle des rongeurs. La Sibérie, la Russie, la Norwège, la Pologne, et, dans le Nouveau-Monde, tout le Canada, le Labrador, la baie d'Hudson, les côtes nord-ouest d'Amérique, étant les climats les plus froids, ils produisent les plus belles pelleteries ou les plus chaudes fourrures, et il en est de même pour les oiseaux à duvet.

Les pays chauds fournissent beaucoup de fruits substantiels aromatiques, de légumes nutritifs qui suffisent pour soutenir une vie traînée d'ailleurs dans l'indolence; de même, la chaleur du climat qui permet de vivre presque nu, ne demande que des vêtements légers, des habitations aérées; aussi, le méridional, assis sous une feuillée ou un *ajoupa* de rameaux de lataniers, sous un kiosque en para-

sol, est légèrement vêtu de mousselines, de coton, assez amples pour conserver la fraîcheur.

Au contraire, l'habitant des climats froids, qui avait besoin d'une nourriture abondante et substantielle de chair, parceque sa vie doit être active et laborieuse, qui s'échauffe et s'anime par des boissons spiritueuses, doit encore s'envelopper de vêtements chauds et serrés, de laine, de poils ou de peaux d'animaux; puis se renfermer dans des maisons à parois épaisses, et bien calfeutrées, pour se garantir des rigueurs de la froidure. Ainsi l'habitant des régions équatoriales se nourrit et se revêt de végétaux; le même palmier lui suffit souvent à tout; mais l'habitant des régions polaires se nourrit et se couvre presque uniquement de matières animales, plus conservatrices du calorique. Le Samoïède, le Lapon, dévorent le renne ou l'ours et le chien, se couvrent de leurs peaux, puis s'enfoncent sous leurs *iourtes* ou caves, sortes de tanières dans lesquelles ils se blottissent pour éviter les rigueurs épouvantables de leurs hivers. L'habitant des contrées tempérées et intermédiaires fera donc dominer dans sa nourriture et ses vêtements, plus ou moins, les substances végétales et animales, à mesure qu'il sera placé plus ou moins près

du tropique ou du pôle. On remarque à ce sujet une gradation manifeste en Europe. L'Espagnol a son chocolat, ses glands doux, son *olla podrida* et sa sobriété; l'Italien aussi se nourrit de légumes, de polenta et de macaronis ou de pâtes, mais fort peu de viande et de vin. Le Français use davantage du pain, du vin et de viandes, quoiqu'en proportions assez régulières. L'Anglais mange bien plus de viande que de pain, et augmente la quantité des spiritueux. La gradation des vêtements de matières végétales ou des animales suit la même progression que les climats. Les édifices vastes, à larges fenêtres des Italiens sont remplacés par l'architecture plus étroite et plus resserrée des habitations septentrionales.

ARTICLE IV.

Des fards, du tatouage et des déformations de la peau.

Avant que les hommes sauvages aient trouvé nécessaires les vêtements, surtout parmi les climats chauds, ils cherchèrent à se distinguer entre eux par des traces ou des peintures sur la peau; cette coutume a même souvent persévéré chez les peuples après qu'ils se sont vêtus; elle a servi de titre, de dignité personnelle

ou de témoignage de valeur et de noblesse aux hommes; elle est employée, comme le fard et les autres ornements, pour rehausser les beautés naturelles des femmes, selon les goûts particuliers et même bizarres en chaque nation.

Il paraît bien que ces vanités, l'antique maladie du genre humain et son trait distinctif, sont recherchées même au prix de la douleur, car plusieurs de ces stigmates ne s'obtiennent qu'au moyen de déchirements de la peau par le fer ou le feu. Tels furent les *tephillim* ou *totaphal* des anciens Hébreux : les prêtres de Baal se déchiquetaient ainsi la tête et la figure (1) comme les ministres de la déesse de Syrie, selon Lucien. Les nobles parmi les Thraces se distinguaient de même du peuple par leurs peintures (2); tels furent aussi les Gélons, *pictosque Gelonos*, des bords du Dnieper, qui employaient le fer pour imprimer ces couleurs profondément dans leurs membres, au rapport de Claudien (3).

Jadis les Pictes, et les Bretons de l'Angleterre se peignaient le corps en bleu (4) comme les

(1) *Regum* lib. III, c. XVIII.

(2) Hérodote, *Histor.*, liv. V.

(3) Membraque qui ferro gaudet pinxisse Gelonus.

(4) Pline, *Hist. nat.*, LXXII, c. 1; et Hérodien, *Vita Severi*. Avec le *glastum*, ou le *pastel*, *isatis*.

anciens Germains (1). Les Huns traçaient des figures sur les joues des garçons; les Illyriens, les Celtes se tatouaient diversement, au rapport de Strabon (2), au moyen de piqûres dans lesquelles on insérait une couleur bleue ou noire (3). Végèce dit que les soldats romains traçaient ainsi des points sur leur peau (4), et l'on en voit des exemples parmi nos soldats; jadis on signalait ainsi les esclaves. Cet usage est resté commun dans toute l'ancienne Sclavonie, dans l'Istrie, la Dalmatie, la Styrie, la Carinthie; les Norwégiens et d'autres peuples maritimes portent également des traces indélébiles pour être reconnus plus sûrement, au retour de leurs longs voyages, de leur famille; telle est encore la coutume de la plupart des militaires et des matelots, des voyageurs et pèlerins dans l'Orient et les Indes. Les jeunes paysans, dans plusieurs contrées, portent ainsi inscrits sur leur poitrine le nom de leur maîtresse ou divers emblèmes.

Presque toutes les peuplades polaires, les

(1) Tacit., *Ann.*, l. XVII, c. XLIII.

(2) *Géogr.*, liv. IV, pag. 317; et liv. VII, pag. 482. Les Thraces s'imprimaient des stigmates.

(3) Théodoret, *Sur les phylactères sacrés des Grecs.*

(4) *Re milit.*, l. II.

Groënlandais, Esquimaux, Toungouses, etc., se passent sous l'épiderme des fils colorés, au rapport de Gmelin et Cranz, mais ce n'est, comme chez les Ostiaques aussi, qu'une sorte de broderie de la peau des femmes seulement pour marque de leur nubilité ; cependant les hommes en portent également chez les Tchouktchis et aux îles Kuriles (1).

L'histoire des parures humaines n'est pas moins ancienne que celle de la femme. Dès avant que Jézabel se peignît les yeux en noir avec l'antimoine (2), les Mèdes ornaient leurs sourcils de la même poudre de *stibium*. Les Égyptiens, les Éthiopiens, les Sarmates, dit Sextus Empiricus, se fardaient ou se noircissaient diverses parties du corps. Les premiers Romains se peignaient le corps en rouge de minium le jour de leur triomphe, selon Pline (3); et l'on enluminait ainsi la figure du dieu suprême, les jours de fête, à Rome, ainsi que chez les Éthiopiens et d'autres peuples. En effet, la couleur rouge ou celle du sang étant la plus éclatante, et celle qui fait le plus d'impression sur des animaux (tels que

(1) Géorgi, *Peuples de Russie*, édit. 3e, p. 351-356.
(2) Lib. IV *Regum*, c. IX.
(3) Lib. XXXIII, c. VII.

les bœufs, les dindons, etc., qui même s'en épouvantent), a été préférée pour l'emblème de la toute-puissance divine et humaine. Les filles russes aiment beaucoup le rouge dans leur parure, comme les négresses; mais c'est surtout aussi la parure des guerriers. Tous les peuples de l'Amérique septentrionale se peignaient le corps, soit du rouge de rocou, soit d'une ocre rouge, et sur les côtes nord-ouest on y joint le noir de fumée détrempé dans de l'huile de poisson. C'est ainsi que les pêcherais de la Terre-de-Feu et les sauvages de la Nouvelle-Hollande ornent leur peau de raies rouges et blanches. C'est ainsi que, dans la Floride, la Virginie, le Canada, chez les tribus de l'isthme de Darien, du Paraguay, et les Brésiliens, les jeunes guerriers se présentent encore avec ces peintures bizarres, aussi fiers, aussi sémillants, dans les combats et devant leurs maîtresses, qu'un petit-maître de Paris, un *fashionable* de Londres, ces pimpants freluquets engendrés par la civilisation moderne.

Mais rien n'égale la variété des dessins de la peau d'un chef ou d'un guerrier tatoués dans les îles de la mer du Sud. Il faut plusieurs années même pour tatouer en perfection, comme à Noukahiva et dans d'autres îles, ou à la

Nouvelle-Zélande; on tatoue jusqu'aux organes sexuels, à la langue, aux paupières, avec d'assez vives douleurs; car que ne supporte pas la vanité! C'est à l'aide d'arêtes de poissons ou d'os pointus d'oiseaux qu'on pratique ces piqûres régulières sur la peau et qu'on y fait pénétrer la poudre charbonneuse de la noix de Bancoul (*aleurites trilobata*). Toute la race malaie se montre passionnée pour ce genre d'ornements, tandis que les tribus à demi nègres de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande et Nouvelle-Calédonie, de la terre de Van-Diemen, de la Nouvelle-Galles méridionale, au lieu de ces piqûres, se font des scarifications profondes sans dessins réguliers (1).

Cet usage des scarifications, qui produisent de larges stigmates par l'éraillement et le gonflement du tissu de la peau (semblables à ceux des citrouilles et autres fruits sur lesquels on grave des traits) est particulier à la race nègre d'Afrique surtout; leur peau noire n'admet guère, en effet, d'autre genre de tatouage qui soit apparent, quoique les nègres de Sierra-Léone portent aussi des piqûres, comme les Mandingues et d'autres peuplades. Ces stig-

(1) Hunter, *Voyag. à la Nouv.-Galles*, ch. III.

mates, cicatrices de la vanité, sont produits au moyen de la brûlure de la peau, pour devenir plus profonds et plus durables.

Chez toutes ces nations, les femmes y sont d'ordinaire moins tatouées, moins stigmatisées que les hommes, qui se réservent le droit orgueilleux d'être les plus parés. On ne tatoue, parmi les peuplades malaies, les filles qu'à l'époque de leur nubilité, et les hommes qu'à l'âge où ils sont reçus parmi les guerriers ; ils prennent alors un nouveau nom (1). C'est la marque de leur bravoure chez presque tous les peuples.

Auprès de ces caractères indélébiles, les fards dont on use chez les nations policées paraissent bien pâles. Une belle Mingrelienne imprime sur ses joues des raies bleues et noires ; le bleu plaît surtout aux filles arabes, aux Tunisiennes. La plupart des femmes d'Orient, de l'Indostan, de l'Arabie et de la Perse, se teignent les doigts en orangé avec le henné (*lawsonia inermis*) ; elles portent encore dans les narines de grands anneaux ; chez une foule de sauvages, on passe des bâtons ou des coquillages dans le cartilage du nez, dans les lèvres. L'espèce humaine, la seule parmi tous les êtres, ne se

(1) *Evangelical magasine*, t. VIII, an 1800, p. 6.

trouve point assez parée des seules beautés de la nature; elle s'enlaidit et se déforme avec douleur, dans l'espoir d'accroître ses charmes.

S'il y a sur le globe un être ridicule, c'est sans doute le Hottentot sauvage, affublé, comme nos jolis hommes, de tous les bizarres ornements de la mode, et s'admirant tel qu'un Adonis, sous la bouze de vache, les boyaux pourris et le noir de fumée qui encrassent sa peau. Sommes-nous plus sages dans la prison étroite de nos vêtements et dans les vaines cérémonies de nos prétendues grandeurs?

ARTICLE V.

Des diverses sortes de danses et d'autres habitudes particulières.

Sur toute la terre, l'homme exprima toujours ses sentiments par la danse et la pantomime, vive expression de sa joie, de son amour ou de sa douleur. Sous les cieux ardents du Midi, tout inspire de la volupté; aussi les danses des nègres sont lubriques et licencieuses; telles sont la *calenda*, pour laquelle on les voit si passionnés (1); la *chega*, ou *tchega* (*chica* au Brésil),

(1) Adanson, *Voyag. au Sénégal*, p. 3; Labat, *Voyag.*, tom. IV, pag. 463; Sloane, *Nat. Hist. of Jamaïca*, introd., pag. 48; Fermin, *Descript. de Surinam*, t. I, p. 139, etc.

danse des nègres mozambiques à l'Ile-de-France, qui a des rapports avec le fandango, et dégénère en une licence révoltante ; elle représente toutes les phases de l'amour, depuis la déclaration jusqu'au triomphe de l'amant inclusivement, au son du tamtam ; telles sont surtout encore ces danses lubriques des bayadères parmi les peuples asiatiques, et les attitudes voluptueuses des almés, des gawhasiés, en Égypte et dans l'Orient. Les mouvements les plus lascifs, les postures les plus libres, manifestent les transports de la passion que représentent ces danses (1). Celles des peuples d'Europe, quoi-

(1) De Langle, *Voyag. en Espagne*, t. I, p. 144, décrit la calenda transportée en Espagne par les Africains ; et aussi dans l'Amérique méridionale, Frézier, *Voyag.*, part. II. Le docteur Marti a donné, en 1712, une description de cette danse à Cadix, où elle est plus hardie et plus cynique qu'ailleurs : *Corpora ad musicos modos per omnia libidinum irritamenta versantur ; membrorum in ea mollissimi flexus, clunium motitationes, micationes femorum salacium, insultuum imagines, omnia denique turgentis lasciviæ solertissimo studio expressa simulachra. Videas cevere virum, et cum quodam gannitu crissare fœminam*, etc. Tels étaient sans doute aussi ces mouvements ioniques des anciennes Grecques et Romaines dont parle Horace, *Epod.* :

... Motus doceri gaudet ionicos
Matura virgo, et frangitur artubus.
... Amores de tenero meditatur ungui.

qu'elles aient l'amour pour objet, en offrent des peintures plus délicates et plus modestes.

Toutes ces nations préfèrent quelque danse favorite : les Espagnols ont le *fandango* et le

Cette danse lubrique est très ancienne; il en est question dans le poëte Callimaque, *Hymn. Delos*, et dans les *Lettres* de Pline le jeune. Elle se retrouve encore dans l'Asie mineure, selon Baretti et de Langle, *Voyag. en Espagne*, tom. 1, pag. 145.

On en voit surtout de très analogues à Otahiti, selon Bougainville, Cook et Vancouver, etc.; chez les bayadères de l'Inde, suivant Sonnerat, tom. I; parmi diverses nations des îles de la mer du Sud, d'après Forster, *Observ. au deuxième voyage de Cook*, tom. V, pag. 385; dans la Nouvelle-Zélande, selon le témoignage de Marion et Duclesmeur, *Voyag.* pag. 134; aussi chez les nègres, d'après Labat, *Ethiop. occident.*, tom. II, pag. 48 et 52. Thunberg dit que la danse des Cafres est un mouvement de tous les muscles; *Voyag.*, trad. fr., 1794, pag. 119. Levaillant, Kolbe, Sparrmann et Paterson décrivent celle des Hottentots.

Les femmes barbaresques, selon Shaw et Russel, tombent même en des accès hystériques au milieu des mouvements rapides de leurs danses voluptueuses. *Voyez* aussi Bruce, *Voyage*, etc., tom. V, p. 81.

Les bayadères, danseuses et courtisanes de l'Inde, les almés, et les ghawasiés, qui jouent le même rôle en Égypte, portent souvent l'art de la débauche à un degré inconnu dans nos froides contrées du septentrion : c'est un fruit des cieux ardents du Midi.

Nequitias tellus scit dare nulla magis.

MARTIAL.

bolero; les Portugais, leur *ziguedillas;* les Napolitains, la *tarentella;* les Toscans, la *frascone;* les Grecs, une danse en ronde nommée *romeka;* les Français avaient jadis la *périgourdine*, le *menuet;* les Allemands ont leur *walz;* les Anglais, la *gigue* et des contre-danses; les Polonais, le *mazurs*, etc.; les Russes ont aussi leur danse nationale; la pyrrhique des Grecs modernes est l'*arnaoute*, etc.

Parmi les contrées rigoureuses où la chasse, image de la guerre, devient habituelle, chez des peuples barbares surtout, la danse n'est plus qu'un tableau de la guerre, ou des représentations de la chasse (1); telle est la danse de l'ours chez les Sibériens; telles sont les danses martiales des Tartares, et celles plus barbares encore, dans l'expression de la férocité, chez les sauvages du nord de l'Amérique (2). Ces danses sont très graves et sérieuses, car elles peignent des actions fortes et des traits de

(1) Les Ostiaques, et autres Sibériens selon Pallas, *Voyag.*, tom. III; et *Découv. par de savans voyageurs*, tom. V, pag. 299; Steller, *Kamtschatk.*, chap. XIV; Cook, *Voyag.* 3e; Krascheninnikow, *Kamtschatka*, part. II, etc., ont des danses imitatrices de la chasse.

(2) Charlevoix, *Nouv.-Franc.*, tom. III, pag. 298; De la Potherie, tom. II, pag. 116; Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. I, pag. 523, etc.

valeur(1). Les hommes seuls les exécutent, et les femmes se tiennent à part (2); on n'y voit aucun geste qui exprime des idées voluptueuses (3). Il ne se passe point d'entrevue avec le calumet de paix, entre les sachems ou chefs des nations sauvages, sans quelque danse militaire (4).

Il y avait également des danses guerrières jadis parmi les Spartiates, et la pyrrhique s'exécutait la lance à la main. Ces habitudes sont communes à toutes les nations belliqueuses, même aux Arabes, aux Javans (5). D'autres danses ont pour objet de peindre des sentiments tristes ou religieux; il y avait des danses funèbres jadis en Égypte et en Chaldée, à la mort des divinités Apis et Adonis; on dansait autour du veau d'or; David dansa devant l'arche; les der-

(1) Osborne, *Collect.*, tom. II, pag. 883; Charlevoix, *Nouv.-Franc.*, tom. III, pag. 84.

(2) Jean de Léry, dans Debry, *Collect.*, t. III, p. 177; Lozano, *Hist. de Paraguay*, tom. I, pag. 149; Herrera, *Decad.* II, l. VIII, cap. VIII, et *Decad.* IV, l. X, c. IV; Wafer's, *Account of isthm. Panama*, p. 169.

(3) Barrère, *Fr. équinox.*, p. 191.

(4) De la Potherie, *Hist.*, tom. II, pag. 17; Lahontan, *Voyag.*, tom. I, pag. 100 et 137; Hennepin, *Découv. au nord*, p. 149; Charlevoix, *Nouv.-Franc.*, t. III, p. 211 et 297.

(5) Pagès, *Voyage autour du monde*, t. I, p. 312.

viches ont leur danse sacrée tourbillonnante; les prêtres saliens avaient aussi une danse, et les premiers chrétiens exécutaient des danses sacrées dans les églises; car les premiers évêques étaient nommés *præsules* (*à præsiliendo*), parcequ'ils menaient la danse (1).

Chez les sauvages, il existe aussi des danses tristes, comme celle des sorciers ou jongleurs pour conjurer l'esprit malin qui cause des maladies (2), ou pour célébrer la mort d'un parent (3); mais le rétablissement de la santé donne naissance à des danses folâtres (4), comme jadis les bacchanales, les saturnales, etc. (5).

Les animaux suivent les lois de leurs instincts; l'homme établit des coutumes, souvent

(1) Le P. Ménestrier, *Traité des ballets*, Paris, 1682; Cahusac, *Traité de la Danse*, Paris, 1754; et, selon saint Basile, *Epist.* I, *ad Gregor.*, les anges dansent dans le ciel.

(2) Denys, *Hist. nat.*, p. 189; Brickell, p. 372; De la Potherie, t. II, p. 36.

(3) Gomara, *Hist. génér.*, c. CXCVI; Joutel, *Hist.*, p. 343.

(4) De la Potherie, *Hist.*, tom. II, p. 42; Charlevoix, *Nouvelle-France*, t. III, p. 319.

(5) Telles sont les danses lubriques dans les îles des mers du Sud; Vancouver, *Voyag.*, t. I, p. 153; et t. III, p. 46; Sonnerat, *Voyag. aux Indes*, t. I, l. II; Fouché d'Obsonville, *Observ.*, p. 258; Legentil, *Voyag.*, t. I, etc.

relatives au climat qu'il habite, aux besoins qui en naissent, comme aux plaisirs et aux peines qui découlent de ses diverses situations physiques et morales sur le globe.

On cite des analogies singulières entre les mœurs des principaux animaux de chaque contrée et celles de ses habitants, parceque ceux-ci vivant en une sorte de communauté avec ces brutes, il s'établit entre eux certains rapports d'habitudes qu'on remarque également parmi ceux qui soignent les bestiaux ; ainsi le berger avec ses brebis est moins rustre que le bouvier, moins malpropre que le porcher, moins brutal que le palefrenier. Par la même raison, le Lapon se rapporte au caractère du renne, l'Arabe Bédouin devient sobre et dur comme son chameau, le Tartare, nomade comme les hardes de ses chevaux; on a comparé les habitudes du nègre à celles des singes de son climat, la voracité du Moscovite à celle du glouton (*ursus gulo*) des mêmes contrées; le Groënlandais est huileux et peu sensible comme les phoques dont il se nourrit; le Maure des déserts se montre farouche comme le chacal et l'hyène, le Péruvien lent et patient comme la vigogne, le Canadien sauvage comme le kinkajou, l'Indou docile comme la vache, le Malais féroce comme

le tigre, le Papou sale et grossier comme les porcs de son pays, etc. Les mêmes habitudes données par un climat influeraient-elles également sur l'homme et les animaux ?

Chaque grande famille des nations offre aussi des habitudes particulières dans son mode de repos; par exemple, l'Européen s'assied sur des chaises, tandis que l'Asiatique se place à terre ou sur des tapis en croisant les jambes; le nègre, soit de l'Afrique, soit de la Nouvelle-Guinée, ou le Papou, s'accroupit sur son derrière comme font les singes; enfin le sauvage américain s'étend à terre, ou se couche comme dans son hamac. Il y a bien d'autres coutumes spéciales pour chaque race humaine et qui sont propres à les distinguer.

On observe d'ailleurs des caractères moraux appropriés à chaque peuple et qui semblent indélébiles. Les Esquimaux sont naturellement défiants, les Lapons peureux, les Malais fourbes, les Circassiens perfides, les Indiens lâches et rampants, le Chinois avide au gain, le nègre craintif, l'Européen guerrier et spirituel. On a dit que le génie et l'industrie habitaient en Europe, la richesse aux Indes orientales, la magnificence en Orient (1).

(1) Ant. Linhart, *Versuch der Geschichte von Krain.*,

En général les nations vieillies deviennent très cérémonicuses dans leurs mœurs, comme on en voit des preuves par les Chinois, les Japonais et la plupart des Orientaux. Cette politesse outrée et toute en démonstrations ne rend pas ces peuples meilleurs; ils acquièrent tous les vices des courtisans, tandis que la rusticité des barbares reste du moins compagne de la franchise. Telle est la fausseté dont on se paie chez ces vieux peuples, qu'il existe dans l'Indoustan des flatteurs à gages, nommés *bhâotes*, adulateurs en titre de la classe même des brahmes, mais de condition servile comme les *soudres* ou domestiques (1) : on les récompense toujours fort bien, car ils sont chargés de divulguer partout les vertus incomparables de ceux qui les emploient. Ils ont soin toutefois de se couvrir le visage pour mentir plus impudemment; précaution sage que devraient avoir les bhâotes de tous les pays.

Jadis, en Norwège, les paysans s'attachaient l'un à l'autre avec leurs ceintures, puis le provocateur demandait à son antagoniste : Combien

Laybach, 1771, in-8°, 2 vol., prouve que les Esclavons conservent des mœurs asiatiques; Gmelin le dit des Russes et des Tartares.

(1) Selvyns, *Les Hindous*, t. I.

de pouces de fer (d'un couteau) peux-tu supporter? De même en Nubie, chez les Hadendoa, un jeune homme prend son couteau devant des témoins, provoque un autre à se faire des entailles; il s'en pratique aux bras, aux épaules, aux côtes : il faut que l'adversaire s'en fasse de plus profondes ou s'avoue vaincu ou plus lâche. Pareillement le Japonais s'ouvre le ventre, et l'adversaire en doit faire autant. Sur les côtes nord-ouest d'Amérique on se fait des incisions profondes avec des pierres tranchantes, en riant; aussi les anciens guerriers scandinaves devaient rire en mourant; etc.

Il faut convenir que l'espèce la plus intelligente de ce globe devient ainsi la plus bizarre et la plus grotesque de toutes, jusque là que l'homme s'en prend à lui-même dans ses folies. L'extravagance serait-elle encore un caractère distinctif de notre supériorité sur les autres animaux?

SECTION III.

DES ANIMAUX LES PLUS VOISINS DE LA RACE HUMAINE.

ARTICLE PREMIER.

Des singes en général.

Souvent on a donné les noms d'hommes sauvages à l'*orang-outang*, au *chimpenzé*, au *pongo*, au *barris*, au *jocko*, au *wouwou*, au *trétrétré*, et à la plupart des grands *singes* qui ressemblent le plus à l'homme; on les a même pris fort souvent pour de vrais hommes dans l'état de nature brute. Des auteurs ont pensé qu'il suffisait de les habiller, de les accoutumer à une vie sociable, de leur donner de l'éducation à coups de bâton, de plier leur naturel à nos mœurs, de les instruire dans nos manières, pour en obtenir des hommes tout semblables à nous. Prenez tous ces soins avec un *orang-outang*, peut-être en ferez-vous un animal passablement élevé, officieux, capable de sentiment, d'attachement, fidèle comme le chien, intelligent comme l'éléphant, habile comme le castor, adroit comme le sont tous les singes; mais sera-

t-il un homme? aura-t-il la raison, la conscience morale de ses actions? pourra-t-il remplir les devoirs qu'imposent et la société, et l'état, et la religion, la justice et les lois? Cela ne me semble nullement probable : le seul défaut de la parole me paraît déjà un obstacle insurmontable.

Des philosophes ont prétendu que si l'orang-outang se trouvait obligé, par certaines circonstances, de marcher comme nous pendant une longue suite de siècles, cette habitude, changerait la forme de ses pieds et de ses jambes pour la rapprocher de celle de l'homme; qu'ensuite, si d'autres circonstances forçaient cet orang-outang à chercher des expédients pour se procurer une nourriture plus abondante, pour se mettre à l'abri du froid, pour se rassembler en société réglée, etc., elles l'obligeraient à faire quelque usage de la réflexion. Comme l'habitude de se servir d'un organe tend à le développer, alors les facultés intellectuelles de cet animal s'étendraient; le besoin de communiquer ses idées à ses pareils, et les cris ne suffisant plus, ces singes feraient des efforts pour articuler quelques mots et pour accoutumer peu à peu leur glotte à prononcer un langage.

Enfin, si l'on admettait que le singe a pu de-

venir homme par degrés successifs, il faudrait admettre aussi, par suite de cette supposition, que le chien est devenu un singe, l'âne un cheval, l'oiseau une chauve-souris, le poisson un oiseau, etc., au moyen de plusieurs transformations successives. On en viendrait bientôt à conclure qu'il n'y aurait qu'une seule espèce d'animal, qui, par des modifications lentes, graduelles et multipliées, aurait formé dans la nature toutes les races d'animaux, et l'homme lui-même. On devrait de même admettre une pareille série de nuances et de transformations dans le règne végétal. Quelques hommes ne sont pas même encore bien guéris de la manie de chercher leurs ancêtres parmi les orang-outangs; genre de noblesse tout-à-fait antique.

A défaut d'observations suffisantes pour démontrer cette considération, l'on a cherché une méthode inverse. On a voulu savoir si, en dégradant l'homme, en le dépouillant de tous les dons de l'éducation, de tous les avantages de la société, on le réduirait à la pure condition de singe. Il fallait donc étudier l'*homme de la nature*. Ce que les voyageurs nous ont appris des peuples sauvages est bien peu de chose, parceque ces observateurs étaient trop peu habiles pour la plupart, et avaient bien

d'autres intérêts qu'à s'occuper d'un pareil objet. Encore est-il vrai qu'un sauvage, tel qu'un Caraïbe, un Hottentot, n'est pas dans l'état de pure nature, puisqu'il forme déjà une espèce de société, puisqu'il observe des usages et suit des habitudes différentes de celles des autres sauvages. Ce mot, *homme de la nature*, est d'ailleurs fort inexact; car tous les hommes, policés ou barbares, Lapons comme nègres, Européens comme Américains, ne sont-ils pas des hommes de la nature? Newton et Homère étaient-ils hors de la nature?

Cependant, pour nous en tenir à l'acception ordinaire des termes, nous appellerons *homme de la nature* celui qui n'a rien reçu de ses semblables, qui a toujours vécu hors de la société, et qui est seulement lui dans toute sa rudesse et sa simplicité originelles. En effet, nous ne sommes plus uniquement nous-mêmes; nous nous composons de tous les rapports que la civilisation a établis, nous nous teignons des préjugés, des habitudes de nos contemporains; nous sommes *dénaturalisés* par l'éducation, les lois, les religions, les coutumes et les mœurs de nos semblables; nous ne sommes plus des êtres indépendants, mais des anneaux d'une chaîne immense. Continuelle-

ment pétris par l'opinion, cette reine des mortels, courbés plus ou moins servilement sous le joug des habitudes sociales, déformés par le choc des intérêts divers, polis, usés par les frottements continuels et réciproques des hommes, nous ne restons plus tels que nous a produits la nature, des êtres simples et originaux, mais seulement des copies communes d'un moule général, qui est l'institution sociale; d'où l'on a conclu, avec quelque raison, que *les hommes ne sont que ce qu'on les fait.*

Ce n'est pas à dire, toutefois, que l'homme ne soit rien par lui-même; car s'il est modifié par une foule d'objets extérieurs, il peut développer, sans doute, une manière propre d'existence, un genre de vie déterminé par sa constitution naturelle, et antérieur à toutes les altérations sociales.

On a trouvé, à diverses époques, des enfants dans l'état sauvage en Europe. Ce sont, la plupart, des êtres abandonnés de leurs parents, des bâtards repoussés des familles, ou des individus maltraités qui, fuyant dans les bois, s'accoutument à cette vie dure, mais fainéante, dans laquelle ils finissent par se plaire à cause de son indépendance. On conçoit que leurs facultés intellectuelles prennent peu de déve-

loppement, et même ils n'ont aucun langage que celui des signes naturels, tandis que les sens dont ils font le plus d'usage, la vue, l'ouïe, l'odorat, acquièrent une vivacité et une finesse merveilleuses. On comprendra surtout que ces individus déploient une grande agilité à la course, sachent grimper sur les arbres et se trouvent obligés soit d'exercer leurs forces musculaires, soit de vivre toujours alertes et soupçonneux pour éviter les atteintes des bêtes féroces ou des animaux nuisibles, pendant la nuit et le repos. Telles sont aussi les qualités qu'on a reconnues chez tous les individus réduits, soit par la nécessité, soit par les circonstances, à la condition sauvage, dans nos climats principalement (1).

(1) *Voy.* Nicol. Tulpii, l. IV, c. x, *Observat. medic.*, Amstelod., 1672, in-8°; Bern. Connor, p. 133, *Evangel. medic.*, Lond., 1669, in-12; J.-C. Schelhammer, *De voce ejusq. affectibus*, p. 20; Digby, *De sympath.*; Philipp. Camerarii, *Hor. subsecivar*, cent. 1, p. 343, *De juvene bovin. Bamberg*, J. Radvitz, *Carm. alc.*; et Moreri, *Dict.*, art. *Ursin.*; Gabriel Rzaczinsky, *Hist. nat. Polon.*, Sandomir, 1721, in-4°; H***t, *Hist. d'une jeune fille sauvage*, Paris, 1755, in-12; et Leboursier de Coudrai, *Hist.*, id., Paris, 1759, in-12; Boerhaave, sur Jean de Luttich, Condillac, etc.; et les sauvages trouvés en 1544, en 1717 et 1719. Les anciens philosophes qui ont parlé de la vie sauvage sont, Platon, *in Protagor.*, pag. 224, et *De legib.*, l. III, pag. 804; Aristot., *De republ.*, l. I, c. II;

En général, l'Européen est le plus intelligent et le plus policé de tous les habitants de la terre. Ensuite vient l'Indou, l'Asiatique de race mongole, comme le Chinois et le Japonais, etc.; ceux-ci sont suivis par les peuplades malaies, les hordes kalmoukes et américaines; enfin on descend au Lapon, au nègre, au Hottentot et même au crétin (1), puis au *Makaia*, au nègre *éboë*, qui, selon Bryan Edwards, a le museau exactement semblable au babouin. On passe donc insensiblement de l'homme au singe par des nuances graduées. Qu'on ne m'objecte point leur différence morale et intellectuelle, car quelle distance si grande trouvez-vous entre l'intelligence du Hottentot Boschiman ou sauvage, avec celle de l'orang-outang? Certainement il y a plus de différence entre un Descartes,

Plutarch., *De placit. philos.*, l. I, c. IX; Bérose, dans Syncelle, pag. 28; Sallust., *De bell. Jugurth.*, c. XXI; Diodor., l. I et V; Strabon, l. IV, XI et XIII; Macrobe, *Somnium Scip.*, l. II, c. X; enfin, des exemples de nos sauvages cités. *Voyez* aussi Acosta, *Ind. Hist.*, l. VII, c. II; Martini, *Hist. Chin.*, t. I, pag. 18; *Hist. des Incas*, t. I, pag. 12; Bonnaterre, *Du sauv. de l'Aveyron*, etc.

(1) *Voyez* Rich. Clayton, *Mem. of the litterary and philos. soc. of Manchest.*, t. III, pag. 262. Cet auteur assure que les crétins du Valais ont la figure d'un *orang-outang*, et sont lascifs comme des singes.

un Homère et le stupide Hottentot, qu'entre l'orang-outang et ce dernier (1). Considérez surtout que les appétits véhéments, les passions brutales, acquièrent de nouvelles forces dans tous ces êtres, à mesure que l'intelligence s'éteint. Qu'y a-t-il de plus impérieux chez les nègres que les penchants tels que l'amour, la haine, la vengeance, la joie, la crainte, la jalousie, enfin toutes les passions du cœur humain? Elles sont proportionnées chez tous les individus à la faiblesse de l'esprit.

(1) Cicer., *Nat. deor.*, l. I, c. xxxv; Galenus, *Administr. anat.*, l. I, c. II, et l. VI, c. I; ὁ πίθηκος ὁμοιότατος ἀνθρώπῳ. Petr. Moscati, *Delle corporee differenze di uomini*, etc., Milan, 1778, in-8°, appendix; Tyson, *Anat. of pygm.*, part. 1, c. 1; Buffon, tom. XIV. *Voyez* leurs différences entre eux, dans Petr. Camper, *Naturkundige verhandelingen over den orang-outang*, Amst., 1782, in-4°; et du même, *Kort beright wegens de outleding van verschieden orang-outangs*, Amst., 1778, in-8°; Blumenbach, *Gen. hum. var. nat.*, edit. 2, p. 373; Tulpius, *Obs. med.*, p. 284, et 270, edit. 2, tab. 14; Devisme, *Phil. trans.*, t. XIV, pag. 73, tab. 3; Houttuyn, *Nat. Hist.*, t. I, p. 354, tab. 6, fig. 1; Bontius, *Ind. orient.*, p. 84; Neuhoff, *Gesandschaft der Ostind.*, p. 373; A. Vosmaer, *Descript. de l'orang-outang de Bornéo*, Amst., 1778, in-8°; c'est peut-être le σφὶγξ ou le σάτυρος d'Élien, *Animal. hist.*, l. XVI, c. xv. Ce que les anciens ont dit des satyres doit s'appliquer au *chimpanzé*, qui habite l'Afrique.

Telle est la singulière famille des singes en général, de ces animaux trop peu étudiés et si dignes de l'être par les philosophes. Maupertuis aurait préféré une heure d'observation d'un orang-outang à la conversation du plus savant homme. En vain nous essayons d'approfondir notre propre nature, de démêler ce qui appartient à l'âme de ce qui dépend de l'organisation de la brute; c'est par la comparaison que nous pénétrerons mieux en cette étude, et, s'il n'y avait point d'autres animaux que l'homme, nous ne pourrions point descendre dans la connaissance exacte de nos facultés morales. De l'orang-outang, il faudrait remonter ensuite au Hottentot, puis aux nègres, plus intelligents, et enfin à l'homme blanc. Les singes semblent être ainsi la racine du genre humain, et précéder l'homme originel, soit que les êtres organisés aient été créés progressivement et que les plus perfectionnés dérivent des moins nobles et moins accomplis, dans les anciens âges de notre planète ; soit que chaque espèce ait été formée indépendamment des autres et avec son degré de perfection actuelle. Nous ne voyons pas moins une échelle du blanc au nègre, au Hottentot, à l'orang, et de celui-ci aux autres singes ; on ne peut nier

cette progression, soit descendante, soit ascendante (1).

Cette progression a-t-elle lieu au moral comme au physique ? Nous n'avons pas de preuves pour la rejeter ; mais il faut convenir que l'espèce humaine, blanche surtout, jouit d'une intelligence infiniment plus relevée que le plus parfait des orangs et des autres animaux. A cet égard, la nature semble faire un saut immense ; et toutefois il existe tant d'intermédiaires par ces hommes grossiers et brutaux, la lie des nations, ou par ces sauvages féroces, et enfin par ces imbéciles idiots, ces crétins stupides des gorges des Alpes, qu'il

(1) Lord Kaimes, *Sketchs on man.*, book 2. Smith lui a reproché d'avoir soutenu que les nègres étaient d'une espèce voisine des singes, par une spéculation de commerce, et non par des principes et des raisonnements philosophiques. *Voyez* la *Critique* de ce traité, Brunswick, 1791, in-8°. Guill. Rey, *Dissert. sur l'origine des nègres*, Lyon, 1744, in-12, prétend, ainsi que Demaillet, que ce sont d'autres hommes que nous.

Aristote parle de la difformité des nègres, de leurs jambes de singe cambrées, dans ses *Problèmes*, n° 5-14, p. 431, édit. de Casaubon. *Voyez* encore Petronii Arbitri, *Satyricon*, c. CII ; et le *Moretum* de Virgile, vers 35 et suiv. — C'est donc un caractère fondamental, et qui n'est pas le produit instantané du climat seulement, car ils gardent ces formes dans tous les lieux où ils se reproduisent.

est merveilleux de voir attacher à une extrémité de la chaîne intellectuelle l'homme de génie, tandis que la bête brute tient le dernier anneau.

On remarquera que comme la race humaine s'est beaucoup plus éloignée du type le plus parfait en Afrique que partout ailleurs, témoin les nègres, les Éboës, les Gallas, les Hottentots Boschimans, de même l'Afrique présente des singes plus bruts et plus féroces que ceux d'Asie. Ainsi, le chimpanzé a le front plus abaissé que l'orang roux de Bornéo, et paraît moins intelligent. Les plus farouches et les plus honteusement lascifs des singes, les papions, les mandrills et maimons, tous les babouins à longues dents canines, sont originaires de l'Afrique, comme si la nature aspirait en même temps à dégrader et l'homme et les singes sur cette terre aride et brûlante, au milieu des lions, des tigres et des bêtes les plus atroces. Jamais l'éléphant africain n'a montré la docilité et l'intelligence de celui d'Asie, comme jamais le Cafre brutal, le Maure sanguinaire, n'ont imité la douceur et l'industrie du délicat Hindou et des anciens Brachmanes. Aussi ces animaux et ces hommes d'Afrique, endurcis par un climat trop ardent

qui exalte jusqu'à la férocité toutes les passions de colère et d'amour, se plongent dans les excès les plus infâmes. Ils n'écoutent que leurs sens furieux, soit dans la vengeance, soit dans l'assouvissement de leurs lubricités. La plupart sont aussi plus carnivores, car même des nègres vivent de chair crue et à demi putréfiée au soleil. Les dents de ces singes d'Afrique témoignent aussi qu'ils aiment davantage la chair que les guenons et d'autres singes d'Asie, plus doux et plus dociles.

La Nouvelle-Hollande ou l'Australasie, quoique en partie située sous le tropique du capricorne, n'a point montré d'espèces de singes, mais d'autres races de quadrumanes.

Le singe est indocile et pétulant, son caractère est revêche aux instructions qu'on lui transmet. Comme il est habitant exclusif des pays chauds, il n'engendre que difficilement dans les climats froids, ou du moins il y met bas rarement. On dit que les espèces sont généralement monogames ; néanmoins les mâles ne se contentent pas toujours d'une seule femelle, malgré la jalousie de celle-ci. Ces animaux aiment beaucoup à dérober ; ils sont impudents, et toutefois timides.

Il n'est pas extraordinaire que les mouve-

ments de leurs membres soient analogues aux nôtres puisqu'ils ont un squelette et des muscles pareils à nous ; leurs os de l'avant-bras, ou le cubitus et le radius, ne sont pas soudés comme aux quadrupèdes, mais articulés comme dans l'homme, de sorte que leur bras peut faire des mouvements de pronation et de supination; il en est de même des os de la jambe ; aussi ces animaux montrent beaucoup de facilité pour imiter toutes nos actions. Cependant, comme les pouces des mains des singes sont fort petits, et ne peuvent pas se mouvoir indépendamment des autres doigts, à cause de la réunion de leurs tendons, ces animaux ont moins d'adresse que l'homme pour la perfection des travaux manuels. A cet égard, l'opinion d'Anaxagore, que l'homme doit l'étendue de son intelligence à l'adresse de ses mains, est vraisemblable, mais son cerveau est aussi plus grand que celui du singe. Au reste, ils sont extrêmement agiles et forts, à proportion de leur taille ; l'homme l'est beaucoup moins qu'eux, parceque la perfection de son esprit absorbe une partie de la vigueur de son corps.

Plusieurs des grandes espèces ont un écoulement menstruel ainsi que les femmes (1).

(1) Plusieurs femelles des singes sans queue éprouvent

Contre la coutume des autres mammifères, les femelles de singes souffrent le coït dans le temps de la gestation, de même que les femmes. Elles mettent bas un ou deux petits, après une gestation plus ou moins longue, suivant les espèces, et qui est de sept mois, dit-on, dans les orangs, les gibbons, et de cinq dans les moindres races. Au reste, leur utérus présente la même conformation que dans notre espèce, et si l'on suppose que la grossesse des femelles des orangs-outangs s'étend jusqu'à six ou sept mois, comme on le rapporte de celle des gibbons, il serait peut-être possible d'obtenir des individus métis ou hommes-singes, surtout en choisissant les races humaines les plus analogues aux orangs-outangs, des Hottentots, par exemple. De tels métis seraient bien curieux, sans doute, et l'étude de leur intelligence ferait faire de grandes découvertes en métaphysique, et dans la connaissance de l'homme originel.

un flux menstruel fétide, d'après les observations de Gassendi, *Vie de Peyresc*, l. V; Duverney, *OEuvr. posthum.*, t. II, pag. 374; Linné, *Mem. acad. Suec.*, 1754, trimest. 3; Stahl, *Doct. vera*, pag. 770; Erxleben, *Mammal.*, pag. 11; Buffon, tom. III et XIV, etc.; Andr. Myrrhen, *Eph. nat. cur.*, III, an IX, p. 387, etc.

Les femelles de singes portent leurs petits dans leurs bras ou sur leur dos, à la manière des négresses; elles leur présentent la mamelle, les embrassent, les choient, les amusent, et quelquefois les frappent ou les mordent, lorsqu'elles n'en sont pas satisfaites (1).

Les petits s'accrochent aux épaules de leurs mères, de sorte que celles-ci peuvent grimper sans qu'ils lâchent prise ; chez les sapajous et autres singes à queue prenante, les petits entortillent la leur autour des hanches de leur mère, et se tiennent ainsi adhérents à elle.

Les mâles sont polygames dans les petites espèces, mais souvent monogames dans les plus grandes ; ils prennent assez peu de soin de leurs petits et de leurs femelles. Au reste, leurs organes de génération ressemblent beaucoup, dans les deux sexes, à ceux de l'homme et de la femme, de sorte que l'accouplement serait possible entre les grandes races de ces animaux et l'espèce humaine; on sait même

(1) Au contraire, Jean de Léry, *Voyag. Fr. équinox.*, liv. III, pag. 390; Charlevoix, *Journal histor. de l'Amérique septentr.*, lettr. XXIII, août 1721; Claude d'Abbeville, *Hist. de la mission des capucins dans l'île de Maragnan*, c. XLVII; Leclercq, *Gaspésie*, c. XLI, etc., disent que les sauvages ne corrigent jamais leurs enfants; ce qui, selon eux, leur abattrait le courage.

avec combien d'ardeur la plupart des grands singes le désirent.

Nous dirons pourquoi les grands singes (orangs, pongos, babouins, et même les magots), ou sont privés de queue, ou du moins n'en ont qu'une courte (1), et l'absence de cet appendice coïncide avec une plus grande lubricité; car de même les lièvres, lapins, boucs, etc., sont plus portés au coït que les animaux à longues queues. Il semble que les organes sexuels gagnent alors en énergie, héritent de la nourriture que recevait l'appendice coccygien; c'est ainsi que les hommes boiteux, et ceux auxquels une jambe a été amputée, passent pour être plus ardents au coït. Les orangs ont d'ailleurs les jambes faibles et de longs bras; enfin leur verge libre et pendante éprouve de fréquentes érections, et annonce une puissance génitale remarquée depuis long-temps, puisque les anciens représentaient leurs satyres, leurs faunes, et d'autres

(1) Plusieurs auteurs ont cru à l'existence des hommes à queue; Emman. Kœnig, *E. N. C.*, decad. II, an IX, obs. 129; et Helbigius, *id.*; Telliamed, t. II; Gemelli Carreri, t. IV; Struys, *Itin.*, l. IV, c. x; Harvey, *Générat. animal.*, p. 10; Falk et Rytschkow, Marc. Paolo, *Venet. coll.* de Ramusio, t. II, p. 50; Maupertuis, lettr. VII, pag. 160. Voyez ci-après les preuves anatomiques.

divinités champêtres, *arrecto pene*, comme le dieu lubrique des jardins.

Néanmoins, les orangs-outangs sont les plus retenus; leurs femelles paraissent même pudibondes, quand on les examine. Mais cette passion pour les femmes, si effrénée qu'elle porte même ces races effrontées et immondes à leur faire violence, ne peut provenir que d'une grande similitude d'espèces, puisque les divers animaux ne se joignent par des mélanges adultères qu'autant qu'ils sont voisins par le genre, et qu'ils appartiennent en quelque sorte à la même famille naturelle (1). En effet, la propagation des affections animales ne peut s'opérer qu'entre des races assez analogues entre elles; et qui sait jusqu'à quel point nous nous approchons, par les facultés corporelles, de la

(1) On pourrait présumer que des sauvages velus sont des métis de singes et de femmes. *Voyez* Peiresc, *Vita*, pag. 286; Frike, *Reise beschr.*, pag. 194; Bontius, *Java*, pag. 83; J. R. Forster, *Observ. au 2e voyage de Cook*, tom. V, pag. 230; Cook, *Voyag.* 3, par King, tom. III; Müller, *Déc. des Russes*, t. III, pag. 174, en allemand; Marsden, *Sumatra*, t. I; Knox, *Ceylan*, trad. franç., t. I. Diodor. Sicil., Arrien et Ptolomée parlent d'hommes ou satyres velus. *Voyez* aussi Vanderbroeck, *Voyag.*, p. 426.

Les négresses du Congo ont quelquefois eu commerce avec de grands singes, dit-on, tels que le pongo ou jocko;

nature des singes? combiende négresses, surprises par une troupe libertine de satyres, dans les forêts d'Afrique, ont pu engendrer des métis? combien même de femelles de jockos, messalines sauvages, se sont volontairement prostituées à l'ardeur des Africains? On ignore tout ce qui se passe en amour dans ces vieilles forêts, où la chaleur du climat, la vie brute des habitants, la solitude et les délires des passions, sans lois, sans religion, sans mœurs, peuvent faire tout oser ; et ces êtres dégradés, ces monstres mi-partie hommes et singes, confinés dans quelque désert ignoré, dérobés à la société humaine par la honte, ou bien immolés par la crainte du déshonneur, nous demeureront long-temps inconnus.

Les grands singes habitent presque exclusi-

il en résulte, selon Zucchelli, des individus semblables à des hommes (*Relazione di Congo*, p. 148). Toutefois ce témoignage n'est pas incontestable, puisque les individus métis ou hybrides tiennent toujours plus ou moins des deux espèces.

L'opinion qu'il existe une sorte de parenté entre les animaux et les hommes est répandue dans toutes les îles de la mer du Sud; Hawkesworth, *Account of the voyag.*, etc., tom. III, pag 758; aussi à Sumatra, Marsden, *Hist. of Sumatra*, pag. 257; et à d'autres îles des Indes, Valentyn, *Andt en niew Ostindien*, tom. II, pag. 139 et 400.

vement entre les tropiques ; ils sont d'autant plus nombreux en espèces et en individus, qu'ils naissent sous des cieux plus ardents (1). Il est rare qu'on les voie fréquenter naturellement des contrées situées hors des tropiques; toutefois il se trouve au Japon quelques singes, et même à l'extrémité méridionale de l'Espagne. Comme l'Amérique est plus froide même vers la ligne que l'Afrique et l'Asie, les singes ne s'étendent pas tant en latitude au nord et au sud dans le nouveau continent que dans l'ancien monde ; ainsi la Californie, la Floride, et les régions au-delà de *Rio-del-Norte*, vers le septentrion, ne présentent point de singes.

Tous ceux du nouveau monde sont d'une organisation inférieure à ceux de l'ancien ; et aucune femelle n'est sujette à des écoulements de sang par la vulve, comme plusieurs femelles d'Asie et d'Afrique. Les singes du nouveau continent se distinguent tous par leurs narines ouvertes sur les côtés du nez et la largeur de sa cloison intermédiaire; ils sont privés d'abajoues, n'offrent aucune callosité aux fesses ; tous ont la queue fort longue, et dans plusieurs espèces elle est capable de saisir les

(1) Zimmermann, *Zool. geogr.*, pag. 399, et M. de Humboldt, *Obs. zoologiques.*

objets en se contournant. Leur cœcum long et grêle annonce qu'ils sont plus frugivores que ceux de l'ancien monde. Ceux-ci présentent le même nombre de dents que l'homme, avec un cœcum court, un estomac simple, des narines non saillantes en dehors du nez ; des ongles plats se voient à tous les doigts, et ces animaux sont plus adroits des mains que tous les autres. Jamais ils n'ont de queue prenante, et les espèces les plus voisines de l'homme manquent de cet appendice, ainsi que d'abajoues et de callosités aux fesses ; leurs femelles présentent souvent un écoulement sanguin comme les règles des femmes ; toutes portent aussi leurs mamelles sur la poitrine, et les mâles ont une verge pendante avec un scrotum. Ils sont en général très lubriques. Aucune espèce de l'ancien continent ne se trouve naturellement dans le nouveau, et réciproquement.

Plusieurs nations sauvages croient être issues des singes. On l'a dit des Tibétains ; les Cafres de Mozambique pensent que ces animaux appartiennent à la race humaine (1), car on rapporte différents exemples d'unions des singes

(1) Gemelli Carreri, *Voyag.*, t. III, p. 166.

avec l'espèce humaine; toutefois ils n'ont rien d'authentique ni de bien prouvé.

ARTICLE II.

Des orangs-outangs en particulier.

Cesdeux mots, en langage malais, qui signifient *homme sauvage*, ont été appliqués aux espèces de singes sans queue, dont la conformation a paru la plus voisine de la nôtre. Plusieurs nations d'Asie et d'Afrique, peu civilisées, voyant dans les forêts de ces troupes d'animaux assez semblables à des hommes, ont conclu qu'en effet notre espèce pouvait fort bien avoir commencé d'exister ainsi dans un état naturel et indépendant, avant que la découverte du langage et que la civilisation aient perfectionné progressivement notre race, l'aient assez dégrossie, assez dépouillée de cette enveloppe toute velue et de ces formes brutes ou hideuses d'une bête féroce. Aussi les nègres, les insulaires des Moluques et des îles de la Sonde, qui voient si souvent de ces sortes de singes parmi eux, se persuadent que ce sont des sauvages paresseux, qui affectent de ne pas vouloir parler, et qui s'enfuient dans les bois pour y vivre dans la pleine liberté de ne rien

faire : heureux d'échapper à ce prix aux entraves sociales qui pèsent tant aux peuples barbares, mais qui paraissent si nécessaires aux nations policées de notre Europe, pour s'élever à toute la dignité morale et intellectuelle dont l'humanité est capable.

Avant que de savants naturalistes aient pu voir et décrire exactement les espèces de singes les plus analogues ou les plus comparables à l'espèce humaine elle-même, les récits vagues et les relations imparfaites des voyageurs, non toujours éclairés, avaient jeté du merveilleux et laissé beaucoup d'obscurité sur ces sortes d'animaux. Tantôt les uns en avaient fait de vrais monstres, tantôt d'autres, des hommes ornés, dans l'état de pure nature, de facultés extraordinaires, qui avaient excité l'enthousiasme même des philosophes. «Nos voyageurs, »disait J.-J. Rousseau (1), font des bêtes sous »les noms de *pongos*, de *mandrills*, d'*orangs-»outangs*, de ces mêmes êtres dont sous les »noms de *satyres*, de *faunes*, de *sylvains*, les »anciens faisaient des divinités. Peut-être, »après des recherches plus exactes, trouvera-»t-on que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux,

(1) Note 10 du *Disc. sur l'inégalité des conditions*, etc.

» mais des hommes. » Et plus loin cet auteur ajoute, en parlant des relations concernant ces singes : « Mais ce serait une grande simplicité » de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs » grossiers, sur lesquels on serait quelquefois » tenté de faire la même question qu'ils se mê- » lent de résoudre sur d'autres animaux. »

On est allé bien plus loin, car, selon Pauw(1), on a soutenu long-temps dans les universités de l'Europe que les habitants de l'Amérique n'étaient pas de véritables hommes, mais de vrais orangs-outangs. Enfin, on a confondu le nègre blanc ou l'*albinos* avec l'orang-outang, et des auteurs qui se croyaient habiles ont soupçonné toutefois que l'albinos pourrait bien être, ajoute Pauw, un métis provenu d'un pongo et d'une négresse violée ou libertine. Si les orangs-outangs ne parlent pas, selon Rousseau, c'est parcequ'ils ont trop négligé l'usage de leur organe vocal; car des enfants observés en l'état sauvage, comme le jeune homme des bois du Hanovre, ceux des solitudes de la Lithuanie, ou des montagnes des Pyrénées, ou de l'Aveyron, étaient muets ou sans le langage articulé qui n'est pas inné dans l'homme; des individus

(1) *Rech. sur les Américains*, tom. II, sect. II, p. 38, Lond., 1771.

abandonnés, tels qu'Alexandre Selkirk, modèle de Robinson Crusoé, en ont perdu l'usage (1).

Trompé par des relations et des témoignages infidèles, le grand Linnæus n'hésita point à faire de l'orang-outang une espèce d'homme qu'il décrivit avec plusieurs caractères appartenants aux albinos ou nègres blancs (2). Linnæus établit deux espèces d'hommes : son *homo sapiens*, qui est diurne, et son *homo troglodytes*, qui est nocturne et sauvage, ou l'orang-outang décrit par le médecin Bontius. Il y rapporte aussi les individus appelés *Kakerlac* ou *Chacrelas*, qui sont nommés ainsi parcequ'ils fuient le jour, à la manière des kakerlakes (3). Or, on a vu que ce sont des êtres dégénérés comme tous les blafards, mais qui n'ont aucun rapport particulier, de plus que l'homme ordinaire, avec les orangs-outangs.

(1) Forster, dans ses *Observations*, rapporte que nul individu n'a plus d'analogie avec les singes que certains habitants de l'île de Mallicolo, soit par la figure, soit par les manières; plusieurs même ont le dos couvert de poils, et l'esprit très brute.

Hispida membra quidem et duræ per brachia setæ
Promittunt atrocem animum.....

(2) Jusqu'en 1766, dans la douzième édition de son *Systema naturæ*, Holmiæ; in-8°, t. I, p. 33.

(3) Insectes orthoptères, *blatta orientalis*.

Linnæus donnait à son troglodyte un corps blanchâtre, une taille moindre que la nôtre de moitié, des cheveux blancs, frisés, des yeux ronds avec un iris de couleur aurore, des paupières à demi closes, avec une *membrane clignotante* et un regard oblique. Cet être, dit-il, marche droit; mais ses bras sont si longs que ses doigts atteignent ses genoux. Il vit vingt-cinq ans. Pendant le jour il est aveuglé par la lumière et se cache; mais il voit bien pendant la nuit: alors il sort et va marauder. Son langage est un sifflement; cependant il pense et raisonne; il s'imagine que la terre a été créée pour lui, et qu'il doit une seconde fois en devenir le maître.

Si l'orang-outang était un homme, les premiers humains, dans leur état originel sur le globe, devaient donc être des orangs-outangs: conclusion que tira l'anglais Monboddo (1). Il ne restait plus qu'à faire marcher l'homme de la nature à quatre pattes, dans les bois. J.-J. Rousseau avait laissé cette idée en doute: mais bientôt le comte Pierre Moscati appela l'anatomie au secours de cette opinion, et crut démontrer que si l'homme aujourd'hui marchait

(1) *Of the origin and progress of language*, t. I, p. 175.

debout, et ne ressemblait plus aux orangs-outangs, par une longue suite d'habitudes civilisées qui ont modifié sa conformation, notre espèce est punie de cette transgression des lois primitives, par une multitude de maux qui l'assiégent, depuis l'accouchement, devenu si laborieux, jusqu'à la mort. Cependant Aristote avait déjà réfuté l'opinion des philosophes de son temps qui avaient douté si l'homme n'avait pas vécu d'abord quadrupède (1).

Il est naturel qu'à défaut d'observations exac-

(1) Selon Linné, le singe a paru tellement rapproché de l'homme naturel, qu'on ne trouve presque aucun caractère différentiel entre eux. *Voy.* Monboddo, *Essai on orig. and progress of language*, Lond., 1789, in-8°, t. I; Julien Offrai de la Mettrie (sous le nom de *Charpe*), *Hist. nat. de l'âme*, La Haye, 1745, in-8°; Demaillet, *Egypt.*, t. II, p. 102; J.-J. Rousseau, *Note* 10 *du Disc. sur l'inégal. des condit.*; Moscati, *Appendix delle corpor. differ.*; Linné, *Amœnit. acad.*, t. VI, *anthropomorph.* — Des peuples ressemblent à des singes. Nic. del Techo, *Relatione de Caaiguarum gente*, p. 34; J. R. Forster, *Suppl. au 2e Voyage de Cook*, t. V, p. 77, le dit des Mallicolois. Les Tibétains croient que leur dieu *Cenresi* s'étant métamorphosé en singe, et ayant pris une femme semblable à lui, engendra trois mâles et trois femelles, qui, se multipliant, devinrent les habitants actuels du Tibet. Voyez Géorgi, *Alphabetum tibetan.*, p. 280. Ces peuples se croient donc de la même race que les singes.

tes, l'imagination se joue dans des suppositions gratuites ; cependant, on avait des relations sur les espèces de singes les plus voisines de notre espèce, et même on connaissait leur description anatomique, comme nous le verrons.

La première notion historique sur des orangs-outangs ou des hommes supposés sauvages, est celle qu'on trouve dans le Périple, ou l'expédition de l'amiral carthaginois Hannon, qui s'avança le long des côtes de l'Afrique, 336 ans avant l'ère vulgaire, pour les reconnaître. Dans une île de l'Afrique occidentale où les Carthaginois abordèrent, ils trouvèrent de ces hommes et femmes sauvages couverts de poils ; il y avait plus de femmes que d'hommes ; les interprètes les nommaient des *Gorilles.* Les Carthaginois voulurent les saisir de force, mais ces individus s'enfuirent dans les rochers et les précipices, où ils sautaient facilement, et d'où ils lançaient des pierres ; ainsi, ils s'échappèrent ; on ne s'empara que de trois femmes, qui se défendirent en mordant et en déchirant avec tant de fureur, qu'on ne put les garder en vie ; on les écorcha, et leurs peaux apportées à Carthage furent déposées dans le temple de Junon. On les y con-

serva sans doute avec soin, puisqu'elles y furent retrouvées entières encore, deux siècles après, à la prise de Carthage par les Romains (1).

Ces prétendus hommes sauvages étaient probablement le Chimpanzé (2), ou le jocko de Buffon, qui se trouve surtout à la côte d'Angole, en Afrique.

Les auteurs anciens connurent les singes, comme Aristote, Pline, et Galien qui disséqua probablement des jockos ; ils ne font point mention d'hommes sauvages (3) ; néanmoins c'étaient divers singes africains, qu'on apportait ordinairement en Europe, comme les magots et les pithèques, les cynocéphales, qui passaient dans l'Orient pour des divinités champêtres, puisque les anciens Egyptiens adoraient ces derniers. Plusieurs Pères de l'Eglise, saint Jérôme, saint Augustin, rapportent qu'ils ont vu des satyres ; ceux-ci, selon eux, conversaient familièrement avec les cénobites de la Haute-Egypte, ou venaient les effrayer de nuit, comme les pans, les égipans, les sylvains, les faunes, les silènes, les tityres et tous ces

(1) *Hannonis Periplus*, p. 57, Hagæ Com., 1674 ; et Pauw, *Rech. sur les Améric.*, t. II, p. 61.

(2) *Simia troglodytes*, L.

(3) Lichtenstein, *De Simiis veterum*, Gotha, 1786, in-8°.

êtres fantastiques dont l'imagination des anciens mythologues, des poëtes et des peintres, remplissait les forêts. De là nous restent encore ces figures grotesques de satyres ayant des pieds de bouc, des oreilles alongées, des cornes au front, un nez plat, une bouche avancée, l'air lubrique, la queue et le phallus dressés. On croyait qu'ils venaient, de nuit, jouir des femmes, oppressées du cauchemar ou de l'incube (éphialtès) ; ou comme les onocentaures, les *saguirs* dont parle le prophète Isaïe, danser en rond sur les ruines de Babylone et dans les déserts ; les bergers les imitaient :

Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus.

On croyait si bien qu'ils parlaient quand ils voulaient, que les habitants d'Apollonie montrèrent à Sylla un de ces prétendus dieux, qui, interrogé par des interprètes de diverses langues, répondit enfin ce qu'on voulait probablement lui faire dire. Sans doute les Choëns ou prêtres d'Egypte fabriquaient ainsi les réponses supposées de leurs cercopithèques, pour abuser les peuples.

La première figure, faite d'après nature, d'un véritable orang-outang, est celle du médecin Bontius à Batavia ; c'était en même temps

une nouvelle espèce, ou le vrai orang; cependant cette figure, quoique encore citée, avait été embellie, ou plutôt déformée en Europe; de sorte qu'elle manque de vérité. Elle représente une femelle, ainsi que celle dont Edwards a donné une meilleure gravure (1), mais qui paraît être le chimpanzé. Déjà Tulpius, médecin hollandais (2), avait fait dessiner un jeune pongo.

La meilleure description, avec une figure correcte, est celle de Vosmaër, d'après l'orang-outang qui vivait à la ménagerie, à la Haye (3). Allamand, et Buffon dans son supplément, décrivirent bien cet intéressant animal, sur lequel on n'avait débité jusqu'alors que des fables; bientôt Camper en donna l'anatomie en 1782. Audebert figura en couleur le pongo (4). Depuis long-temps enfin, nous avons une connaissance détaillée du véritable orang-outang de Bornéo et de Java, indépendamment des histoires plus récentes fournies par M. Fréd. Cuvier (5), par Tilésius, qui l'ob-

(1) Dans ses *Glanures d'histoire naturelle*, pl. 213.

(2) Dans ses *Observ. medic.*, Amstelod., 1672, in-12, pag. 284.

(3) Amsterd., 1778, in-8°.

(4) Dans son *Histoire des singes*, livrais. 1, fig. 2.

(5) Dans les *Annales du Muséum d'hist. nat.*, t. XVI.

serva pendant son voyage avec le capitaine Krusenstern, en 1805, puis par le capitaine Maxwell, etc. Nous avons examiné l'individu apporté vivant à Paris en 1808 par M. Decaen ; sa dépouille existe au Muséum d'histoire naturelle de Paris (1).

Du genre des ORANGS-OUTANGS; SIMIA, d'Erxleben, Illiger, Cuvier; PITHECUS de Geoffroy.

Après l'homme, créature noble et intelligente, qui s'élève droit sur la terre, et présente une figure imposante pour tous les au-

(1) *Voyez*, en général, sur l'histoire des Orangs-outangs, encore les auteurs suivants :

Tyson, *Orang-outang, or anat. of a pygmy*, London, 1699, in-4°; fig.; Scotin, *Act. erudit.*, Lips., 1737, p. 564, tab. 5; Edward's, *Gleaning*, t. I, tab. 213, et *Aves*, t. V, pag. 6; Purchass, *His Pilgrim's*, t. II, p. 982; Dapper, *Hist. afric.*, p. 582; Barbot, *Guinea*, p. 101; Pennant, *Synops. quadr.*, p. 96, n° 64; Erxleben, *Mammal.*, p. 6; Schreiber, *Saeugth.*, t. I, p. 54, tab. 2; Buffon, t. XIV; Linné, *System. nat.*, édit. XII, t. I, p. 34. Les anciens l'ont connu. *Voyez* Lichtenstein, *Comment. de simiis veter.*, p. 73. — Le *Sphigx* d'Agatharchide, *De mari rubr.*, cap. XXXVIII, apud Photii *Biblioth.*, p. 1362. — Strabon, *Géogr.*, liv. XVI; Diodor. Sic., *Bibl.*, lib. III, c. XXXV; Plinii *Hist. nat.*, l. VI, c. XXIX; l. VIII, c. XXI; l. X, chap. LXXII; Solin, *Polyhist.*, c. XXVII. *Voyez* aussi sur les femmes sauvages prises par Hannon, son *Périple*, dans *Acad. inscript.*, t. XXVI, par Bougainville, etc.

tres animaux qu'il soumet à son empire, vient nécessairement, suivant la conformation naturelle des organes, la famille des singes :

Simia quam similis turpissima bestia nobis!

Ennius.

Que ce voisinage, toutefois, est révoltant pour l'amour-propre! Quoi! ce dominateur du globe, dont le génie sait mesurer les cieux; ce héros magnanime, dont les vertus l'élèvent au-dessus de la vie et lui conquièrent l'immortalité ; ces grands rois décorés de la pourpre et de l'or préparés par des mains industrieuses, au sein de ces palais où la pompe des beaux-arts et la magnificence du luxe étalent leurs chefs-d'œuvre avec tant de splendeur ; tous ces êtres d'une beauté divine, ces nymphes brillantes au milieu de leurs atours, et parmi les feux des diamants de Golconde, dans ces assemblées d'apparat ; enfin, ces magistrats vénérables, ces guerriers généreux ne seraient-ils, nous ne dirons pas que des orangs-outangs, mais que les voisins et presque les frères de bêtes gri-

Galenus (*Administrat. anat.*, l. VI, c. 1), a décrit ces singes. Peut-être est-ce l'*Ægipan* de Pline, l. V, c. 1; et l. VI, c. xxx. Ælien, *De animal.*, l. XVI, c. xv, etc.; Hérodote les appelle hommes et femmes sauvages, l. IV.

maçantes, de ces indociles et lubriques saltimbanques présentés à la curiosité publique, sous le fouet et le bâton, dans nos foires?

Il n'est pas surprenant que, repoussant cette sorte de parité avilissante, Buffon ait confiné aux dernières limites de son histoire des quadrupèdes, les singes : ne pouvant leur refuser une ressemblance grossière avec notre conformation, il n'en a pas moins soutenu avec toute son éloquence que le singe ne pense point, parceque, avec des moyens de parler égaux à peu près, selon lui, à ceux de l'homme, il ne sait point en faire usage.

Mais, quelque humiliant que paraisse le rapprochement des singes, de l'humanité, selon les rapports les plus manifestes de la construction des organes, il est impossible de le refuser en histoire naturelle.

Il ne faut point, d'ailleurs, placer à côté de l'orang-outang l'homme civilisé, l'Européen, ce roi du globe par son génie et par tant de perfectionnements industriels qui sont le fruit des siècles. Celui-ci n'est plus un simple animal. Voyez comme il règne, non seulement sur tous les autres êtres de la création, mais même sur des races inférieures à sa propre espèce, à peine échappées à la plus sauvage bar-

barie. L'homme blanc, quoiqu'on l'ait affirmé, n'est plus l'égal du nègre dans l'ordre de l'humanité. Il existera toujours une distance immense d'un Hottentot Boschisman, nous ne disons pas à un Voltaire ou à un Newton, mais à un simple cultivateur de l'Europe. Sans contredit, le colon hollandais, au cap de Bonne-Espérance, saura toujours dominer par tous les moyens de l'intelligence et de l'industrie qu'elle lui fournit, ces hordes grossières qui l'entourent. Partout le nègre est inférieur et asservi, jusque chez des nations mongoles et malaies, quoique moins civilisées que la race blanche ou caucasienne et celtique (1).

Ce n'est donc plus avec nous que le singe doit s'apparier. Sans trop présumer de l'espèce

(1) Il ne faut pas prétendre que l'homme soit exclusivement capable de perfection; les animaux montrent qu'ils le sont proportionnellement aussi; mais il est vrai que cet état n'est jamais qu'individuel chez ces derniers, et qu'il disparaît presque entièrement avec leur existence, tandis que nous le transmettons à nos descendants. De plus, nous ne devons cette prérogative qu'à nos propres forces, au lieu que l'animal ne se perfectionne que par nous, et dans la domesticité; il perd tout dès qu'il nous abandonne, parceque nous ne lui communiquons de la perfectibilité que pour notre seule utilité; comme elle ne lui sert pas, il n'a pas intérêt à la conserver. Cependant Oexmelin, *Hist. des Aventuriers*, t. I, dit que les chiens

blanche, on peut croire qu'elle est généralement sortie du rang de la bête, tandis qu'on n'en peut pas dire autant des peuplades de Mackois, de Hottentots qui parcourent les solitudes africaines en hordes nomades.

Pense-t-on, en effet, que ces sauvages noirs, nus, demi-velus, accroupis, sous leur ajoupa de feuillage, ou vautrés dans la crasse et dévorant leur vermine, se gorgeant tantôt de chairs crues, avec le poil ou les plumes et les intestins, etc.; tantôt se contentant de fruits acerbes, de racines ligneuses; végétant enfin avec leur femelle, dans la plus complète stupidité et l'insouciance, depuis tant de siècles; pense-t-on qu'ils soient fort au-dessus des pongos et des chimpanzés, qui vivent attroupés

espagnols, devenus sauvages en Amérique, retiennent encore des connaissances de l'homme, pour la manière de chasser. C'est que ceci leur est utile.

Jadis des peuples ont pu vivre sans lois, sans gouvernement, comme les Aborigènes d'Italie (Salluste, *Catilina*), et les Gétules, les Libyens en Afrique (Sallust., *Bell. Jugarth.*), et autres du milieu de l'Afrique, selon Pomponius Mela (*Sit. orbis*, lib. I, cap. VIII), et aussi divers Américains (Dapper, *Descript. de l'Afrique*, p. 376, sq.). Les Cafres sont sans religion; cependant ils ont des chefs et des lois : de même aux îles Mariannes et à Guam, très peuplées (le P. Gobien, *Hist. des îles Mariannes*, p. 46) etc.

dans les mêmes climats? Ces nègres ne portent pas si haut leur orgueil jusqu'à s'offenser de ce parallèle, s'il est vrai que quelques uns d'entre eux consentent à dire qu'ils sortent de la famille des singes, au rapport d'un grand nombre de voyageurs. M. de la Brosse, cité par Buffon, a connu, dit-il, à Lowango, une négresse qui avait demeuré trois ans parmi ces grands singes, dans les forêts ; ils l'avaient logée sous une case de feuillage, car ils savent construire, selon divers auteurs, des huttes aussi bien que les nègres ; les orangs et les autres singes, tous plus ou moins lubriques, deviennent, comme on sait, passionnés et même furieux de jalousie pour les femmes, tout comme les femelles de ces singes montrent un désir assez violent pour les hommes.

Ainsi, sans chercher à exagérer ces relations, en les réduisant même de beaucoup, il semble assez manifeste que le genre des orangs-outangs, surtout, n'est pas très éloigné des espèces les moins parfaites d'hommes ; mais toutefois on ne doit jamais les rapprocher autant que pensait Linnæus, qui, dans sa dissertation sur les animaux anthropomorphes, avoue qu'on a de la peine à trouver quelque différence naturelle entre l'homme et les singes ses imi-

tateurs : *Effingunt illas nobis adeo similes, ut vix discrimen naturale inter hominem et ejus imitatricem, simiam scilicet, obtineri possit* (1).

Les orangs-outangs sont des singes habitant tous exclusivement l'ancien monde, entre les tropiques, se distinguant surtout par des caractères propres à leurs espèces, comme l'absence de la queue ou du prolongement coccygien, et par un museau peu avancé, quoique ayant déjà un os intermaxillaire ou incisif supérieur. L'angle facial, évalué à 65° d'ouverture environ sur le crâne des jeunes individus, paraît devoir être moins ouvert chez les adultes, puisque les mâchoires s'alongent avec l'âge. Ainsi que la plupart des singes, les orangs portent en général quatre dents incisives plates à chaque mâchoire, des molaires peu pointues, comme tous les frugivores, au nombre de cinq (2) de

(1) *Amœn. acad.*, t. IV, p. 64.

(2) Il est particulier que les singes sont moins carnivores que l'homme, et moins féroces, puisqu'il est certain que, dans leurs querelles entre eux, ils ne s'entre-dévorent point, comme le font les nations anthropophages des mêmes régions habitées par les orangs-outangs et autres espèces.

Tels sont les Battes, anthropophages de Sumatra (Marsden, *History of Sumatra*, p. 501, sq.); les insulaires de l'archipel de Saint-Lazare; dans la mer des Indes (Va-

chaque côté de la mâchoire inférieure ou supérieure, et quatre canines très peu plus alongées que celles de l'homme, en tout trente-deux dents; l'estomac ressemble à celui de l'homme, ainsi que les intestins et le cœcum, avec son appendice vermiculaire; le foie n'a de même que deux principaux lobes; l'os hyoïde est semblable au nôtre, mais il existe près du larynx deux sacs membraneux, dans lesquels l'air sorti de la glotte vient s'engouffrer et étouffe leur voix, ainsi que l'a décou-

lentyn, *Beschryving Ostind.*, tom. II, pag. 84); d'autres insulaires (Forrest, *Voyage*, p. 271 et 368); les habitants de la Nouvelle-Zélande (Cook, *Round the world*, tom. I, pag. 245); les Iroquois mangent aussi leurs ennemis par une haine exaspérée (Hennepin, dans le *Rec. de voyag. au nord*, t. V, p. 309); les femmes mêmes, semblables à des furies enragées, excitent la jeunesse au meurtre et à la vengeance (Dutertre, *Antill.*, tom. II, pag. 406); elles donnent à sucer à leurs enfants le sang des prisonniers *Rec. de voyag. au nord.*, t. III, p. 307). Les nègres de l'île Saint-Thomas sont aussi de cruels anthropophages (Oldendorp, *Tranquebarisch missions*, t. I, p. 305); à Dahomey. de même, suivant Snellgrave, *New account of some parts of Guinea and the slave trade*, Lond., 1734, in-8°, etc. aucun singe n'a été aussi atroce.

Les orangs-outangs ont-ils montré les barbaries suivantes?

Héliogabale immolait des enfants au dieu dont il avait été consacré prêtre : *Omne denique magorum genus ade-*

vert P. Camper. Il n'y a point d'abajoues, ou salles pour conserver des aliments dans la bouche.

Tous les doigts sont munis d'ongles plats; mais, comme dans tous les singes, le gros orteil est séparé des autres doigts des pieds; ceux-ci sont alongés et analogues à ceux des mains. Leurs bras sont beaucoup plus longs que leurs jambes; ils descendent jusqu'aux genoux chez les satyres et les chimpanzés, et même jusqu'à terre dans les gibbons. La plante des pieds n'est point aussi aplatie que celle de l'homme; car déjà le talon est un peu

rat illi, operabaturque quotidie, hortante illo et gratias agente quod amicos coram invenisset, cum inspiceret exta puerilia, et exculeret hostias ad ritum gentilem suum. Lampridii, *Heliogabalus.* Il lui sacrifia les plus beaux enfants qu'il put trouver en Italie. Ce détestable monstre et ses successeurs ont éventré des femmes enceintes, vivantes, pour ces superstitions.

En plusieurs contrées, on immole encore des enfants, dont les mères sont contraintes d'assister au sacrifice, comme en Guinée (Snellgrave, *Relig. of Guinea, introd.*), et dans plusieurs îles des mers du Sud (Cook, *Dernier voyage*, t. I, p. 351,; t. II, p. 39-43, 203). En la Floride, la mère se place en face du billot fatal, et se couvre le visage de ses mains. Lafitcau, *Mœurs des sauvages*, tom. I, p. 181, etc.

(1) *Hylobates* d'Illiger, *simia lar.* L.

relevé ou raccourci, et la position du pied sur le sol a lieu obliquement par le bord externe, de manière que le pouce et les doigts soient libres; aussi ces sortes de mains sont-elles plus propres à saisir des branches d'arbres, pour grimper, qu'à marcher. En effet, quoique les orangs se tiennent mieux debout que les autres singes, quoiqu'ils aient déjà un mollet, ou des muscles jumeaux, gastrocnémiens, presque comme l'homme, toutefois ils ne se tiennent pas très droits; leurs genoux sont toujours à demi fléchis, et souvent ils ont besoin de s'appuyer avec leurs longs bras. Les pouces, soit des pieds, soit des mains, sont placés plus haut chez ces singes que chez l'homme, et aussi plus courts; néanmoins ils ont toujours des ongles, tandis que d'autres singes en manquent. Les fesses sont moins charnues que dans l'espèce humaine, car les muscles de la cuisse sont moins forts, moins propres à la station droite que les nôtres; les os du bassin sont aussi déjà plus étroits et placés plus obliquement que chez l'homme; ils présentent des attaches moins étendues aux muscles. Ainsi l'équilibre de la station droite est moins parfait chez eux que chez nous.

Les orangs n'ont pas les fesses nues et cal-

leuses, mais on remarque déjà de petites callosités chez les gibbons. Au total, ces singes ont les cuisses et les jambes moins fortes que les bras ; ce qui est le contraire de l'homme, puisque celui-ci doit marcher et ceux-ci grimper.

Les recherches des plus illustres anatomistes de nos jours, MM. Georges Cuvier, Gall, Tiedemann, Ch. et Jos. Wenzel, God. Reinh. Treviranus, Serres, etc., sur le cerveau de l'homme et des animaux vertébrés, tout en signalant les différents rapports de ses parties, ne rendent pas assez raison des extrêmes diversités de l'intelligence et des degrés de l'instinct chez tous ces êtres. En effet, le cerveau d'un idiot est, à très peu près, conformé comme celui d'un homme de génie.

On trouve chez l'orang-outang et les autres singes comme dans l'espèce humaine les hémisphères cérébraux fort développés, en raison inverse de la moelle épinière et du volume des tubercules quadrijumeaux; bien que ces hémisphères et les corps striés, le corps calleux, la protubérance annulaire, soient encore plus volumineux chez l'homme. Les hémisphères du cervelet sont aussi fort développés dans les singes, comme chez l'homme, tandis que les tubercules quadrijumeaux et la moelle épinière,

dont ceux-ci représentent la force ou l'épaisseur, restent plus faibles. On sait que plus l'encéphale, ou les hémisphères cérébraux, les couches optiques, le cervelet, obtiennent de développement dans la série des animaux vertébrés, depuis les poissons, les reptiles, les oiseaux, les mammifères, jusqu'aux quadrumanes et à l'homme, plus la moelle épinière, les tubercules quadrijumeaux, sont relativement d'un moindre volume; de même, à mesure que l'embryon d'un quadrumane, ou de l'homme, croît vers son état adulte, l'encéphale acquiert d'autant plus de développement, et moins la moelle épinière, les tubercules quadrijumeaux, le processus vermiculaire supérieur du cervelet, la corne d'ammon, etc., seront volumineux à proportion. Ces parties-ci tiennent donc plus à l'animalité, tandis que les hémisphères du cerveau et du cervelet, les corps striés, le corps calleux, la protubérance annulaire, etc., paraissent appartenir davantage aux fonctions de l'intelligence. On ne voit pas toutefois que ces développements proportionnels chez l'orang-outang et l'homme suffisent pour manifester la haute prépondérance de raison et de génie dans notre espèce, au-dessus des brutes les plus voisines de la race humaine.

Edward Tyson, célèbre anatomiste anglais, a disséqué, sous le nom de *pygmée*, le chimpanzé, *simia troglodytes*, et l'a décrit avec une très grande exactitude. (1). Le cerveau, le cœur, les poumons, l'estomac, le foie, la rate, les intestins, le cœcum, et son appendice vermiculaire, sont absolument les mêmes dans les orangs-outangs que chez les hommes, ce qui n'est pas tout-à-fait semblable dans les autres singes. Ceux-ci manquent de cet appendice vermiculaire, et leur canal intestinal est partout à peu près de même diamètre; tandis que dans les orangs-outangs et les hommes, son diamètre est inégal, et sa longueur plus considérable. Le cerveau du pygmée de Tyson était plus grand que celui des autres singes, exactement conformé comme celui de l'homme, ayant trois lobes de chaque côté, et dont le postérieur couvre le cervelet; il pesait onze onces sept gros, et l'animal n'avait que vingt-six pouces anglais de hauteur, ce qui n'est pas une moindre proportion que dans l'homme, qui grandit jusqu'à six pieds (2). Le poil de l'avant-bras des orangs-outangs se dirige vers le coude en re-

(1) *The anatomy of a pygmy*, London, 1699, in-4°, fig.
(2) *Ibid.*, p. 54.

montant comme chez l'homme. Plusieurs de leurs muscles du dos, des lombes, des bras et des jambes, sont, comme ceux des singes, disposés pour grimper.

La main des orangs-outangs a la paume plus étroite et plus longue que la nôtre. Le pouce est aussi plus court, le muscle palmaire moins charnu. L'extenseur court et le transverse du pied manquent. Le grand et le petit psoas, le grand et le moyen fessier, l'iliaque interne et le soléaire interne, sont alongés et attachés bas comme chez les autres singes, pour grimper et non pour marcher, comme dans l'homme. De même au bras, le deltoïde s'attache plus bas sur l'humérus; le rond pronateur du radius, et le court extenseur du pouce, sont plus appropriés à l'action de grimper, qu'aux autres mouvements de l'avant-bras.

La tête des orangs-outangs est ronde, et son angle facial est d'environ dix à douze degrés moindre que dans le nègre. Leur caractère est doux, tranquille, mélancolique, surtout lorsqu'ils sont asservis à l'homme; mais il faudrait les examiner dans ces antiques et silencieuses forêts de l'Asie, sous ces palmiers touffus et chargés de fruits; il faudrait les suivre dans leurs jeux, leurs amours, leurs

habitudes naturelles, afin de reconnaître combien ils sont semblables à l'homme, ou jusqu'à quel point ils en diffèrent. Ce qui les empêche de donner de la voix, sont deux sacs membraneux attachés près du larynx, qui s'ouvrent entre l'os hyoïde et le cartilage thyroïde ; l'air entrant dans ces sacs à la sortie de la glotte rend le son de leur voix sourd et imparfait (1).

On assure que les femelles ont un écoulement périodique comme les femmes, et d'Obsonville(2) rapporte que ces animaux s'accouplent à la manière des hommes. Les femelles portent un clitoris plus ou moins apparent ; on n'a pas pu voir leur membrane de l'hymen. Les mâles ont la verge pendante ; ils manquent de frein à leur prépuce. Les deux mamelles, placées sur la poitrine, sont plus renflées aux femelles qu'aux mâles, comme chez la femme. On soupçonne que la durée de la gestation est de sept mois dans ces animaux.

En général, les bras des orangs-outangs sont beaucoup plus longs que dans l'homme ; leur dos est plus velu que leur poitrine, ce qui est le contraire de notre espèce. Leur taille dif-

(1) Camper, *De organo loquelæ simiarum.*

(2) *Observ. philos. sur les anim. étrangers*, p. 167.

fère suivant les races, et il paraît que quelques uns surpassent l'homme en grandeur et en force. Ces singes se montrent plutôt sauvages que méchants; car leurs habitudes sont brusques, grossières, comme celles des hommes non civilisés. Leurs passions sont vives, ardentes, et les souffrances de la captivité les compriment mais ne les détruisent pas. Ils meurent d'ennui et de nostalgie dans la servitude.

Les proportions de grandeur de l'orang-outang comparées à celles de l'homme, sont : : 6 : 8, c'est-à-dire que la tête du singe satyre est le sixième de la longueur totale de l'individu, tandis que celle de l'homme n'est que le huitième de sa taille. Au reste, le trou occipital des orangs-outangs est plus reculé que dans l'homme; d'où il suit que leur tête n'est point en équilibre sur l'atlas, et lorsqu'ils se tiennent droits, ils ne peuvent regarder à leurs pieds sans se baisser. Les fosses orbitaires des orangs sont plus enfoncées que celles de l'homme; aussi leurs yeux, arrondis et rapprochés, sont plus profonds, sans doute pour mieux voir à l'abri du soleil; les os du nez sont plats, et comme écrasés. En général, il manque à ces singes plusieurs muscles de la face, car on ne trouve que des vestiges du muscle occipito-

frontal, des dilatateurs des ailes du nez ou des releveurs de la lèvre supérieure; aussi ces animaux paraissent être moins grimaciers que les autres singes; les releveurs de l'oreille sont également inactifs, et même nuls.

Mais c'est encore par la colonne vertébrale que les orangs offrent quelques différences avec l'homme; leurs vertèbres du cou sont fort courtes, comme chez les singes, et aplaties en devant; il n'y a point d'apophyse épineuse à la première vertèbre du cou, et celles des autres vertèbres ne sont pas fourchues, comme dans l'homme: aussi les orangs manquent-ils de muscles inter-épineux au cou. Ils ont douze vertèbres dorsales (le jocko en a treize, le gibbon quatorze), et quatre lombaires, tandis que le gibbon n'en a que trois, et le jocko cinq, comme l'homme. Celui-ci possède autant de vertèbres coccygiennes que l'orang; il en existe une petite de plus dans le jocko. Il y a treize côtes chaque côté, tandis que l'homme n'en a que douze: on en compte sept vraies et six fausses.

L'os frontal est plus abaissé que chez l'homme, et ses arcades surciliaires paraissent plus relevées; les apophyses mastoïdes et styloïdes sont presque nulles; la selle turque de l'os

sphénoïde est comme celle de l'homme, ainsi que les apophyses ptérygoïdes : aussi la cavité du crâne est ample.

Dans les orangs, la poitrine est plus élargie que chez les autres singes, et elle a un sternum aplati, comme chez l'homme ; les épaules sont larges aussi, et écartées par des clavicules semblables aux nôtres : mais l'omoplate est déjà alongée comme chez les quadrupèdes.

Il n'y a point de panicule charnu sous la peau des orangs, non plus que chez l'homme, ou du moins il n'en existe que des vestiges.

On a vu un crâne de pongo, venu du continent de l'Inde orientale, et portant tous les caractères propres aux orangs-outangs, excepté que les mâchoires sont plus proéminentes, et la capacité du cerveau beaucoup plus étroite que dans les crânes de l'orang roux, de Bornéo, tous d'individus jeunes. M. Cuvier, sans prononcer que le crâne du pongo soit identique, par l'espèce, avec l'orang roux, pense que celui-ci, qu'on n'a jamais vu adulte en Europe à l'état de vie, acquiert, par l'âge, des mâchoires plus prolongées et un cerveau proportionnellement plus petit que tout ce que Tyson, Camper et d'autres anatomistes ont remarqué, d'après des individus jeunes; car on

sait que les enfants montrent, à proportion, un cerveau plus volumineux que l'homme. Il en conclut qu'on a trop rapproché l'orang-outang de notre espèce, et que la distance des singes à l'homme est plus considérable qu'on ne l'avait pensé.

Ouï, sans doute, comparativement à l'homme blanc; mais n'avons-nous pas vu aussi le crâne de la femme hottentote (montrée à Paris sous le nom de Vénus hottentote) singulièrement étroit et déprimé, avec des mâchoires prolongées et attestant une progression si manifeste vers la forme des orangs, que M. G. Cuvier l'a parfaitement reconnue? Personne ne confond l'espèce humaine avec le genre des orangs, toutefois la nuance de l'un à l'autre existe, et ne peut être contestée. En 1808, M. Frédéric Cuvier, en décrivant l'orang arrivé à Paris (1), lui accordait de généraliser ses idées, lui donnait de la prudence, de la prévoyance, et même des idées innées, auxquelles les sens n'ont jamais eu la moindre part. En 1817, M. Georges Cuvier (1) soutient que l'intelligence de l'orang-outang ne paraît pas s'élever, à beau-

(1) *Annal. du Muséum*, t. XVI, p. 58.

(2) Dans son *Règne animal*, t. I, p. 103.

coup près, autant qu'on l'a prétendu, ni même surpasser beaucoup celle du chien.

Buffon avait dit : « Par exemple, la langue » et tous les organes de la voix sont les mêmes » que dans l'homme, et cependant l'orang-ou- » tang ne parle pas ; le cerveau est absolument » de la même forme et de la même proportion, » et il ne pense pas. Y a t-il une preuve plus » évidente que la matière seule, quoique par- » faitement organisée, ne peut produire ni la » pensée, ni la parole, qui en est le signe, à » moins qu'elle ne soit animée par un principe » supérieur ! » S'il nous est permis, après ces hommes célèbres, d'émettre une opinion, du moins libre de tout intérêt, nous croyons que les orangs-outangs ne s'élèvent point au rang de l'homme, et Camper a montré pourquoi ils ne peuvent avoir de voix ; mais ils nous paraissent, par leur intelligence supérieure à celle des autres mammifères, présenter la nuance, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, entre l'homme et la brute.

Ces animaux vivent de fruits, de graines, de racines, de feuilles, d'œufs, de grenouilles, et autres aliments semblables, étant naturellement omnivores. On peut les instruire à exercer diverses opérations dans le ménage ; on les

inférieurs à ces singes, puisqu'ils ne sauraient subsister seuls.

Nous avons déjà parlé de prétendus hommes à queue (1). En effet, dans l'état régulier, il n'en existe point; mais il est des cas monstrueux où le coccyx garde son prolongement qu'il porte toujours à l'état de fœtus, comme les autres mammifères. On sait que jusqu'au troisième mois de la vie utérine, le fœtus humain présente un prolongement caudal, parceque la moelle descend dans le canal rachidien jusqu'au coccyx; elle ne se retire jusqu'au niveau de la seconde vertèbre lombaire et ne s'y fixe qu'à la naissance; alors il y a eu une absorption d'une partie des vertèbres coccygiennes, en sorte que la queue ne paraît plus. Si l'ascension de cette moelle s'arrêtait, le fœtus humain viendrait au monde avec une queue, ainsi qu'on en a rencontré un grand nombre de cas : le coccyx alors se compose de sept vertèbres, formant une courte queue (2). Moins l'ascension de la moelle dans le canal vertébral est considérable, plus longue est la queue des animaux. C'est ainsi que les singes et les

(1) Tom. II, pag. 356, sq.

(5) M. Serres, *Anatomie comparée du cerveau*, etc., Paris, 1824, in-8°, p. 102, sq.

autres mammifères, à mesure qu'ils s'éloignent de la nature de l'homme, et que leur station se rapproche davantage de la ligne horizontale, présentent une queue plus ou moins prolongée.

ARTICLE III.

Description des orangs proprement dits : *point de callosités aux fesses.*

Première espèce. L'orang-outang roux (1). —Edwards (2) en avait donné une figure, mais Vosmaër, Allamand, et surtout P. Camper, l'ont mieux décrit, ainsi que M. Frédéric Cuvier (3), et W. G. Tilesius, à la suite de ses animaux observés pendant le voyage du capitaine Krusenstern. Buffon l'a représenté dans son supplément (4), sous le nom de *jocko de la petite espèce.* Bontius, qui l'avait observé à Java, en donne une figure très inexacte. Celles de Vosmaër, en 1778, d'Allamand (5),

(1) *Simia satyrus* de Linn.

(2) Dans ses *Glanures*, pl. 213.

(3) *Annal. du Muséum*, t. XVI, p. 46, sq.

(4) Tom. VII, pl. 1.

(5) Dans l'édition hollandaise de Buffon, tom. XV, fig. XI, pag. 71.

et celle de Camper (1), sont les plus exactes.

Ce singe célèbre paraît susceptible d'atteindre la taille de trois à quatre pieds ; il a les bras assez longs pour toucher à ses genoux, quoique debout. Sans queue, sans callosités aux fesses, sans abajoues, son corps est couvert d'un poil roux-brun, plus foncé sur la tête, l'avant-bras et les jambes, plus fourni et épais à ces régions, ainsi que sur le dos, mais le ventre est moins garni; enfin la face et les oreilles n'ont que peu de poils; il n'y en a point sur le nez, la lèvre supérieure, ni autour des yeux, non plus que dans les paumes des mains et à la plante des pieds, parties dont la peau est de couleur de chair cuivreuse ou tannée, comme aux mamelles ; cette peau devient même bleuâtre et ardoisée vers les joues et sur tout le reste du corps. Les poils de la tête sont rebroussés en avant; la peau du cou est flasque et molle; les yeux ont un iris brun, les ongles sont noirs. Le front est saillant et bombé, presque comme dans le nègre, principalement sur les individus jeunes, qui ont toujours cette partie plus apparente que chez les adultes.

(1) *Naturkundige verhandelingen over de orang-outang*, tab. IV, an 1782.

Les individus observés avaient tous le ventre gros, comme celui qui vivait à Londres; les cuisses et les jambes de moitié moins longues que les bras, avec des pouces petits et écartés; des fesses peu charnues. Ces animaux au lieu de se tenir debout, sont accroupis, et s'avancent à terre à la manière des culs-de-jatte, au moyen de leurs bras. Leur marche est pénible et lente; mais ils grimpent aisément, et agissent alors plus au moyen des bras que des jambes. M. Labillardière s'est assuré qu'ils ne savent pas nager naturellement, non plus que l'homme; tandis que les jeunes quadrupèdes savent nager. Leur cou est très court, ils ont les lèvres minces, mais susceptibles de s'alonger; le nez est fort écrasé à sa racine et peu saillant à son extrémité; la forme de leur oreille ressemble à la nôtre. Les femelles ont la vulve à peu près comme les négresses. On pense qu'elles éprouvent des menstrues périodiques.

La taille des individus, dès l'âge de deux ans, étant déjà de plus de deux pieds (celui observé en 1808 à Paris avait vingt-six à trente pouces, quoiqu'à peine âgé de quinze à seize mois), ils paraissent devenir adultes promptement : ainsi, leur vie ne doit guère s'étendre qu'à vingt ou vingt-cinq ans.

Les mouvements de ces singes sont assez lents et mesurés ou circonspects ; il est vrai qu'on n'a vu en Europe que des individus malades, par l'effet d'un climat froid et humide, et d'un genre de vie contre nature pour eux ; aussi tous y succombent avant l'âge de puberté, soit d'obstructions viscérales, soit de phthisie. Ces orangs présentèrent tous un caractère doux, posé, prudent, affectueux pour leurs maîtres. Quelquefois impatients cependant contre les enfants, ils frappent de la main ou mordent ; ils poussent alors des cris sourds et gutturaux quand ils désirent violemment quelque chose qu'on leur refuse, et, dans leur dépit ils se roulent par terre ; leur cou se gonfle singulièrement. Toutefois ces animaux aiment la société et les caresses ; ils en rendent avec des marques d'affection assez expressives ; ils baisent à la figure, à la manière des hommes.

L'orang mange fréquemment et de tout ; il porte à sa bouche ses aliments, avec ses mains, s'essuie proprement ; nous l'avons vu manger des œufs frais avec des mouillettes, et se servir de cuillère ; il flairait d'abord tout ce qu'on lui présentait en nourriture ; il préférait les fruits et les légumes à la viande ; il aimait surtout les

oranges, les sucreries. Il se couchait en se blottissant et se couvrant, car il craignait le froid, dont il avait d'ailleurs tant souffert en passant les Pyrénées (parcequ'on l'avait amené par l'Espagne, en hiver), que quelques uns de ses doigts avaient été gelés.

Cet animal habite les forêts reculées et solitaires de l'île de Bornéo, et à la presqu'île de Malaca. On n'en a point encore vu en Europe qui dépassassent deux pieds et demi. L'individu femelle arrivé en Hollande en 1776 était jeune; elle avait encore peu de poils; sa peau était brune et basanée, à l'exception du tour des yeux et de la bouche, qui présentait une couleur de chair; ses mains et ses pieds n'étaient pas velus. Elle n'avait point l'air méchant, dit Allamand, et ne paraissait pas aimer la viande crue. Tous ses mouvements étaient assez lents; elle jouait avec une couverture qui lui servait de lit; son attitude ordinaire était de rester assise, les cuisses et les genoux élevés (en s'accroupissant); quand elle se tenait droite, ses jambes restaient toujours un peu pliées, et elle était vacillante; elle grimpait avec beaucoup d'habileté. On ne lui a point remarqué d'écoulement périodique : à la vérité elle était jeune.

Seconde espèce. Le chimpanzé ou l'orang noir, le jocko de Buffon (1). — C'est le *simia troglodytes* de Linnæus (2), et le *pongo* d'Audebert (3), la même espèce que celle dont Tyson a fait l'anatomie, et qu'ont représentée très imparfaitement Tulpius et Scotin. On lui a donné aussi les noms de *barris*, de *smitten*, de *pygmée*, de *quimpezée*, de *quojasmoras*, ou *quino morrou*, d'*enjoko*; les Portugais l'ont nommé *selvago* ou *le sauvage*, et les Anglais, *the man of the woods* (l'homme des bois); Tulp l'appela *le satyre* des Indes, etc.

Cet animal ne se trouve guère qu'en Afrique, au Congo, à Angola et sur les côtes occidentales de cette partie du monde. Buffon en posséda un individu vivant chez lui. Ses bras sont moins longs que ceux du précédent; sa tête est aussi bien plus aplatie, car son front ne paraît presque pas plus élevé que ses sourcils; son museau est alongé; ses oreilles sont fort grandes; sa bouche est large, et son corps

(1) Edit. de Sonnini, tom. XXXV, pag. 79. La figure que nous en donnons, ainsi que celle du précédent, ont été faites d'après nature.

(2) *Syst. nat.*, édit. XIV, gen. II, sp. 34.

(3) *Hist. des singes*, fam. I, sect. I, fig. I.

Pl. 9. Tome 3. Pag. 486.

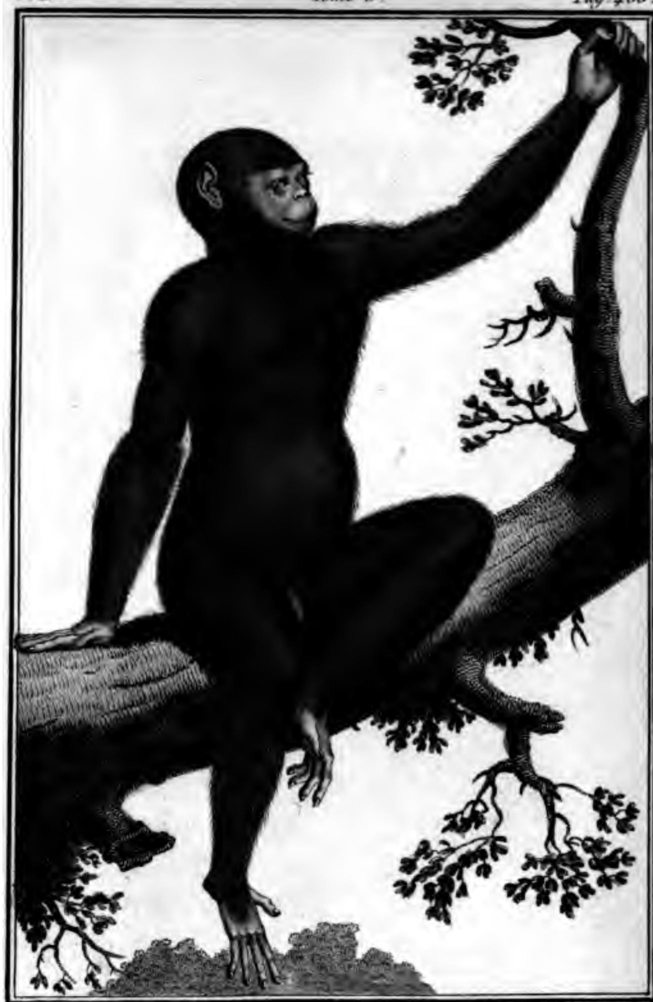


Mme Migneret sc.

ORANG-OUTANG.

Satyre.





Mme Vigneret sc.

ORANG-OUTANG.
CHIMPANZÉE.
OU JOCKO.

couvert de long poils, noirs et rudes. Il a une vertèbre lombaire de plus que l'homme et que le singe précédent.

C'est à cette espèce que se rapportent presque toutes les histoires débitées sur les orangs-outangs, et néanmoins elle nous paraît moins intelligente et plus farouche que celle de l'orang roux. On connaît les orangs noirs depuis long-temps, car nous pensons que c'est d'eux qu'il s'agit dans le passage cité précédemment du fameux Périple d'Hannon, et Camper croit que Galien a pu en disséquer des individus.

Les pongos ou jockos ont le front beaucoup plus déprimé que les orangs roux, et l'arcade surcilière fort élevée, ce qui fait que la capacité de leur crâne doit être moindre, comme celle du nègre est inférieure à celle du Malais et des races d'hommes plus blancs.

« On trouve quantité de ces grands animaux aux Indes orientales, dit Purchass, qui tiennent comme le milieu entre l'espèce humaine et les babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mayombo, au royaume de Loango, on voit deux sortes de monstres, dont les plus grands se nomment *pongos*, et les autres *enjockos*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec l'homme, mais ils sont beaucoup plus gros et de

fort haute taille, avec un visage humain; ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, leurs joues, leurs oreilles, sont sans poil, à l'exception des sourcils, qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils aient le reste du corps assez velu, le poil n'en est pas fort épais, et sa couleur est brune. Enfin la seule partie qui les distingue des hommes, est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droit, en se tenant de la main le poil du cou; leur retraite est dans les bois; ils dorment sur les arbres, et s'y font une espèce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs aliments sont des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. L'usage des nègres qui traversent les forêts est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin, à leur départ, les pongos prennent leur place autour du feu, et ne se retirent pas qu'il ne soit éteint; car, avec beaucoup d'adresse, ils n'ont point assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.

» Ils marchent quelquefois en troupe et tuent les nègres qui traversent les forêts. Ils tombent même sur les éléphants qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent, et les incommodent si fort à coups de poing ou de bâton,

qu'ils les forcent à prendre la fuite en poussant des cris. On ne prend jamais de pongos en vie, parcequ'ils sont si robustes, que dix hommes ne suffiraient pas pour les arrêter; mais les nègres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mère, au corps de laquelle le petit s'attache fortement. Lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches ou de feuillages. Purchass ajoute que, dans les conversations qu'il avait eues avec Battel, il avait appris qu'un pongo lui enleva un petit nègre, qui passa un mois entier dans la société de ces animaux, car ils ne font aucun mal aux hommes qu'ils surprennent; du moins lorsque ceux-ci ne les regardent point, comme le petit nègre l'avait observé. Battel n'a point décrit la seconde espèce de monstre. »

Dapper confirme que le royaume de Congo est plein de ces animaux, que les Africains nomment *quojas-morros*. « Cette bête, dit-il, est si semblable à l'homme, qu'il est tombé dans l'esprit de quelques voyageurs qu'elle pouvait être sortie d'une femme et d'un singe: chimère que les nègres mêmes rejettent. Un de ces animaux fut transporté de Congo en Hollande, et présenté au prince d'Orange, Fré-

déric-Henri. Il était de la hauteur d'un enfant de trois ans et d'un embonpoint médiocre, mais carré et bien proportionné, fort agile et fort vif; les jambes charnues et robustes; tout le devant du corps nu, mais le derrière couvert de poils noirs..... Son sein, car c'était une femelle, était potelé, son nombril enfoncé........ ses mollets et ses talons gras et charnus. Il marchait souvent droit sur ses jambes; il était capable de lever et de porter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il voulait boire, il prenait d'une main le couvercle du pot, et tenait le fond de l'autre; ensuite, il s'essuyait gracieusement les lèvres. Il se couchait, pour dormir, la tête sur un coussin, se couvrant avec tant d'adresse, qu'on l'aurait pris pour un homme au lit. Les nègres font d'étranges récits de cet animal; ils assurent non seulement qu'il force les femmes et les filles, mais qu'il n'ose attaquer des hommes armés, etc. (1). »

Ces animaux, pris jeunes, paraissent être susceptibles d'éducation; ils se dressent à manger, et à exécuter plusieurs ouvrages mécani-

(1) Voyez *Hist. des Voyag.*, t. III, in-4°, et Merolla, Bosman, Pyrard, Schouten, etc.

ques, comme l'homme, ainsi qu'à se tenir debout, porter du bois, de l'eau, etc.; toutefois, cette éducation n'ayant été jusqu'à présent faite que par des matelots ou des gardiens d'animaux, espèces de bateleurs ambulants, on n'en a rien tiré d'aussi remarquable qu'on pourrait l'espérer sous la direction d'un homme instruit et philosophe.

Il en est de même de l'union supposée de ces singes avec les négresses : on ne sait si elle est réelle, et quel peut en être le résultat; car ce qu'on a rapporté des produits d'une femelle de ces pongos avec un homme qui en aurait eu deux enfants est un récit vague et sans autorité.

La face du chimpanzé, ou pongo, est plate, son nez camus et épaté, sa peau brune comme celle d'un mulâtre; son poil est clair-semé; sa démarche grave; ses mouvements sont circonspects, son naturel et ses actions fort semblables aux nôtres. Il aime les fruits secs ou mûrs plus que tous les autres aliments; il boit volontiers du lait et des autres liqueurs douces. Henri Grose dit que les femelles ont de la pudeur (1). Les singes des côtes de la

(1) *Voyage aux Indes orientales*, Lond., 1758, p. 329, sq.

rivière de Gambie sont, suivant Froger, plus gros et plus méchants qu'en aucun autre endroit de l'Afrique. Les nègres les craignent beaucoup : ce sont des animaux à redouter, car leur caractère n'est pas aussi doux que celui de l'espèce précédente.

ARTICLE IV.

Détails des mœurs naturelles aux orangs-outangs.

On trouve (1) que le barris (2) marche sur deux pieds comme l'homme, a beaucoup plus de gravité et d'intelligence que tous les autres singes, et qu'il est *fort galant auprès des dames.* Gassendi (3) ajoute qu'il a naturellement un grand sens, et qu'il suffit de lui enseigner une fois quelque chose que ce soit pour qu'il l'apprenne. Lorsqu'on l'habille, il se tient droit tout comme un homme ; on lui montre aisément à jouer de la flûte, de la guitare et d'autres instruments. Sa femelle a, comme les femmes, un écoulement menstruel. Selon Bontius, l'orang-outang de Java (4) marche aussi

(1) Dans la *Description de l'Afrique*, par Dapper.

(2) *Simia troglodytes*, Linné.

(3) Dans la *Vie de Peyresc.*

(4) *Simia satyrus*, Linné.

debout, et la femelle montre beaucoup de pudeur, contre l'ordinaire des autres singes; car lorsqu'elle voit des étrangers, elle se couvre de sa main, comme une autre Vénus pudique; elle pleure, elle gémit, et exprime toutes les habitudes de notre espèce avec tant de vérité, qu'on dirait qu'il ne lui manque que la parole. Allamand produit une lettre d'un chirurgien de Batavia, qui dit avoir vu un couple de ces singes. Ils devenaient tous deux fort honteux lorsqu'on les regardait trop curieusement : alors, dit-il, la femelle se jetait dans les bras du mâle et se cachait le visage dans son sein, ce qui faisait un spectacle véritablement touchant. Ils sont de grandeur humaine, ne parlent point, mais jettent des cris; ils ne vivent que de fruits, d'herbages, de racines, et se tiennent sur des arbres dans des bois retirés. Le nom d'*hommes sauvages* qu'on leur donne leur vient, ajoute-t-il encore, du rapport qu'ils ont extérieurement avec l'homme, surtout dans leurs mouvements et dans une façon de penser qui leur est sûrement particulière, et qu'on ne remarque point dans les autres animaux ; car celle-ci est toute différente de cet instinct plus ou moins développé qu'on voit dans les bêtes en général.

La femelle d'orang-outang de Bornéo (1) dont Vosmaër a donné l'histoire, en 1778, était de si bon naturel, dit ce naturaliste, qu'on ne lui vit jamais montrer de méchanceté : son air avait quelque chose de triste; elle aimait la compagnie, sans distinction de sexe, préférant seulement ceux qui la soignaient journellement et lui faisaient du bien: souvent, lorsqu'ils se retiraient, elle se jetait à terre, comme désespérée, poussant des cris lamentables, et déchirant tout le linge qu'elle pouvait attraper dès qu'elle se voyait seule. Son garde ayant quelquefois la coutume de s'asseoir auprès d'elle à terre, elle prenait d'autres fois du foin, l'arrangeait à son côté, et semblait, par toutes ses démonstrations, l'inviter à s'asseoir auprès d'elle. Sa force était extraordinaire ; elle mangeait sans gloutonnerie presque de tout ce qu'on lui présentait, ne paraissait pas aimer la chair crue ; mais elle recherchait surtout les plantes aromatiques, comme le persil. Elle ne chassait point aux insectes, dont les autres espèces de singes sont si avides ; le rôti et le poisson étaient ses mets favoris, et elle savait fort bien se servir de

(1) *Simia satyrus*, Linné.

cuillère et de fourchette. Quand on lui donnait des fraises sur une assiette, c'était un plaisir de voir comme elle les piquait une à une et les portait à sa bouche avec la fourchette, tandis qu'elle tenait l'assiette de l'autre main. Sa boisson ordinaire était de l'eau; mais elle buvait très volontiers toutes sortes de vins. Lui donnait-on une bouteille, elle en tirait le bouchon avec la main, et buvait très bien dans un verre; cela fait, elle s'essuyait les lèvres comme une personne. Après avoir mangé, si on lui donnait un cure-dent, elle s'en servait au même usage que nous. Elle savait tirer fort adroitement du pain et autres choses des poches. Lorsqu'elle était sur le vaisseau qui l'amena en Europe, elle courait librement parmi l'équipage, jouait avec les matelots, et allait chercher comme eux sa portion de vivres à la cuisine. A l'approche de la nuit, cet animal allait se coucher, arrangeait le foin de sa litière, le secouait bien, en formait un tas pour son chevet, se couchait sur le côté, et se couvrait fort chaudement, car il était fort frileux. Plusieurs fois, ayant préparé sa couche à l'ordinaire, il prit un lambeau de linge, l'étendit fort proprement sur le plancher, mit du foin au milieu, et relevant les quatre coins,

porta ce paquet avec beaucoup d'adresse sur son lit pour lui servir d'oreiller, et tira ensuite la couverture sur son corps. Une fois, voyant ouvrir avec la clef le cadenas de sa chaîne, il saisit un brin de bois, le fourra dans la serrure, le tournant et le retournant en tous sens, et regardant si le cadenas ne s'ouvrait pas. On l'a vu essayer d'arracher des crampons avec un gros clou, dont il se servait comme d'un levier. Lorsqu'il avait uriné sur le plancher, il l'essuyait proprement avec un chiffon. Il savait aussi nettoyer les bottes, déboucler les souliers avec autant d'adresse qu'un domestique, et dénouait fort bien les nœuds, quelque serrés qu'ils fussent. Avec un bâton, dont il s'escrimait fort bien, on avait peine à lui ôter ce qu'il tenait. Jamais il ne poussait de cri, si ce n'est lorsqu'il se trouvait seul, et ce cri ressemblait d'abord à celui d'un chien qui hurle; ensuite il devenait très rude, comme le bruit d'une grosse scie. Cet animal grimpait avec une agilité merveilleuse. Au reste, ses mouvements étaient assez lents, et il paraissait mélancolique. Cette femelle s'amusait avec une couverture qui lui servait de lit, et souvent elle s'occupait à la déchirer : elle se tenait ordinairement accroupie.

Fr. Leguat rapporte, dans ses *Voyages*, qu'il a vu à Java une femelle de singe (1) fort extraordinaire, qui cachait son sexe de sa main, faisait tous les jours son lit proprement, s'y couchait la tête sur un oreiller, et se couvrait d'une couverture. Quand elle avait mal à la tête, elle se serrait d'un mouchoir, et c'était un plaisir de la voir ainsi couchée dans son lit. Selon Henri Grose, il se trouve de ces animaux vers le nord de Coromandel, dans les forêts du domaine du rajah de Carnate. Lorsqu'ils sont en captivité, ils en deviennent mélancoliques. Ils font avec soin leur lit, et sont si modestes et si remplis de pudeur, qu'ils cachent leurs parties lorsqu'on les regarde. Lorsque la femelle mourut, le mâle donna toutes sortes de signes de douleur, et prit tellement à cœur la perte de sa compagne, qu'il se laissa mourir de faim et de chagrin.

L'orang-outang donta fait mention Tulpius marchait souvent debout (2), même en portant des fardeaux très lourds. Lorsqu'il buvait,

(1) La plupart des voyageurs parlent plus souvent de femelles que de mâles de cette espèce, de sorte qu'on pourrait penser que le nombre en est plus considérable que celui des mâles; il se trouve aussi plus de femmes que d'hommes dans les pays chauds.

(2) *Simia satyrus*, Linné.

il saisissait fort bien l'anse du vase, tenant le fond de l'autre main, puis s'essuyait proprement les lèvres. Il montrait la même adresse pour se coucher, et savait se faire un chevet, se couvrir, etc. Celui que nourrissait l'illustre Buffon avait, dit-il, « un air assez triste; » sa démarche était grave, ses mouvements » mesurés, son naturel doux et très diffé» rent de celui des autres singes; il n'avait ni » l'impatience du magot, ni la méchanceté du » babouin, ni l'extravagance des guenons.....
» J'ai vu cet animal présenter sa main pour re» conduire les gens qui venaient le visiter, se » promener gravement avec eux et comme de » compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, dé» ployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se » servir de la cuillère et de la fourchette pour » porter à sa bouche, verser lui-même sa bois» son dans un verre, le choquer lorsqu'il y était » invité, aller prendre une tasse et une sou» coupe, l'apporter sur la table, y mettre du » sucre, y verser le thé, le laisser refroidir pour » le boire, et tout cela sans autre instigation » que les signes ou la parole de son maître, et » souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à » personne, s'approchait même avec circon» spection, et se présentait comme pour deman-

» der des caresses. Il aimait prodigieusement » les bonbons ; tout le monde lui en donnait, » etc. (1) »

Les orangs-outangs d'Afrique sont des *chimpanzés* ou *barris* (2). Voici ce qu'en dit Grandpré, officier de la marine française (3). On rencontre à la côte d'Angola le *kimpezey :* c'est le nom congo du singe *troglodyte.* « L'intelligence de cet animal est vraiment extraordinaire ; il marche ordinairement debout, appuyé sur une branche d'arbre en guise de bâton. Les nègres le redoutent, et ce n'est pas sans raison ; car il les maltraite durement quand il les rencontre. Ils disent que s'il ne parle pas, c'est par paresse ; ils pensent qu'il craint, en se faisant connaître pour homme, d'être obligé de travailler, mais qu'il pourrait l'un et l'autre s'il le voulait. Ce préjugé est si fort enraciné chez eux, qu'ils lui parlent lorsqu'ils le rencontrent.

« ....J'ai vu une femelle sur un vaisseau en traite ; elle était sujette aux mêmes incommo-

(1) *Hist. natur. des Orangs-outangs*, t. XXXV, édit. de Sonnini.

(2) *Simia troglodytes*, Linné.

(3) Dans son *Voyage à la côte occidentale d'Afrique*, tom. I, pag. 26, sq.

dités, accompagnées des mêmes caractères et des mêmes circonstances que chez les femmes... Il serait trop long de citer toutes les preuves que cet animal a données de son intelligence ; je n'ai recueilli que les plus frappantes.

« Il avait appris à chauffer le four ; il veillait attentivement à ce qu'il n'échappât aucun charbon qui pût incendier le vaisseau, jugeait parfaitement quand le four était suffisamment chaud, et ne manquait jamais d'avertir à propos le boulanger, qui, de son côté, sûr de la sagacité de l'animal, s'en reposait sur lui, et se hâtait d'apporter sa pâte aussitôt que le singe venait le chercher, sans que ce dernier l'ait jamais induit en erreur.

» Lorsqu'on virait au cabestan, il se mettait de lui-même à tenir dessous, et choquait à propos avec plus d'adresse qu'un matelot.

» Lorsqu'on envergua les voiles pour le départ, il monta, sans y être excité, sur les vergues avec les matelots, qui le traitaient comme un des leurs ; il se serait chargé de l'empointure (partie la plus difficile et la plus périlleuse), si le matelot désigné pour ce service n'avait insisté pour ne pas lui céder la place.

» Il amarra les rabans aussi bien qu'aucun matelot ; et voyant engager l'extrémité de ce

cordage pour l'empêcher de pendre, il en fit aussitôt autant à ceux dont il était chargé. Sa main se trouvant prise et serrée fortement entre la relingue et la vergue, il la dégagea sans crier, sans grimaces ni contorsions; et lorsque le travail fut fini, les matelots se retirant, il déploya la supériorité qu'il avait sur eux en agilité, leur passa sur le corps à tous, et descendit en un clin d'œil.

» Cet animal mourut dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine, qui l'avait injustement et durement maltraité. Cet intéressant animal subit la violence qu'on exerçait contre lui avec une douceur et une résignation attendrissantes, tendant les mains d'un air suppliant pour obtenir qu'on cessât les coups dont on le frappait. Depuis ce moment, il refusa constamment de manger, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour, regretté comme un homme aurait pu l'être. »

Purchass rapporte, d'après Battel, que le pongo (qui est le même animal) ressemble à l'homme dans toutes ses proportions, mais qu'il est grand comme un géant, marche toujours debout, dort sur les arbres, se construit une hutte pour s'abriter de la pluie et se ga-

rantir du soleil, vit de fruits, et refuse la chair. Quand les nègres font du feu dans les bois, ces pongos viennent s'asseoir autour et se chauffer; mais il dit qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour entretenir le feu en y jetant du bois. Il assure qu'ils ont cependant plus d'entendement que les autres animaux, bien qu'ils ne parlent pas; qu'ils vont de compagnie, attaquent et tuent même les nègres dans des lieux écartés, chassent les éléphants en les frappant à coups de bâton. Ces pongos sont si forts, que dix hommes ne suffiraient pas pour venir à bout d'un seul. On ne peut attraper que les jeunes : la mère les porte en marchant debout; ils se tiennent cramponnés à son cou. Cet auteur ajoute que, lorsqu'un pongo meurt, les autres couvrent son corps de branches et de feuilles. Un de ces animaux avait enlevé à Battel un petit nègre qui passa un an entier dans la société de ces singes; à son retour, ce petit nègre raconta qu'ils ne lui avaient point fait de mal. Selon Schouten, leurs femelles ont deux grosses mamelles. Tous sont robustes, hardis, agiles, ne craignent point les hommes les mieux armés, se défendent vigoureusement à coups de pierre et de bâton. Ils sont si passionnés pour les femmes, qu'il n'y a point de sû-

reté pour elles à passer dans les bois, où elles sont violées par ces singes. Ils tâchent même de surprendre des négresses, et les gardent pour en jouir : ils enlèvent surtout, au rapport de Froger, de Dampier, etc., les petites filles de neuf ou dix ans, et les emportent jusqu'au-dessus des arbres, dans leurs grands bras ; on ne parvient à les leur ôter qu'avec les plus grandes peines. Au reste ils ne leur font aucun mal, et les nourrissent fort bien.

L'orang-outang, dit Labrosse, a l'instinct de s'asseoir à table comme les hommes ; il mange de tout sans distinction, boit du vin et d'autres liqueurs. L'un d'eux, qui était dans un vaisseau, se faisait entendre des mousses lorsqu'il avait besoin de quelque chose ; et lorsque ces enfants lui refusaient ce qu'il demandait, il se mettait en colère, leur saisissait les bras, les mordait, les abattait sous lui. Un mâle fut malade en rade ; il se faisait soigner comme une personne : il fut même saigné deux fois au bras droit. Toutes les fois qu'il se trouva incommodé, il montrait son bras pour qu'on le saignât, parce qu'il se rappelait que cela lui avait fait du bien.

Schouten dit ailleurs que ces animaux, quoique pris au lacet, s'apprivoisent bien, ap-

prennent à faire certains ouvrages, et même le ménage, comme rincer des verres, balayer la chambre, tourner la broche, donner à boire, etc. Selon le témoignage de François Pyrard, les *barris* de Sierra-Leona, qui sont gros et membrus, ont tant d'industrie, que si on les instruit de jeunesse, ils servent comme un domestique, pilent ce qu'on leur donne à piler dans des mortiers, vont querir l'eau à la fontaine dans de petites cruches, qu'ils portent toutes pleines sur leur tête; arrivés à la porte de la maison, si on ne les décharge pas de ces cruches, ils les laissent tomber, et les voyant versées, rompues, ils se mettent à pleurer et à crier comme des enfants.

Suivant Fouché d'Obsonville, les orangs sont peu méchants, et parviennent assez promptement à comprendre ce qu'on leur commande. Leur caractère ne peut se plier à la servitude; ils y conservent toujours un fonds d'ennui et de mélancolie profonde, qui, dégénérant en une espèce de consomption ou de marasme, doit bientôt terminer leurs jours. Allamand rapporte aussi que cet animal est très fort, et le maître à qui appartenait un orang-outang était un assez gros homme; cependant, on a vu ce singe le prendre par le milieu du

corps, l'enlever de terre avec facilité, et le jeter à trois pas de distance. Un jour il empoigna un soldat, et l'aurait emporté au haut d'un arbre, si son maître ne l'eût pas empêché. Il était fort ardent pour les femmes; et quoiqu'il fût à Surinam depuis une vingtaine d'années, il grandissait encore, et avait bien cinq pieds et demi de hauteur.

Les *orangs-outangs troglodytes* sont moins nombreux et plus rares que les autres singes.

Après eux se trouvent les *gibbons*, remarquables par des bras du double plus longs que les jambes, en sorte que ces espèces, quoique debout, peuvent toucher la terre avec leurs mains. Ils n'ont point de queue, et leurs fesses ne présentent que de légères callosités.

Déjà les orangs-satyres surtout ont les bras plus alongés à proportion que l'homme, ce qui leur donne beaucoup de facilité pour grimper sur les grands arbres, tandis que les jambes et les cuisses sont plus fortes dans l'espèce humaine, destinée à marcher debout.

Les gibbons n'ont pas un front aussi développé que les orangs-outangs, car il disparaît presque, et leur angle facial ne présente plus que 60°. Quoiqu'ils portent des dents canines plus longues que les orangs, il ne faudrait

pas conclure qu'ils fussent carnivores, ni anthropophages, comme Nieuhoff l'a dit du *féfé*, espèce de gibbon de la Chine méridionale.

On ne connaît presque rien de leurs mœurs. Tous appartiennent à l'Asie orientale, à la côte de Coromandel, à la presqu'île de Malaca, et aux îles adjacentes. La plupart sont silencieux, lents et craintifs pendant le jour; ils semblent même apathiques et montrent aussi peu d'intelligence que d'attachement; leur voix est un cri désagréable comme celui du dindon; ils ont une poche gutturale qui se gonfle quand ils crient; c'est au lever et au coucher du soleil qu'ils hurlent dans les forêts, de même que les alouates d'Amérique. Ils vivent en troupes nombreuses ayant un chef. Les mères lavent leurs petits dans les rivières; elles se chargent des jeunes femelles, comme les pères portent les jeunes mâles. Tels sont le siamang, *pithecus syndactylus*, observé à Java, par Stamford Raffles (1), à pelage noir laineux, animal haut de près de trois pieds; et le wouwou, de Sumatra, vu par MM. Diard

(1) *Transact. of linnean society*, tom. XIII. Il porte soudés naturellement ensemble, aux pieds, les doigts index et médius.

et Duvaucel, *pithecus agilis*, animal brun, de la taille du précédent, agile, curieux, familier et gai (1).

Les grand et petit gibbons, plus anciennement connus, sont ou noirs, ou d'un brun gris plus ou moins foncé à mesure que l'âge ou le sexe mâle rembrunissent leur pelage. Tels sont les *simia lar*, *simia moloch* ou *leucisca*. Ils grimpent jusque sur les plus hauts palmiers et bambous ; leurs longs bras servent d'une sorte de balancier pour s'y tenir en équilibre comme les danseurs de corde ; ils ont des passions vives et changeantes comme les enfants, mais une démarche plus lente que les autres singes (2).

Telles sont les espèces qui, avec les *magots*, les *pithèques*, etc. ont donné lieu, chez les anciens, à la croyance des *satyres*, des dieux *sylvains*, des *faunes*, des *égipans*, des *tityres*, des *pans*, des *silènes*, des *onocentaures* et autres fictions des poëtes. Aussi les Égyptiens, desquels venait ce culte des divinités champêtres, adoraient des *singes cynocéphales*, ou *magots*, et

(1) Fréd. Cuvier, *Mammal. lithogr.* Livrais. XXXII.

(2) Buffon, *Hist. nat.*, tom. XXXV, édit. de Sonnini, etc. *Hylobates* d'Illiger.

des *cercopithèques*. Juvénal, qui avait voyagé en Égypte, dit :

> Effigies sacri nitet aurea cercopitheci,
> Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
> Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

On trouve même dans saint Jérôme un dialogue entre un ermite de la Thébaïde et un *satyre;* et le prophète Isaïe fait mention des *onocentaures* qui viendront danser en rond parmi les ruines de la grande Babylone. Moïse avait autrefois défendu aux Hébreux d'imiter ces Égyptiennes qui, par motif de dévotion, s'abandonnaient à la lasciveté de ces prétendus dieux champêtres (1).

Il serait infiniment curieux de savoir si le mélange du genre humain avec les animaux qui l'avoisinent de plus près (2), comme le véritable *orang-outang* ou même le *pongo*, produirait des individus; surtout en l'alliant avec des êtres, pour ainsi dire, moins hommes que l'Européen, comme le Papou, par exemple (3).

(1) *Lévitique*, c. XVIII, vers. 23; et c. XX, 15.

(2) Petr. Osbeck, *Chin. oost. resa.*, p. 99, en parle d'après les rapports des Indiens.

(3) On prétend qu'on a soumis en Angleterre une fille publique à un grand singe; mais on n'a pas appris qu'il soit résulté quelque chose de ce mélange, en supposant qu'on l'ait tenté, et qu'il ait pu s'exécuter.

Quelques auteurs, au nombre desquels se trouve le célèbre Buffon, paraissent ne pas en douter (1). Et pour moi, en considérant dans les singes sans queue une conformation si analogue à la nôtre, la même organisation (2) de l'utérus des femelles (3), la gestation de sept à neuf mois, la menstruation, les habitudes semblables, enfin la violente passion que ces animaux témoignent, dit-on, pour les femmes (4); il me paraît difficile de rejeter cette opinion, qui semble d'ailleurs appuyée par quelques témoi-

(1) *Hist. nat.*, t. XXXV, in-8°, art. du *Jocko*. Aussi d'autres espèces de singes montrent une ardeur lubrique pour les femmes. Churchill's, t. VI, p 211; *Travels of* Th. Phillips. — Sonnerat, *Voyag. ind.*, tom. I, liv. II; Dapper, *Afric.*, p. 393; Schouten, *Voyage*, t. II; Roberg, *De lue vener.*, p. 30; Melchisedech Thévenot, *Collect.*, tom. II; Tavernier, *Voyag.*, tom. I, liv. III; Piso, *Med. indic.*, part. II; Marmol, *Afric.*; Buffon, t. XIV; Bosman, *Guin.*, p. 324, et une foule d'autres voyageurs.

(2) Fouché d'Obsonville, *Observ. philos. sur les mœurs d'animaux étrangers*, p. 167, dit que les singes s'accouplent à la manière de l'espèce humaine.

(3) Martini, *Natur lexicon*, t. I, p. 525; d'après Tyson, *of a Pygmy*, etc.; Vicq d'Azyr, *Syst. anatomiq.*, t. II.

(4) Schouten, *Voyag.*, t. II, p. 44; Purchass, *Pilgr.*, tom. II; Churchill's, *Collect.*, t. VI, p. 201 (*Voyage de* Phillips *à la Nouv.-Guin.*); Leguat, *Voyage*, tom. II, etc.; Gemelli Carreri, t. III.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

ERRATA.

—

TOME PREMIER.

Page 41, ligne, 14, de mamelles pectorales qu'à l'éléphant, *lisez* qu'au lamantin, puis à l'éléphant.

Page 44, ligne 6, ἄνθπωρος, *lisez* ἄνθρωπος.

Ib., ligne 8, la dégage d'un afflux de sang et d'humeurs, *lisez* la dégage d'un afflux d'humeurs stagnantes.

Page 92, ligne 25, supprimez, nous aspirons à de grands objets.

Page 240, note, *Muséum d'histoire naturelle*, tome I, etc., *lisez* tome III, etc.

Page 449, ligne 22, viale, *lisez* joviale.

TOME II.

Page 176, ligne 21, l'excès la sensibilité, *effacez* l'excès.

Page 194, note, *de armentis*, lisez *de Armenis*.

TOME III.

Page 53, ligne 17, l'espèce d'organe qui l'anime, *lisez* l'espèce d'organe qu'elle anime.

Page 129, ligne 5, esprits relevés, *lisez* esprits élevés.

Page 141, ligne 16, les plus sensibles, *lisez* les plus timides.

Page 144, ligne 18, les santonts, *lisez* les santons.

Page 218, ligne 15, dans les terres, *effacez* dans.

Page 295, ligne 14, vouloir nous à ses lois, *lisez* vouloir nous soustraire à ses lois.

Ouvrage du même auteur, qui a des rapports avec l'Histoire naturelle du genre humain.

DE LA FEMME,

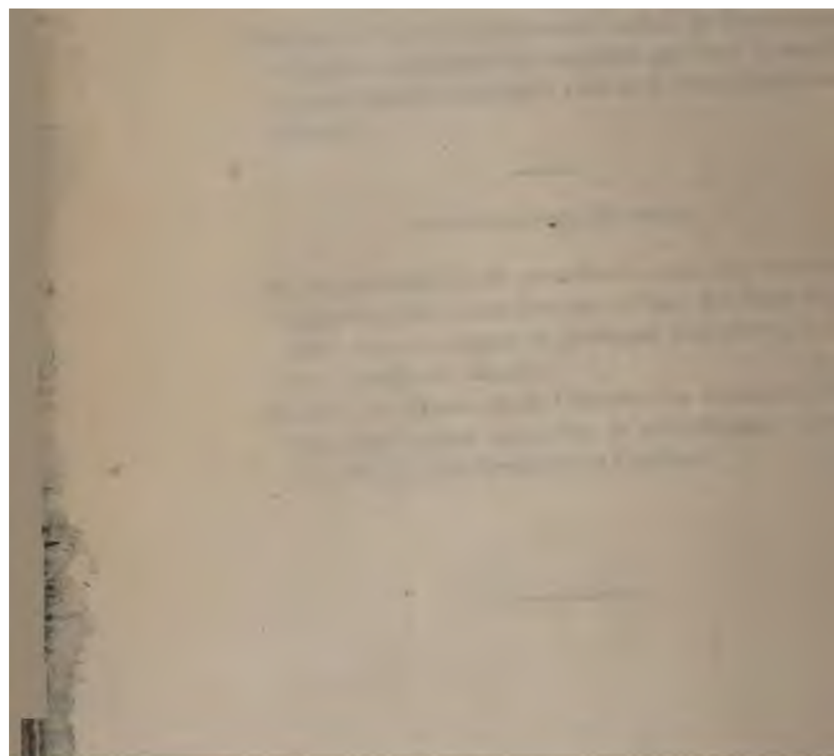
SOUS SES RAPPORTS PHYSIOLOGIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE, 2e *édition*, augmentée et complétée par une Dissertation sur un sujet important. 1 vol. in-8. Paris, Crochard, libraire.

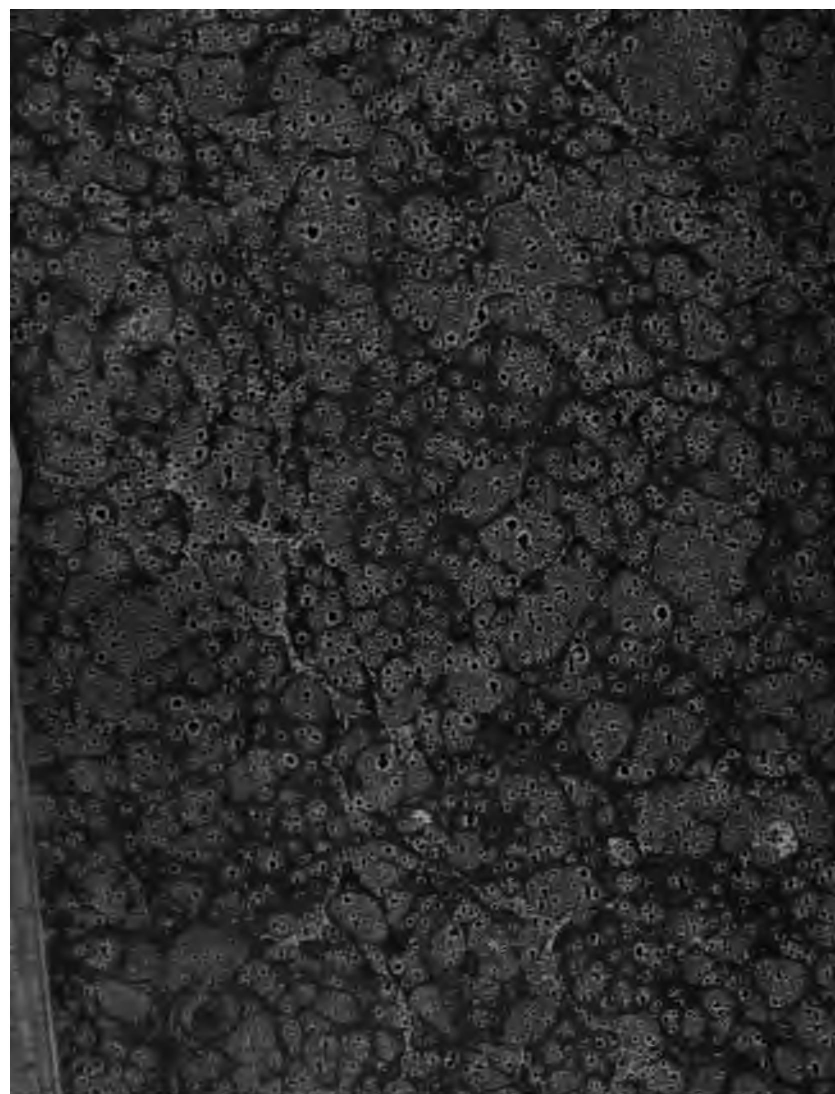
Autres ouvrages du même.

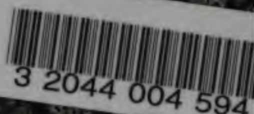
De la puissance vitale considérée dans ses fonctions physiologiques, chez l'homme et tous les êtres organisés, avec les moyens de prolonger l'existence. 1 vol. in-8. Crochard, libraire. 7 fr.

Histoire des Mœurs et de l'Instinct des animaux, avec des Distributions naturelles et méthodiques. 2 vol. in-8. Paris, 1822. Deterville et Crochard. 12 fr.








3 2044 004 594


WIDENER
CANCELLED
APR 1 4 1998
JUL 0 2 1998
BOOK DUE


WIDENER
WIDENER
MAR 0 3 2003
2003
BOOK DUE
CANCELLED

